This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

3 3433 00602909 8

VOYAGES

CHEZ

ES PEUPLES SAUVAGES.

SE VEND CHEZ

LAURENS *aîné*, imprimeur-éditeur, rue d'Argenteuil, n°. 212.

LAURENS *jeune*, imprimeur-libraire, rue St. Jacques, n°. 32, vis-à-vis celle des Mathurins.

DELESPINASSE, libraire, rue de Thionville, n°. 1833.

FUCHS, libraire, rue des Mathurins, n°. 334.

DESENNE, libraire, au Palais Egalité.

LEPETIT, libraire, au Palais Egalité, Galerie de Bois, n°. 223.

Le premier Acte de la reconnoiſsan

VOYAGES

CHEZ

LES PEUPLES SAUVAGES,

OU

L'HOMME

DE LA NATURE,

Histoire morale des peuples sauvages des deux Continens, et des naturels des Isles de la mer du Sud;

Par le cit. F. BABIÉ, de la commune de Lavaur, département du Tarn.

D'après des Mémoires du citoyen R * * *.

AVEC FIGURES.

« Je n'ai point écrit le Roman de l'*Homme de la Nature*, mais bien son Histoire ».

TOME TROISIEME.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE LAURENS AINÉ.

AN IX. 1801.

D07B

L'HOMME

DE

LA NATURE,

OU

HISTOIRE MORALE

Des Nations Sauvages de l'ancien et du nouveau continent, et des naturels des îles de la mer du Sud.

PARAGRAPHE PREMIER.

Isles nommées par les Anglais, les Nouvelles-Hébrides; Isles principales de ce grouppe; attention qu'elles méritent.

GRACES à l'intrépidité des marins, à l'audace des navigateurs, nous avons avec eux parcouru les plages lointaines habitées par l'*Homme de la Nature*, qui, dans sa manière d'exister, ne fut guidé que par les lumières naturelles, par quelques loix conventionnelles, par des besoins sans cesse renaissans, et la nécessité de se défendre contre un ennemi toujours actif, toujours entreprenant. Nous allons voir maintenant

l'*Homme de la Nature* plus doux, plus humain, un peu plus civilisé ; c'est la nuance qui se trouve entre l'homme à demi-civilisé et l'homme vivant dans les grandes sociétés. Les hommes dont nous allons offrir l'histoire semblent s'être moins éloignés de la simplicité et de l'innocence primitive des mœurs à l'origine des sociétés, que les peuples qui les environnent. On jugera par leur manière d'être, et ce que l'on a pu saisir de leurs sentimens, si l'existence morale des premiers l'emporte sur celle des seconds.

A l'extrémité occidentale du grand Archipel de la mer du Sud, se trouve le grouppe des îles assez étendues auxquelles les Anglais ont donné le nom de Nouvelles-Hébrides, et que Fernand Quiros, pilote espagnol, qui les découvrit le premier, en 1606, nomma terres Australes du Saint-Esprit, la plupart grandes et bien peuplées. Elles s'étendent du 15e. au 20e. degré de latitude sud, par le 175e. et le 180e. degré de latitude occidentale.

Quiros les regarda comme faisant partie du continent Austral qu'il cherchoit. Elles furent apperçues par M. Bougainville en 1768 : il borna ses découvertes à reconnoître qu'elles ne faisoient pas partie d'un grand continent, mais que c'étoit un amas d'îles qu'il nomma les grandes Cyclades.

Les Anglais qui les ont examinées avec plus d'attention, assurent que quoiqu'elles soient toutes habitées, la population n'y est pas aussi forte que dans les îles de la Société et des Amis.

L'île de Mallicolo est remplie de naturels; Ambrin, à en juger par la culture, ne doit pas être moins peuplée. Les îles d'Aurore, des Lépreux et de la Pentecôte, le sont moins : la terre du Saint-Esprit ou les îles les plus occidentales sont vastes; Paom, Apée et les autres îles qui se joignent au nombre de cinq, dont une que les Anglais ont nommée Sandwich, sont toutes habitées; la dernière paroît plus fertile et mieux peuplée que les autres. Les îles de Tanna et Dirromanga, qui ont été reconnues avec soin, paroissent tenir le premier rang dans ce grouppe d'îles, par leur population, leur fertilité, les qualités morales de leurs habitans et l'espèce de société qu'ils ont entr'eux. Les naturels de Tanna assurèrent les Anglais que les îles d'Immer et d'Anatom, qui étoient plus éloignées en remontant vers la ligne, étoient fertiles et habitées; ainsi la population générale de toutes ces îles doit être considérable.

Les Anglais, d'après la connoissance qu'ils en ont prise, disent qu'elles méritent l'attention des navigateurs, non qu'ils y doivent trou-

ver de l'or, de l'argent ou des perles, ainsi que Quiros l'avoit annoncé, pour engager la cour d'Espagne qui ne respiroit qu'après la découverte de nouvelles mines de ces métaux précieux, à favoriser ses grandes et nobles entreprises.

Les productions naturelles des Nouvelles-Hébrides, sans parler des richesses artificielles, seroient suffisantes pour y attirer les navigateurs, si l'on formoit le projet d'y faire quelqu'établissement : mais leur distance paroît les mettre à l'abri de toute invasion, et des entreprises des Européens, toujours funestes au bonheur et à la liberté de ces peuples, que la bonté de leur caractère rend si intéressans. On ne peut même regarder ces îles comme de quelqu'utilité pour les relâches, depuis que l'on est convaincu que ce grand continent austral cherché depuis si long-temps, n'a existé que dans l'imagination de quelques navigateurs trompés par les fausses apparences de terres qu'ils ont cru voir, et auxquelles ils n'ont pu arriver. Mais ces îles sont peuplées; elles peuvent donc enrichir l'histoire des hommes de quelques nouveaux faits : les usages de leurs habitans, leurs mœurs, la diversité de leurs costumes, de leurs caractères ; les différences qui se présentent dans l'extérieur de leur constitution physique ne peu-

vent qu'intéresser, avec d'autant plus de raison, que ces races d'hommes et leur langage diffèrent beaucoup de ce que nous avons déjà recueilli sur les naturels des îles, qui forment ce grand Archipel oriental, que l'on croyoit depuis près de deux siècles être une cinquième partie du monde de la plus grande étendue.

Fernand Quiros, en parlant des naturels de ces îles, ne les désigne que sous quelques vues générales, trop vagues pour qu'elles établissent une comparaison entr'eux et les habitans des autres îles, dont nous avons déjà parlé : il est même vraisemblable, qu'étant peu au fait de l'usage où sont ces peuples de se peindre les uns de diverses couleurs, les autres de se tatouer, ou de s'imprimer différentes figures sur le visage et le reste du corps, il a pris ces apparences extérieures et variées, pour le teint naturel de ces peuplades. Ainsi nous ne nous arrêterons point à la relation qu'il en a donnée, nous nous en tiendrons à ce qu'en ont rapporté les navigateurs anglais, dont les relations sont plus exactes.

§. II.

Isle de Tanna, et son volcan ; fertilité ; usages de ses habitans.

La principale de ces îles, la plus peuplée, où l'esprit social paroît avoir acquis le plus de consistance, est celle de Tanna, dont on fixe la position au 19e. degré 32 minutes de latitude australe. De toutes ces îles, c'est celle qui a été reconnue avec le plus de soin, les Anglais ayant été en relâche sur ses rivages plus de six semaines.

Sa vue annonce un sol de la plus grande fertilité. Elle est couverte de beaux arbres, qui, à quelque distance, se présentent comme des forêts, dont la verdure étoit aussi belle que fraîche et variée, même au mois d'août (pendant que les Anglais y étoient en relâche) qui peut être regardé comme l'hiver de ce climat, le soleil étant alors à l'autre tropique, et au plus grand éloignement où il puisse en être.

On peut même dire que l'excellence du sol nuit aux progrès de la culture, parce qu'il est très-difficile de déraciner les arbres, les buissons et les ronces qui croissent d'eux-mêmes. Les végétaux cultivés, naturellement plus foibles et plus délicats, sont étouffés par ces productions

spontanées, dont la végétation et l'accroissement se font avec une rapidité surprenante. Un palmier renversé depuis quelque temps se régénéroit par toutes ses extrémités; les racines, les branches avoient repris, et s'élevoient en nouvelles plantes. Un volcan qui occupe le centre de cette île, et les matières qu'il rejette dans ses éruptions, contribuent sans doute à cette force de végétation si remarquable.

Les Anglais furent témoins de plusieurs éruptions : ils le virent souvent vomir pendant la nuit des torrens de feu et de fumée : les ponts, les agrêts, et toutes les parties des vaisseaux furent couverts à différentes fois pendant quelques heures de cendres noirâtres, quoique le volcan fût éloigné du havre de plus de trois lieues : ces fortes explosions se faisoient avec un bruit qui égaloit celui des plus grands coups de tonnerre, et qui étoit suivi d'un retentissement profond et sourd. Les flammes s'élevoient plus haut qu'une montagne qui se trouvoit entre la bouche du volcan et la baie où les vaisseaux étoient amarrés : à chaque éruption on entendoit un bruit semblable à celui d'une mine profonde lorsqu'elle éclate. S'il tomboit de la pluie, il paroissoit en acquérir plus d'activité : ses feux produisoient le plus beau coup-d'œil : la fumée s'échappant en tourbillons épais, sous diffé-

rentes couleurs, répandoit sur les campagnes et les forêts une teinte orangée ou pourprée suivant leur distance, et les différens reflets de lumière produits par les feux du volcan.

On ne peut douter que les matières atténuées que le volcan rejette, et qui sont dispersées au loin par les courans d'air sous la direction des vents, ne contribuent beaucoup à cette forte végétation si remarquable dans ces îles. Plusieurs plantes y prennent deux fois la hauteur qu'elles ont dans les autres terres de cet Archipel, leurs feuilles sont plus larges, leurs fleurs plus grandes et leur parfum plus vif.

Les Anglais y remarquèrent un figuier sauvage : il avoit trois verges ou neuf pieds de diamètre; ses branches s'étendoient au moins à cent vingt pieds de tous les côtés. Le tableau de cet arbre superbe qui conservoit toute sa vigueur, étoit animé par une famille assise à son ombre, autour d'un feu où elle faisoit rôtir des bananes et des ignames. Cette fertilité est propre à toutes les terres volcaniques : le Vésuve et l'Etna fécondent une grande partie des deux Siciles: le terrein volcanique de l'Habichts walden Hesse, quoique dans une région élevée, froide et stérile, est toujours couvert de verdure, et d'une fertilité remarquable : les plantes indigènes et étrangères y croissent à souhait ;

c'est là où le landgrave a formé ces jardins si renommés.

Ce volcan met sans doute en ébullition plusieurs sources d'eau chaude qui jaillissent des rochers au bord de la mer. Les Anglais n'en firent point l'analyse pour en connoître les qualités : elles sont trop éloignées pour que personne, autres que les naturels, aillent y prendre les bains, s'ils sont propres à guérir quelques maladies.

Les cabanes où ces insulaires habitent, ne sont à proprement parler que de grands hangards : le toit qui forme un faîte à son sommet descend jusqu'à terre. La construction en est très-simple; des pieux plantés en terre sur deux lignes se recourbent par le haut les uns vers les autres et sont attachés ensemble par leur extrémité supérieure : ils sont recouverts de nattes fabriquées de feuilles de cocotiers, qui font une couverture suffisante pour se garantir des injures de l'air. Le plancher ou sol est garni de feuilles sèches, et en quelques parties de nattes qui servent de lit aux principaux de la famille. Ces huttes sont ouvertes aux deux bouts, et n'ont pour porte ou barrière qu'une clairevoie de roseaux ou de bâtons, d'environ dix-huit pouces de haut. L'élévation du faîte dans les plus vastes est de neuf à dix pieds, et la lar-

geur du plancher entre les deux côtés du toit d'à-peu-près autant. La longueur en est plus considérable, on peut l'estimer de trente-cinq à quarante pieds. Chacune de ces habitations avoit plusieurs foyers, dont la fumée avoit noirci l'intérieur. On n'y remarqua aucuns meubles ni ustensiles; peut-être étoient-ils cachés, car nous verrons par la suite que ces peuples ont quelque industrie : on vit seulement au milieu de la hutte, trois grands bâtons de cocotiers, debout les uns auprès des autres, rejoints à leur sommet par des lattes de traverse; un grand nombre de petits bâtons y étoient infixés, et garni de noix de cocos, sèches : comme ils en tirent une huile qui leur est très-utile, et qu'ils se font des bracelets, et d'autres ornemens, avec la bourre qui environne la coque, il est probable qu'ils les suspendent ainsi pour les conserver.

Les naturels des différentes îles qui forment le grouppe des Hébrides ne sont pas tous de la même race, ni ne parlent pas la même langue. A Tanna le peuple est généralement robuste et bien fait : la plupart des naturels ont des traits mâles et bien prononcés; il y en a peu d'une physionomie désagréable : ils ne sont pas d'une haute stature, mais ils sont bien pris dans leur taille, et on n'en voit presqu'aucun de cet em-

bonpoint qui étonne dans la plupart des chefs des îles de la Société. Leur teint est très-bronzé sans être noir, et ils n'ont aucun trait des nègres; leurs cheveux sont noirs, crépus et quelquefois laineux, mais plus longs que ceux des nègres, et ils les arrangent de manière à faire ressembler leur tête au dos d'un porc-épi, hérissé de piquans.

Il n'est pas aisé de saisir la véritable nuance de leur teint naturel, parce qu'ils se peignent tous le visage de différentes couleurs; les uns d'un noir de plomb, les autres de rouge, ou d'une couleur brune, entre le noir et le rouge : ils s'appliquent encore de larges couches de ces différens fards sur les bras, les épaules et la poitrine, en barres obliques de deux à trois pouces. Il est probable que les matières rejettées par le volcan leur fournissent ces diverses teintures qu'ils préparent avec de l'huile de cocos avant que de les appliquer. Quelques-uns ont une moitié du visage teint en rouge, et l'autre en noir : et c'est sans doute moins pour se parer qu'ils se peignent ainsi, que pour se donner un air formidable vis-à-vis de leurs ennemis; car dans ces climats fortunés, ils n'ont pas à se garantir des piqûres des moustiques et autres insectes si incommodes en Amérique et dans les îles qui en dépendent : on

ne les connoît point dans tout cet Archipel.

Ce qui paroît former une beauté distinguée parmi ces insulaires, ce sont les différentes figures de fleurs ou d'autres objets qui leur plaisent, qu'ils portent sur les bras et sur le ventre, et dont ils ne peuvent s'orner que par une opération assez douloureuse. Ils enlèvent la chair de ces parties avec un bambou aiguisé, ou une coquille tranchante, ils y appliquent ensuite une plante qui guérit la plaie en formant une cicatrice plus élevée et plus blanche que le reste de la peau. Cet usage est assez répandu parmi toutes les nations sauvages.

On peut dire que les naturels des Hébrides vont toujours nuds, l'espèce de pagne ou de ceinture qu'ils portent est moins pour la décence que pour garantir les parties de la génération des blessures que pourroient leur causer le choc des branches d'arbres, les épines des buissons, les frottemens que peuvent occasionner les travaux de la pêche ou la récolte des fruits : il est même probable, que ce sont ces accidens qui les ont déterminés à mettre ces parties en défense contre le choc des corps durs; car ces espèces de pagnes sont arrangées de manière à présenter tous les hommes avec l'attribut du dieu des jardins fortement caractérisé. Il ne faut pas être surpris de cette mode;

la brayette des Français et des Flamands du quinzième siècle, y ressembloit beaucoup.

Les femmes ont le teint aussi brun que les hommes; avant qu'elles n'aient eu des enfans, leurs corps sont d'une agréable proportion, mais on n'en voit point de jolies; il est même rare d'en trouver qui aient les traits adoucis, et le visage d'un sourire gracieux; elles n'ont d'ordinaire pour tout vêtement qu'une pagne ou jupe de feuilles de palmier tressées ensemble. Les deux sexes ont les oreilles percées de grands trous, où ils portent de gros anneaux d'écaille de tortues, et communément le cartilage de leur nez est percé d'un trou où ils passent un petit bâton, ou une pierre cylindrique.

Le peuple des îles de *Tanna* et d'*Irromanga* vit dispersé en petits villages formés de quelques huttes rapprochées les unes des autres et habitées par des tribus ou familles qui forment entr'elles autant de petites républiques, et qui paroissent nouvellement fixées sur le terrein qu'elles occupent, à Tanna sur-tout, où chacune de ces tribus a un langage qui lui est propre et qui diffère des autres; leur établissement n'y doit pas être fort ancien. Dans tous les cantons que les Anglais ont parcourus, il y a moins de plantations que de forêts; excepté le long de la côte orientale de la baie, où les naturels se

sont fixés de préférence, soit à raison de la facilité qu'ils ont trouvée à en cultiver le sol, soit pour être plus à portée de la pêche et des coquillages qu'ils ramassent sur les bords de la mer, et qui servent à leur nourriture. Il peut se faire encore que le volcan ait eu des effets formidables qui ont éloigné ceux qui s'étoient établis dans son voisinage, et que ceux que l'on y voit actuellement aient été contraints de s'y fixer par la nécessité, ou par des ennemis qui les ont chassés de leurs premières possessions : accidens qui peuvent avoir empêché que la population de cette île n'ait été portée aussi loin que son étendue et la fertilité du sol le permettent; les Anglais ne l'estiment que d'environ vingt mille ames.

Les vieillards et les hommes qui sont dans la force de l'âge, paroissent avoir quelqu'autorité sur la multitude, quoique l'on n'ait remarqué entr'eux aucune distinction de rangs. L'usage où ils sont de marcher toujours armés, annonce un état de guerre habituelle soit entr'eux, soit avec les îles voisines. Ils sont naturellement braves, car avant qu'ils connussent l'effet des armes à feu, un seul naturel armé d'un dard ou d'une fronde, se plaçoit dans un sentier pour s'opposer au passage de dix ou douze Européens. Quelque fréquentation avec eux les

ayant persuadés qu'on ne vouloit point leur faire de mal, ils se montrèrent bienfaisans et hospitaliers : ils permirent d'abord aux Anglais, d'aller et venir assez librement, leur donnant les renseignemens qu'ils demandoient. Ils parurent même assez serviables, mais plus graves que les autres insulaires, ce qui fit espérer qu'ils auroient moins d'inclination à voler.

§. III.

Idée du caractère, des mœurs et des usages des naturels de Tanna.

Lorsque le capitaine Cook débarqua dans cette île, les habitans se montrèrent avec toutes les apparences de la douceur et de l'honnêteté; ils commencèrent par lui présenter quelques rafraîchissemens ; mais bientôt ils changèrent de conduite, et donnèrent aux Anglais de justes sujets de défiance, en voulant à toute force tirer leurs bateaux à terre, et sans doute se rendre maîtres de ceux qui les montoient. On ne les connoissoit pas encore assez pour juger de leurs intentions. La multitude assemblée sur le rivage paroissoit avoir un chef : elle ne fut point effrayée des menaces que firent les navigateurs et vouloit absolument s'opposer à la descente.

En vain le commandant avant que d'aborder,

essaya de leur faire entendre qu'il exigeoit qu'ils missent les armes bas et se dispersassent; ils ne firent pas la moindre attention à ce commandement; il leur parut absurde et injuste qu'une poignée d'étrangers vînt leur prescrire des loix chez eux, et prétendît désarmer plus de neuf cents hommes qui étoient alors réunis tant sur le rivage que dans les pyrogues. Il en résulta une querelle très-sérieuse : plusieurs naturels furent tués ou griévement blessés : la multitude prit la fuite; mais les Anglais crurent devoir se tenir sur leurs gardes.

Enfin les insulaires ne s'opposèrent plus à la descente. On leur fit quelques présens; on mit tranquillement à terre deux pièces à l'eau, pour les remplir à un étang qui se trouvoit à vingt pas du débarquement. On ne put d'abord obtenir d'eux que des noix de cocos, que l'on voyoit en grande quantité sur les arbres : ils ne voulurent échanger aucune de leurs armes, et ils restèrent toujours dans l'attitude de gens prêts à se défendre ou à attaquer : la moindre querelle auroit causé un nouvel engagement.

Dès qu'on leur eut demandé à couper du bois, ils indiquèrent eux-mêmes les arbres qui convenoient, et ils invitèrent à ne pas couper les cocotiers, dont une quantité innombrable couvroit la côte. Les Anglais firent tranquillement

ment du bois et de l'eau, mais ils reconnurent que ces peuples n'étoient pas accoutumés aux échanges : ils n'osoient toucher aux marchandises qu'on leur présentoit, quoiqu'ils montassent volontiers sur les arbres, pour cueillir des noix de cocos fraîches, qu'ils apportoient.

On peut juger delà que si l'esprit de vengeance, et l'aversion pour toute entreprise qui attenteroit à leur liberté, sont vifs parmi ces insulaires, les sentimens de bienveillance et l'amour de l'humanité ne sont pas bannis de leur cœur. Comme il est probable que des hostilités continuelles de peuplades à peuplades troublent la tranquillité générale, on ne doit pas être étonné de la défiance, des inquiétudes qu'ils témoignèrent aux premiers momens, où ils crurent que les Anglais venoient s'établir chez eux : mais quand ce peuple fut bien convaincu qu'ils n'avoient aucune intention de leur nuire, ils se montrèrent tels qu'ils étoient naturellement, doux, pacifiques, désintéressés et fidèles dans le commerce, car ils ne volèrent pas le moindre effet aux gens de l'équipage ; ils furent même très-exacts à rapporter les outils que les ouvriers oublioient à terre, prouvant par cette conduite combien ils étoient plus honnêtes que la plus grande partie des naturels des îles que les Anglais avoient déjà parcourues.

Ils ne firent pas beaucoup d'échanges, parce qu'ils ne jouissent pas d'une opulence égale à celle des îles de la Société et des Amis; mais l'hospitalité ne consiste pas à donner une chose dont on a de trop, pour en obtenir une autre dont on n'a pas assez. Dans plusieurs occasions, ils apportèrent généreusement des noix de cocos, des cannes à sucre, des bananes pour rafraîchir les gens de l'équipage, sans qu'ils les leur demandassent.

A la suite de la première épreuve qu'ils avoient faite des armes à feu, le vaisseau étant remorqué dans le port, quelques-uns des naturels s'en approchèrent à la nage, et d'autres dans des pyrogues. Ils se montrèrent d'abord très-timides et ne vinrent qu'à la distance d'un jet de pierre; mais peu à peu ils se rassurèrent, et des pyrogues qui passèrent sous l'arrière du vaisseau firent des échanges. Une des premières s'étant avancé aussi près que la crainte le lui permit, jetta des noix de cocos à bord; Cook descendit dans un canot pour la joindre, et donna à celui qui la montoit quelques morceaux d'étoffes et d'autres petites marchandises : ce traitement engagea les autres à s'approcher, et s'imaginant qu'on les redoutoit, ils devinrent bientôt insolens et téméraires : ils tâchèrent d'enlever tout ce qu'ils pouvoient atteindre; ils

saisirent le pavillon, voulant l'arracher de dessus son bâton; d'autres essayèrent de faire sauter les gonds du gouvernail : on fut obligé de veiller sur les bouées des ancres, qui ne furent pas plutôt hors des bateaux qu'ils cherchèrent à s'en emparer. Des coups de fusil tirés en l'air ne les effrayèrent pas; mais au bruit de la décharge d'un canon de quatre, la frayeur les saisit, ils sautèrent hors de leurs pyrogues pour se jetter à la nage, et voyant qu'il ne leur en étoit arrivé aucun mal, ils rentrèrent dans leurs pyrogues, poussèrent des cris, menaçant les Anglais de leurs armes; ils retournèrent hardiment aux bouées pour les enlever; il fallut faire siffler quelques balles autour de leurs oreilles pour les en écarter.

Quelles pouvoient être leurs intentions? ces naturels ne sont point voleurs, comme presque tous les autres insulaires : ils paroissoient peu se soucier des couteaux, des clous; le fer n'excitoit point leurs desirs : ils vouloient nuire aux Anglais qu'ils regardoient comme leurs ennemis, les braver, les attirer à terre, et sans doute combattre avec eux et les détruire s'ils le pouvoient. Cependant rien n'a pu faire conjecturer qu'ils fussent méchans; on en jugera par le trait qui suit : un vieillard qui rôdoit autour d'une bouée qu'il vouloit probablement

enlever, fut blessé par un premier coup de fusil; les autres décharges ne le firent point désemparer; enfin après avoir enduré quelque temps le feu des vaisseaux, il s'approcha tranquillement, et vint offrir son amitié, présentant en signe de paix une noix de cocos.

Insensiblement les naturels parurent prendre quelque disposition à se familiariser avec les Anglais : dans les momens où ils descendoient à terre, ils venoient sans crainte s'asseoir auprès d'eux sur les rochers qui bordent le rivage. L'un d'eux pour qui les autres montroient de la considération, assis avec plusieurs autres auprès des Anglais, voulut changer de nom avec M. Forster, un des naturalistes qui accompagnoient Cook; usage commun dans toutes les îles de la mer du Sud, et qui est un témoignage d'affection de la part de ceux qui le proposent.

Ils présentèrent quelques herbes cuites et des fruits du gros plantain, que les femmes et les enfans apportèrent; ils étoient si timides, qu'aussitôt que les Anglais tournoient leurs regards vers eux, ils s'enfuyoient. Cette conduite plaisoit d'autant plus, qu'elle annonçoit de leur part un commencement de confiance : quelques-unes des femmes avoient le sourire sur la bouche, quoiqu'en général elles parussent tristes et mé-

lancoliques ; elles portoient des pendans d'oreille et des colliers comme les hommes, et des pierres blanches passées dans les narines ; celles qui étoient mariées avoient des chapeaux de nattes, sans autre habillement que des pagnes ou jupons d'un tissu d'herbes et de feuilles, plus ou moins longs, suivant leur âge. Celles qui avoient fait des enfans, et qui sembloient âgées d'environ trente ans, ne conservoient plus aucune des graces de leur sexe, et leurs pagnes descendoient jusqu'à la cheville du pied. Les Anglais eurent une occasion favorable de les examiner dans une de leurs promenades ; plusieurs sortirent de leurs huttes et vinrent former un grouppe autour des officiers des vaisseaux. Toutes en général étoient moins grandes que les hommes : les jeunes filles d'environ quatorze ans avoient des traits fort agréables, et un sourire qui devint plus touchant, à mesure que leur frayeur se dissipa. Leurs formes étoient sveltes ; leurs bras bien faits et d'une délicatesse remarquable ; le sein rond et plein ; leurs cheveux bouclés flottoient autour de leur tête, ou étoient tressés ; la feuille de banane verte, dont la plupart étoient coëffées, en relevoit la noirceur ; elles portoient à leurs oreilles des anneaux d'écailles de tortue, et leurs pagnes ne descendoient qu'aux genoux. On remarqua que la quantité

des ornemens à leur usage s'accroît avec l'âge; les plus vieilles et les plus laides étoient chargées de colliers, de bracelets, de pendans d'oreilles et de nez. Seroit-ce donc la mode parmi ces femmes de compenser par le luxe de la parure, ce qu'elles ont perdu de graces et d'attraits de la jeunesse?

A mesure que les naturels se familiarisèrent, les femmes vinrent en plus grand nombre apporter des denrées au marché qui s'établit sur la grêve. La plupart étoient mariées, et portoient leurs enfans sur le dos dans un sac de nattes: quelques-unes gardoient dans des paniers de baguettes à claire-voie des couvées de petits poulets; d'autres présentèrent des yambos et des figues. On en vit une autre qui avoit un pâté d'oranges vertes, dont la croûte étoit de bananes et d'eddoès, et la garniture de feuilles de locka ou d'espèces de mauves très-charnues, mêlées avec la pulpe de noix de cocos: ce puding, d'un excellent goût, apprit que ces femmes savoient faire quelque cuisine; ces marchés mettoient à portée de connoître les différentes denrées du pays.

Les naturels changèrent aussi des arcs, des traits, des massues et des flûtes de syrinx, espèce d'instrument de musique composé de huit roseaux, dont la grosseur décroissant en propor-

tion régulière, comprenoit un octave, quoique les tons ne fussent pas exactement d'accord. Si dans les échanges, on leur présentoit des clous, des grains de verre, des rubans ou autres effets de l'Europe, ils refusoient de les toucher; ils prioient qu'on les mît à terre, et ils les ramassoient ensuite dans une feuille. On n'a pu savoir si c'étoit superstition, ou quelque idée particulière de propreté ou de politesse qui les déterminoit à agir de cette manière.

A la suite de ces échanges, un des naturels qui paroissoit jouir de quelque crédit, et qui s'étoit le plus familiarisé avec les Anglais, arriva avec un présent de fruits et de racines que portoient environ vingt personnes, sans doute pour le faire paroître plus considérable; l'un portoit un régime ou branche chargée de bananes, l'autre un igname ou une noix de cocos; deux hommes auroient porté le tout fort à leur aise. Cet appareil d'ostentation, qui paroît opposé au caractère sérieux de cette nation, étoit du goût de celui qui faisoit le présent, et une exception à l'idée générale que l'on avoit prise des naturels. Sa familiarité avec les Anglais le présente comme un intrigant qui cherchoit à se faire valoir par un moyen qui ressemble plus à la simplicité et à la gaieté de l'enfance, qu'aux raffinemens de l'intrigue.

De tous les animaux qui étoient sur les vaisseaux, les chiens plurent le plus à ces insulaires; on leur en donna deux qui pourront en multiplier la race chez eux, augmenter leurs richesses naturelles et leurs jouissances.

Ces peuples, ainsi que tous ceux qui vivent entre les tropiques, sont agiles et dispos; ils excellent à manier leurs armes, mais ils s'en tiennent là. Ils montrent en toute occasion une aversion constante pour le travail. Jamais ils ne voulurent aider les Anglais en quelque ouvrage que ce fût, ne ressemblant pas aux habitans des autres îles, qui s'en faisoient un plaisir; il est vrai qu'ils étoient plus intéressés que ceux-ci. Leur penchant pour l'oisiveté se manifeste surtout par la manière dure et grossière dont ils traitent les femmes, qui ne sont pour eux que des esclaves, occupées à des travaux continuels et pénibles. On voit ces malheureuses créatures, marcher ayant un gros paquet ou un enfant sur le dos, et un autre paquet sur les bras, tandis que leurs maris ou les jeunes garçons les précèdent ou les suivent, n'ayant que leurs lances à la main. Ils sont tellement persuadés que les femmes seules sont faites pour porter les fardeaux, qu'ils prirent pour une femme le jeune Anglais qui portoit le sac des naturalistes dans le cours de leurs herborisations; en conséquence, ils vou-

lurent l'attirer seul dans le bois, mais ayant reconnu que c'étoit un homme, ils s'en avertirent réciproquement, et ne lui firent plus aucune instance.

Toutes les femmes obéissent au moindre signe des hommes, qui n'ont pour elles aucun égard : comme elles traînent ou portent tous les fardeaux, il est vraisemblable que le travail et la fatigue continuelle contribuent à rappétisser leur taille, à dégrader leurs formes, et à les vieillir de bonne heure; car il étoit aisé de s'appercevoir, par la peine qu'elles prenoient, que souvent les charges n'étoient pas proportionnées à leurs forces. Les filles ne paroissent pas si à plaindre; elles jouissent des avantages de la liberté jusqu'à ce qu'elles soient mariées. Peu avant le départ des Anglais, lorsque les ouvriers étoient occupés à charger sur des bateaux de gros troncs d'arbres pour réparer le timon du gouvernail, plusieurs insulaires déjà familiarisés avec les navigateurs, voulant leur donner des preuves de cette hospitalité commune à tous les peuples barbares, vivant sous les simples loix de la nature, leur offrirent des filles avec des gestes qui n'étoient pas équivoques. Dès qu'elles s'apperçurent de l'intention de leurs compatriotes, elles s'enfuirent promptement, sur-tout les plus jeunes, fort effrayées

en apparence, et indignées de leur grossiéreté. Les hommes, soit pour jouir du plaisir de les voir épouvantées, soit par quelqu'autre motif, parurent desirer que les Anglais courussent après; mais ils n'en firent rien, craignant que ce ne fût un appât pour les surprendre, séparés les uns des autres et désarmés. Ils avoient quelque raison de se défier d'un peuple, à qui ils avoient donné plus d'un sujet d'exercer sa vengeance contr'eux. Dans les premiers jours de la relâche, il y avoit eu des entreprises de la part des naturels; on les avoit menacés, et ils avoient répondu à ces menaces, en présentant leurs armes et en se mettant en état de défense; on en avoit tué quelques-uns, on en avoit blessé d'autres : ils avoient été effrayés, et avoient tâché par leurs soumissions, de calmer le courroux de leurs formidables hôtes : il est probable, que si les Anglais se fussent tenus moins sur leurs gardes, ils eussent saisi toutes les occasions de se venger d'eux.

§ IV.

Précautions et défiance des naturels; sont antropophages; leur caractère sérieux; île d'Irromanga.

Il paroît que ces naturels craignoient plus que toute autre chose, que les Anglais ne formassent quelque établissement de longue durée sur leur territoire; et jamais ils ne virent qu'avec inquiétude leurs excursions dans l'intérieur de l'île, et même le long des bords de la mer, autour du havre. On essaya de dissiper leurs inquiétudes, en comptant devant eux sur les doigts, que l'on n'y passeroit plus qu'un certain nombre de jours; dès qu'ils eurent compris ce que l'on vouloit leur faire entendre, ils témoignèrent de la satisfaction et parurent calmes; mais quand les Anglais s'avançoient un peu loin du rivage, ils venoient les presser de retourner sur leurs pas; et ce ne fut que par surprise et malgré eux qu'ils découvrirent dans l'intérieur de l'île, au-delà de quelques bosquets qu'ils traversèrent, des vastes plantations de bananes, d'ignames, d'eddoës et de figuiers, qu'enfermoient en quelques endroits des murailles de deux pieds de haut, ce qui annonce des propriétés particulières à quelques familles ou tribus.

C'est dans ces circonstances qu'ils donnèrent plusieurs fois à entendre aux Anglais qu'ils mangeoient les ennemis qu'ils tuoient dans les combats : ils leur demandèrent même s'ils ne mangeoient pas de la chair humaine ; et ce ne peut être que l'esprit de vengeance qui porte ces insulaires à cet horrible excès. Tout annonce qu'ils ont souvent des querelles avec les peuples voisins, ou de fréquentes brouilleries domestiques entr'eux qui se terminent par des combats sanglans, suivis de ces repas atroces. La réserve qu'ils gardèrent avec les Anglais, l'habitude d'être toujours armés, prouvent qu'ils craignent les surprises. N'en avoient-ils pas projetté une contre les Anglais, lorsqu'un jour ils les invitèrent avec autant d'empressement à les suivre dans l'intérieur des terres, qu'ils en avoient montré dans d'autres occasions à les en éloigner ? Mais comme ils avoient remarqué que l'un des naturels avoit été envoyé en avant, ils n'osèrent pas se fier à leurs invitations ; car il paroît que le gros de la nation ne cherchoit que l'occasion de surprendre les Anglais avec avantage, et de les mettre à mort sans risquer leur vie ; mais heureusement pour eux que tous les insulaires n'avoient pas approuvé ce complot.

Un jour qu'une partie des officiers marchoient le long de la côte, en s'éloignant de la baie où

les vaisseaux étoient amarrés, quinze ou vingt insulaires se précipitèrent au devant d'eux, leur faisant les plus vives instances, pour qu'ils revinssent sur leurs pas. Ils n'avoient guères d'envie de les satisfaire; mais les naturels réitérèrent leurs oppositions avec plus de vivacité, et vinrent à bout de faire entendre par signe aux Anglais que s'ils alloient plus loin, on les tueroit et on les mangeroit. Ils avoient déjà annoncé la même chose en d'autres circonstances par des gestes un peu moins expressifs, et sur un si léger témoignage, on ne pouvoit pas les supposer antropophages : mais dans cette occasion on ne put s'y méprendre ; car comme les officiers ne paroissoient pas les comprendre, qu'au contraire ils sembloient croire que les naturels leur offroient des provisions, et qu'ils continuoient de marcher, témoignant qu'ils seroient fort aises de manger; ce fut alors que les Indiens mirent tout en œuvre pour les détromper : ils leur montrèrent par signes, comment ils tuoient un homme, comment ils coupoient ses membres, et séparoient la chair des os; enfin ils mordirent leurs bras pour exprimer plus clairement qu'ils mangeoient de la chair humaine. A la fin les Anglais les comprirent, et tournèrent le dos à la pointe au-delà de laquelle ils vouloient s'avancer, et où probable-

ment ils seroient tombés dans l'embuscade qui les attendoit. Tout porte donc à croire qu'ils durent leur salut à quelques-uns des insulaires plus humains que les autres, qui n'avoient pas consenti au complot formé pour les surprendre et les assassiner.

Ce qui avoit excité la curiosité des Anglais et les déterminoit à aller plus loin, étoit un objet assez intéressant. Tous les matins, à la pointe du jour, ils entendoient, de ce côté, un chant solemnel et lent qui duroit plus d'un quart-d'heure; ils le prenoient pour un acte de religion, et ils s'étoient persuadés qu'un temple ou quelqu'autre monument du culte public, autour duquel les naturels s'assembloient, étoit caché dans ces bocages. Les efforts qu'ils ne cessèrent de faire pour les en écarter, confirmèrent cette idée, assez vraisemblable par elle-même. C'étoit peut-être là le lieu qu'ils avoient choisi pour exercer leur vengeance, en sacrifiant les Anglais à la divinité ou au génie qu'ils adorent : sacrifices qui leur paroissoient horribles, et dont ils auroient rougi que des étrangers eussent pris quelque connoissance.

Ces peuples peuvent être originaires des Indes Orientales, et l'on sait qu'avant que le *Tonquin* ne fût civilisé, et que ses mœurs primitives n'eussent été adoucies par le joug du despotisme,

les habitans arrêtoient les étrangers qui avoient le malheur de passer sur leurs terres, leur faisoient perdre la raison par des breuvages préparés exprès, puis les immoloient à leurs idoles, persuadés qu'aucun sacrifice n'étoit plus capable d'éloigner les malheurs dont ils pouvoient être menacés.

Les naturels de Tanna n'étoient-ils pas fondés à regarder l'arrivée des vaisseaux anglais sur leurs côtes, comme un malheur que toute la peuplade avoit à redouter? L'effroi que leur causoit le bruit des armes à feu et leur effet meurtrier; plusieurs d'entr'eux tués ou grièvement blessés par des instrumens dont le trait mortel les atteignoit, sans qu'ils pussent l'appercevoir ou l'éviter : toutes ces terribles circonstances réunies devoient les avoir pénétrés de la plus vive douleur; le peuple sur-tout, qui ne devoit regarder les Anglais, que comme une espèce d'hommes très-puissans et très-malfaisans, envoyés exprès pour les détruire, mais dont le petit nombre leur laissoit l'espérance de les anéantir, s'ils pouvoient les surprendre désarmés.

Ces horreurs religieuses ne se pratiquoient que dans le plus grand secret, mais le peuple superstitieux y restoit attaché parce que ses ancêtres les avoient exercées : et c'est dans ces

temps de crise, ou à la suite de quelque grand désastre, que la superstition exerce son empire dans toute son étendue : c'est alors que les insulaires firent des sacrifices sanglans et qu'ils prirent l'habitude de se repaître des victimes immolées. Qui sait encore si quelque disette momentanée ne les a pas affermis dans cet usage? Si l'on peut juger de leur culte religieux, par celui dont on a pris quelqu'idée dans les autres îles de cet Archipel, on sera très-porté à croire qu'aucune de ces peuplades n'est idolâtre ; il ne paroît pas que l'on y ait jamais imaginé de rendre un culte à des objets sensibles, à ces productions admirables de la terre, qui leur fournissent une nourriture saine, agréable, variée, bien au-dessus des oignons que l'Egyptien adoroit, quoique son industrie, ses connoissances, sa civilisation surpassassent de beaucoup celles de ces insulaires.

Leur caractère général, et leurs dispositions habituelles entr'eux, paroissent être formés par les sentimens de la nature dans son premier état de simplicité : ils n'ont aucune défiance de leur bonne foi réciproque : on voyoit leurs pagnes, et les autres parties de leurs vêtemens, ainsi que les présens qu'ils avoient reçus des Anglais, épars au haut des buissons voisins de leurs huttes ; un chapeau bordé qui, dans d'autres îles,

îles, eût été un objet de parure très-précieux, étoit de même exposé sur le buisson. Il est probable qu'ils n'attachoient pas un grand prix à tous ces effets. La preuve en est, que pendant le séjour que firent les Anglais dans la baie de Tanna, les naturels ne dérobèrent pas la moindre chose aux gens de l'équipage; ils furent très-attentifs à rapporter les outils que les ouvriers oublioient à terre, et sans marquer la moindre vue d'intérêt.

La sage conduite de leurs femmes ne leur fait pas moins d'honneur. L'aversion qu'elles témoignèrent pour la prostitution, prouve qu'il y a parmi eux des mœurs publiques qui sont respectées; quoique les maris traitent leurs femmes avec une dureté qui annonce qu'ils ne sont pas susceptibles de ces égards, de ces sentimens de tendresse et d'attachement, qui, dans les sociétés civilisées, forment le bonheur le plus réel de l'union conjugale.

Comme tous les peuples connus, même les plus sauvages, les habitans des Nouvelles-Hébrides aiment la musique, qui fait un de leurs plaisirs habituels. Les Anglais entendirent un habitant de Tanna chanter un air harmonieux et simple; il embrassoit une plus grande quantité de notes que les airs de Taïti, et son mode plus sérieux le distinguoit avantageusement de la

musique plus douce et plus efféminée des îles de la Société et des Amis. Les mots paroissoient disposés en mètres, et couloient de la bouche avec aisance, mais dans un style grave, analogue au caractère du peuple, que l'on voit rarement rire de bon cœur, ou s'égayer comme les nations plus polies, et en apparence plus civilisées des autres îles, qui savent mettre un prix à ces petites jouissances, et qui saisissent toutes les occasions de les multiplier.

On peut conjecturer que ce qui imprime cet air sérieux aux habitans de Tanna, est la crainte que leur donne le volcan allumé au centre de l'île, dont le bruit presque continuel et les fréquentes éruptions, leur font redouter quelque révolution désastreuse, qui porte parmi eux une désolation générale, telle que leurs ancêtres peuvent l'avoir éprouvée, et dont le souvenir s'est conservé.

Ce qui donne lieu à cette conjecture, c'est que les naturels d'Irromanga, l'une des Hébrides, voisine de Tanna, sont plus gais, aiment plus à rire; leurs chansons sont plus vives, plus animées, quoique les traits de leur physionomie, leur taille, leurs vêtemens, leurs usages, ressemblent en tout à ceux de Tanna, à la différence près des cheveux qui parurent aux Anglais, laineux et courts; ce qui sembleroit an-

noncer qu'ils sont d'une race différente. Ils crurent aussi observer une différence dans le langage, qui tenoit à la manière de prononcer, ou à un accent particulier à l'île d'Irromanga, ainsi qu'on l'observe dans nos provinces, dont les accens variés forment des patois différens, quoique la langue principale soit par-tout la même; les chansons du peuple en Languedoc, en Bourgogne, en Bretagne, se ressemblent si peu pour la prononciation, qu'un étranger les prendroit pour autant de langages qui n'ont aucun rapport entr'eux, s'il ne les entendoit qu'en passant.

Les naturels des Hébrides les plus occidentaux de ce grand Archipel, paroissent sensibles à l'impression de l'air, sur-tout lorsque le soleil est au tropique du cancer, saison où les Anglais leur firent visite. Quoique l'espèce de fraîcheur, qui se fait sentir alors, affecte des hommes tout-à-fait nuds, elle ne paroît pas interrompre la végétation; mais elle agit sur les corps, sur-tout le soir. Alors les femmes allumoient le feu pour préparer le repas de leurs maris, que l'on voyoit se rassembler avec empressement autour des foyers, dont la chaleur leur étoit agréable. Plusieurs avoient à la paupière supérieure, une tumeur que les Anglais crurent occasionnée par la fumée dont ils sont enveloppés quand ils

sont dans leurs huttes pendant cette saison. Cette tumeur obstruoit leur vue de façon qu'ils étoient obligés de tourner une ligne horisontale avec l'objet qu'ils vouloient fixer. Plusieurs petits garçons avoient cette tumeur, ce qui donna lieu de penser qu'elle pouvoit se propager d'une génération à l'autre; ou plutôt n'étoit-ce pas une espèce de strabisme, que l'on peut regarder comme endémique et produit par la manière dont les organes sont affectés par la lumière dans les premiers temps de la vie, et dans la suite par l'action de la fumée?

§. V.

Description de l'île de Mallicolo; caractère et inclinations de ses habitans.

Du havre où les Anglais abordèrent, situé au nord-est de l'île de Mallicolo, par le seizième degré 25 minutes de latitude australe, ils eurent la perspective d'un pays riche et fertile, comparable aux plaines cultivées des îles de la Société, dont l'intérieur est formé par des montagnes élevées et couvertes de forêts, dans une étendue d'environ vingt lieues du nord au sud, et une largeur proportionnée, que l'on croit produire une surface de six cents milles quarrés. A quelque distance cette île se présente comme

une vaste forêt qui la couvre en entier, mais bientôt on voit qu'elle est ouverte d'espace en espace par de belles plantations, où croissent d'aussi bons fruits que dans les autres îles dont nous avons parlé; ce qui fait penser que cette île, étant moins cultivée que celles de la Société et des Amis, a été habitée beaucoup plus tard. Son climat, eu égard à son étendue, seroit beaucoup plus chaud que celui d'Otahiti, si le sol en étoit aussi découvert et aussi peuplé.

Cette île présente une race d'hommes dont la conformation approche beaucoup de celle des singes. Les naturels de Mallicolo sont petits, agiles, minces, noirs et laids; la taille des plus hauts s'élève à peine à cinq pieds quatre pouces; leur teint et leurs cheveux crépus leur donnent assez de ressemblance avec quelques naturels de la Nouvelle-Guinée, et de la terre des Papoux. Leur crâne est d'une construction très-singulière; depuis la racine du nez en arrière, il est beaucoup plus bas que celui de tous les autres peuples de ces îles; presque tous ont les oreilles et le nez percés, portant de gros anneaux aux oreilles, et des petits bâtons ou des pierres dans le nez. Leur teint ressemble à celui des grands singes, leurs traits grossiers y ont beaucoup de rapport; les os des joues très-relevés, et une face large, leur donnent une physionomie désa-

gréable. Leurs membres, quoique bien proportionnés, sont minces; ils se serrent le ventre avec une corde, tellement, qu'aucun autre homme ne pourroit rester dans cet état sans en être bientôt incommodé; usage qui semble séparer leur corps en deux parties, qui ne tiennent ensemble que par un canal de communication assez étroit, et leur donne de loin l'air de fourmis élevées sur leurs pattes de derrière. Ils portent au haut de leurs bras des bracelets proprement travaillés de petites coquilles noires et blanches, que l'on y place quand ils sont jeunes, et qui, par la suite, les serrent si fortement, qu'il n'est plus possible de les ôter, quand ils ont pris leur accroissement. Leurs femmes sont difformes et laides, et obligées, comme tant d'autres, de leur servir de bête de somme, portant les provisions de leurs maris fainéans, et cultivant seules les plantations. Plusieurs individus sont couverts de poils sur tout le corps; on en a remarqué de semblables à Tanna, et dans plusieurs autres îles (1).

(1) Si les Européens même, les Français, étoient nuds comme ces insulaires, on en verroit plusieurs, même des femmes, tout-à-fait velus, au visage et aux mains près. On a vu à la foire à Paris, et dans les villes de Province, un homme prétendu sauvage, couvert de poils

La foule qui se présenta sur les rivages du havre où les Anglais jettèrent l'ancre, parut très-considérable. Un vaisseau européen, des hommes blancs vêtus, dont tout l'extérieur annonçoit à ces insulaires l'assurance, la force, l'industrie, étoient pour eux un spectacle nouveau et assez curieux, pour les faire accourir de toutes les parties habitées de l'île. Cependant les Anglais n'en estiment pas la population à plus de cinquante mille ames, dispersées par petites bandes sur un terrein de six cents milles quarrés, ce qui est surprenant sous un climat aussi favorable à la multiplication de l'espèce humaine, où la nature offre sans cesse, sur un sol fécond, les moyens de subsistance les plus abondans et les meilleurs; dans des îles, d'où il ne se fait point d'émigration, et où le commerce des deux sexes est absolument libre. Mais si l'on

---

de la tête aux pieds. C'étoit, autant qu'il m'en souvient, un malheureux paysan des Ardennes, auquel on avoit laissé croître la barbe et les cheveux, de manière à le rendre très-laid. On l'avoit habitué à écraser sous ses dents quelques pierres tendres, dont on disoit qu'il se nourrissoit. Il étoit aisé de voir, à ses grimaces, que cet exercice ne lui plaisoit pas; mais on le payoit, et on devoit au bout d'un certain tems le renvoyer chez lui Il ne parloit jamais en public.

réfléchit que les hommes ne se multiplient pas aussi rapidement qu'on le pense, que le tiers des enfans qui naissent est mort avant dix ans, on adoptera les spéculations des calculateurs de la propagation de l'espèce humaine, qui ont remarqué qu'il faut des circonstances favorables, pour qu'une nation s'accroisse d'un vingtième pendant un siècle entier, et que très-souvent il arrive que la population diminue, au lieu d'augmenter; c'est ce que l'on doit penser sur-tout des îles de la Société et des Amis, dont la civilisation annonce une société déjà ancienne, et qui cependant ne sont pas, à beaucoup près, aussi peuplées qu'elles devroient l'être.

Dans ces régions fortunées, les habillemens ne sont d'aucune importance, et on ne peut pas les mettre au rang des premiers besoins. On n'y connoît point les rigueurs du froid, et des bocages touffus mettent à l'abri de l'ardeur du soleil. Ainsi le peu de vêtemens que portent les naturels, est plutôt un objet de parure que de nécessité. La seule précaution qu'ils aient à prendre est de garantir les parties du corps destinées à la reproduction de l'espèce humaine, d'en conserver les organes, et d'empêcher qu'ils ne soient déchirés par le frottement des arbrisseaux, et sur-tout des buissons épineux. Une

ceinture ou pagne courte leur suffit. Elle est arrangée de façon à prouver que les idées de modestie ou de décence, sont tout-à-fait étrangères à ces peuples barbares, que même elles sont inconnues dans l'état de nature ; qu'elles se modifient, et acquièrent plus ou moins d'autorité, suivant les degrés de la civilisation. On ne peut dire si le peu de vêtemens dont se couvrent leurs femmes a pour cause un sentiment de pudeur, ou quelque raison de propreté : des herbes entrelacées et attachées autour des reins, forment des jupons ou pagnes plus ou moins longs, suivant l'âge ou la fantaisie de celles qui les portent. Les jeunes gens des deux sexes sont absolument nuds jusqu'au temps de la puberté. On n'a vu aucun des hommes qui fût tatoué, c'est-à-dire, qui eût quelques figures peintes ou piquées sur le corps.

Ces insulaires, ainsi que les autres, se nourrissent principalement de végétaux. De temps en temps ils se régalent de porcs et de volailles. La mer fournit aussi à leur subsistance ; ils vont à la marée descendante ramasser des coquillages. Ils ont des pyrogues et quelques instrumens de pêche, et ils attaquent les gros poissons à coups de flèche.

Cette île étant presqu'entièrement couverte de forêts, les naturels sont obligés à beaucoup

de travail, pour mettre en culture une quantité suffisante de terrein propre à produire les racines et les végétaux nécessaires; ainsi l'agriculture employant une partie de leur temps, ils ne se sont pas occupés au luxe des vêtemens, ni à charger leurs armes d'un travail recherché : leurs huttes ou cabanes sont de la plus grande simplicité.

Dans ces petites sociétés si peu civilisées, le repos et l'indolence sont le bien suprême. La nécessité seule y inspire quelque industrie; on y saisit avec empressement tous les moyens de diminuer les travaux nécessaires. N'est-ce pas pour consommer moins d'alimens, et dès-lors travailler moins, que les Millicolois ont imaginé de se serrer le ventre avec une corde, parce qu'ayant moins de capacité, il exige moins de nourriture; ce qui a passé en usage et donné une apparence si difforme à toute cette peuplade qui, peut-être, la regarde comme une espèce de beauté qui la distingue des autres. C'est ainsi que les sauvages de l'Amérique-Septentrionale, qui ne vivent que du produit de leurs chasses, quand ils ont de grandes courses à faire, où ils ne trouvent pas toujours des provisions à leur volonté, diminuent l'impression inquiétante de la faim, en se comprimant le ventre avec des ceintures d'écorces d'arbres.

Cette nation singulière des Mallicolois ne paroît pas corrompue; les Anglais ne lui ont pas apperçu la moindre inclination pour le vol. S'ils ne purent vaincre l'opposition qu'elle mit constamment à ce qu'ils pénétrassent dans l'intérieur de l'île, aucun des naturels ne montra le desir de les attaquer ou de leur faire quelque tort. Quelques-uns parurent tendre leurs arcs et se disposer à lancer des flèches, ce qu'ils n'exécutèrent pas; et ce geste menaçant n'a dû être regardé que comme l'effet de la mauvaise intention, ou de la bravade de quelque particulier, et non comme une disposition du gros de la nation.

Si ces insulaires parurent toujours en armes et montrèrent une défiance soutenue, cette habitude peut être considérée comme une suite naturelle de leur position. Il est probable qu'ils sont souvent en querelle avec les habitans des îles voisines, et peut-être même entr'eux, parce qu'étant dispersées en familles ou tribus peu nombreuses, répandues sur un vaste terrein, ils peuvent avoir des prétentions opposées qui se décident par le droit du plus fort. C'est ce que l'on peut conjecturer de la quantité d'armes dont ils sont fournis et qu'ils regardent comme ce qu'ils ont de plus précieux, à en juger par le soin avec lequel ils les conservent. Ils ont

imaginé d'empoisonner leurs flèches en les enduisant d'une gomme qu'ils croient très-venimeuse, et propre à leur assurer la victoire sur leurs ennemis, en leur faisant des blessures mortelles. C'est l'usage de plusieurs peuples de l'Amérique, qui, guerriers et chasseurs, attaquent de la même manière leurs ennemis et les bêtes fauves qu'ils poursuivent. Dans les échanges que ces insulaires firent de leurs armes avec quelques curiosités de l'Europe, ils eurent la bonne foi d'avertir les Anglais du danger de se blesser avec ces traits qu'ils croyoient empoisonnés, quoique l'épreuve qu'en fit le chirurgien d'un des vaisseaux sur la cuisse d'un chien où il inséra de ce poison, n'eût aucun effet sur l'animal, qui finit le voyage et fut ramené en Angleterre sain et bien guéri de sa blessure.

Les Mallicolois sont agiles, remuans, habituellement gais, ce qui ne peut que donner une idée favorable de leurs sentimens; le plus grand nombre se montra bienfaisant et généreux; si on prit une autre idée de quelqu'un d'eux, ce fut peut-être plus en raison de leur laideur, que pour leurs mauvaises inclinations. En général ils emploient à chanter, à danser, tous les momens qu'ils ont libres. Leurs instrumens sont très-simples; les tambours ainsi que les

flûtes, ont été très-aisés à inventer ; on en trouve l'usage chez tous les peuples sauvages. Les évènemens de la vie domestique sont si paisibles, si uniformes parmi eux, qu'ils semblent avoir besoin de quelque mouvement étranger qui ranime leur manière d'exister.

Pour charmer l'ennui et la fatigue de leurs travaux habituels, ne voyons-nous pas les peuples grossiers et sans culture de nos campagnes se livrer à des mouvemens qui nous semblent extravagans ? Ils tirent des sons des différentes plantes qui leur tombent sous la main, ils poussent les organes de la voix au-delà de leur portée ordinaire, ils semblent travailler à s'étourdir eux-mêmes sur les peines de leur état. C'est à quoi sert la raison en gaieté, cette faculté qui les met au-dessus des animaux qui les secondent, et qui cependant obéissent à leurs commandemens avec une tranquillité toujours égale.

§. VI.

Suite de la description des Nouvelles-Hébrides.

Les autres îles qui font partie du grouppe des Nouvelles-Hébrides, sont moins étendues que celles dont nous venons de parler. L'Aurore et celles des Lépreux ont environ douze milles de long sur cinq de large. Le climat en est le même

et le sol paroît aussi fertile qu'à Tanna et à Mallicolo, mais il est moins cultivé. Les naturels en sont plus sauvages, et paroissent d'une race tout-à-fait différente ; ce qui l'annonce autant que l'extérieur, est la langue qu'ils parlent, qui ne ressemble en rien aux autres dialectes de la mer du Sud ; la prononciation en est dure, les consonnes y sont très-multipliées, et les Anglais ne purent en comprendre un mot.

Leur taille est à-peu-près de la hauteur de celle des naturels de Mallicolo, mais ils sont d'une noirceur remarquable ; leurs membres sont mal proportionnés, les jambes et les bras longs et grêlés, les cheveux noirs ou bruns, frisés et laineux, sans être aussi doux que ceux des nègres d'Afrique ; leur barbe est forte et touffue, ordinairement noire et courte ; soit qu'ils la rognent, ou qu'elle ne prenne pas plus d'accroissement que leurs cheveux. Les traits de leur visage sont encore plus extraordinaires que tout le reste de leur conformation ; ils ont le nez large et plat, les os des joues prominens comme les nègres, le front très-court et dans quelques-uns très-applati ; en tout ils ressemblent assez aux singes, excepté qu'ils ne sont pas velus. Le visage et la poitrine de quelques-uns d'entr'eux sont peints en noir, ce qui ajoute beaucoup à leur laideur naturelle et la

rend plus rebutante; quelques-uns portent des chapeaux de nattes. Ils sont absolument nuds; une corde leur serre le ventre au point d'y former un sillon de quelque profondeur, qui paroit diviser le corps en deux parties et leur donne ainsi qu'aux Mallicolois une conformation qui approche de celle des fourmis. La plupart des autres peuples qui habitent entre les tropiques et qui sont nuds, parce que la douceur du climat et l'égalité d'une température toujours chaude n'exigent point de vêtemens, portent au moins des pagnes qui couvrent les parties que la pudeur ou l'usage engage toutes les nations à couvrir; ceux-ci, ainsi que la plupart des naturels des Nouvelles-Hébrides, ne portent qu'une ceinture étroite et cordée qui nuit plutôt à la modestie qu'elle ne lui est favorable. Ils ont les oreilles percées, et un trou dans le cartilage du nez où ils portent un petit bâton, ou des cailloux longs et arrondis de sélénite ou d'albâtre, joints ensemble de manière qu'ils forment un angle obtus : des bracelets proprement travaillés de petites coquilles noires et blanches, montés sur des fils de bourre de cocos, ornent la partie supérieure de leurs bras, et les serrent très-étroitement.

Ce qu'ils admirèrent le plus de toutes les marchandises de l'Europe, furent les miroirs,

où ils prenoient un plaisir extrême à se considérer : ce peuple si laid paroissoit plus entiché de sa figure que la belle nation des îles de la Société. Sans doute qu'il regarde comme un avantage de la nature de ressembler si peu au reste des hommes.

L'homme sauvage se perce les narines, les joues et les oreilles pour y suspendre de lourds ornemens; il se cicatrise le corps pour y dessiner des oiseaux, des poissons, des fleurs, des figures de fantaisie qu'il peint de diverses couleurs. Ce n'est point pour lui l'état naturel, il s'en éloigne par une fausse idée de distinction ou de parure, plus encore qu'une coquette suranée, qui blanchit sa peau jaune et ridée, rougit ses joues, noircit ses sourcils, pour se donner l'air de la jeunesse qui s'est enfuie loin d'elle : ses soins n'affichent plus que le ridicule de ses prétentions. Mais le sauvage se conforme à une mode généralement adoptée par ses semblables.

Les femmes qui s'approchèrent à quelque distance des vaisseaux anglais, étoient d'une petite taille et d'une laideur qui répondoit à celle de leurs maris. Celles qui paroissoient d'un âge mûr et qui probablement étoient mariées, portoient autour des reins des pièces de nattes qui descendoient jusqu'aux genoux : d'autres

d'autres n'avoient pour tout vêtement qu'un torchon de paille suspendu à un cordon, ce qui semble indiquer une distinction de rang et de condition entr'elles; quoique l'on n'ait jamais remarqué qu'il y eût parmi ces insulaires aucun état qui, dans leur espèce de société, élevât un individu au-dessus d'un autre. Les filles qui avoient moins de douze ans, ainsi que les garçons de cet âge, étoient tout-à-fait nuds. Quelques-unes de ces femmes avoient les cheveux poudrés d'une terre, couleur d'orange; d'autres s'en étoient barbouillé le visage et le corps, ce qui, sur leur peau brune, produisoit un effet déplaisant aux yeux des navigateurs, mais que l'on ne peut regarder que comme une parure de leur goût, et peut-être la seule qui leur soit permise, car elles n'ont ni pendans d'oreilles, ni colliers, ni bracelets: les hommes seuls dans ces îles se sont réservés le droit de se parer: ce qui annonce qu'ils méprisent leurs femmes, qui vivent dans l'oppression et l'état le plus malheureux. On les voyoit toutes chargées de leurs enfans, qu'elles portoient sur le dos, ou d'autres paquets. On ne leur permit pas de s'arrêter auprès des Anglais; elles s'enfuyoient même, dès qu'ils paroissoient vouloir les approcher.

Lorsque les vaisseaux abordèrent au port de cette île, les naturels se présentèrent à eux,

avec toutes les apparences de la satisfaction la plus réelle, et les signes de la paix. Ils portoient des rameaux verds à la main, versant de l'eau de la mer sur leur tête, cérémonie ou démonstration qui leur est particulière. La plupart cependant étoient armés d'arcs, de traits et de piques, se préparant ainsi à tout événement à la paix ou à la guerre. Cette première entrevue fut très-pacifique. On leur donna quelques morceaux des étoffes d'Otahiti, qu'ils reçurent avec reconnoissance, et ils présentèrent en échange quelques-uns de leurs traits, dont plusieurs barbouillés d'une gomme noire paroissoient empoisonnés, et ils le croyoient ainsi, car ils avertirent de n'en pas toucher la pointe; mais ils ne voulurent pas échanger leurs arcs, ni s'en dessaisir.

Ils ne cessoient de parler autour du vaisseau d'un ton très-élevé; mais leurs gestes, leur ton, leur air annonçoient tant de gaieté dans leurs propos, qu'ils étoient amusans à voir et à entendre. Si quelqu'un d'eux s'appercevoit qu'un Anglais fixât sur lui ses regards, il se mettoit à babiller avec une volubilité singulière; en tout leurs manières, leur figure, les rendoient, à la loquacité près, aussi semblables à des singes qu'à des hommes. A la fin du jour, ils retournèrent à terre, ils allumèrent des feux, et on les en-

tendit parler entr'eux, aussi haut qu'ils avoient fait auprès du vaisseau, ce qui ne permet pas de douter qu'ils ne soient très-bavards.

A deux heures de nuit, on les vit revenir sur leurs pyrogues, portant à la main des tisons ardens. On n'en laissa monter aucun à bord, on se défioit d'eux; ils se retirèrent vers la côte à minuit : ils chantèrent et battirent du tambour jusqu'au jour; la plupart dansoient, ce qui annonce une nation gaie et sans doute curieuse, un peuple simple qui se présentoit avec les caractères et la naïveté de l'enfance.

Le lendemain de très-bonne heure, ils arrivèrent en foule autour du vaisseau; les uns en pyrogue, les autres à la nage. Ils montèrent d'abord en plus grand nombre que les Anglais n'auroient voulu. On leur fit quelques présens, qu'ils montroient à ceux qui étoient restés dans les pyrogues, et paroissoient enchantés de l'accueil qu'on leur faisoit. Mais il ne falloit pas les contrarier beaucoup : un des naturels, fâché de ce qu'on l'empêchoit d'entrer sur les bateaux anglais, tendit tout de suite son arc, pour lancer sur le canotier une flèche empoisonnée; plusieurs de ses compatriotes l'arrêtèrent dans le moment; il parvint à s'en dégager et armoit de nouveau son arc; le capitaine le menaça de dessus le pont, mais loin d'en être

intimidé, il dirigea son arc sur l'officier, qui le prévint par un coup de fusil chargé à dragées, qui le fit chanceler, mais ne l'empêcha pas de bander de nouveau son arc pour décocher la flèche. Un second coup de fusil, dont il est probable qu'il fut blessé, lui fit tomber la flèche des mains, et ceux qui étoient avec lui dans la pyrogue gagnèrent le rivage à force de rames.

En même temps quelques-uns de ces Indiens tirèrent des flèches de l'autre côté du vaisseau; la décharge d'un mousquet tiré en l'air ne les intimida point, mais le bruit d'un canon de quatre tiré par-dessus leurs têtes, les fit fuir dans la plus grande confusion; ceux qui étoient dans le vaisseau, sautèrent dans la mer par les fenêtres, ou s'y élancèrent des bords. Ils parurent très-effrayés : dès qu'ils furent à terre, le bruit de leurs tambours se fit entendre, on crut que c'étoit un signal pour rassembler et armer les habitans. Ce mouvement n'eut pas de suite, parce que les Anglais ne s'opiniâtrèrent pas à pénétrer dans l'intérieur des terres, et à vaincre la répugnance que les naturels témoignèrent constamment, de permettre qu'ils s'écartassent du rivage, leur faisant entendre qu'ils desiroient très-fort qu'ils se retirassent dans leur vaisseau; ce qui donne à penser que les ennemis qu'ils ont à craindre, les viennent attaquer par mer,

qu'ils ne vont point les chercher, et que la suite de la visite, quand elle se décide pour eux, est de voir ces ennemis remonter sur leurs embarcations et se retirer.

Mais ils ne s'opposèrent point à ce que l'on fît tranquillement de l'eau. Le commerce y fut de peu d'importance; ils n'apportèrent qu'une petite quantité de noix de cocos et un peu d'eau fraîche. Ils n'attachoient aucune valeur aux clous, aux outils de fer, aux grains de rasade; ils ne parurent desirer que quelques morceaux d'étoffes et des feuilles de papier marbré. C'est à ce prix qu'ils échangèrent quelques flèches; et ce ne fut qu'avec peine qu'ils cédèrent des avos, qui, sans doute, leur coûtent plus de peine à travailler, et qui dès-lors leur sont plus précieux et plus nécessaires.

Les Anglais parcoururent inutilement la côte dans leurs chaloupes pour reconnoître quelques sources où ils pussent faire de l'eau, ils n'en découvrirent point; peut-être étoient-elles cachées sous les mangliers qui bordent la côte en quelques endroits; mais ils observèrent, ainsi que près du lieu de la descente, des cabanes semblables à celles des autres îles, peu élevées et couvertes de feuilles de lataniers; quelques-unes étoient fermées de planches, et n'avoient qu'une ouverture quarrée assez large, pour qu'un

homme pût y passer, et qui servoit de porte. Ils s'approchèrent d'une de ces cabanes, dont la porte étoit fermée, que l'on refusa de leur ouvrir. Ils virent par derrière quelques terreins plantés de racines et fermés de roseaux, des cocotiers, des arbres à pain, des bananiers en petit nombre et avec peu de fruits; quelques cochons et des poules étoient dispersés autour de ces habitations. Ils remarquèrent aussi une espèce d'échafaud formé de branches entrelacées, qui étoit chargé d'une provision considérable de belles ignames entrelacées les unes sur les autres, ce qui annonce que ces peuples ont soin de faire quelques provisions pour leur subsistance.

Un jour qu'ils revenoient à bord, après avoir visité la côte, ils entendirent le son d'un tambour et de quelques autres instrumens, et plusieurs des insulaires qui dansoient; mais ils cessèrent ce divertissement dès qu'ils entendirent le bruit des rames et qu'ils apperçurent les chaloupes. Cette musique, ainsi que celle de la nuit précédente, n'étoit pas remarquable par l'harmonie ou la variété des sons, mais elle étoit plus animée, plus vive que celle des îles des Amis; aussi le caractère de cette peuplade est-il plus gai, plus vif que celui des naturels de la plupart des autres îles. La civilisation y paroît

moins avancée; mais les loix primitives de la nature y sont peut-être moins altérées. Ce que l'on pourroit leur reprocher, c'est la servitude où ils tiennent leurs femmes, et la dureté avec laquelle ils les traitent. Ils semblent, ainsi que presque tous les sauvages, les regarder comme des créatures d'une espèce inférieure, uniquement destinées à conserver l'espèce humaine; et cela parce qu'elles sont moins fortes, moins entreprenantes que les hommes, qu'elles ne sont point exposées aux hasards des combats qu'ils ont à sontenir contre leurs ennemis. Telle est l'idée qu'ils ont de la force du corps, qu'ils regardent comme la première prérogative de l'homme. C'est ce qui leur rendoit les Anglais si formidables, parce qu'à cette qualité, ils joignoient l'avantage de posséder des armes effrayantes et meurtrières; aussi desiroient-ils avec la plus grande impatience de les voir quitter leurs rivages.

Dès qu'ils s'apperçurent que le vaisseau étoit sous voile, et au moment de s'éloigner, ils arrivèrent en foule dans leurs pyrogues : les échanges se firent avec plus de confiance, et ils donnèrent les preuves les plus convaincantes de leur loyauté dans le commerce.

Le vaisseau ayant d'abord marché fort vîte, laissa en arrière plusieurs canots qui avoient reçu

les marchandises anglaises, sans avoir eu le temps de donner les leurs en échange. Au lieu de profiter de cette occasion pour se les approprier, comme n'auroient pas manqué de faire les naturels des îles de la Société, plus civilisés, plus aimables et plus industrieux; ceux-ci redoublèrent d'efforts pour rejoindre le vaisseau et remettre les denrées dont ils avoient reçu le prix. Un de ces Indiens suivit le vaisseau plus loin que les autres, et il le rattrapa pendant un instant de calme. Dès qu'il fut sur le vaisseau, il montra ce qu'il avoit vendu; plusieurs des gens de l'équipage voulurent le lui payer, mais il refusa de s'en défaire, jusqu'à ce qu'il eût apperçu celui qui l'avoit acheté; et l'ayant reconnu, il le lui remit. Celui-ci, reconnoissant d'un procédé si rare, voulut le lui payer de nouveau, mais l'honnête Indien refusa de rien accepter, lui faisant voir ce qu'il avoit reçu en échange. Combien ces traits mettent l'*Homme de la Nature* au-dessus du plus grand nombre des hommes civilisés!

Ainsi tous les hommes non corrompus par les préjugés ou l'habitude de céder à l'intérêt du moment, ont dans le cœur les sentimens de la morale la plus exacte. Ils ont tous une notion du juste et de l'injuste, et ils l'ont tous sentie dans l'âge où la raison se développe. Tous ont

reconnu qu'ils ne devoient pas faire à autrui, ce qu'ils ne vouloient pas qui leur fût fait. Tous s'accordent en ce point, dès qu'ils sont capables d'agir et de raisonner. On ne conçoit même pas comment il se formeroit quelque société, si partout les hommes n'avoient quelqu'idée de cette justice, qui en est la base.

§. VII.

Première idée des naturels de cette île et de leur caractère.

A l'extrémité la plus occidentale du grand Archipel oriental, au-dessous des Nouvelles-Hébrides ou de la terre du Saint-Esprit, on rencontre la grande île à laquelle les Anglais ont donné le nom de Nouvelle-Calédonie, et que les Espagnols ne doutèrent pas être la première terre du vaste continent austral, qu'ils se persuadoient exister dans ces mers, et se prolonger si loin du côté du pole austral, qu'ils l'annonçoient comme égalant en étendue les trois parties connues de l'ancien monde. Erreur qui s'étoit si bien établie qu'elle conserveroit encore tout son crédit, si les entreprises hardies du capitaine Cook n'avoient pas démontré que ce prétendu continent n'avoit de réalité que dans l'imagination des géographes, et les spé-

culations de quelques physiciens qui le prétendoient nécessaire, pour maintenir l'équilibre entre toutes les parties du globe terrestre.

La Nouvelle-Calédonie est la plus grande île de la mer du Sud, si l'on en excepte la Nouvelle-Zélande; elle s'étend du 19e. degré trente-sept minutes au 22e. degré trente minutes de latitude australe, et du 163e. au 178e. degré de longitude. Elle a environ quatre-vingt-sept lieues dans cette direction, mais sa largeur n'est pas considérable, rarement elle excède dix lieues; c'est ce que les Anglais jugèrent à la suite d'une course qu'ils firent dans l'intérieur des terres, pour prendre une vue générale de la contrée. Etant arrivés sur une montagne élevée, et voyant la mer des deux côtés, ils estimèrent que l'île n'avoit pas plus de dix lieues de largeur. La chaîne des montagnes qui coupe l'île dans presque toute sa longueur, et toutes les terres les plus hautes, ne paroissent pour la plupart susceptibles d'aucune culture; ce ne sont proprement que des masses de rochers, dont plusieurs renferment des minéraux; ils sont par-tout de même nature, et formés d'un mélange d'une espèce de mica ou de quartz, plus ou moins teinte d'une couleur ocreuse ou rougeâtre, produite par les particules de fer qui y sont mêlées. Les montagnes les plus éle-

vées n'ont guères plus de deux cent cinquante toises de hauteur. En descendant, les Anglais trouvèrent sur la grêve une grosse masse irrégulière de rocher qui paroissoit s'être détachée de la montagne et avoit roulé jusques-là. Elle étoit formée d'une pierre de corne d'un grain ferme, dans laquelle brilloient des grenats un peu plus gros que des têtes d'épingle; observation qui fait présumer que ces montagnes renferment des minéraux précieux. Le peu de terre qui les couvre est desséché par l'ardeur du soleil : elles ne produisent qu'une herbe grossière et quelques buissons ou arbustes d'une foible végétation, et ne présentent que des points de vue tristes et stériles.

Les montagnes et les collines de différentes hauteurs dont toute cette île est entrecoupée, paroissent n'avoir jamais éprouvé de grandes révolutions qui les aient bouleversées ; elles laissent entr'elles des vallées plus ou moins profondes et quelques plaines dont l'étendue est inégale. Il sort de ces hauteurs une rivière principale, et une infinité de sources d'eau vive et fraîche, qui serpentent dans les plaines, portent par-tout la fertilité dont le sol est susceptible, et fournissent aux besoins des habitans.

Le débarquement des Anglais s'étoit fait sur une plage sablonneuse, en présence d'un grand

nombre d'habitans que la curiosité y avoit rassemblés; ils en furent reçus avec les démonstrations de joie et la surprise à laquelle on devoit s'attendre d'un peuple qui voit des hommes et des objets, dont il n'a point encore d'idée. Ils ne remarquèrent dans toutes ses actions aucun signe de défiance ou d'inquiétude, ce qui leur fit prendre avec raison l'idée la plus favorable de son caractère doux et tranquille. L'expérience leur prouva que sur ce point, il surpassoit toutes les nations qu'ils avoient reconnues dans ces mers, et ils furent charmés de lui trouver cette qualité qui leur annonçoit une paix et une liberté précieuses. Ils les comparèrent à bien des égards aux habitans des îles des Amis, quoique plus doux encore et plus affables. En général ces insulaires parurent assez indifférens sur toutes les démarches des Anglais, rien ne fut capable de les tirer d'une indolence qui leur paroît naturelle. Si les Anglais passoient près de leurs huttes et s'ils leur parloient, ils leur répondoient. S'ils continuoient leur chemin, sans leur adresser la parole, ils sembloient n'y faire aucune attention. S'ils se déterminèrent à les accompagner dans leurs courses à travers l'île, ce ne fut qu'après y avoir été invités. Quelques-uns cependant parurent d'abord désirer que les Anglais retournassent sur leurs

pas et ne pénétrassent pas dans l'intérieur de l'île; mais comme les navigateurs ne firent aucune attention à ces signes, ils ne témoignèrent point de mécontentement de les voir avancer, plusieurs même d'entr'eux leur servirent de guides.

Quoique ces peuples soient voisins du continent de la Nouvelle-Hollande, ils présentent une race d'hommes tout-à-fait différente des naturels de cette dernière terre qui sont d'une stature mince et grêle, très-laids, sauvages et insociables; ainsi la différence entre ces deux peuples, au physique et au moral, est tout-à-fait tranchante.

Ces Indiens sont tous fort grands et en général bien proportionnés, d'une constitution forte et robuste; de beaux contours dessinent leurs membres nerveux; il n'y en a point au-dessous d'une bonne taille ordinaire, et on en voit beaucoup au-dessus : ils ont les traits du visage intéressans, mâles et prononcés; leur teint est brûlé; la barbe et les cheveux noirs, si crépus, qu'ils paroissent presque laineux en certains individus, et à la première vue semblables à ceux des nègres; mais ils sont rudes et forts et ont besoin d'être peignés souvent; ils ont pour cela des peignes faits avec une vingtaine de petits bâtons aiguisés, d'un bois fort dur, éloignés d'une ligne environ l'un de l'au-

tre, et ils s'en servent souvent pour se gratter la tête, faire tomber les poux qui les incommodent, et ils les portent toujours plantés dans leurs cheveux, sur un côté de la tête. La barbe est de la nature des cheveux et la plupart la portent courte.

Quelques-uns de ces insulaires étoient coëffés de chapeaux ou bonnets noirs cylindriques, d'une natte très-grossière, ouverts aux deux extrémités. Ceux des chefs étoient ornés de petites plumes rouges et surmontés de longues plumes noires de hibou de Ceylan, qui se trouve aussi dans les bois de cette île. L'un d'eux, de la plus haute taille, paroissoit avoir au moins six pieds cinq pouces, et le bonnet qu'il portoit l'exhaussoit encore de huit pouces. On observa que tout de suite ils firent des bonnets, des feuilles de gros papier qu'ils reçurent en échange de quelques fruits. Cette coëffure est parmi eux une marque de distinction, et semble réservée aux chefs et aux guerriers. Leur coutume est d'attacher leurs frondes à leurs bonnets. Le nombre des pendans d'oreille que plusieurs portoient étoit remarquable; l'un d'entr'eux n'en avoit pas moins de dix-huit anneaux d'écailles de tortues d'un pouce de diamètre, et d'un quart de pouce de largeur. Le poids en alonge extraordinairement les oreilles, dont

tout le cartilage est fendu. Ceux qui n'y ont pas de pendans, garnissent l'ouverture d'un rouleau de feuilles de canne à sucre, sans doute pour empêcher qu'il ne se retrécisse.

La petite pièce de natte ou d'étoffe tissue de feuilles de figuier, qu'ils replient quelquefois autour de la ceinture, ou qu'ils laissent flotter, mérite à peine le nom de couverture ou d'habillement. Aux yeux des Européens, elle est plus malhonnête que décente. Chaque habitant de cette île, ainsi que ceux des Nouvelles-Hébrides, étoit une figure ambulante du Dieu des jardins. Cette pièce d'étoffe, que ces Indiens contournent d'une manière si indécente à notre gré, est souvent assez longue pour qu'ils en attachent l'extrémité à leur collier, formé de petits grains de pierre néphrétique d'un verd pâle.

Les idées de décence et de modestie varient dans chaque pays, et changent aux différentes époques de la civilisation. Lorsque tous les hommes sont nuds, comme à la Nouvelle-Hollande, on se regarde avec autant de simplicité que si l'on étoit vêtu. L'habitude de voir les plus beaux corps de femme à découvert, ne produit plus aucune sensation : elles-mêmes, dans cet état d'innocence, paroissent n'avoir pas besoin de voile ; elles semblent couvertes par une vertu naturelle, qui exclut tout déréglement dans les

pensées et les desirs ; elles n'ont jamais à rougir de leur nudité. Lorsque les Grecs imaginèrent la fable ou l'allégorie des trois Déesses découvrant tous leurs charmes sur le Mont Ida, au berger Pâris, pour qu'il jugeât de leur beauté, ils étoient civilisés, et assez corrompus, pour ne plus rien conserver de la simplicité des mœurs des premiers temps. Sans remonter si loin, si on avoit conservé le tableau de toutes les différentes modes en usage parmi les peuples civilisés, depuis quelques siècles, combien on trouveroit de choses ridicules et indécentes dans les habillemens des deux sexes ! et n'y reviendra-t-on pas ? On a remarqué chez les Calédoniens quelques vêtemens grossiers d'une espèce de natte, mais qu'ils ne portoient pas d'habitude, au moins dans la saison où les Anglais les ont vus.

Leurs femmes, qui sont soumises aux travaux les plus pénibles et les plus vils, sont communément petites; elles ont le visage rond, les traits grossiers, les lèvres épaisses, et la bouche large. Il y en a peu dont la physionomie soit agréable. Elles ont cependant les dents belles, les yeux vifs, et les cheveux bien bouclés. Le corps de celles qui n'ont pas fait d'enfans, et qui ne sont pas encore affaissées par leurs travaux habituels, est assez bien proportionné.

Quant

Quant au moral, il semble que la misère ait développé leurs facultés intellectuelles : elles observent assez bien les propriétés et le rapport des choses ; elles savent simplifier leurs différens travaux, et imaginer de nouvelles inventions qui les rendent plus faciles. Habituées à céder à tous les caprices des hommes, elles ne peuvent les captiver que par leur docilité et leurs caresses : elles sont d'autant plus à plaindre, que l'état des mœurs et de la civilisation de cette île, étant en quelque sorte fixé, elles ne peuvent espérer d'adoucir la dureté de leurs maris, et de les voir jamais partager les travaux dont elles sont chargées. Peut-être sont-elles indifférentes sur leur sort ; elles n'en connoissent pas de meilleur, et l'habitude rend tout supportable.

§. VIII.

Mœurs et usages de la Nouvelle-Calédonie ; comment les femmes y sont traitées.

Quoique les Calédoniens soient assez sérieux, ils observent quelque cérémonial avec les étrangers. Ceux qui parurent à leur tête parlèrent beaucoup, et adressèrent, l'un après l'autre, au commandant du vaisseau, des harangues qui sembloient être à l'avantage des Anglais, mais dont ils ne purent juger que par l'air du visage,

le ton et le geste des orateurs : il ne leur fut pas possible d'en comprendre un mot ; leur langue n'ayant aucun rapport à celle des îles de la Société.

A la suite de ces complimens les Anglais se mêlèrent dans la foule, pour mieux observer les naturels. Ils firent quelques présens aux chefs, aux vieillards, et à ceux qui parurent être les plus considérables de la nation. Quelques femmes placées derrière les hommes osoient à peine lever les yeux ; elles montroient la plus grande timidité ; et il fut aisé de s'appercevoir que les hommes n'avoient aucun égard pour elles. Comme on se disposoit à leur donner quelques grains de rasade et des médailles, un des naturels retira la main de celui qui leur présentoit ces petites curiosités, d'un air qui sembloit dire qu'elles ne les méritoient point.

Les insulaires, après ces premiers présens reçus, offrirent quelques poissons, mais tellement gâtés, que l'odeur en étoit insupportable ; sans doute ils les croyoient encore mangeables. Ce premier commerce fit juger aux Anglais, qu'ils ne devoient guères attendre de ce peuple, que la permission de visiter l'île avec liberté ; et ils se persuadèrent, avec raison, que ce qu'il avoit reçu de plus précieux de la nature, étoit son excellent caractère, par lequel il paroissoit

surpasser toutes les nations qu'ils avoient reconnues dans le grand Archipel, qualité qu'ils préféroient à tout : mais ayant mieux connu le pays, ils durent penser qu'une sage économie et une prudente réserve les portoient à en agir ainsi. Un sol ingrat leur fournissant à peine une maigre subsistance, ils ne purent donner aux Anglais, ni racines, ni végétaux. On leur laissa un chien et une chienne, une truie et un verrat : si ces animaux se multiplient dans l'île, ils deviendront une source d'aisances pour ces naturels, qui sont en général d'un caractère doux et bienfaisant, disposés à faire pour les étrangers tout ce qui peut leur être agréable. Eloignés du commerce des autres hommes, vivant suivant l'idée que l'on se forme du premier âge du monde, exempts de ces passions qui causent le trouble et le malheur des sociétés policées, ils sont naturellement honnêtes et gens de bien. On aime à retrouver en eux les premiers traits de cette probité franche, si digne par-tout d'être aimée et estimée.

Toute leur conduite persuadoit qu'ils connoissoient les principes de cette hospitalité, qui rendent les insulaires de la mer du Sud si intéressans pour les navigateurs, et qu'ils savoient les mettre en pratique. Ils en donnèrent différentes preuves : voyant un jour les Anglais fatigués de

la chaleur excessive qu'ils avoient éprouvée dans une de leurs courses, ils leur apportèrent des cannes de sucre pour les rafraîchir : on fut étonné qu'ils les eussent trouvées si promptement, car rien n'indiquoit qu'il en crût dans le voisinage. Dans une autre circonstance, ils présentèrent gracieusement des noix de cocos fraîches. C'est ainsi qu'ils se montrèrent constamment comme des gens honnêtes, désintéressés, dont les sentimens et la conduite les mettoient fort au-dessus de tous les autres insulaires.

Rien ne paroissoit les étonner, ni les effrayer; le bruit même des armes à feu et leur effet ne les surprit pas. Loin de craindre de voir les Anglais tuer des oiseaux à coups de fusil, les jeunes gens, lorsqu'ils approchoient des maisons, ne manquoient pas de leur en montrer perchés sur les arbres, pour avoir le plaisir de les voir tirer. De tous les naturels des îles Orientales, ce furent ceux qui reçurent les Anglais de la manière la plus simple et la plus amicale. Les autres mettoient tout en œuvre pour éloigner les Européens qui abordoient sur leurs côtes; ils les menaçoient, s'assembloient en grand nombre, et toujours armés, les attaquoient, les insultoient; ils voloient tout ce qui leur tomboit sous la main : chefs et sujets, tous étoient animés des mêmes sentimens. Ceux de la Nouvelle-Ca

lédonie les reçurent comme amis; dès la première entrevue ils montèrent sur le vaisseau, sans témoigner ni crainte, ni défiance; ils virent les Anglais parcourir leur île, sans s'en inquiéter, et sans mettre le moindre obstacle à leur curiosité. Ils s'empressèrent même, dans les occasions, à leur rendre des petits services qui annonçoient leur bonté naturelle et leur inclination à obliger. Les gens de l'équipage étant un jour à l'aiguade, où un grand nombre de naturels s'étoient rassemblés, l'eau étant trop basse pour que les bateaux arrivassent au rivage, plusieurs d'entr'eux y entrèrent et s'avancèrent jusqu'à quarante verges, et vinrent officieusement prendre les Anglais sur leurs épaules et les porter jusqu'à terre, sans que cette attention parût avoir l'intérêt pour motif: qu'on leur fît quelque petit présent, ou qu'on ne leur en fît point, ils se comportoient avec la même honnêteté.

Ce qui paroissoit leur plaire le plus et même exciter leur desir, étoit tout ce qui étoit rouge; mais ils n'offroient rien en échange, ou parce qu'ils n'étoient pas habitués à cette espèce de commerce, ou plutôt parce qu'ils s'imaginoient ne rien posséder qui valût autant. Cependant ils s'accoutumèrent à recevoir dans le commerce de grands clous de fiche et quelques outils.

Ayant vu les taquets et les boucles de fer auxquels les cordages étoient attachés, ils montrèrent un grand desir d'en avoir, sans doute pour s'en servir dans leurs petites embarcations (1). Ils en connurent l'utilité, mais jamais ils n'essayèrent d'en détacher, ni d'enlever la moindre bagatelle : ils se comportèrent toujours avec la même honnêteté, sans même donner lieu au plus léger soupçon. Aussi de tous les insulaires de la mer du Sud, ce sont les seuls qui n'aient pas eu à se plaindre de l'arrivée des vaisseaux européens sur leurs côtes; ce que l'on doit attribuer aux dispositions pacifiques, et aux qualités morales des Calédoniens, dont la conduite honnête et toujours égale ne donna aucune occasion aux Anglais, que l'on a vus dans toutes leurs relâches se jouer si légèrement de la vie des Indiens nuds et désarmés, d'exercer leur violence contr'eux; même de les traiter avec cette brutalité assez ordinaire aux marins, dans les voyages de long cours, vis-à-vis des nations qu'ils regardent comme sauvages et barbares, et que dès-lors ils croient

(1) Taquet (terme de marine), est un crochet de bois ou de fer à deux branches, que l'on accroche, tant au mât, qu'au plat-bord, pour y amarrer quelque manœuvre.

ne mériter aucun des égards dus à l'humanité. Tel est en général le préjugé des Européens, fondé sans doute sur ce qu'ils auroient à craindre de ces nations sauvages si elles étoient les plus fortes.

On est obligé de convenir que les Calédoniens sont les seuls parmi lesquels on ait remarqué des mœurs aussi douces, aussi égales, et autant de désintéressement : il semble même que leur indifférence pour tout ce que le débarquement des Anglais leur présentoit de nouveau, doive être regardée comme un phénomène dans l'ordre moral. Ils laissèrent les Anglais aller librement par-tout où leur curiosité les conduisoit, sans paroître y faire la moindre attention, au point que la plupart ne se remuoient pas de leur place quand ils passoient près d'eux : ils parloient rarement et toujours d'un ton sérieux.

Les femmes un peu plus curieuses que les hommes, se cachoient d'abord dans des buissons écartés pour examiner les hommes nouveaux. Il paroît que c'étoit par ordre de leurs maris qu'elles se tenoient sur cette réserve; car quand elles s'approchèrent davantage, ce ne fut que sous leurs yeux et de leur agrément; mais comme tout se passoit honnêtement de part et d'autre, les femmes et les enfans se

familiarisèrent et vinrent autour des Anglais sans témoigner ni défiance ni mauvaise volonté. C'est dans ces circonstances que l'on put les considérer assez tranquillement pour s'en faire une juste idée.

Le teint de ces femmes est en général d'un brun rougeâtre foncé; leur taille est moyenne et quelques-unes sont plus grandes que les autres : leurs formes sont grossières, et toutes paroissent robustes : leur genre de vie ne peut que contribuer à leur donner cet extérieur; car leurs maris ont beaucoup moins d'égards pour elles, que ceux même des Nouvelles-Hébrides qui traitent le sexe si durement. Elles paroissent pénétrées pour eux d'un respect timide et servile; à peine osent-elles les approcher : elles craignent de les offenser même par leurs regards ou par leurs gestes. On ne les voit occupées qu'à des travaux pénibles, soit à bêcher la terre, soit à porter sur leur dos des fagots de bois à brûler, sans que leurs insensibles maris daignent prendre le moindre intérêt à leurs peines, et sortent de leur flegmatique indolence pour les aider. Leurs vêtemens répondent à leur situation, et les défigurent plutôt qu'ils ne les parent; la principale pièce et d'ordinaire la seule, est un jupon court, ou une frange alongée, composée de filamens ou

cordelettes de huit pouces de long, placées les unes au-dessus des autres par rangs séparés, celles du dessus teintes en noir, les autres de couleur de paille sale, le tout ne cachant pas plus de la moitié de la cuisse, et formant autour du corps comme une espèce de couverture de chaume, qui leur donne l'air d'être accroupies, même lorsqu'elles sont debout : ces femmes portent ainsi que les hommes des pendans d'oreilles, et des colliers de coquillages et de pierre néphrétique. Quelques-unes étoient distinguées des autres, par trois lignes noires qui se prolongeoient de la lèvre inférieure jusqu'au bas du menton, imprimées à demeurant, et gravées en piqûres, comme le tatouage des îles de la Société. On n'a pu imaginer ce qui pouvoit les déterminer à se marquer ainsi : étoit-ce pour se rendre plus agréables à leurs maris, en se donnant cette apparence de barbe?

Un petit nombre de ces femmes ne parut pas autant redouter les hommes : elles se mêlèrent dans la foule, et s'amusèrent à répondre aux avances et aux caresses des matelots, leur faisant signe de venir avec elles derrière les buissons; mais dès que les amoureux les suivoient, elles fuyoient avec tant de légéreté, qu'il n'étoit pas possible de les attraper, et elles éclatoient de rire, toutes les fois qu'elles se divertissoient

à jouer ce rôle. Il est probable que c'étoient des jeunes filles envoyées peut-être par leurs parens, pour apprendre aux gens de l'équipage qu'ils n'avoient aucune faveur à espérer d'elles; ce qui seroit une manière un peu sauvage, de donner une idée de leur sagesse, mais que l'on ne peut regarder que comme estimable, dans des peuples encore sous les loix primitives de la nature. C'est ce que l'on en peut conjecturer, eu égard à la réserve des autres femmes, et à la frayeur qu'elles avoient que leurs maris ne les trouvassent seules avec quelques Anglais.

L'un d'eux se promenant entra dans une cabane, où il trouva trois femmes, l'une de moyen âge, et deux autres plus jeunes, qui allumoient du feu sous un grand pot de terre, rempli d'herbes et de feuilles vertes, où elles avoient enveloppé des petites ignames. Dès qu'elles apperçurent l'étranger, elles lui firent signe de se retirer, et ce fut avec peine qu'elles lui permirent d'examiner le pot, et ce qu'il contenoit. Elles le pressèrent de nouveau par leurs signes de s'éloigner, remuant leurs doigts à différentes reprises dans leur gosier, et avec frayeur, ce qui le porta à juger que si on les surprenoit seules dans la compagnie d'un étranger, on les étrangleroit, ou on les tueroit.

Ce même Anglais, en se retirant dans le bois,

rencontra le docteur Sparmann, et le ramena avec lui vers ces mêmes femmes, pour se convaincre s'il avoit bien interprété leurs signes. Ils leur offrirent tout de suite des grains de rasade, qu'elles acceptèrent sans hésiter, et avec de grands témoignages de joie; mais elles réitérèrent promptement les signes qu'elles avoient faits à la première visite, elles semblèrent même y joindre des prières encore plus instantes; et pour les satisfaire, ils se retirèrent tout de suite. La cabane où ils étoient entrés, parut n'avoir aucune espèce de meubles.

Ces différens faits prouvent que les femmes de cette île, ainsi que celles de Tanna, sont vraiment chastes, et que les mœurs publiques y sont respectées. On ne s'apperçut pas que, pendant toute la relâche, aucun des gens de l'équipage eût obtenu la plus légère faveur d'une seule d'entr'elles : bien différentes des femmes des îles situées plus à l'est, qui les offroient, les prodiguoient avec la vivacité la plus effrontée et la plus opiniâtre; à la vérité, pour obtenir les colifichets et les étoffes de l'Europe. Mais n'est-ce pas un semblable intérêt, qui, presque en tous lieux, est la première cause du libertinage, auquel les prostituées se livrent ensuite par habitude et par goût?

§. IX.

Subsistances ; ressources et tranquillité d'ame des naturels.

Les huttes ou cabanes que les naturels habitent se ressemblent toutes; elles sont de forme conique tronquée par le haut. La charpente en est formée de bâtons entrelacés comme des claies, et recouverte de nattes et de pailles assez artistement arrangées : elles ont environ dix pieds d'élévation, et ne reçoivent de jour que par une ouverture de trois à quatre pieds de haut, de sorte que les Indiens ne peuvent entrer et sortir qu'en se courbant. Elles sont communément remplies de fumée, que les habitans sont forcés d'entretenir, pour en éloigner les mosquites, qui sortent des marais voisins. La plupart de ces huttes ont des échafaudages de lattes, sur lesquels les naturels placent leurs provisions ou leurs autres effets. Ils sont arrangés avec quelque propreté, et les poteaux qui les soutiennent sont souvent décorés de quelque sculpture grossière, que les hommes s'amusent à travailler pour faire diversion à leur désœuvrement habituel. Les ustensiles de ménage se réduisent à peu de chose; les principaux sont les jarres ou pots dans lesquels ils font cuire leurs alimens, et

que, suivant toute apparence, ils fabriquent eux-mêmes avec la terre glaise, qu'ils tirent de leurs marais, qu'ils font sécher au soleil, et qui se durcissent au feu à mesure qu'ils servent. L'observation a dû leur apprendre que certaines terres retenoient l'eau, et c'est sur ce modèle que leur a présenté la nature, qu'ils ont imaginé de former les jarres qu'ils emploient à faire cuire leurs denrées; industrie que l'on n'a pas trouvée dans les îles de la Société et des Amis, peut-être parce que l'espèce de terre propre à ces fabriques, y manque.

Le feu de ces cuisines étoit en dehors de la maison et en plein air, dans la saison où les Anglais abordèrent à cette île : trois ou cinq pierres en forment le foyer et sont destinées à porter une ou deux jarres qu'ils inclinent toujours sur le côté ; les pierres sont assez élevées pour que l'action de l'air entretienne le feu : il est vraisemblable que dans le temps des pluies, ces cuisines sont transportées dans l'intérieur des huttes.

On vit quelquefois les insulaires manger assis devant leurs cabanes, et prendre leurs repas qui consistoient en différens herbages et racines cuits ensemble, ou dans des plantes pulpeuses grillées; les Anglais qui en goutèrent, les trouvèrent insipides ou de mauvais goût, et ils les

jugèrent peu nourrissantes : on voyoit aussi autour d'eux quantité de coquillages dont ils avoient mangé les petits poissons. Ils manquoient alors d'une de leurs ressources essentielles, de poissons; depuis que le vaisseau avoit abordé, le vent avoit été si impétueux, qu'ils n'avoient pu mettre leurs pyrogues en mer pour pêcher; ce qui doit causer une espèce de disette en cette île, qui paroît avoir peu d'alimens à certaines saisons de l'année ; sur-tout lorsque les provisions faites pour l'hiver sont épuisées, et que les productions nouvelles ne sont point encore à leur point de maturité.

On voit que tous ces peuples, enfans de la simple nature, accoutumés à ne jouir que de ses bienfaits, vivent au jour le jour, sans s'occuper du lendemain, ou se rappeller les temps de disette par où ils sont passés, et se précautionner contre les accidens qui en résultent. Dans les îles même si fertiles et si riches, si la récolte manque ou est retardée, ce qui arrive fort rarement, ils sont obligés pendant quelques semaines de se nourrir de racines de fougères, de l'écorce de différens arbres, et des baies de quelques arbustes sauvages qui servent plutôt à appaiser l'aiguillon de la faim qu'à les nourrir.

Ce qui devoit étonner les Anglais, c'étoit de voir ces bonnes gens se contenter d'une nourri-

ture aussi peu substantielle, sans témoigner la moindre impatience, ou avoir l'air d'en desirer une meilleure. Leur ame n'est point faite pour former des desirs dont la réussite ne se présente pas aussitôt. Habitués à la tranquillité de l'apathie, les maladies, les injures de l'air, la disette même ne les en font jamais sortir; et si l'impétuosité des passions passe pour abréger les jours des hommes nés dans des sociétés civilisées, ceux-ci qui ne les connurent jamais, devroient fournir la plus longue carrière; qui cependant ne paroît pas prolongée pour eux, au-delà du terme qui lui est fixé dans toutes les régions, sous quelque climat qu'elles soient situées.

On voit ordinairement plusieurs huttes assez rapprochées les unes des autres, ce qui semble indiquer que les familles se tiennent rassemblées, et que chaque district est composé d'une seule tribu qui a la même origine.

Autour de ces huttes rôdent des volailles apprivoisées d'une grosse espèce et d'un plumage brillant, du genre des poules, qui se multiplieroient davantage si l'on en prenoit le même soin qu'en Europe. Les Calédoniens n'avoient point d'autres animaux domestiques; ils ne connoissoient pas de quadrupèdes. Un des chefs de l'île ayant apporté au capitaine Cook un présent d'ignames et de cannes à sucre, il lui donna en re-

tour deux jeunes chiens, mâle et femelle, qui avoient pris presque toute leur croissance. L'insulaire ne pouvoit se persuader qu'on lui fît un présent aussi considérable : dès qu'il en fut convaincu, il parut comblé de joie, et à l'instant même il les transporta dans son habitation. Le chien, dans la société de l'homme, est un animal si doux, que sa gentillesse prévint le Calédonien, et lui en fit regarder la possession, comme un bonheur. Il n'en fut pas de même du cochon ; sa figure, son grognement, sa malpropreté déplurent aux naturels, au point que l'on eut peine à les déterminer à en accepter deux, mâle et femelle, pour les élever et les multiplier dans l'île. Il fallut leur faire entendre que cet animal étoit utile, se multiplioit promptement, étoit aisé à nourrir et fournissoit un aliment sain et de très-bon goût. Ils ne se déterminèrent à les recevoir que sur cette assurance, et ils promirent de les nourrir. Il est à souhaiter que leur race, ainsi que celle des chiens, se soient multipliées chez cette nation si intéressante.

Le sol des environs de la plage où les Espagnols débarquèrent en 1606, leur parut en bon état de culture, planté de cannes à sucre, de bananes, d'ignames et d'autres racines, de quelques cocotiers alors dépouillés de leurs fruits.

fruits. Les habitations étoient environnées de ces plantations, au pied desquelles les naturels amenoient de l'eau par des tranchées. C'est surtout dans les petites plaines au pied des montagnes, que l'on peut juger de la manière dont le sol est cultivé et de ses productions. La distribution du terrein annonce beaucoup de soins et de travail. On voyoit des champs en jachère, quelques-uns récemment défrichés, d'autres qui depuis long-temps étoient en état de culture, et que l'on commençoit à fouiller. La première chose qu'ils font pour défricher un terrein, c'est de mettre le feu aux herbes qui en couvrent la surface. Ils ne connoissent point d'autre moyen pour rendre au sol épuisé sa première fertilité, que de les laisser quelques années en jachère. Cet usage est général chez tous les peuples de cette mer; ils n'ont aucune idée des engrais.

Les Anglais furent témoins de la manière dont ils cultivent la terre. Ils rencontrèrent quelques naturels, mais plus de femmes que d'hommes, qui défrichoient et béchoient une pièce de terre, probablement pour y planter des ignames et des eddis. Ils employoient un instrument dont le bec étoit recourbé et pointu, qui, non-seulement sert à remuer la terre, mais qui peut être une arme offensive, en cas de guerre. Il paroît que les plantations de cette île exigent

des soins extraordinaires à cause de la maigreur du sol; car les Calédoniens sont les seuls insulaires connus de la mer du Sud, qui prennent autant de peine à travailler la terre pour la mettre en état de produire.

On a remarqué dans la campagne des jeunes arbres à pain qui n'étoient pas encore assez gros pour porter des fruits : ils sembloient être venus sans culture, ce qui porte à croire qu'ils sont indigènes. Toutes les habitations en général sont ombragées de quelques cocotiers, et les plus belles plantations se trouvent sur les bords de la rivière principale, qui coule entre les montagnes, où les huttes sont rapprochées en assez grand nombre pour former des villages, plus peuplés que ceux des autres cantons de l'île. Dans tout le reste de la partie montueuse, le pays semble stérile et désert; on y voit seulement, d'espace en espace, quelques arbres, et des petits cantons cultivés, loin les uns des autres, et qui se perdent dans la vaste étendue des landes en friche.

Il paroît que cette île ne peut fournir dans son état actuel des subsistances suffisantes pour une nombreuse population, et que les navigateurs ne peuvent espérer d'y trouver des rafraîchissemens en assez grande quantité, pour leurs équipages, d'autant plus qu'il n'y a aucune espèce de bétail.

§. X.

Maladies; sépultures et suite d'observations sur les mœurs et usages de la Nouvelle-Calédonie.

Les Anglais s'étant dispersés dans la foule des habitans, dont ils avoient reconnu le caractère doux et sociable, pour mieux examiner les dispositions physiques, en remarquèrent plusieurs qui paroissoient infectés d'une espèce de lèpre, et qui avoient les jambes et les bras prodigieusement enflés. En les touchant, on les trouvoit très-durs; mais la peau n'étoit ni également grossière, ni également écaillée dans tous les malades. L'expansion démesurée de la jambe ou du bras ne paroissoit pas les gêner beaucoup, et autant qu'ils purent se faire entendre, ils témoignèrent qu'ils y sentoient rarement de la douleur. On y appercevoit des excoriations commencées, des pustules qui annonçoient une corruption déjà avancée. Il est vraisemblable qu'ils ne connoissent point de remèdes à cette maladie, et qu'étant d'un caractère froid et tranquille, ils savent souffrir patiemment, jusqu'à ce que cette maladie, qui doit devenir affreuse, termine leurs jours.

La lèpre, dont cet éléphanthiasis ou gonfle-

ment extraordinaire de quelque partie du corps est une espèce, suivant l'opinion des médecins, semble être une maladie particulière aux climats secs et brûlés, tels que la côte de Malabar, l'Egypte, la Palestine, et toute l'Afrique, où cette maladie est commune, ainsi que dans la province de Carthagène en Amérique, dont l'air passe pour très-mal sain, ce qui donneroit lieu de conjecturer que la température de la Nouvelle-Calédonie n'est pas aussi salubre que celle des autres îles du grand Archipel, dont elles font partie. On remarqua encore que presque tous les hommes ont le scrotum enflé, mais on ne sait si ce gonflement est occasionné par une maladie, ou si la façon dont ils arrangent leurs ceintures, ne produit pas cette apparence de gonflement. Les Anglais n'ont rien appris de certain sur la durée de la vie de ces insulaires : les cheveux blancs, et les rides de quelques-uns d'eux annonçoient une vieillesse déjà avancée.

Dans une de leurs courses, ils s'arrêtèrent au sommet d'une colline, pour examiner des pieux fichés en terre, traversés par des branchages et des pièces de bois sec : les naturels leur firent entendre, qu'ils enterroient les morts sur cette colline, et que les pieux indiquoient les endroits où les corps étoient déposés. Ils remarquèrent

encore un mondrain de quatre pieds de hauteur, enclos de pieux entrelacés : dans l'intérieur on voyoit des pieux isolés, plantés en terre, et garnis de gros coquillages ; cet endroit étoit destiné à la sépulture des chefs du district. Ils eurent occasion d'observer un autre monument de ce genre, qui annonçoit quelque distinction. Après s'être promenés sur différentes plantations, et avoir traversé quelques terreins marécageux, ils parvinrent à une maison détachée des autres, en forme de pieux, derrière laquelle il y avoit une rangée de colonnes de bois. Chacune avoit environ un pied quarré de largeur, et neuf de hauteur. Le sommet représentoit une tête humaine grossièrement sculptée. Un vieillard vénérable, seul dans cette habitation, en montrant ces colonnes aux Anglais, leur fit entendre que ce seroit le lieu de sa sépulture. Ainsi, dans cette île, comme dans les autres, chez les peuples sauvages et barbares ou civilisés, on érige partout des monumens à la mémoire des morts, dans les lieux où ils sont enterrés. On ne peut douter que l'usage général de la Nouvelle-Calédonie ne soit d'enterrer les morts : coutume plus judicieuse que celle des îles de la Société, où on laisse les cadavres exposés à l'air, jusqu'à ce que toute la chair soit tombée en pourriture. Si la mortalité y étoit plus considérable

qu'on n'a lieu de le croire, s'il y survenoit quelque maladie épidémique, cet usage religieux pourroit avoir les suites les plus funestes, et produire une contagion générale. Aussi les loix toujours sacrées de l'humanité, semblent-elles prescrire aux Européens d'avoir la plus grande attention à ne pas communiquer à ces peuples des maladies contagieuses. La petite-vérole y feroit sans doute un ravage épouvantable, et détruiroit peut-être promptement cette race d'hommes. Quels désastres n'a-t-elle pas causés dans quantité de régions de l'Amérique septentrionale, où les malades sont abandonnés aux seuls soins de la nature, ainsi que le plus grand nombre des insulaires de la mer du Sud!

Nous l'avons déjà observé; de tous ces insulaires, les naturels de la Nouvelle-Calédonie sont les plus doux, les plus honnêtes, les plus sociables, les moins intéressés. Leur conduite morale se présente sous l'aspect le plus intéressant. Ce bon peuple n'a point de loix; il n'écoute que la nature, qui a gravé dans son cœur l'idée du juste et de l'injuste; chacun vit retiré dans sa famille; mais aucun usage, aucune prétention opposée au bien général ou particulier ne le porte à être insociable.

Les philosophes qui rapportent les dispositions physiques et morales à l'influence du climat,

auront peine à rendre raison des dispositions honnêtes et pacifiques des Calédoniens. Si on dit qu'ils ne sont pas défians, parce qu'ils n'ont rien à perdre, ne peut-on pas dire la même chose de presque tous les autres insulaires qui vivent comme eux, sous les loix primitives de la nature? Les naturels de la Nouvelle-Hollande, sous l'influence d'un climat, sur un sol qui se trouve sous les mêmes parallèles, qui ont beaucoup de rapport et qui vivent de la manière la plus misérable, ont encore moins à conserver; et cependant, quoique sans défense, sans union apparente entr'eux, ils sont farouches et insociables, au point d'avoir attenté à la vie de tous les navigateurs qui ont abordé sur leurs côtes.

Ce n'est pas que les Calédoniens ignorent les effets de la guerre et leurs suites; qu'ils n'y soient exposés. La quantité d'armes offensives dont ils sont pourvus, l'indique à ne s'y pas méprendre Ces armes sont des massues, des lances, des dards et des frondes à jetter des pierres. Leurs massues, longues de deux pieds, ont diverses formes : les unes ressemblent à une faulx, les autres à une hache, quelques-unes sont entêtées d'oiseaux ou rondes, et toutes sont proprement travaillées, ainsi que leurs lances et javelots; ils portent l'attention jusqu'à polir les pierres qu'ils destinent à être lancées avec la fronde, ils leur

donnent la forme d'un œuf également gros par les deux bouts. Est-ce pour se distinguer, qu'ils ne marchent jamais, sans avoir un dard ou une massue à la main ? Ou est-ce une parure pour eux, comme l'épée l'est pour la plupart des nations de l'Europe les mieux civilisées ? Ont-ils donc sans cesse à craindre l'invasion et les attaques de quelques ennemis ? Ils en ont qui sont antropophages : l'horreur dont ils furent saisis en voyant un matelot Anglais ronger un os de bœuf, qu'ils prirent pour un os humain, prouve quelle est leur aversion pour un usage si barbare, si révoltant, si contraire aux premières loix de la nature. Leur civilisation, quant à cet objet, est beaucoup plus avancée que celle des autres insulaires, qui se livrent encore à cette férocité, à la suite des guerres et des victoires qui les terminent, quoique la nature les ait traités plus favorablement, en leur fournissant en abondance les fruits les plus délicieux, qu'ils aient plus de moyens de subsistance, plus d'industrie pour se les procurer, et que dès-lors ils possèdent plus de richesses réelles.

Car il ne paroît pas que les Calédoniens aient porté bien loin leur industrie dans l'art de la pêche : on doute qu'ils connoissent les lignes et les hameçons ; et comme on ne les a pas vu pêcher, on ne sait pas s'ils ont des filets, et com-

ment ils s'en servent; ils emploient le dard, pour arrêter et prendre le gros poisson.

Les Anglais achetèrent d'eux un énorme poisson, dont l'espèce leur parut absolument nouvelle; un Indien l'avoit harponné dans le voisinage de l'aiguade. Sa tête, grosse et longue, lui donnoit l'air d'un monstre marin : le capitaine Cook et les deux naturalistes, qui en goûtèrent le foie, en furent dangereusement incommodés; un cochon qui en avoit mangé les entrailles, fut trouvé mort le lendemain matin. Ce qui étonna le plus, c'est que les naturels qui vinrent à bord et qui virent ce poisson suspendu, témoignèrent la plus grande horreur, ce qu'ils n'avoient pas fait lorsqu'ils le vendirent. On vouloit le leur donner, mais ils refusèrent de l'accepter; ils prièrent même qu'on le jettât à la mer, faisant entendre qu'il causoit l'engourdissement, le sommeil et la mort, à ceux qui en mangeoient. Ils le connoissoient donc, et l'intérêt de la vente ne les avoit pas empêchés de risquer d'empoisonner ceux qui l'achetoient; car on crut reconnoître que l'effet de ce poison étoit trop actif pour l'arrêter. On ne sait comment justifier, dans cette circonstance, le procédé de ces insulaires, que l'on avoit toujours vus si honnêtes et si désintéressés; il est au moins à présumer que ceux qui montrèrent tant d'horreur en le voyant sur le

vaisseau, n'étoient pas les mêmes qui l'avoient vendu, et que quelques particuliers, séduits par le desir de posséder des feuilles de papier, ou d'autres bagatelles auxquelles ils attachoient le plus grand prix, et n'ayant rien autre à présenter en échange, offrirent ce poisson, qu'ils pensoient peut-être ne devoir pas avoir le même effet sur des étrangers, sur des hommes qu'ils regardoient comme plus forts, ou d'une autre espèce qu'eux. On a peine à se persuader qu'ils eussent dessein de les empoisonner. Cet accident est arrivé à d'autres navigateurs, qui ont pêché sur des côtes inconnues des poissons d'une espèce nouvelle, qui ont empoisonné les uns ou fort incommodé les autres, ainsi que l'éprouvèrent les gens des équipages de l'amiral Anson, à l'île de Tinian.

Mais pourquoi regardent-ils à peine les femmes? Pourquoi, loin d'avoir des égards pour elles, ne souffrent-ils même pas que les autres leur témoignent quelque attention? Comment la gravité si caractérisée, et la froide indifférence des Calédoniens, n'a-t-elle pas été adoucie par les caresses de leurs femmes, qui seroient aimables, si elles étoient mieux traitées? Quelle est l'origine de cette peuplade? Ces questions sont enveloppées d'une si grande obscurité, qu'il paroît difficile de les résoudre. L'égalité la plus

parfaite paroît régner entre tous les membres de cette société simple, mais fidelle aux loix primitives de la nature. Il est vraisemblable que tous les individus d'une même tribu, d'un même district, que l'on ne peut considérer que comme la même famille qui s'est multipliée, s'aiment sincérement les uns les autres.

Leurs ancêtres auroient-ils jadis vécu sous l'esclavage politique du despotisme, qui entraîne nécessairement à sa suite l'esclavage civil et la servitude domestique? Seroit-ce dans les sentimens qui leur sont restés de cet état, qu'ils ont pris l'habitude de ne regarder une femme, que comme l'esclave de son mari? Les grands, s'il en existe sous le joug du despotisme, mettent dans leur sérail une belle femme, comme ailleurs on enferme un oiseau rare dans une volière: le nombre de ces tristes victimes de la vanité est une preuve de la grandeur du maître qui croit les posséder. Ces femmes, dont une mauvaise éducation énerve l'ame, détruit les facultés intellectuelles, et abaisse les sentimens, ne peuvent inspirer un véritable attachement: un maître dédaigneux les voit par ennui, par oisiveté, par l'habitude d'un plaisir sensuel et grossier qu'il desire, sans être souvent en état d'en jouir; la jalousie les bannit de la société, et les tient enfermées. Il n'en est pas de même

parmi les grands et les hommes opulens des sociétés civilisées, mais corrompues; depuis quelque temps la mode s'est établie d'entretenir des espèces de courtisannes pour être du bon ton; mais elles jouissent de toute la liberté de leur personne; elles trompent adroitement, et s'en moquent, avec d'autant plus d'assurance, qu'elles sont plus persuadées du pouvoir de leurs charmes et de la foiblesse de leurs amans.

Mais le Calédonien est bien éloigné de la situation de l'esclave du despotisme, ou des caprices de l'homme civilisé et corrompu. Absolument libre, voulant que tout ce qui l'entoure jouisse de la même prérogative; pourquoi n'y a-t-il que le besoin physique qui le rapproche de sa femme, et qui lui prouve quelquefois qu'il existe pour elle; tandis que dans toutes les autres circonstances de sa vie, elle n'est qu'une esclave soumise à toutes ses volontés, assujettie à un travail continuel? Il semble que ce soit l'institution primitive de la nature, puisque l'on voit dans toutes les sociétés qui ne connoissent pas d'autres loix, les femmes traitées avec la même indifférence. Cette assertion ne plaira pas aux françaises qui nous liront.

Les Anglais établis dans l'Amérique septentrionale, quoique faisant partie d'une nation très-anciennement policée, où les femmes faisoient

l'ornement de la société, et où elles avoient joué les plus grands rôles, semblent s'être rapprochés de cette institution primitive. « Les femmes, en Virginie (dit M. le M. de Chastelux, tom. II), ont peu de part aux amusemens des hommes; la beauté n'y sert guères qu'à trouver des maris, les gens les plus riches ne donnant qu'une dot très-médiocre à leurs filles: c'est ordinairement la figure qui décide de leur fortune; il en résulte qu'elles sont coquettes à prétentions avant le mariage; tristes et ennuyeuses après: elles s'occupent de leurs enfans tant qu'ils sont petits, et les négligent quand ils sont grands, parce qu'elles semblent avoir rempli ce qu'elles leur doivent, en les élevant jusqu'à ce qu'ils soient en état de devenir membres utiles de la république ».

Ce n'est que dans les sociétés dont les mœurs sont si adoucies qu'elles approchent du terme de la corruption, ainsi que dans les îles de la Société, que les femmes jouissent de quelque considération.

Les mœurs du Calédonien sont peut-être plus douces et sûrement mieux réglées que celles du Taïtien. On voit que le père aime ses enfans, qu'il en prend soin. Les Anglais remarquèrent à l'entrée d'une hutte, un homme assis, tenant sur son sein une jeune fille de huit à dix ans, dont

il examinoit la tête qu'il paroissoit nettoyer. Il avoit à la main un morceau de quartz transparent, dont l'un des bords étoit tranchant, et lui servoit à couper les cheveux de la jeune fille. On lui donna quelques grains de verre, ce qui parut faire autant de plaisir au père qu'à l'enfant; on en peut conclure que les Calédoniens ne sont pas insensibles à toutes les jouissances domestiques; peut-être sont-ils obligés de travailler beaucoup en certaines saisons, afin de pourvoir aux subsistances de l'année, et passer ensuite dans le repos et l'inaction leurs heures de loisir.

Il ne paroît pas qu'ils se livrent à ces récréations habituelles, qui contribuent tant au bien-être des hommes unis en société. On ne remarque rien qui annonce en eux quelque goût pour la musique, la danse, les spectacles, comme chez les peuples des autres îles; on n'y a vu aucun instrument de musique, on n'y a entendu chanter personne; ils ne rient pas, ils parlent très-peu, et les Anglais ne rencontrèrent que quelques individus, qui prissent plaisir à converser avec eux; il y a même peu de société entre les familles différentes.

§. XI.

*Simplicité de la vie de l'*Homme de la Nature, *et ce qu'elle a d'heureux; île des Pins; restes du continent Austral.*

L'île étant extrêmement étendue, un canton n'a point de rapport avec un autre; les productions étant les mêmes, chacun n'ayant rien de surabondant, le commerce n'y établit aucune liaison. Chaque district a son chef, qui probablement est le personnage de la famille le plus capable de conduire et de commander toute la tribu; mais il vit aussi simplement que le reste de ses compatriotes. C'est ainsi que se montra le chef du district où les Anglais abordèrent : le gros des insulaires ne lui accordoit aucune marque de déférence extérieure. La seule circonstance où ils lui témoignèrent quelques égards, ce fut en lui présentant les premiers présens qui furent faits au débarquement, et qui décidèrent de la confiance et de la manière amicale dont les navigateurs furent accueillis, mais qui ne changèrent rien à la conduite habituelle des naturels. Ils parurent constamment froids, tranquilles, indifférens, sans cependant avoir l'air de s'ennuyer. Il n'est pas aisé de savoir s'ils pensent et réfléchissent beaucoup : il est seulement

à présumer qu'ils savent s'occuper lorsque les circonstances l'exigent, que l'emploi des chefs est de veiller à la sûreté commune, et d'être toujours prêts à résister aux attaques des ennemis, dont il est probable qu'ils sont environnés, puisqu'ils sont toujours en armes. C'est parmi ces peuples simples, que le philosophe devroit aller observer l'*Homme de la Nature*, avant qu'il n'ait été corrompu par les institutions factices, auxquelles l'intérêt et les passions ont donné lieu. Ils le trouveroient vivant sans desirs, sans ambition; s'occupant peu du passé, et ne portant jamais un regard curieux sur l'avenir. Cette activité, qui agite sans cesse l'homme civilisé, qui est l'ame de ses talens et de ses entreprises, lui est inconnue. Content de ce qu'il possède, il n'invente, il ne perfectionne rien : si sa vie nous paroît un long sommeil, la nôtre doit lui sembler une ivresse continuelle. Tandis que nous courons après le bonheur qui nous échappe, il jouit paisiblement des biens de la nature que chaque jour lui présente, sans s'occuper du lendemain.

Il a des besoins de nécessité première, tels que ceux de la nourriture, du vêtement, du logement; mais il se les procure sans empressement, sans inquiétude. Celui qui habite les heureux climats des tropiques, est assuré de jouir

des

des bienfaits de la nature, constante à les lui prodiguer. Aussi favorisé dans sa manière d'être que les autres créatures immédiatement soumises aux soins de la nature, on peut dire de lui ce que la Sagesse même a dit des oiseaux ; ils ne sèment ni ne moissonnent, ils n'amassent rien dans des greniers, mais le Père Céleste les nourrit. L'homme étant au-dessus d'eux, doué des facultés intellectuelles qui lui ont été accordées, au moins pour veiller à sa propre conservation, sait jouir de ces bienfaits avec plus de prévoyance et d'ordre ; mais l'expérience lui a appris que ses inquiétudes ne contribueroient pas à lui procurer plus abondamment les choses nécessaires au soutien de la vie.

Dans les climats les plus rigoureux, on voit que les hommes soumis aux loix primitives de la nature, avec les lumières de la raison la plus simple, sont persuadés que celui qui a formé leur ame et leur corps, les conserve unis jusqu'au terme où il a résolu de les séparer. Les maladies, les infirmités de la vieillesse ne les troublent point, parce qu'ils sont convaincus que l'inquiétude, toujours impuissante, est toujours inutile. Aussi leur tranquille résignation est étonnante, sur tout pour les hommes nés et élevés dans les sociétés civilisées, ou les institutions primitives ont été si fort altérées par les

passions factices, que la perfection à laquelle on a prétendu élever l'homme, les jouissances que l'on a voulu lui assurer, sont pour lui une source de soins sans cesse renaissans, s'il s'y livre sans réserve; et si les moyens de les calmer lui manquent, ou ne se présentent pas assez promptement à son gré, alors il se croit arrivé au comble de la misère; et l'on n'a malheureusement que trop d'exemples, qu'il ne voit plus d'autre moyen de s'en tirer, que de mettre fin à son existence, par le plus criminel de tous les attentats.

Heureux, mille fois heureux l'*Homme de la Nature*, qui s'applique tranquillement et par une douce habitude, à la recherche des choses nécessaires à sa conservation! Les motifs les plus justes et les plus légitimes le soumettent à l'ordre commun, qui exige un travail habituel, propre à lui procurer ce que ses besoins demandent. Si quelque grande révolution de la nature, suivie d'un désastre général, lui enlève les moyens de subsistance dont il jouissoit tranquillement, il cède avec surprise à la force de ces phénomènes extraordinaires. Il est agité et inquiet pour le moment; la nature ne se présente plus à lui sous cet aspect favorable, auquel il étoit habitué : mais dans les crises même, il est plus étonné qu'inquiet; il regarde autour de lui, et cherche dans le nouvel ordre des choses, dans le désor-

dre même, comment il pourra lui résister : bientôt sa confiance se ranime, parce qu'il compte encore sur les bienfaits de la nature, sur son travail et son industrie ; il regarde autour de lui, et considère d'où il peut tirer sa subsistance, qui lui manque rarement parce qu'il se borne au nécessaire. Telle est la disposition de l'*Homme de la Nature*, à une vie tranquille, et dès-lors heureuse : il ne se livre point à des desirs inutiles, et son ame reste paisible, quel que soit le succès de ses travaux. C'est en se rapprochant de ces dispositions, que l'homme civilisé parvient au seul vrai bonheur, auquel il soit permis d'aspirer. Borner ses desirs, régler ses passions, ne point se forger des besoins imaginaires et inutiles, et savoir se contenter de son état ; voilà les principes de l'art de vivre heureux sur la terre.

Une ame agitée par des passions inquiètes, dévorée par l'ambition, dominée par l'avarice, déchirée par l'envie, la jalousie, la haine et les craintes qui la suivent, ne sauroit être que misérable ; et c'est ce qui se rencontre si souvent dans le cours de la vie de l'homme civilisé. Au contraire, l'ame de l'*Homme de la Nature*, pleine de douceur et de bonté pour tous ses semblables, exempte de passions perverses et turbulentes, ne peut être qu'heureuse ; c'est de

2380078

cet état que la philosophie pratique rapproche l'homme civilisé, en lui enseignant les moyens de se rendre maître de ses passions.

Avant que de quitter l'île de Calédonie, le capitaine Cook ne manqua pas de constater la prétendue possession qu'il en avoit prise. La veille de son départ, il descendit à terre, et sur un grand arbre voisin de l'aiguade, près du rivage, il fit graver une inscription, contenant le nom du vaisseau, la date de son arrivée et de son départ, comme un témoignage que les Anglais avoient, les premiers des navigateurs Européens, découvert cette contrée; (quoique Fernand Quiros l'eût reconnue dès 1606) formalité qu'il dit avoir observée dans toutes les nouvelles terres qu'il a reconnues. C'est par ces précautions que les nations civilisées se font des titres sur les possessions des naturels à qui elles appartiennent si légitimement, et qui deviennent pour elles des sujets de guerre, que les plus fortes ou les plus adroites suscitent, lorsque les circonstances leur sont favorables.

A la vue de la Nouvelle-Calédonie, très-près de ses côtes, est un banc de sable ou une petite île qui n'a pas plus de trois-quarts de mille de tour, mais essentielle à remarquer pour les navigateurs, parce qu'il y croît des pins de deux pieds de diamètre, de soixante à soixante

dix pieds de haut. Le bois de cet arbre est blanc, dur et léger ; ses branches sont courtes et petites, de sorte que les nœuds se réduisent à rien quand on le travaille. Plus les arbres sont élevés, moins les branches sont fortes : ils sont couronnés par le haut d'une espèce de buisson touffu. On trouve dans cette petite île d'autres arbrisseaux et des herbes bonnes à manger. Un vaisseau quelconque peut s'y fournir de mâts et de vergues, ce qui rend la découverte de cette île très-précieuse. On ne peut en approcher qu'avec précaution, parce qu'elle est entourée d'îlots, de bancs de sable et de brisans qui rendent les environs dangereux à tenir. Cette petite terre, couverte de beaux arbres, n'est-elle pas le sommet de quelque montagne, ou plutôt une partie même de la Calédonie, qu'une révolution arrivée dans cette partie du globe a séparée de la grande terre ?

On a conjecturé que les terres Australes devoient former une cinquième partie du monde, et qu'elles étoient nécessaires pour retenir la totalité du globe dans un juste équilibre ; il est probable même qu'elles ont existé, et que toutes ces îles rapprochées qui composent le grand Archipel dont nous avons parlé, étoient la partie la plus élevée, et comme le centre d'un vaste continent, qui s'étendoit du midi au nord, de

l'île de Pâques aux îles Sandwich, de quelques degrés au-delà du tropique du Capricorne, jusqu'à celui du Cancer, dans la plus belle et la plus heureuse position du globe, et dont la partie la plus australe subsiste encore dans la grande île de la Nouvelle-Zélande; tout le reste de ce vaste continent ayant été recouvert par les eaux de la mer.

§. XII.

Idée générale des naturels des îles Marquises.

Nous avons encore à donner une idée de plusieurs îles peu étendues, situées dans la partie du grand Archipel oriental, la plus voisine de l'équateur; toutes habitées par des nations indépendantes les unes des autres, et qui diffèrent entr'elles par la couleur, la stature, la force, les habitudes; où les principes de la société paroissent moins développés, que dans les îles d'Otahiti, des Amis et de la Nouvelle-Calédonie, quoiqu'elles semblent parvenues au plus grand bonheur dont elles puissent jouir dans l'état de nature brute et presque sauvage.

Nous verrons que ces insulaires possédant toutes les facultés naturelles et animales dans leur plus grande vigueur, se sont montrés partout hardis, actifs, agiles, attachés à leur liberté et à la possession du sol où ils sont éta-

blis, toujours armés pour les conserver et les défendre, conservant néanmoins des mœurs simples, et ce premier principe de sociabilité qui les porte à aimer leurs semblables, à leur faire le bien dont ils sont capables, à exercer même l'hospitalité envers les étrangers, dont ils croient n'avoir à redouter aucune entreprise préjudiciable à leurs jouissances actuelles.

C'est parmi ces nations qu'il est permis de considérer l'espèce humaine libre et sans culture, s'élevant comme une plante généreuse au milieu des épines dont elle est entourée, et que la force de sa végétation parvient à détruire. Ainsi le sauvage parvenu par son industrie à féconder le sol sur lequel il est placé, en tire de quoi fournir à ses besoins naturels, et prouve par son exemple que chaque pays suffit à l'entretien de ses habitans, parce que la nature se contente de peu. L'imagination seule est insatiable; et celle de l'homme soumise à la loi primitive, ne se porte jamais au-delà de ce que cette même nature exige pour sa conservation, dans l'état où il se trouve. Il ne connoît point d'autre bien; il n'en desire pas d'autre, et s'il a quelque sollicitude, c'est pour conserver ce dont il est en possession et qui fait son bien-être. Telles se sont montrées les petites nations dont nous allons parler.

Les îles Marquises, situées à l'une des extrémités du grand Archipel oriental en s'élevant au nord, sont au nombre de cinq; la Madeleine, San Pedro, la Dominica, Sainte-Christine et Hood. Elles occupent l'espace d'un degré de latitude australe, du neuvième 26 minutes au dixième 25 minutes, et à peu-près un demi-degré en longitude, du 138e. 47 minutes au 139e. 13 minutes. Leurs noms indiquent que les Espagnols les ont découvertes les premiers. Elles sont peu étendues; la Dominica, la plus grande de toutes, n'a au plus que quinze lieues de tour. Le sol en est bon et fertile : chacune de ces îles a un ruisseau d'eau douce, fraîche et saine à boire : on y nourrit des cochons et des volailles : la terre y produit des cocotiers, des plantains, des ignames, des racines, quelques arbres à pain en petite quantité, les naturels ne se donnant pas la peine de les multiplier; les seules parties de ces îles propres à la culture paroissent habitées; le fonds du sol est un terreau gras, très-favorable à la végétation; on y voit de belles plantations et des bocages formés par des arbres fruitiers de différentes espèces, qui à quelque distance offrent aux navigateurs qui s'en approchent, le coup-d'œil le plus agréable. L'intérieur des îles rempli de montagnes et de landes stériles est abandonné,

ce qui fait que la population n'en est pas aussi considérable que la fertilité du sol, la beauté du climat et les richesses de la mer peuvent le permettre.

Les naturels sont la plus belle race d'hommes de tout cet Archipel, et ils paroissent surpasser toutes les autres nations que l'on en connoît, par la beauté de leur stature, la régularité de leurs traits : la taille ordinaire des hommes est de cinq pieds dix pouces à six pieds ; on n'en voit point d'aussi gros que certains chefs ou Arées d'Otahiti ; mais il n'y en a point d'une maigreur choquante : leurs membres sont forts et nerveux : la plupart habitent sur les flancs et au sommet des hautes collines, où leurs huttes ressemblent à des repaires d'aigles placés sur des rochers : gravissant d'habitude sur ces hauteurs, où ils respirent un air fort vif, dans des habitations souvent enveloppées de nuages, il n'est pas étonnant qu'ils aient le corps plus grêle et plus mince que les Taïtiens qui habitent les plaines et prennent beaucoup moins d'exercice ; mais leurs dents sont moins bonnes et leurs yeux moins vifs que ceux des autres nations.

La couleur de leurs cheveux varie comme celle des peuples de l'Europe, et tous les portent fort courts. Ils arrangent leur barbe de différentes manières : les uns la partagent et

l'attachent en deux touffes au-dessous du menton; d'autres la tressent et la laissent flotter librement, quelques-uns la coupent à une certaine longueur. Leur teint est en général plus basanné que celui des naturels des îles de la Société, parce qu'ils sont beaucoup plus voisins de l'équateur, et qu'ils ne se couvrent point le corps; mais les femmes qui sont habillées, approchent beaucoup par la couleur et la netteté du teint des Taïtiennes.

Les hommes sont tatoués de la tête aux pieds; tout leur corps est bigarré de différentes figures, disposées suivant leur caprice; ils n'observent aucun ordre à ce sujet, chacun leur donne la forme qui lui plaît le plus; espèce de parure qui rend leur regard sombre et dur.

La physionomie des femmes est douce et intéressante; tout leur corps est de la proportion la plus parfaite; leurs mains, leurs épaules, leurs seins, sont d'une conformation charmante; leur taille est égale à celle des hommes de moyenne stature : elles se gravent quelques figures sur le corps; mais n'en ayant jamais sur le visage ni sur le sein, leur teint est en général aussi net que celui des nations méridionales de l'Europe; il en est de même des jeunes gens des deux sexes et des enfans, qui n'ont pas encore

le droit de se tatouer, ou plutôt de se défigurer, par ces sortes de gravures.

Sous un aussi beau climat, dans une température aussi chaude et peu variable, les habits sont presque inutiles; aussi les hommes ne portent-ils qu'une pagne courte, tissue d'écorce, attachée autour des reins, et qui leur passe entre les jambes. Les femmes sont vêtues d'une pièce d'étoffe ou de natte fine qui enveloppe les reins en forme de jupon, et descend au-dessous du gras de la jambe. Leur coëffure ordinaire est un bandeau en forme de diadême, tissu de fibres de noix de cocos, sur le devant duquel est placée une coquille de nacre de perle, arrondie, accompagnée de plusieurs morceaux d'écailles de tortue, artistement découpés; il est surmonté de plumes de coq, ou d'oiseaux du tropique, qui forment des panaches agréables à la vue. Les hommes sont coëffés de même que les femmes; les uns et les autres portent des colliers, d'un bois léger et flexible, garnis de petits grains rouges, et des amulettes de différens coquillages. On leur voit autour des jambes, des espèces de brodequins formés de touffes de cheveux d'hommes, ou de plumes courtes; leurs oreilles sont percées, on ne les a cependant pas vues garnies de pendans. Tout cet attirail, à l'exception de la pagne ou du tablier, n'est

que de parure extraordinaire, et peut-être un habit de guerre, car ils ne le portent pas habituellement.

La chaleur se faisant sentir vivement dans ces îles, les naturels agitent et rafraîchissent l'air avec de grands éventails, formés d'écorces légères ou de grosses herbes tressées et blanchies avec de la chaux qu'ils tirent des coquillages; de grandes feuilles garnies de plumes, leur servent de parasols; une de ces feuilles couvre aisément un homme.

Celles de leurs habitations, construites dans les vallées voisines de la mer, ainsi que celles situées sur le penchant des collines, sont moins solides et moins commodes que celles de la plupart des autres îles; elles sont pavées de pierres si mal arrangées, que, quoique couvertes de nattes, les Anglais se plaignent de n'avoir pu s'y asseoir sans se blesser.

Quoique l'on voie dans cette île des cochons et des volailles, des racines et de bons fruits, la nourriture animale n'y paroît pas fort abondante, et les naturels des différens ordres ne paroissent pas habitués à manger autant que ceux des îles de la Société, sur-tout les chefs; ils sont tous en général d'une belle taille, mais on n'en voit aucuns, même parmi les premiers de la nation, qui soient aussi grands, aussi forts que

quelques-uns des chefs d'Otahiti, dont nous avons parlé, et dont le plaisir principal est de consommer le plus de denrées que leur estomac en peut recevoir; à en juger par la stature des chefs et du peuple des îles Marquises, ils usent des mêmes alimens et en même quantité, les uns que les autres. Mais il y a peu de nations un peu civilisées qui soient aussi mal-propres dans la façon de préparer leur nourriture : ils font cuire le cochon et les volailles dans un trou en terre garni de pierres ardentes; ils grillent sur le feu les fruits et les racines, et après en avoir enlevé l'écorce et la peau, ils les pêtrissent avec de l'eau dans une auge, où les hommes et les cochons mangent ensemble et en même temps; on les a vus délayer des fruits et des racines dans un vaisseau chargé d'ordures, au moment où les cochons venoient de le quitter, sans le nettoyer, sans laver leurs mains, qui ne paroissoient pas moins sales. Lorsque les Anglais leur firent entendre que cette mal-propreté leur donnoit du dégoût, ils se moquèrent d'eux; il est à présumer que tous les naturels, et les chefs surtout, ne sont pas aussi mal-propres; les actions de quelques individus ne sont pas concluantes pour tout le reste d'une nation.

Ces insulaires se montrèrent affables, civils et hospitaliers, mais avec cette légéreté natu-

relle aux nations qui habitent entre les tropiques, et qui constitue leur caractère. Ils vivent entr'eux fort unis, et il paroît que leur gouvernement civil est à-peu-près le même que celui des îles de la Société et des Amis. Chaque île a son chef ou Roi. Celui de l'île Christine, avec lequel les Anglais traitèrent, paroissoit intelligent et d'un bon caractère; sa figure étoit distinguée et avoit beaucoup d'expression. Le peuple lui marquoit peu d'égards, ce qui vient sans doute de la dureté de ses mœurs, et d'une sorte de férocité de caractère que conservent plus longtemps les sociétés aussi restreintes que celles de ces îles si peu étendues, où chaque individu a la plus grande attention pour contenir le chef dans les bornes du pouvoir que la nation lui a conféré, de manière qu'il ne puisse rien entreprendre sur la liberté, ou l'usage des propriétés générales ou particulières.

On ne vit aucunes de leurs femmes venir à bord, ni vendre des denrées sur le rivage, ou il est vraisemblable qu'ils ne voulurent pas les exposer aux regards des étrangers; ainsi on ne sait rien sur le caractère et les mœurs de ces femmes, qui ne jouissent pas de la même liberté et des mêmes agrémens que celles des îles de la Société et des Amis, et qui ne sont pas heu-

reuses si leurs maris joignent la jalousie au peu de cas que presque tous les insulaires font de leurs femmes.

Ceux-ci sont trompeurs dans le commerce, et ont montré une forte inclination pour le vol; cependant le premier coup de fusil tiré, qui tua malheureusement l'un d'eux, contre l'intention du capitaine qui ne vouloit qu'effrayer le voleur fuyant de toutes ses forces après avoir pris un chandelier, les rendit plus circonspects.

L'habitude où ils sont d'avoir presque toujours leurs armes à la main, annonce que les différentes peuplades de ces îles ont souvent la guerre entr'elles, et se tiennent toujours en garde contre les surprises.

§. XIII.

Isles basses ou rochers, toutes habitées; caractère des naturels et leur industrie.

Au-delà des îles Marquises, en naviguant du nord au sud, on rencontre un Archipel formé par une multitude de petites îles ou de rochers, environnés de récifs, dans une mer presque toujours sans fond. Le nombre de ces îles est très-grand, on ne les connoît pas toutes : elles sont si multipliées, qu'elles obligent les navigateurs à prendre les plus grandes précautions

dans leurs marches, et à ne pas trop s'en approcher, dans la crainte d'être jettés par la tempête sur ces récifs où ils se perdroient infailliblement.

Ces petites îles sont presque toutes peuplées par une race d'hommes vigoureux et bien faits, qui ressemblent à ceux des îles Marquises et de la Société. Quelques-uns, sur-tout ceux des îles les plus basses, ont l'air plus farouche que les autres. Par-tout où on les a observés, on les a vus fort agités à l'approche des vaisseaux, courant en troupe sur les bords de la mer, et se disposant à empêcher la descente. Ils étoient armés de longues massues ou de pieux arrondis par un bout, et de piques longues de neuf pieds.

Il est vraisemblable que la défiance est le caractère dominant de ces insulaires, qu'ils se craignent les uns les autres, et qu'il n'y a aucune liaison d'une île à une autre.

On a remarqué que les habitans des côtes maritimes ont un tempérament plus inégal, des passions plus indociles que les hommes qui vivent dans l'intérieur des terres des grands continens. Ne pourroit-on pas assigner pour causes de ces dispositions, le bruit continuel des flots de la mer, dont ils sont sans cesse étourdis, ainsi que le souffle impétueux des vents qui agissent sur eux, sur-tout dans des mers

mers aussi orageuses que celles qui entourent les îles basses?

Leur premier soin est celui de leur subsistance qu'ils tirent principalement de la pêche; c'est ce qui les occupe continuellement; et peut-être à la vue des étrangers, craignent-ils que ceux-ci ne viennent partager avec eux ou leur enlever le fruit de leur travail : considération très-intéressante pour l'homme vivant entre les tropiques, énervé par la chaleur du climat, et pour lequel toute peine extraordinaire est opposée à sa manière d'exister, qui semble exiger un repos continuel.

Ceux-ci cependant accueillirent les Anglais avec honnêteté; ils échangèrent avec eux des noix de cocos et des chiens, contre des clous. Quoiqu'en assez grand nombre et bien armés, ils ne parurent pas avoir dessein de les insulter. Mais les Anglais eurent quelque raison de s'en défier; et comme le nombre des insulaires augmentoit à chaque moment, ils ne restèrent pas assez long-temps à terre, pour leur donner le temps de les attaquer, supposé qu'ils en eussent le dessein.

Ces naturels ne portent d'autre vêtement qu'une pagne autour des reins : presque tous avoient imprimée sur le corps la figure d'un

poisson, emblême de ce qui occupe leur loisir, et fournit à leur subsistance ordinaire.

Le peu de femmes que l'on apperçut de loin, étoient du même teint que les hommes; elles n'avoient pour tout habillement qu'un tablier un peu plus large que la pagne des hommes. Ils paroissent vivre en société et assez unis les uns avec les autres : en s'abordant ils se saluent amicalement, en se frottant le nez réciproquement, ainsi que le pratiquent les naturels de la Nouvelle-Zélande.

Quelques Anglais qui abordèrent à ces îles, virent que leurs huttes sont petites, basses et couvertes de claies faites de branches de palmier : les remises de leurs pyrogues sont construites de même; auprès de ces habitations sont des puits ou citernes d'eau douce qui doivent suffire aux besoins des naturels.

Ce qui prouve qu'il y a quelque civilisation parmi eux, c'est qu'ils ont des *moraï* ou cimetières comme à *Otahiti*, près desquels ils suspendent à des arbres des offrandes en fruits, en viande ou en poisson. Ce respect pour les morts qui semble indiquer la croyance de l'immortalité de l'ame est d'autant plus à remarquer, qu'il s'exprime à-peu-près de même chez tous les peuples que nous regardons comme sauvages, et parmi lesquels le sentiment des loix

primitives de la nature n'est pas étouffé par cette féroce barbarie, qui fait qu'un homme loin de regarder un autre homme comme son semblable, ne le considère que comme un ennemi contre lequel il doit se mettre en défense et le détruire s'il est le plus fort.

Ce culte des morts est le même dans toutes les régions connues des deux hémisphères, et nous le trouvons établi dans toutes ces îles, qui probablement n'ont jamais eu aucune connoissance des usages observés dans les parties les plus reculées de l'Asie et de l'Amérique.

L'industrie de ces insulaires paroît bornée: les pyrogues leur étant nécessaires pour la pêche, ils les construisent avec les bois qui croissent sur les parties les plus élevées de leurs rochers. Ils pêchent assez heureusement et sans y prendre beaucoup de peine. Ils se servent pour cela d'un appât composé de la plante de cochlearia, et de la substance de petits poissons à coquille, qu'ils ramassent sur les bords de la mer; ils en forment une pâte qu'ils jettent à la mer, lorsqu'ils apperçoivent les poissons s'approcher en troupe du rivage. Cette amorce, qu'ils saisissent avidement, les enivre et les endort pour quelque temps; alors ils viennent en tas à la surface de l'eau, et on les prend sans peine.

Outre le poisson et les végétaux, ces insulaires ont des chiens qu'ils nourrissent de poissons, et qu'ils mangent. Ils sont de la même race que ceux que l'on voit aux îles de la Société, mais leur poil blanc est plus fin et plus long : les guerriers d'Otahiti en ornent leurs cuirasses, et quelquefois ils en bordent les étoffes dont ils s'habillent.

Le cocotier est pour eux la production la plus utile de la nature : les noix qu'il porte, quand elles sont vertes, donnent une pinte d'un jus liquide, dont la saveur est douce et agréable. Cette boisson fraîche, et très-saine, est excellente pour étancher la soif dans ces climats ardens. Quand la noix a pris son accroissement, la moëlle ou pulpe, qui ressemble d'abord à de la crême, prend la consistance d'une amande très-nourrissante ; les naturels en expriment une huile qui sert à oindre leurs cheveux et tout leur corps. La coque très-dure leur fournit des coupes, et la bourre filandreuse qui l'enveloppe, des cordages fort élastiques, qui s'usent peu par le frottement, et différens meubles et outils. Les longues feuilles ou branches en forme de panache qui s'élancent à la sommité de l'arbre ; servent à couvrir les habitations : en les tressant, ils en fabriquent des paniers pour le transport de leurs denrées et de

leurs poissons. La seconde écorce de l'arbre, battue et ramollie, sert à fabriquer les espèces d'étoffes dont ils s'habillent, et quand la tige principale ne pousse plus de rejettons, ils l'emploient à la construction des huttes ou à la mâture des pyrogues. Ainsi sur ces bancs de rochers, la nature bienfaisante produit abondamment tout ce qu'il faut pour satisfaire aux besoins de première nécessité des différentes races d'hommes séparées les unes des autres, qui trouvent sous leurs mains ce qui est nécessaire pour leur subsistance, et même les agrémens du genre de vie que leur position les a fait adopter.

Ce qui n'est pas moins à remarquer, ce sont ces récifs, ou ceintures de corail qui environnent ces petites îles, formées par un ver qui agrandit son habitation, à mesure que le volume de son corps augmente. Ainsi ce petit animal qui a si peu de mouvement qu'on le distingue à peine d'une plante, construit insensiblement un édifice immense, qui a la solidité de la roche la plus dure, depuis un point du lit de la mer, dont l'art humain ne peut mesurer la profondeur, jusqu'à la surface des flots : il prépare une base solide, sur laquelle l'homme habite en toute sûreté. Qui est-ce qui oscra calculer la longue suite de siècles qu'emploient

ces vers à élever ces espèces de rochers et à une telle épaisseur, quelque multipliés qu'on les suppose dans ces parages?

Telle est la cause apparente de la formation de cette multitude d'îles dont la mer du Sud est remplie entre les tropiques. Leur sol est presque par-tout de niveau avec la mer dans les parties inférieures, et les parties les plus élevées ne le sont que de sept à huit pieds plus que les autres. Leur forme est presque par-tout circulaire, elles ont à leur centre un bassin d'eau saumâtre. Elles produisent peu de choses et les cocotiers sont leur production la plus précieuse: mais la profondeur de l'eau tout autour des côtes ne peut se mesurer, et le rocher s'élève perpendiculairement du fond de la mer. Malgré cette stérilité apparente, leur peu d'étendue et la difficulté d'y aborder, elles sont presque toutes habitées : il n'est pas aisé d'imaginer comment elles ont pu se peupler. Le commodore Biron, et le capitaine Wallis, qui firent débarquer sur ces îles quelques personnes de leurs équipages, trouvèrent les habitans fort réservés et craintifs avec les étrangers : caractère produit peut-être par la peine qu'ils ont à se nourrir, à raison de la rareté des subsistances : peut-être encore sont-ils persuadés que leur petit nombre les expose à l'op-

pression; on ne peut dire s'ils ne l'ont pas déjà éprouvée. On ne connoît ni leur langue, ni leurs coutumes, seuls moyens avec lesquels on peut remonter à l'origine des nations qui ne conservent point de monumens publics.

§ XIV.

Isles des sauvages; remarque sur d'autres îles et la moralité de leurs habitans.

De tous ces insulaires, les plus insociables et les plus résolus, au jugement des Anglais, furent ceux qui habitent une de ces îles située au 19e. degré de latitude australe, et au 169e. degré 37 minutes de longitude, et à laquelle ils donnèrent le nom d'île des Sauvages. Elle a environ onze lieues de tour; sa forme est circulaire, ses terres sont fort élevées, et paroissent entièrement couvertes d'arbustes entre lesquels croissent quelques cocotiers. Toute la côte n'offre aux yeux qu'une file solide de rochers escarpés, où le battement continuel des flots a creusé différentes cavernes, dont quelques-unes sont d'une étendue considérable.

Les habitans qui ne paroissent pas nombreux, sont agiles, dispos et d'une assez belle stature: ils sont nuds, à une ceinture près qu'ils portent autour des reins. Quelques-uns avoient le vi-

sage, la poitrine et les cuisses peints d'un bleu foncé. On leur fit des signes d'amitié, auxquels ils ne répondirent que par des menaces, et l'un d'eux s'étant approché à environ quarante verges, lança une pierre qui atteignit le docteur Sparmann à l'épaule; celui-ci répondit par un coup de fusil, qui heureusement ne blessa point l'agresseur; mais le bruit de l'explosion fit rentrer les Indiens dans les broussailles, et ils ne se montrèrent plus. Un de leurs chefs, noirci jusqu'à la ceinture, portant une espèce de bonnet de plumes placées perpendiculairement, tenant une pique à la main, accompagné d'un jeune homme sans barbe et noirci comme lui, armé d'un arc qui parut semblable à ceux dont se servent les naturels des îles des Amis, vint braver de fort près les Anglais et leur faire des menaces. Deux autres parés de plumes et peints en noir, s'avancèrent en poussant des cris furieux et brandissant leurs piques; tous en général montrèrent une férocité indomptable; pendant que les Anglais mettoient tout en œuvre pour les déterminer à une conférence, l'un d'eux s'approcha de plus près, et lança une javeline qui rasa l'épaule du capitaine Cook; le courage de l'Indien lui auroit coûté la vie, si le fusil du capitaine eût pris feu; mais l'amorce brûla. Pour leur en imposer et mettre

fin s'il étoit possible à leurs bravades, on fit une décharge plus considérable d'armes à feu, qui dispersa tous les insulaires : ils se retirèrent dans les bois et ne parurent plus : on ne sait s'il y en eut de tués ou de blessés ; on entendit seulement l'un d'eux pousser des cris douloureux qui paroissoient annoncer une blessure considérable.

Cette île paroît formée de rochers de corail : elle est couverte de buissons si épais, qu'il parut impossible d'y pénétrer. Il est probable que l'intérieur de l'île est plus fertile que les bords, et produit quelques végétaux nécessaires à la subsistance de ses habitans qui doivent être assez bons pêcheurs ; on vit leurs pyrogues construites comme les bateaux de pêche des Indiens Orientaux, où l'usage est de pêcher au feu pendant la nuit. On croit que cette île est une de celles que M. de Bougainville a reconnues et dont il a parlé sous le nom d'île des Navigateurs : quoique les Anglais en eussent été repoussés avec une vigueur opiniâtre, le commandant crut digne de lui faire la vaine cérémonie d'en prendre possession au nom du roi et de la nation anglaise.

La population des îles dont nous venons de parler, ne paroît pas avoir rien de fixe ni de constant ; on peut-même conjecturer que les

habitans que l'on y trouve, y sont tout-à-fait étrangers. Il arrive que les naturels des grandes îles s'éloignant de leurs côtes dans le dessein de faire des pêches plus abondantes, sont surpris par des tempêtes : la plupart périssent en mer; quelques-uns sont jettés sur des îles désertes, où ils sont contraints de s'établir, et de rester plus long-temps qu'ils ne voudroient. Souvent encore les malfaiteurs, les méchans, car il s'en trouve par-tout, redoutant de justes punitions et peut-être la peine de mort, s'embarquent et fuient sans savoir où ils se retireront; le premier rocher où ils espèrent pouvoir vivre, devient leur asyle, et il est probable que ce sont des hommes de cette espèce qui ont peuplé l'île des Sauvages.

Dans le troisième voyage de Cook, les deux vaisseaux anglais *la Découverte* et *la Résolution*, virent par le 20e. degré 21 minutes de latitude australe, un grouppe de petites îles, vis-à-vis desquelles ils s'arrêtèrent quelque temps. Le chirurgien d'un des vaisseaux et quelques gens de l'équipage étant descendus à terre pour examiner le pays, sans autres armes que leurs épées, après avoir fait quelques milles, furent entourés d'un grand nombre d'insulaires armés, qui vinrent les toucher sur toutes les parties du corps d'une manière assez brutale. Les Anglais pen-

sèrent d'abord que ces sauvages n'agissoient ainsi que par curiosité ; mais ils s'apperçurent bientôt que, semblables aux voleurs de grand chemin d'Angleterre, ils avoient intention de les dépouiller, sans leur faire violence. Ils leur prirent effectivement tout ce qu'ils avoient, après quoi ils se dispersèrent, leur laissant continuer librement la promenade. Mais les effets volés furent restitués promptement par l'entremise du Taïtien Omaï, qui étoit alors avec le capitaine Cook, et qui trouva dans cette île trois de ses compatriotes qu'une tempête y avoit jettés. Ils étoient les restes d'un grand nombre qui avoient péri de faim et de misère sur la mer pendant une longue navigation que la violence des vents et les tempêtes qui se succédèrent les avoient contraints d'entreprendre. Mais comment Omaï parvint-il à persuader à ces sauvages de rendre si promptement ce qu'ils avoient volé ? Fut-ce en leur inspirant la crainte de la vengeance que les Anglais pouvoient exercer contr'eux, ou par quelque motif d'honnêteté ; ce qui prouveroit ou leur timidité ou leur bonté naturelle ? Il n'auroit pas été si facile de recouvrer un vol dans les îles de la Société, et même dans celles des Amis.

On peut juger que ces insulaires s'accueillent les uns les autres avec humanité, et que les ha-

bitans des îles basses compatissent aux malheureux que la violence des tempêtes jette sur leurs bords. Mais comment un naturel des îles de la Société, où la vie est si douce, les subsistances si abondantes, pouvoit-il trouver son existence supportable sur une terre presque inculte, où l'eau douce manque presque par-tout, car il est très-rare d'en trouver dans ces îles basses ? D'espace en espace on y rencontre des lagunes et des mares dont l'eau est saumâtre; celle des puits que l'on y creuse ne vaut guères mieux, quand il arrive de trouver des filets d'eau dans l'intérieur de la terre ou du rocher. Il y a des fruits dont les insulaires se nourrissent, et ils n'ont d'autre boisson que le lait des noix de cocos. Ce manquement d'eau douce n'est pas aussi sensible pour eux, que peut l'imaginer un Européen qui souffriroit beaucoup, s'il étoit obligé de s'en priver une semaine seulement. L'eau de la mer paroît suffire à leurs besoins ordinaires: toute la cuisine qu'on leur a vu faire est de griller le poisson sur des charbons, et d'en tremper chaque morceau dans l'eau de mer, avant que de le porter à la bouche; il ne faut donc pas s'étonner s'ils se sont fixés, et s'ils vivent dans des terres absolument privées de fontaines et d'eaux courantes : presqu'aucuns de ces insulaires n'ont imaginé de faire cuire

leurs alimens dans l'eau, ils n'ont aucun ustensile à cet usage : ils n'en ont pas plus besoin pour laver leurs habits qui sont des tissus aussi minces, aussi fragiles que le papier, et qui ne pourroient supporter le moindre frottement dans l'eau. Ainsi il n'est aucune région de la terre, il n'est aucune température, à laquelle le corps humain ne se fasse, sur-tout avant qu'il ait pris toute sa croissance : point de genre de vie auquel il ne s'habitue. L'habitant des climats glacés se livre à la fatigue et à l'exercice, non-seulement parce que la nécessité l'exige, mais par une sorte de choix : celui des régions brûlantes trouvant plus aisément sa subsistance et consommant moins de denrées, aime plus le repos. Les uns et les autres s'en tiennent à ce que le pays qu'ils habitent peut leur fournir, et n'imaginent pas que rien leur soit nécessaire au-delà de ce dont ils jouissent. Il ne vient à l'idée d'aucun d'eux de chercher un séjour plus heureux ; tous aiment le sol qui les a vu naître, et où ils jouissent d'une entière liberté. Tel est le sentiment inné à l'*Homme de la Nature*, celui auquel il est le plus attaché : il ne changeroit pas son sort contre celui de ces peuples policés, en apparence si heureux, qui se croient libres, quoique chargés de diverses chaînes, sur lesquelles le préjugé national a gravé le mot *Li-*

berté, dont la seule idée les charme et leur fait supporter fièrement toute la contrainte de la servitude la plus réelle.

On n'a point remarqué dans ces îles, qu'aucun des chefs ou souverains, si respectés chacun dans son empire, aient abusé de leurs pouvoirs pour imposer des charges arbitraires et onéreuses à la nation. Leur autorité paroît illimitée, et cependant aucun n'a cédé à la pente qui porte aux injustices du despotisme; et pourquoi? c'est que ces chefs ou rois ne se regardent que comme les pères d'une grande famille : satisfaits de veiller au bonheur et à la tranquillité de leurs sujets, ils n'imaginent pas qu'un pouvoir plus absolu, une domination plus étendue, un faste plus imposant puissent rien ajouter aux prérogatives de leur état. Tel est l'avantage de tous les peuples qui vivent sous les loix primitives de la nature : contens de ce que cette mère bienfaisante leur offre, leur ambition, leur industrie se bornent à en jouir, sans rien desirer au-delà.

D'où naissent cet esprit de concorde, cette affection mutuelle que l'on voit régner dans toutes ces petites peuplades, si ce n'est de ce que tous les biens qu'ils tiennent d'une sage providence, d'un sol fécond, et de leur industrie commune, appartiennent à tous, sans qu'aucun

prétende à une propriété exclusive? Ils vivent entr'eux sans animosité, parce qu'ils sont sans prétentions. Telle est l'heureuse position de l'*Homme de la Nature* vraiment bien connu, que depuis la découverte de ces îles éloignées de toutes les grandes sociétés avec lesquelles il ne paroît pas qu'elles aient jamais eu aucune relation. Jouissant en commun des avantages d'une température toujours égale, de la fertilité d'un sol inépuisable; sans inquiétude pour leur subsistance et leurs vêtemens; sans idée de ces richesses fictives, dont ils ne conçoivent pas l'utilité, ils conservent entr'eux une paix, une bienveillance qu'ils regardent comme le premier des biens et le seul essentiel au bonheur de la vie. S'ils sont toujours en armes, c'est pour les maintenir, et s'opposer aux entreprises des peuplades, qui troubleroient la tranquillité de leur existence, en venant s'établir malgré eux sur leurs terreins. On n'a point remarqué parmi eux ces aigreurs de tempérament, ces chagrins de caprice, ces haines d'humeur, de passions, d'intérêt qui répandent le trouble chez les nations instruites, policées et riches: la loi de la nature à laquelle ils sont soumis ne permet pas d'accès dans leur cœur, à ces antipathies, ces aversions secrettes qui parmi nous sont le germe de mille désordres

que l'on n'attend d'ordinaire que l'occasion de laisser éclater.

§. XV.

*Isles de la Nouvelle-Zélande; considérations sur les procédés disparates de l'*Homme de la Nature, *et leurs causes.*

Les différentes nations dont nous avons parlé dans les paragraphes précédens de cette histoire, ne doivent être considérées que comme autant de petites sociétés, dont quelques-unes ont déjà fait des progrès dans les connoissances et les usages propres à perfectionner leur civilisation. Elles sont encore, pour la plus grande partie, sous les loix primitives de la nature, et ce sont celles qui, dans les régions les plus fortunées, vivent soumises à l'espèce de gouvernement qu'elles ont regardé comme le seul capable de conserver la liberté, l'égalité, l'indépendance, et la jouissance assurée de tout ce qu'un sol fertile et une industrie habituelle les portent à regarder comme nécessaire à leur subsistance et à leur bien-être.

On les a vus dans l'intérieur de leurs sociétés, vivre ensemble et s'aimer comme les enfans d'un même père; au moins tels sont les sentimens de tous les individus qui forment une même

même tribu, qui occupent un certain espace de terrein, dont la possession et le produit ne peuvent leur être contestés. Tous sont persuadés qu'ils doivent s'entr'aider; et c'est chez *l'Homme de la Nature* que l'on trouve toutes les vertus secourables dans toute leur énergie; ces vertus qui offrent tout de suite le remède aux infortunes et aux nécessités qui, par-tout, sont communes à l'espèce humaine : nulle part elles ne sont exercées avec plus de zèle et d'empressement que parmi ces nations simples, que nous regardons comme barbares et sauvages, parce qu'elles n'ont pas nos usages, nos connoissances, nos arts, nos vices et les maux qui en résultent. Les chefs qui les gouvernent, pleins d'humanité, de commisération, de tendresse pour les peuples qui se sont soumis à leur empire, donnent l'exemple de toutes les vertus sociales. Jamais ils n'ont imaginé que l'oppression des peuples pût ajouter à leur bonheur ou à leur autorité. S'ils se sont constamment opposés à ce que les navigateurs européens ne fissent aucun établissement solide dans les pays de leur domination; c'est qu'ils les ont regardés comme trop puissans, trop entreprenans, et sur-tout comme possesseurs d'armes meurtrières, à l'effet desquelles ils ne voyoient aucun moyen de se soustraire. Trop simples pour penser que leur nom-

bre l'emporteroit nécessairement, et qu'ils n'avoient qu'à réunir leurs forces pour anéantir, ou au moins forcer à la retraite les usurpateurs qu'ils redoutoient; il semble que par-tout ils aient craint d'user de violence.

Les voilà tels qu'ils se sont présentés. Les plus sauvages d'entr'eux, pénétrés de ces sentimens, ont refusé tout commerce, toute liaison avec les étrangers, mais jamais ils n'ont tenté de leur faire du mal, que lorsqu'ils ont été contraints d'opposer la force à la force. C'est sous cet aspect que nous avons dû considérer tous les naturels du grand Archipel oriental, d'après les connoissances que l'on a acquises de leurs mœurs, de leurs inclinations, de leur police.

Le spectacle va changer; il nous reste à parler d'une race d'hommes d'une constitution plus forte, d'un courage plus féroce, dont les passions et les procédés ont paru une violation habituelle des droits les plus sacrés de l'humanité; qui ne voient dans le reste des hommes, surtout dans les étrangers, que des ennemis, et dont le premier mouvement est de mettre tout en œuvre, la force ou l'industrie, la violence ou la trahison, pour les surprendre et les détruire.

La pitié est un sentiment qui n'eut jamais d'accès dans leur cœur : tout étranger que la

tempête jette sur leurs côtes, ou que la curiosité y attire, est dévoué à une mort cruelle; il est ensuite dévoré par ces barbares. Ces atrocités leur sont si ordinaires, elles sont si fortement établies parmi eux, qu'elles semblent héréditaires à cette nation féroce, depuis qu'elle existe.

Nous avons déjà remarqué que presque tous les insulaires de la mer du Sud sont antropophages à la suite des guerres, qui ne sont que trop fréquentes d'une île à l'autre. C'est un droit de la victoire, le privilège des chefs qui triomphent; nous en avons assigné quelques causes physiques et morales, lorsque nous avons parlé de l'état de guerre habituel à l'*Homme de la Nature*. Mais aucune de ces peuplades n'est aussi cruelle, que le sont les naturels de la Nouvelle-Zélande; on peut même conjecturer, que les différentes nations des autres îles en général, si bonnes, si hospitalières, ont conservé des Zélandais, que l'on croit leurs ancêtres, ces usages inhumains, auxquels elles ne s'abandonnent cependant jamais que par vengeance, et lorsqu'elles se croient insultées, tandis que ceux-ci s'y livrent par inclination, n'échappant aucune occasion de la satisfaire.

C'est ce que les navigateurs européens ont éprouvé dès qu'ils ont fait la découverte des îles de la Nouvelle-Zélande; le Hollandais *Abel*

Tasmann qui, le premier des Européens, reconnut la Nouvelle-Zélande, en 1642, ayant envoyé sept hommes de son équipage sonder la côte, dans une chaloupe, en eut quatre de tués, dont les Indiens enlevèrent un qu'ils mangèrent aussitôt; il donna à cette plage le nom de baie des Assassins, que l'on croit être la même que celle que le capitaine Cook a depuis nommée la baie des Aveugles. Peu s'en fallut qu'en 1769, il ne devînt lui-même la victime de sa sécurité, lorsqu'il prit terre avec quelques officiers et soldats de son équipage. Dans le moment ils furent tous investis par les insulaires et pressés de façon à ne pouvoir faire usage de leurs armes; si les vaisseaux n'eussent pas été assez près du rivage pour faire tonner l'artillerie et effrayer ces barbares par le sifflement des balles, c'en étoit fait du détachement et du capitaine qui eussent succombé sous leurs coups. En 1772, M. *Marion* commandant les vaisseaux français le *Mascarin* et le *Castries*, périt avec la plus grande partie de son équipage dans la baie des îles, surpris par les naturels dont il ne se défioit point, croyant avoir obtenu leur consentement pour couper les arbres nécessaires à réparer une partie de ses mâts, qu'il avoit perdus dans une tempête. En 1773, l'année d'après le massacre du capitaine Marion, les

Anglais qui montoient le vaisseau l'*Aventure*, éprouvèrent un désastre à-peu-près semblable ; un officier de pouppe et neuf tant soldats de marine que matelots, furent massacrés dans le détroit qui sépare les deux parties de la Nouvelle-Zélande, que Cook a nommé le canal de la Reine Charlotte; on sait que ces massacres furent suivis d'un festin général composé des corps encore palpitans des malheureux Européens, auquel tous les sauvages de la contrée prirent part, même les femmes et les enfans ; c'est ainsi qu'ils se sont conduits dans toutes les circonstances où ils ont été les plus forts, et on ne peut douter que cette férocité ne leur soit habituelle, quelque soin qu'ils aient d'en cacher les effets aux navigateurs.

Mais comment l'*Homme de la Nature* a-t-il pu contracter une inclination si opposée aux premières loix de l'humanité; à cette compassion qui détermine en général tous les hommes à se secourir les uns les autres, lorsqu'ils se voient dans le malheur? Si l'on pouvoit s'en rapporter à ce que dit Juvenal (satyr. 15) de la manière barbare et cruelle, dont les premiers habitans de l'Egypte se traitoient les uns les autres, de leurs fréquens combats toujours sanglans, même avant qu'ils ne connussent d'autres armes offensives que leurs poings, leurs

ongles, ou des bâtons; on les verroit dans leurs sanglantes querelles s'assommer à coups de poing, se déchirer le visage et les membres sans pitié; poursuivre opiniâtrement ceux qui tentoient de se soustraire aux suites de ces combats en fuyant, les atteindre, les mettre en pièces et les dévorer cruds et encore palpitans; ils n'avoient ni la patience ni l'industrie de les faire cuire au feu, et cependant c'étoit un régal pour eux; dès qu'ils en furent venus au point de férocité de dévorer un cadavre, ils ne trouvèrent plus de nourriture aussi succulente, autant à leur goût que la chair humaine, celle sur-tout d'un ennemi vaincu (1). Tels sont encore les antropophages, et les nouveaux Zélandais, les plus cruels que l'on connoisse. Il n'y a qu'un goût décidé pour cette horrible nourriture qui puisse les porter à toutes les horreurs auxquelles ils se livrent pour le satisfaire.

Tel est l'*Homme de la Nature* lorsqu'il est corrompu : plus terrible que le lion qui ne se jette sur son semblable que lorsqu'il est agité d'un délire furieux; en vain il se couvre de quelque apparence d'humanité, il règne en lui

(1) . . . . . *Sed qui mordere cadaver*
Sustinuit, nihil unquam hâc carne libentius edit.
Juven. Sat. 15.

un fond de cruauté qui semble le plus actif de ses sentimens, et qui se développe dès que son orgueil ou les intérêts de sa liberté et de son indépendance sont tant soit peu choqués. Semblable aux animaux carnaciers, on le voit employer la ruse pour surprendre sa proie avec avantage, lorsqu'il n'ose compter sur la force pour la saisir.

Tels ont été constamment les procédés des nouveaux Zélandais avec les Européens; et on les connoît assez pour savoir qu'ils traitent plus cruellement encore les autres insulaires leurs ennemis, ou les malheureux sauvages que la tempête force d'aborder sur leurs côtes; dès qu'ils les apperçoivent, ils se jettent sur eux, et les massacrent pour les dévorer.

Cependant, dans d'autres circonstances, ils se sont montrés, au moins avec les Anglais, serviables, hospitaliers, d'un assez bon commerce: on a retrouvé en eux des traces marquées de cette inclination naturelle pour le bien, de cette aversion apparente pour le mal, ces semences de vertus avec lesquelles l'homme a été créé, et qui ne peuvent être entièrement détruites dans son cœur, même par l'habitude de la férocité la plus outrée. Il reste au-dedans de lui un sentiment fidèle qui l'avertit de ce qu'un homme doit à un autre homme; il obéit à cette

voix de l'humanité qui le détermine à la compassion et à la bienfaisance. Car comment expliquer autrement des procédés si barbares? Comment rendre raison de leur conduite, et pourquoi se ressemblent-ils si peu, en différentes circonstances? Ce peuple qui paroît être le reste des plus anciens habitans du continent Austral, et en même temps le plus féroce de ceux que l'on croit en avoir fait partie, a-t-il toujours existé avec cette barbarie qui porte ses différentes tribus à s'entre-détruire, et à se dévorer; ou bien a-t-il éprouvé des traitemens qui l'aient endurci au point d'étouffer en lui les sentimens primitifs de la nature? A-t-il jamais été réduit à une extrémité de disette qui l'ait forcé à se nourrir de la chair de ses semblables, et à en conserver le goût assez vif, pour n'échapper aucune occasion de le contenter? Il est probable que leur grossière ignorance ne leur a jamais permis de faire aucune réflexion sur ce que cette barbarie a de révoltant, et que la consommation du plus grand des crimes est devenue par habitude, le plaisir secret de la nation; car ils n'osent l'avouer, et nous verrons qu'ils ont la plus grande attention à le cacher aux étrangers.

§. XVI.

Caractères différens et entreprises des insulaires de plusieurs districts.

A l'extrémité sud-ouest de la grande mer du Sud, on trouve les deux grandes îles connues sous le nom de Nouvelle-Zélande, séparées l'une de l'autre par un canal étroit; elles s'étendent en latitude, du 35e. degré au-delà du 45e.; la partie la plus australe nommée par les naturels Tavaï Poénammoo, est la plus étendue: celle qui s'élève plus au nord en s'approchant du tropique, ou l'Ahéi Nomauve, est moins vaste, mais plus peuplée et mieux cultivée. L'une et l'autre sont garnies de belles forêts qui peuvent fournir en abondance des bois propres à la construction des vaisseaux et à leur mâture. Les Anglais ont estimé leur population à cent mille ames environ; ils y ont débarqué plusieurs fois; ayant fait le tour de ces îles dont les bords sont plus peuplés que l'intérieur, ils ont pu s'en former une idée assez juste.

La constitution physique des naturels qui forment les différentes peuplades des îles dont nous avons déjà parlé, ainsi que de la Nouvelle-Zélande, est égale à peu de choses près, quoi-

que les climats et la température des régions qu'elles habitent, et leur manière de vivre ne soient pas les mêmes; mais on remarquera que dans les îles ainsi que dans les grands continens, chaque nation a un genre de physionomie qui la distingue, un caractère d'esprit, une moralité, si l'on peut donner ce nom à ses habitudes, qui lui sont personnelles. On peut y distinguer deux races d'hommes dont descendent les différentes tribus des îles; la première et la plus belle a donné des habitans à la Nouvelle-Zélande, aux îles de la Société et des Amis, et aux îles basses; la seconde fort inférieure, qui a peuplé les autres îles, en diffère par la taille, la couleur, la forme et l'habitude du corps. Nous avons remarqué ces variétés en parlant de ces différentes îles dans le tome précédent.

Les naturels de la Nouvelle-Zélande sont en général d'une grande taille, robustes et formés pour la fatigue; leurs membres sont bien proportionnés et bien liés; excepté les genoux qui sont fort élargis, parce qu'ils s'appuient trop sur leurs jambes en manœuvrant leurs pyrogues. Ils ont le visage tatoué ou plutôt découpé en sillons réguliers; ce qui empêche la barbe de croître et donne une teinte obscure à leur teint déjà fort brun.

Le peu d'habitans observés à la baie de Dus—

ky, dans la partie la plus australe de la Nouvelle-Zélande, par 45 degrés 57 minutes de latitude, moins misérables que ceux de la terre de Feu, en montrèrent la plupart des habitudes : ils n'ont aucune idée de culture ni de plantation; leurs vêtemens ne couvrent que la partie supérieure de leur corps, et laissent les cuisses et les jambes exposées à l'air; ils s'accroupissent contre terre pour les cacher sous leurs manteaux qui sont communément d'une mal-propreté extrême. Les Anglais n'y remarquèrent que trois familles isolées l'une de l'autre et indépendantes; elles vivoient principalement des poissons dont cette baie abonde.

Si quelques individus se rassemblent pour passer d'un canton à un autre, quelque peu éloigné qu'il soit, on voit leurs pyrogues chargées des effets qu'ils possèdent, parce qu'étant entr'eux dans un état de guerre habituelle, ils n'osent rien laisser à la discrétion de l'ennemi qui pourroit les surprendre. Chaque canton de l'île leur est indifférent, dès qu'ils y trouvent la subsistance nécessaire; ils ont par-tout sous la main les matériaux propres à construire une hutte, ainsi ils ne sont jamais hors de chez eux. Comme ils vivent dispersés et en petites troupes, ils éprouvent plusieurs inconvéniens auxquels ne sont pas sujettes les sociétés réu-

nies sous une forme fixe de gouvernement : celles-ci établissent des loix pour l'utilité et la sûreté communes; l'apparition des étrangers ne les alarme pas, et si un ennemi public les attaque ou envahit leur pays, ils ont des espèces de forteresses où ils peuvent se retirer et défendre avec succès leurs propriétés, leur liberté et leurs personnes, ainsi que le font les habitans de la partie septentrionale de la Nouvelle-Zélande que les naturels nomment l'Ahéi-Nomauve; mais ceux de Tavaï ou de la partie australe menant une vie errante, ne jouissent presque d'aucun des avantages de la réunion. S'ils voyagent ou s'ils travaillent, c'est toujours les armes à la main; les femmes même en portent d'habitude : à la première entrevue des Anglais à la baie de Dusky, ils en virent deux qui étoient armées, chacune d'une pique de dix-huit pieds de long.

Quoique sur un terrein assez circonscrit, les naturels n'ont point de demeure fixe : Cook n'y retrouva en 1773 aucun des insulaires qu'il y avoit vus en 1770. Aucun d'eux ne le reconnut ni les gens de son équipage, quoiqu'ils fussent les mêmes pour le plus grand nombre; ainsi, ou les désordres de la guerre, ou le goût des transmigrations, les avoient fait retirer ailleurs; le nombre même des naturels lui parut diminué

de plus des deux tiers, c'est-à-dire, qu'il en vit beaucoup moins.

Les Anglais abordèrent pour la première fois à cette île au mois d'octobre 1769, et jettèrent l'ancre à une baie à laquelle ils donnèrent le nom de Pauvreté. Plusieurs des naturels se présentèrent à bord, pour y vendre des pagayes, des nattes ou étoffes du pays, et on leur fit quelques présens dont ils parurent satisfaits; sans doute qu'ils avoient déjà vu des vaisseaux européens. Le lendemain quatre grandes pyrogues remplies d'hommes armés, s'approchèrent et défièrent les navigateurs. Comme on ne répondit à leurs menaces que par un profond mépris, ils saisirent leurs armes et commencèrent l'attaque. Un coup de fusil tiré sur eux ne produisit aucun effet, et ils continuèrent à lancer des traits et des pierres; mais à la première décharge d'un canon de quatre chargé à balles, ils se retirèrent précipitamment et en désordre.

Peu après, cent cinquante pyrogues montées par des insulaires tous armés, s'approchèrent des vaisseaux à force de rames; les Anglais pour les convaincre de leurs intentions pacifiques, leur jettèrent plusieurs présens pour les engager à venir à bord faire des échanges : ces invitations furent inutiles ; les Zélandais se

disposèrent à attaquer le vaisseau avec plus de fureur encore que les premiers, ils lancèrent une grêle de pierres et de traits, jusqu'à ce que le premier coup de canon leur fît prendre la fuite.

Ils parurent enfin s'appercevoir de l'inutilité de leurs tentatives; on continua de longer la côte, et on vit sortir de la baie du Faucon, 39 degrés 40 minutes de latitude australe, plusieurs pyrogues de pêcheurs dont on acheta des poissons et des écrevisses de mer, pour du papier et des étoffes d'Otahiti; et bientôt on reconnut qu'il ne falloit pas se fier à leur bonne foi. On convenoit avec eux de ce qu'on leur donneroit pour une certaine quantité de poissons; mais s'ils pouvoient s'emparer des marchandises, avant que d'avoir attaché le poisson à la corde destinée à le monter à bord, ils rioient du défaut de prévoyance, et refusoient hardiment de rien rendre pour les marchandises qu'ils avoient reçues; il falloit acheter de nouveau le poisson au prix d'autres étoffes, et ils ne paroissoient pas sentir qu'il y eût de la honte ou de l'injustice dans leurs friponneries. Toutes les menaces qu'on leur fit, furent inutiles, et rien ne put les déterminer à une conduite plus honnête; il paroît même qu'ils ne cherchoient qu'à occuper l'attention des gens du vaisseau

pour les surprendre ; car, tandis qu'ils vendoient leur poisson, ils furent joints par d'autres pyrogues montées par des Indiens armés qui firent plusieurs tentatives pour y faire entrer ceux qui traitoient avec les pêcheurs.

Le Taïtien Tiato qui suivoit le chef Tupia embarqué sur l'escadre de Cook, s'étant approché d'eux sans défiance, ils s'en saisirent et s'enfuirent à force de rames vers le rivage; plusieurs coups de fusil les obligèrent à se couvrir de leurs manteaux faits de nattes très-épaisses, et un d'eux se voyant couché en joue, se mit sous son filet en plusieurs doubles pour intercepter la balle. La plupart des Indiens qui montoient la pyrogue qui emmenoit Tiato, ayant été blessés, il se dégagea de leurs mains et sauta dans l'eau; comme il gagnoit le vaisseau à la nage, une pyrogue se mit à sa poursuite, et l'auroit repris avant qu'il n'eût rejoint le bord, sans la décharge d'un canon de quatre qui la fit retirer. Un canot mis à la mer reprit Tiato épuisé de fatigues, et peut-être de la frayeur dont il avoit été saisi; car peu après, on ne douta plus que les Zélandais ne fussent antropophages, et probablement, ils eussent traité le Taïtien comme leur ennemi; ils l'eussent assommé et dévoré.

Cependant ils ne se montrèrent pas tous aussi

féroces et aussi mal intentionnés; quelques jours après, les vaisseaux étant à la baie de Tégadoo, par 38 degrés 11 minutes de latitude, ils furent accostés par une pyrogue montée de cinq Indiens, qui firent entendre aux Anglais qu'ils desiroient passer la nuit à bord; ils y furent reçus volontiers, et traités de la manière qu'on crut devoir leur être plus agréable. Rien n'annonçoit en eux l'embarras et la timidité, que l'on s'attend à trouver dans des sauvages ignorans et grossiers; ils se conduisirent avec autant d'aisance que de liberté, prenant sans façon tout ce qu'ils voyoient manger aux Anglais, sans qu'on leur en présentât; ils n'auroient pas montré plus de confiance en l'amitié des navigateurs et leur hospitalité, s'ils en eussent fait une longue expérience. Deux d'entr'eux étoient de très-beaux hommes, d'une taille bien proportionnée et parfaitement conformés; les traits fins et délicats de leur visage, auroient fait honneur à leurs plus belles femmes. On les renvoya le lendemain comblés de présens. Ils quittèrent à regret; ils auroient encore voulu passer la journée à bord, mais on leur fit entendre que le vaisseau s'éloignant toujours, ils auroient peine à regagner leurs habitations.

Les vaisseaux s'arrêtèrent à quelque distance de cette baie; une partie des gens de l'équipage prit

prit terre : les naturels s'y montrèrent affables et hospitaliers, et même si doux qu'ils ne ressembloient en rien aux premiers que l'on avoit vus; on tira une ligne autour de la place destinée à faire de l'eau, qu'on leur défendit de passer, et ils obéirent exactement : plusieurs de leurs huttes étoient contiguës, et environnées de clôtures pour intercepter l'action des vents : on y vit des échafauds élevés sous des hangards destinés à faire sécher les poissons; ils parurent avoir en abondance des écrevisses de mer; les vallées adjacentes assez unies, étoient partagées en portions de terreins qui paroissoient cultivés avec soin; des patates douces dont les habitans recueillent beaucoup, occupent la plus grande partie de ces plantations, ainsi que les arbustes dont l'écorce fournit la matière qu'ils emploient à la fabrique de leurs étoffes. Quelques-uns de ces insulaires étoient enveloppés de manteaux de ces étoffes, et suivis de chiens d'une grande taille, à oreilles courtes et droites; ils les élèvent et les multiplient pour s'en nourrir. Plusieurs de leurs femmes n'avoient d'autres vêtemens qu'une pagne tissue de racines minces que la mer laisse sur ses bords; la chasteté ne parut pas être en grand honneur parmi elles; plusieurs venoient journellement dans l'enceinte de l'aiguade, et

traitoient de leurs faveurs avec les gens de l'équipage à des conditions peu onéreuses.

Par-tout où les Anglais allèrent reconnoître cette partie de l'île, et où ils trouvèrent des habitations, ils y furent reçus, avec tous les témoignages de la bienveillance la plus sincère. Un officier arriva près d'une hutte isolée : une vieille femme en sortit et l'invita à y entrer; il y vit une douzaine de personnes assises à un repas d'écrevisses de mer et de patates. Les bonnes gens le pressèrent de s'asseoir et de manger avec eux. Après le repas il leur fit quelques petits présens de morceaux d'étoffe et de cloux, qu'ils acceptèrent avec joie, et ils lui présentèrent une jeune et jolie fille qui devoit acquitter plus particulièrement les devoirs de la reconnoissance et de l'hospitalité. Peu après un vieillard et deux femmes entrèrent; ils saluèrent toute la compagnie avec beaucoup de gravité : ce salut consiste à s'approcher l'un de l'autre assez près, pour se joindre doucement le bout du nez, ce que l'on pourroit prendre ailleurs pour un baiser. L'officier, en prenant congé de ses hôtes, voulut se conformer aux usages reçus, et fit agréablement la ronde de tous les nez; attention qui fit un extrême plaisir à tous les naturels. Ils lui donnèrent un guide pour le reconduire par un chemin plus commode que celui qu'il avoit

pris d'abord; par-tout où il se rencontroit des ruisseaux ou des fossés pleins d'eau, pratiqués en grand nombre dans la campagne pour en arroser les terres, l'indien prenoit l'officier sur ses épaules pour les traverser, et se montroit disposé à le transporter pendant tout le chemin.

Tous ces insulaires ne se ressembloient pas; peu après plusieurs pyrogues montées par une centaine d'Indiens armés, s'approchèrent du vaisseau. Un de leurs chefs, placé sur la plus grande pyrogue, adressa aux Anglais un discours fort long, après lequel il les défia au combat. Voyant que l'on ne répondoit à ces menaces que par des offres de traiter avec eux, ils s'approchèrent plus près du bord; l'orateur prit alors une pierre et la jetta doucement contre le vaisseau; c'étoit sans doute une déclaration de guerre, car tous se saisirent aussitôt de leurs armes.

Dans ce moment le Taïtien Tupia, qui savoit leur langue, les menaça d'une prompte et entière destruction, s'ils commençoient à attaquer, les assurant que l'on n'avoit aucune intention de leur nuire, qu'on leur demandoit seulement de vendre du poisson. On leur montra en même tems plusieurs pièces d'étoffes de Taïti, dont le desir eut plus d'effet sur eux, que toutes les menaces; car rien ne parois-

soit les moins effrayer que le danger du ressentiment.

Ils s'adoucirent, et on acheta d'eux quantité d'écrevisses de mer et de moules, mais avec économie; car la même pièce d'étoffe que l'on avoit donnée d'abord pour une certaine quantité de poisson, fut divisée en sept ou huit morceaux, pour autant de poisson, et ils le crurent bien payé. Ils coupoient ensuite ce qu'ils recevoient par morceaux de trois ou quatre pouces en quarré, qu'ils attachoient à leurs oreilles. Tandis qu'ils traitoient, un d'eux eut la hardiesse de se saisir d'un paquet de toile, suspendu à une corde pour le mouiller; il le délia à la vue de ceux qui l'observoient, et malgré les soldats de marine qui le menaçoient de tirer sur lui, il le mit dans sa pyrogue, refusa opiniâtrement de le rendre, sans paroître disposé à s'enfuir ou à s'écarter du vaisseau. Deux balles tirées à travers sa pyrogue ne l'intimidèrent point, il se mit seulement en devoir de boucher les trous qu'elles avoient faits. Un coup de fusil chargé à dragées, qu'on lui tira dans le dos, ne l'empêcha pas de continuer son ouvrage; dès que la pyrogue fut réparée, il se retira à quelque distance, et il se mit à éclater de rire avec ceux qui l'accompagnoient, s'applaudissant de l'acquisition qu'ils avoient faite; mais à la décharge d'un

canon de quatre, qui fit siffler les balles sur leurs têtes, ils se dispersèrent et gagnèrent le rivage avec précipitation. Ils ne cessèrent les jours suivans de faire des défis à l'équipage, et de lancer des pierres sur les vaisseaux : les coups de fusil légèrement chargés ne les épouvantoient plus, mais la vue du canon pointé contr'eux les faisoit promptement fuir, quoiqu'ils n'en fussent pas moins opiniâtres dans leurs projets d'attaque.

Un matin au lever du soleil; seize pyrogues montées de cent cinquante Indiens, tous armés de lances et de pierres, se présentèrent dans la résolution de combattre; ils paroissoient vouloir en venir à l'abordage, mais ils ne savoient comment s'y prendre : ils changeoient continuellement de situation, passant de l'avant à l'arrière du vaisseau, et de bas-bord à stribord. Les Anglais observoient leurs mouvemens, en se tenant sur leurs gardes, et en même tems cherchoient à les pacifier par tous les moyens qu'ils imaginoient propres à gagner leur bienveillance; mais ce furent peines perdues; ce que l'on faisoit pour les rendre traitables, servoit à augmenter leur témérité. Au moment où ils saisirent leurs armes pour commencer l'attaque, une légère fusillade les fit renoncer à cette entreprise, et la décharge d'un canon de quatre les détermina à une retraite précipitée.

§. XVII.

Autres détails sur le caractère et les entreprises des Zélandais; forteresses ou places de défense.

D'un jour à l'autre il sembloit que les Anglais eussent affaire à des peuples tout-à-fait différens par leurs procédés et leurs sentimens. Le lendemain de ce projet d'attaque, plusieurs naturels vinrent à bord avec l'apparence des intentions les plus pacifiques; ils apportèrent des poissons en abondance, des étoffes, des armes qu'ils vendirent à des prix modérés; les habitans de la baie se montrèrent affables et hospitaliers; on fit provision de bois et d'eau, et on nettoya le vaisseau, qui en avoit grand besoin. Mais il y eut des mal-entendus, des vivacités de la part des Anglais, qui ne pouvoient qu'irriter une nation en général aussi intraitable. Plusieurs pyrogues chargées de fruits et d'autres marchandises vinrent à bord dans le dessein de faire des échanges. L'officier qui commandoit alors voulant les encourager à commencer, développa devant eux une grande pièce d'étoffe d'Otahiti, plus belle que tout ce qu'on leur avoit fait voir dans ce genre. Sans doute que les Indiens ne comprirent pas son intention, ils ne pensèrent

qu'à la lui enlever, et ils firent signe à un jeune homme de leur troupe de mettre en œuvre toutes les ruses dont il étoit capable pour s'en emparer. Ce jeune Indien, actif et dispos, vint se placer près de la pièce d'étoffe, et la prenant entre ses mains, comme s'il eût voulu l'examiner, il la détacha de la corde pour l'enlever. L'officier qui s'en apperçut, outré de voir que, malgré les prévenances et son affabilité, les insulaires ne cherchoient qu'à faire des friponneries, étendit roide mort le voleur, d'un coup de fusil. Cet accident fit fuir tous les habitans de la côte, et il se passa plusieurs jours, sans pouvoir renouer aucun commerce avec eux. On blâma la vivacité de l'officier; si l'on eût puni avec la même sévérité toutes les injustices que les Zélandais avec lesquels on eut quelque commerce tentèrent de commettre, il auroit fallu en détruire la race; car il n'y a peut-être aucune nation sur la terre plus brutale, et qui ait le moins d'idée des notions les plus communes de la justice, et de ce que les hommes se doivent les uns aux autres. Dans plusieurs occasions, après avoir reçu les présens qu'on leur faisoit, ils en témoignoient leur reconnoissance, en faisant pleuvoir sur le vaisseau des grêles de pierres, et on ne pouvoit les éloigner qu'à coups de fusil: à force d'examiner le vaisseau et de tourner

autour, ils imaginèrent que s'ils pouvoient en enlever l'ancre, il viendroit de lui-même s'échouer sur le rivage, et qu'alors ils s'en rendroient aisément les maîtres. On tira sur les plus ardens à suivre ce projet, on en blessa quelques-uns, et le canon fit fuir le plus grand nombre; d'autres se rapprochèrent du vaisseau, proposant de négocier à l'amiable; mais il n'eût pas été prudent de s'y fier.... On a parlé plus haut, du danger auquel fut exposé le capitaine Cook, lorsqu'étant descendu à terre avec quelques officiers et soldats, ils furent tous investis par une troupe d'insulaires qui étoient au moment de les assommer, si l'on ne se fût apperçu du vaisseau, du danger qu'ils couroient, et si le bruit du canon et les balles qui sifflèrent au-dessus de la tête des sauvages ne les eussent assez effrayés pour les faire fuir.

Peu de temps après on descendit sur la rive occidentale de la baie où le vaisseau étoit amarré, on y trouva de l'eau excellente et du céleri en abondance; les Anglais jettèrent leurs filets à la mer sans rien prendre, quoique dans le même temps les Indiens fissent la meilleure pêche, parce qu'ils étoient attentifs à saisir le moment où le poisson s'approchoit de la côte, et que leurs filets étoient plus larges et plus hauts; ils apportèrent leurs poissons pour en commercer

de la manière la plus amicale, et peut-être étoient-ce les mêmes, qui avoient été au moment d'assommer le capitaine et sa suite. On ne pouvoit s'y fier; car quoique les Anglais eussent déjà passé plus de deux mois dans ces parages, ils ne purent espérer de changer leurs dispositions. Un jour que le vaisseau étoit entraîné à la côte par la marée, qui étoit très-forte, le rivage fut aussitôt bordé par une foule d'Indiens qui, à la vue du danger qu'il couroit, poussoient des cris de joie, montroient leurs armes d'un air menaçant, et regardoient déjà les navigateurs et leurs possessions, comme une proie qui ne pouvoit leur échapper. Cette situation désespérée dura peu, une brise de terre et le jusant se réunirent pour éloigner le vaisseau de la côte et le mettre au large.

Dans les différentes stations que firent les Anglais sur les côtes, ils virent constamment les naturels mettre leurs pyrogues en mer, et prendre les armes pour les attaquer; et ils furent obligés d'être sans cesse sur leurs gardes pour éviter toute surprise. A tout moment des insulaires se présentoient pour faire des échanges, et d'ordinaire, après avoir reçu le prix de leurs denrées, ils se retiroient sans rien livrer; on croyoit les corriger à coups de fusil, et ils ne s'en effrayoient pas; ils étoient toujours égale-

ment infidèles et injustes dans le commerce. Si quelques-uns d'eux mettoient en avant plus de douceur et d'aménité, c'étoit pour séduire et donner occasion aux autres de tromper et de voler. Ils étoient toujours disposés à agir de violence contre ceux de l'équipage qui se trouvoient à leur portée, sans prévoir qu'ils seroient promptement secourus et vengés.

Cook étant descendu sur une plage où plusieurs Indiens étoient occupés à la pêche, découvrit dans des paniers qui étoient sur leurs pyrogues, plusieurs membres de corps humains qui avoient été rôtis; on ne pouvoit douter qu'ils n'en eussent mangé, les vestiges de leurs dents étoient marqués en plusieurs endroits qu'ils avoient rongés; ce fut pour les Anglais une démonstration certaine que les Zélandais étoient antropophages, ainsi qu'ils en avoient la réputation. On s'informa d'où ils avoient eu toute cette chair humaine, et ils répondirent que quelques jours auparavant, une pyrogue d'un district étranger, montée par dix hommes et deux femmes, avoit été jettée dans leur baie par la tempête, qu'ils les avoient tous tués, à l'exception d'une femme, qui s'étoit noyée, en voulant se sauver à la nage, et qu'ensuite ils s'en étoient partagé les corps, assurant qu'ils ne mangeoient que leurs ennemis. Ils n'imaginoient pas que cet

usage eût rien d'atroce ou de criminel, ils en parloient comme d'une coutume que le droit et la raison autorisent. Ces peuples pensent peut-être comme un célèbre philosophe de nos jours, qu'il vaut autant manger ses ennemis, que de les laisser dévorer par les corbeaux ou les loups, sur lesquels les vainqueurs doivent sans doute avoir la préférence. Toute l'humanité est intéressée à former les vœux les plus sincères, pour que pareille morale ne s'établisse pas chez les grandes nations civilisées, si souvent armées les unes contre les autres, et dont les guerres sont si meurtrières et si destructives. Que deviendroit le genre humain, si des guerriers barbares imaginoient trouver dans la chair d'un ennemi tombé sous leurs coups, un restaurant propre à rétablir leurs forces épuisées par de longues fatigues ou par le défaut de subsistances! On ne peut donc révoquer en doute qu'il n'y ait plusieurs nations antropophages : il est prouvé que toutes celles du grand Archipel oriental le sont, et comme elles sont perpétuellement en guerre les unes contre les autres, elles ont sans cesse les occasions de s'entre-dévorer; ainsi elles conservent le goût de manger de la chair humaine, qui, dans les circonstances, est pour elles un régal exquis.

Les Zélandais virent un Anglais prendre un

bras rôti qu'il examinoit, et croyant, que tous étoient curieux d'un pareil mets, ils lui promirent et à ceux de sa compagnie de leur réserver pour le jour suivant une tête qui étoit déjà rôtie, s'ils vouloient se rendre à leur habitation ou l'envoyer chercher. C'est ainsi que les différentes tribus de cette île, presque toujours en guerre les unes contre les autres, s'anéantissent et se dévorent. Les Anglais remarquèrent plusieurs huttes dont les habitans avoient pris la fuite, ou avoient été exterminés depuis quelques années, à en juger par la quantité d'herbes et même d'arbustes qui s'étoient élevés autour et au-dedans des cabanes.

N'a-t-on pas vu, à la honte de la civilisation, des sciences, de la religion même, le même spectacle d'horreur, dans la plupart des régions voisines de la Hongrie, si horriblement dévastées par les terribles Ottomans? Aucune guerre de ces derniers temps n'a dû paroître aussi cruelle; mais l'ambition, la gloire de quelques succès, le desir de se venger la conseilloient. A-t-elle rempli l'objet de ses passions? n'a-t-elle pas trompé les vœux de l'ambition? n'a-t-elle pas trahi les intérêts de la politique? « Les plus grands conquérans de la terre, disoit le dauphin, père de Louis XVI, sont bien au-dessous des rois pacifiques, justes et humains :

et il est bien plus beau d'être les délices du monde que d'en être la terreur. Un prince qui entreprend une guerre uniquement pour sa gloire personnelle, est également en horreur à Dieu et aux hommes.... » Qu'il est grand à tous les yeux, ce guerrier couronné par les mains de la victoire, qui présente toujours à son ennemi la branche d'olivier, en cueillant des lauriers immortels!

Tandis que les Anglais conversoient avec ces antropophages, ils virent que l'on faisoit cuire quelques viandes dans un four creusé en terre comme ceux des îles de la Société; on leur demanda ce que c'étoit, ils dirent que c'étoit un jeune chien, ce qui se trouva vrai, car on découvrit le four pour voir ce qu'il contenoit, et le poil ainsi que les entrailles du chien étoient auprès du four. Ils apperçurent aussi le corps d'une femme morte qui flottoit sur l'eau; ils crurent d'abord que c'étoit celui de la femme qui avoit tenté de se soustraire au dernier massacre, mais un Indien qui dans ce moment s'approcha du rivage, fit entendre que c'étoit celui de sa sœur qui n'étoit morte que depuis quelques heures, et qu'il avoit jettée dans l'eau selon la coutume de la tribu, et qui paroît particulière aux habitans du voisinage de cette baie.

Les Anglais trouvèrent dans différentes parties de la Nouvelle-Zélande, des villages aban-

fossé est de pieux enfoncés en terre, mais inclinés du côté de la forteresse, position qui d'abord semble être favorable aux assiégeans : sur la remarque qui en fut faite à un des chefs du pays, il dit aux Anglais qu'ils se trompoient à cet égard, observant que si les pieux étoient tournés du côté de la campagne, cette inclinaison donneroit aux assaillans la facilité de s'en approcher, et de se mettre sous leurs pointes à couvert des traits des assiégés; qu'il seroit très-difficile, même impossible, de les en déloger, et qu'à l'abri de ces pieux ils pourroient se creuser un passage souterrain pour s'introduire dans la forteresse.

Ces places ainsi fortifiées auxquelles les naturels donnent le nom d'hippa, ne sont jamais prises par force, ainsi que l'assura le chef; on ne parvient à s'en emparer que lorsque l'ennemi s'est rendu maître de la campagne, il convertit ordinairement le siége de la place en un blocus; il intercepte au dehors toute communication avec les assiégés qui, ne recevant plus de subsistances, sont exposés à éprouver toutes les horreurs de la famine, et enfin à mourir de faim, ou à sortir de la place, pour tenter le sort des armes. Alors une victoire décisive occasionne la destruction entière du district que le vainqueur vient habiter, et tous ceux

ceux qui sont tués ou faits prisonniers sont mangés par leurs ennemis.

Ainsi ces peuples sauvages et barbares ont une sorte de tactique que l'expérience leur a donnée; et on voit comment après les travaux de leurs guerres, ils réparent leurs forces épuisées, par l'horrible restaurant qu'ils trouvent dans le corps de leurs ennemis vaincus. Est-ce après une longue dépravation de la nature humaine que cette coutume atroce s'est introduite parmi ces insulaires? On ne peut imaginer qu'à l'origine des sociétés l'homme n'ait éprouvé aucune répugnance à la vue d'une subsistance prise dans le corps de son semblable. Si presque tous les naturels des îles de la mer du Sud s'abandonnent à cet excès, on est porté à présumer que, dans leurs expéditions guerrières, manquant de provision, et pressés par la faim, quelques uns d'eux dévorèrent avidement les membres d'un ennemi tué dans le combat, et que n'en ayant pas été incommodés, ils s'accoutumèrent à regarder comme droit du vainqueur de se nourrir de la chair de son ennemi.

Telles sont les premières connoissances que les Anglais prirent des mœurs et des usages de la Nouvelle-Zélande, dans un séjour de près de six mois qu'ils firent à différentes relâches autour de cette île, dont ils estiment la lon-

gueur du sud au nord, à près de trois cents lieues.

§. XVIII.

Nouvelles observations faites dans d'autres voyages à la Nouvelle-Zélande.

Les navigateurs Anglais ne s'en sont pas tenus à la première vue de la Nouvelle-Zélande dont nous venons de parler, ils sont revenus à différentes fois, et leurs observations nous apprennent que le caractère dominant des insulaires, est l'impatience, la brutalité, et surtout une inclination invincible à se venger de tout homme qu'ils regardent comme leur ennemi, ou qu'ils ont quelque raison de redouter. Les inquiétudes, suite de la crainte, sont insupportables à ces peuples aussi braves que féroces, et qui se considèrent comme indépendans de toute autre puissance que celle qui est attachée à la force soutenue de l'intrépidité; cependant on a cru reconnoître que la nation est hospitalière, généreuse et assez franche; ainsi on retrouve en elle des vestiges encore respectables des loix primitives de la nature, qui forment les liens de sa société.

Malgré les violences meurtrières auxquelles ces insulaires se portent les uns contre les autres, et sur-tout contre les étrangers, ainsi que

l'ont éprouvé les navigateurs des différentes nations de l'Europe qui ont abordé dans ces parages, et qui se sont laissé surprendre par trop de confiance, on ne peut pas dire qu'ils soient essentiellement méchans et perfides : ils ne se vengent que lorsqu'ils se croient outragés, et comme tous les sauvages ils mettent alors autant de circonspection que de finesse dans leurs entreprises. S'ils sont voleurs, c'est par l'idée qu'ils ont d'une propriété générale, qu'ils croient devoir rendre tout commun entre les hommes; car c'est ainsi qu'ils en agissent entr'eux : de nouvelles observations sur leur conduite en diverses circonstances nous les feront encore mieux connoître.

Quelques pyrogues montées par des naturels vinrent voir les Anglais, afin de les engager à apporter du poisson et d'autres provisions fraîches; on leur fit quelques présens qui leur plurent. Un des volontaires de l'équipage appercevant quelque chose d'enveloppé avec soin, fut curieux d'examiner ce que c'étoit, et il vit la tête d'un homme tué depuis peu. Les Zélandais craignirent qu'on ne voulût la leur enlever; celui à qui elle sembloit appartenir témoigna beaucoup de frayeur; peut-être connoissoient-ils l'aversion des Européens pour cet excès de barbarie; aussi les naturels prirent-ils les plus grandes précau-

tions pour cacher cette tête, se la passant des uns aux autres, et tâchant par leurs signes de persuader qu'ils ne l'avoient plus, quoiqu'on l'eût vue quelques minutes auparavant; on remarquera dans cette conduite une sorte de simplicité qui annonce que ces sauvages ne se déguisent rien entr'eux, et qu'en général leurs idées sont peu au-dessus de celles de l'enfance. Ils se retirèrent assez promptement et retournèrent à terre.

Quelque temps après, d'autres Zélandais se rendirent à bord des vaisseaux, on leur demanda leurs noms, et on eut peine à leur faire comprendre par divers signes ce que l'on souhaitoit d'eux, on en vint cependant à bout; et ils prononcèrent des mots formés d'un singulier mélange de gutturales et de voyelles; le plus âgé s'appelloit Towahanga, les autres Kotugha'a, Koghoa, Khoaa, Kollach et Taywahérua. Ce dernier, jeune homme de douze à quatorze ans, paroissoit le plus vif et le plus intelligent de tous. Il mangea avec férocité d'un pâté de cormorans, dont il préféroit la croûte à la viande; on lui offrit du vin de Madère dont il but plus d'un verre en faisant des contorsions; on lui donna ensuite du vin doux du Cap, qui fut plus de son goût; il lécha beaucoup ses lèvres et il en demanda un second verre : il le

but, ses esprits animaux se mirent en mouvement, il babilloit avec une volubilité prodigieuse, il cabrioloit dans les chambres du vaisseau; il vouloit qu'on lui donnât la couverture du bateau du capitaine, et il fut très-affligé qu'on la lui refusât; il demanda ensuite une des bouteilles vides, qu'on ne voulut pas lui donner, et il sortit très-faché. Appercevant sur le pont quelques domestiques qui plioient du linge, il saisit une nape; comme on la lui arrachoit, sa colère s'enflamma, il frappoit du pied, faisoit des menaces, gromeloit, et il devint de si mauvaise humeur qu'il ne lui plut pas d'ouvrir davantage la bouche. La conduite de ce jeune homme faisoit connoître le caractère impatient de ces peuples, dont on auroit encore mieux jugé si l'on eût pu comprendre ce dont il menaçoit. On voit par cette épreuve l'effet qu'auroient les liqueurs fortes sur cette nation, qui heureusement ne connoît aucune de ces boissons enivrantes qui la rendoient encore plus farouche et plus indomptable. Ce jeune homme laissoit paroître dans son ivresse le goût qu'ont toutes les nations sauvages pour les effets venant de l'Europe. Se trouvant à bord des vaisseaux, ses camarades volèrent dans d'autres occasions et cachèrent tout ce qui tomboit sous leurs mains; on découvrit qu'ils se passoient de l'un à l'autre

un grand poudrier de quatre heures, une lampe, des mouchoirs, des couteaux. On chassa ignominieusement ces voleurs, et on ne leur permit plus de rentrer sur les vaisseaux : la honte ou plutôt le dépit de n'avoir pas réussi dans leurs vols, sembloit redoubler leur colère ; l'un d'eux fit des menaces et des gestes très-insolens, de sa pyrogue : il n'est pas douteux que s'ils eussent pu enlever de force ce qu'ils desiroient si ardemment, ils ne l'eussent fait, même en massacrant les Anglais qui s'y opposoient. On ne voit pas que Cook ait osé exercer sur ces Zélandais, cet empire tyrannique et souvent cruel qu'il affecta par la suite sur tous les insulaires qui firent quelques vols : redoutoit-il ceux-ci ? ou son caractère n'étoit-il pas monté à ce degré de sévérité qui le conduisit à la mort tragique qui termina sa carrière brillante ?

Quelques-uns des Zélandais plus doux et plus avisés que les autres, vinrent s'établir sur la grève, vis-à-vis des vaisseaux ; et s'y occupèrent à la pêche pour fournir du poisson dont ils recevoient en échange quelques couteaux, des clous, des grains de verre, et d'autres petites quincailleries, dont ils étoient si curieux qu'ils se relayoient sans cesse à la pêche pour en apporter tout de suite le produit et en recevoir le paiement ; la plupart même vendi-

rent leurs armes, leurs vêtemens, ne conservant que la petite pagne autour des reins, et jusqu'à leurs outils, quoiqu'ils ne pussent les remplacer qu'avec beaucoup de temps et de travail.

Ils fournissoient du poisson au plus bas prix : l'habitude de la pêche leur donnoit une grande supériorité sur les Anglais; quoique leurs filets fussent plus simples, ils prenoient de très-grosses pièces, tandis que les Anglais n'en pouvoient attraper que des petites; ce qui porte à croire qu'ils ont des appâts immanquables pour attirer les poissons, secret qu'ils n'ont jamais voulu communiquer aux Européens.

Le poisson fait toute leur nourriture en été, ils en trouvent une quantité prodigieuse dans le canal qui sépare les deux îles; l'hiver ils se retirent au nord, et vivent de racines et d'autres fruits de la terre que leur fournissent les habitans de l'île septentrionale. Dans cette saison ils se mettent aux gages des cultivateurs établis dans l'intérieur des terres ou des constructeurs de pyrogues; c'est encore dans cette saison qu'ils fabriquent les étoffes dont ils se couvrent. Ils y emploient une plante fort soyeuse, tissue de manière que les fils qui servent de chaîne, sont à environ trois lignes de distance les uns des autres; les bords en sont

brodés et ornés de franges de poils de chien ; les dessins de cette broderie sont des figures bizarres nuancées de brun et de noir. L'habit est une tunique ou manteau attaché sur les épaules avec des cordons, et qui descend jusqu'à la chûte des reins. Les pagnes ou ceintures dont ils couvrent les parties naturelles sont tissues des brins d'une herbe très-forte.

Il est vraisemblable que les habitans de la partie australe sont plus exercés et plus habiles à la pêche que leurs voisins. Les grosses pyrogues venant du nord, et dont quelques-unes étoient montées de quatre-vingt-dix à cent personnes, n'apportoient jamais de poisson aux Anglais, pour faire des échanges ; elles étoient chargées de différentes étoffes du pays, d'instrumens de bois, de matières destinées à leurs manufactures, de plusieurs ornemens fabriqués d'une pierre verte taillée de diverses manières. Quelques-uns représentoient une figure humaine contournée et ramassée, dans la tête de laquelle on avoit inséré deux yeux monstrueux de nacre de perle ou d'autres coquillages. Les hommes et les femmes portoient presque tous une de ces petites figures suspendue sur leur poitrine ; ils lui donnent le nom de Tée-ghée ; c'est sans doute pour eux une espèce de talisman ; leur poitrine étoit décorée de plusieurs colliers de dents hu-

maines, joints au Tée-ghée, et qu'ils échangèrent volontiers contre des outils de fer ou de la verroterie; ils préféroient les chemises, et surtout les bouteilles, à tout autre article de commerce, parce qu'ils n'ont d'autre vase pour contenir les liquides que des petites calebasses ou gourdes qui ne croissent que dans l'île du Nord, et qui sont fort rares pour les habitans de la partie Australe.

Parmi des pyrogues de différentes grandeurs, trois avoient des voiles, c'est-à-dire, des nattes triangulaires attachées au mat, et à une vergue, et qui, formant un angle aigu avec le pied du mat, se plioient facilement. Il y avoit dans ces pyrogues un grand nombre de chiens que les naturels paroissoient aimer beaucoup, et qu'ils tenoient attachés par le milieu du ventre; ces chiens sont à longs poils, avec des oreilles droites et pointues; ils ressemblent beaucoup au chien de berger. Ils sont de différentes couleurs, tachetés, ou tout noirs et blancs. Ils sont nourris des mêmes alimens que leurs maîtres, qui ensuite les tuent, pour manger leur chair et se revêtir de leurs fourrures. Les officiers du vaisseau emmenèrent un grand chien noir de cette espèce, qu'ils tuèrent, et dont ils envoyèrent la moitié au capitaine Cook. On en mangea à dîner une cuisse rôtie, dont la

saveur et le goût parurent les mêmes que ceux du mouton.

Le rédacteur du voyage de Cook dit à ce sujet, que dans les climats froids, où l'on prend tant de nourritures animales, où les hommes sont naturellement carnivores, où l'usage de la viande paroît nécessaire à la conservation de la santé et de la force, il est étonnant que l'on ait une aversion judaïque pour la chair du chien, tandis que par-tout on mange avec goût du cochon, le plus sale des quadrupèdes : il auroit pu ajouter qu'à la Chine on tue les chiens, et on en fait la pièce principale des festins de famille; plusieurs nations grossières et barbares du Nord de l'Asie, en usent de même. On a assez généralement la même aversion pour se nourrir des chats ; quoique pour le goût et la qualité de la chair, ils ressemblent beaucoup aux lapins domestiques, dont il se fait une si grande consommation, sur-tout à Paris. Il est commun dans les provinces méridionales de la France et en Espagne, de manger les chats : ailleurs ce seroit une ressource pour le pauvre peuple, et un chat ne mérite pas autant d'attachement qu'un chien.

L'instinct éclairé que l'on remarque dans les chiens, cet attachement fidèle à leurs maîtres donne de la répugnance à les tuer et à les man-

ger; mais c'est aux soins que l'on en prend, à l'éducation qu'on leur donne, auxcaresses qu'on leur fait, qu'ils doivent l'heureux développement de ces qualités naturelles; quantité d'animaux domestiques seroient susceptibles de la même culture : ce qui rend les chiens plus intéressans, c'est que, quoique constamment maltraités par des maîtres durs, ils ne les aiment pas moins; j'en ai vu que ces mauvais traitemens avoient tellement intimidés, qu'ils trembloient même sous la main qui les caressoit, et ils n'en étoient pas moins fidèles à leur maître.

A la Nouvelle-Zélande, suivant les relations des premiers voyages à la mer du Sud, les chiens sont les animaux les plus tristes et les plus stupides; on les a trouvés de même au nord-ouest de l'Amérique; ils ne paroissent pas avoir plus de sagacité que les moutons, on ne les a jamais entendu aboyer, mais ils ne sont pas méchans. A la Nouvelle-Zélande, on les nourrit de poissons : dans les îles de la mer du Sud, situées entre les tropiques, ils mangent des végétaux. Ces alimens peuvent avoir contribué à changer leur caractère, et l'éducation qu'ils reçoivent a dénaturé leur instinct si aimable dans ceux que nous avons. En Zélande, ils partagent les restes des repas de leurs maîtres,

ils rongent les os des autres chiens, et ils sont dès leur naissance de véritables cannibales. Les Anglais avoient à bord un de ces petits chiens qui, avant qu'on ne le leur vendît, n'avoit encore rien pris que le lait de la mère; cependant il dévora avec avidité une partie de la chair et des os du chien qu'ils avoient mangé à dîner, tandis que plusieurs autres de race européenne qui avoient été embarqués au Cap, s'éloignèrent de ces restes sans vouloir en goûter. Il se jetta aussi sur un petit chien qui venoit de naître d'une bassette, et qui étoit mort; il le dévora avec avidité. Ce n'étoit pas sur le vaisseau qu'il avoit pris l'habitude de manger des animaux de son espèce, encore moins de la chair humaine; et on observa qu'un matelot qui s'étoit coupé le doigt, l'ayant présenté à ce chien, il le lécha d'abord, le mordit ensuite, et l'auroit dévoré, si on l'eût laissé faire.

§. XIX.

Suite de la description des usages, figure et caractère des Zélandais, et de quelques-uns plus remarquables; musique, chants et instrumens.

La stature des Zélandais de l'île Nord, est la même que celle des naturels de la baie de Dusky, leurs traits sont un peu sauvages mais assez réguliers; le teint brun, les cheveux touffus, la barbe noire et frisée, la taille quoique moyenne annonce de la force, les jambes et les cuisses sont minces, et les genoux trop gros. En général ils ont beaucoup de physionomie, sur-tout les vieillards qui portent une chevelure blanche ou grise; des cheveux extrêmement touffus qui tombent en désordre sur le visage des jeunes gens, semblent ajouter à la férocité de leurs regards. Quelques-uns des chefs arrangent leurs cheveux avec plus de soin, et portent sur leur tête des ornemens ou coëffures formés ou de plumes ou de plantes. La plupart sont remarquables par différentes figures qu'ils se gravent sur le visage et souvent sur les membres : communément ce sont des lignes spirales profondément imprimées, sans doute à dessein de se donner un air plus formi-

dable. On en observa un grand et fort, d'un âge mûr, distingué par des marques très-régulières sur le menton, les joues, le front et le nez, de sorte que sa barbe qui auroit dû être très-épaisse, ne consistoit plus qu'en quelques poils épars. Ce tatouage est ordinairement peint de différentes couleurs, qu'ils rendent encore plus apparent. Ce naturel étoit sans doute un chef d'une valeur et d'une intelligence reconnues; il sembloit avoir quelqu'autorité sur les autres : mais on n'en a vu aucun qui eût une supériorité réelle sur ses compatriotes. Chez ces peuples, comme à Otahiti, c'est une parure de se peindre les fesses de couleur bleue, qu'ils introduisent sous l'épiderme après l'avoir piquée, et ils en forment des lignes spirales.

Leurs vêtemens ordinaires sont faits, comme nous l'avons dit, de nattes tissues de fils qu'ils tirent d'écorces d'arbustes et de quelques plantes soyeuses; au lieu d'être entrelacées de plumes, comme le font plusieurs autres insulaires, les plus riches de ceux-ci se contentent de les enrichir de morceaux de peaux de chiens, garnis de leurs poils, qui forment des houpes des quatre côtés : leurs manteaux étoient presque tous fort usés; quand le froid se fait sentir, et que les pluies sont fréquentes, ils attachent autour du cou une couverture ou petit manteau de natte,

qui sert plus à les garantir de l'impression immédiate de l'air, qu'à les échauffer. Il y a des occasions où ils se parent avec plus de soin. Plusieurs pyrogues abordèrent les vaisseaux anglais avec une quantité d'armes et de vêtemens de toute espèce, qu'ils vendirent. Les Zélandais n'avoient pas encore paru avec des habits aussi propres que ceux dont ils étoient couverts dans cette circonstance : leurs cheveux étoient relevés et attachés au haut de la tête, et leurs joues peintes en rouge; ce qui fit ajouter foi à ce que quelques femmes avoient dit la veille, qu'ils venoient de combattre, car ils se parent dans ces occasions le mieux qu'il leur est possible.

La férocité de leur caractère, l'impétuosité de leurs desirs, l'état de guerre habituelle où les différentes tribus sont les unes à l'égard des autres, faisoit craindre au capitaine Cook que la présence de ses vaisseaux n'eût porté ces barbares à quelques violences infames. Les officiers de l'équipage non contens d'acheter les haches de pierre et de bataille, les massues, les assommoirs, les étoffes du pays, les pierres vertes et les hameçons qu'on leur apportoit, en demandoient toujours davantage, et montroient des pièces d'étoffes si précieuses pour ces insulaires, qu'ils témoignoient la plus grande ardeur de les échanger. Eu égard à ce qu'on con-

noît de leurs mœurs, il y a apparence que dès que cette fantaisie s'est emparée de leur esprit, ils pensent que le moyen le plus court de la satisfaire est d'aller dépouiller leurs voisins de ces marchandises locales recherchées par les étrangers. La quantité d'armes, d'ornemens et d'étoffes qu'ils étalèrent alors, sembloit annoncer qu'ils venoient d'exécuter cet horrible dessein, et il n'avoit pu réussir sans effusion de sang. Quelques officiers qui les avoient visités dans leurs habitations, y avoient vu des os de cuisses humaines dont la chair avoit été enlevée tout récemment. Ce sont ces évènemens cruels qui soutiennent l'état de défiance et d'animosité où les tribus sont les unes contre les autres. Quelques Zélandais qui avoient déjà commercé avec les Anglais, qui avoient en conséquence quelque liaison avec eux, et se trouvoient sur le vaisseau; voyant arriver une double pyrogue montée par vingt ou trente hommes, parurent fort alarmés et dire que c'étoient leurs ennemis; deux d'entr'eux, l'un armé d'une hache de pierre et l'autre d'une pique, montèrent sur la poupe du vaisseau, d'où ils défièrent leurs ennemis par une espèce de bravade; les autres qui étoient à bord se rendirent sur-le-champ à leurs pyrogues, et descendirent à terre, probablement pour aller mettre leurs femmes

et

et leurs enfans en sûreté contre quelque attaque qu'ils redoutoient. Il ne fut pas possible d'engager les deux Indiens qui étoient restés à la poupe, d'appeller les étrangers à côté du vaisseau ; ils étoient, au contraire, irrités des signes d'invitation que leur faisoient les Anglais, ils demandoient qu'on tirât sur eux.

Ceux qui montoient la double pyrogue, ne parûrent faire aucune attention aux naturels qui étoient à bord, non plus qu'à leurs bravades; ils s'avancèrent lentement vers les vaisseaux. Deux hommes d'une belle taille, l'un à l'avant, l'autre à l'arrière de la pyrogue, se levèrent, tandis que les autres restèrent assis. Le premier avoit un manteau noir d'une natte très-serrée, garni de compartimens de peau de chien; il tenoit à la main une plante verte et de temps en temps il proféroit quelques mots : son camarade prononçoit très-haut et d'une manière solemnelle, une longue harangue bien articulée ; il élevoit et abattoit la voix sur tous les tons, à en juger par ses inflexions et ses gestes ; il sembloit tour-à-tour faire des questions, se vanter, défier au combat, vouloir persuader ceux qui l'écoutoient : quelquefois il parloit sur un mode assez bas; il poussoit tout-à-coup des exclamations violentes, ensuite il s'arrêtoit un moment pour reprendre haleine. Quand il eut fini son discours, le capi-

taine l'invita à monter à bord. Il parut indécis et défiant ; mais emporté par son courage naturel, il entra sur le vaisseau et fut suivi de tous ceux qui l'accompagnoient. Ils saluèrent à l'instant les insulaires qui y étoient avant leur arrivée, en appliquant leur nez sur le leur ; ils en firent autant à tous ceux des Anglais qui se trouvèrent sur le gaillard d'arrière.

Ces deux chefs étoient les plus grands des Zélandais que l'on eût vus jusqu'alors ; aucun d'eux ne s'étoit montré avec des habits et une parure aussi recherchés et d'aussi belles armes. Ils étoient couverts de plusieurs manteaux couverts presqu'en entier de peaux de chien, et ils y mettoient d'autant plus de prix, qu'ils les préservoient du froid, qui commençoit à se faire sentir ; c'étoit au mois de juin, temps à-peu-près du solstice d'hiver dans cette latitude australe ; ils avoient d'autres manteaux de fibres d'herbes fines ou d'une espèce de lin, absolument neufs, embellis par d'élégantes bordures, symétriquement teintes en rouge, noir et blanc, et que l'on auroit pris pour l'ouvrage d'un peuple plus civilisé. Ces manteaux sont carrés ; deux des coins se rattachent sur la poitrine avec une épingle d'os de poisson, ou de pierre verte ; une teinture de fine natte lie sur leurs reins la partie inférieure du manteau, qui descend jusqu'au

milieu des cuisses, ou même plus bas que le genou. Ils étoient, malgré cet ajustement recherché, aussi mal-propres que les autres *Zélandais*, et des essaims de vermine couvroient leurs vêtemens. Pour compléter leur parure, outre le tatouage ordinaire, plusieurs s'étoient peint le visage d'ocre rouge détrempée dans l'huile; et les Anglais leur faisoient le plus grand plaisir, en s'amusant à enduire leurs joues avec du vermillon. Tous leurs outils étoient sculptés d'une manière assez élégante, et travaillés avec soin; le tranchant d'une hache qu'ils vendirent étoit d'un beau jaspe verd, et le manche en étoit relevé par une jolie ciselure. Une figure humaine décoroit, comme à l'ordinaire, la proue de leur pyrogue, ses yeux étoient figurés avec de la nacre de perle, et une longue langue sortoit de la bouche, parce qu'ils sont dans l'usage de tirer la langue pour faire défi, et témoigner du mépris à leurs ennemis. Ce sont ces sentimens qui, soutenus d'un courage féroce, rendent leurs petites guerres si destructives: ils se méprisent les uns les autres, et ils comptent tous sur la victoire, qui, cependant, se range presque toujours du parti de ceux qui attaquent. Jamais ils ne temporisent que lorsqu'ils se défient de leurs forces.

On a remarqué que ces peuples ont beaucoup

d'égards pour les vieillards, sans doute à cause de leur expérience, et de l'utilité de leurs conseils; mais les chefs des expéditions sont toujours forts, actifs, dans la fleur de l'âge, et d'une bravoure, ou plutôt d'une férocité éprouvée. Un peuple toujours en état de guerre a besoin de pareils chefs pour l'animer et le diriger dans ses entreprises. Plus on considère le caractère des Zélandais et leur usage de vivre en peuplades séparées, plus ces sortes d'élections paroissent nécessaires à la constitution de leurs sociétés; ils sont persuadés, avec raison, que les qualités qu'ils exigent d'un chef, ne se transmettent pas des pères aux enfans, et peut-être sentent-ils qu'une succession héréditaire deviendroit préjudiciable à l'égalité et à la liberté qu'ils sont si jaloux de conserver.

Ce que l'on a reconnu sur l'espèce d'union sociale qui les a rapprochés les uns des autres; c'est que, quelque nombreuses que soient leurs différentes peuplades, sur-tout celles qui habitent les bords du canal qui sépare les deux îles, elles vivent sans aucune forme régulière de gouvernement. Le chef de chaque tribu ou de chaque famille, paroît jouir de quelque considération, mais qui ne détermine jamais ceux qui devroient lui être subordonnés à une obéissance constante. Ils vivent libres, sans rois, sans tri-

buts, sans loix proprement dites; ils ne respectent que des espèces de prêtres ou de devins qui leur ont persuadé qu'ils conversent avec les morts, et qui par ce moyen font croire aux peuples ce qu'ils jugent à propos, et toujours pour leur intérêt propre. On ne peut donc pas douter que cette nation barbare n'ait au moins une idée confuse de l'immortalité de l'ame; mais comment pense-t-elle qu'elle existe après s'être séparée du corps? c'est ce que l'on n'a pu savoir.

Un chef de réputation parmi les Zélandais, nommé Tringo-Boulicé, se trouvant avec les Anglais, et témoignant vouloir être seul et s'entretenir avec eux, les naturels vinrent de toute part, et s'opposèrent à ce dessein. En vain il voulut les éloigner, il les menaça, il s'emporta même jusqu'à leur jetter des pierres, mais ils n'eurent égard ni à ses paroles, ni à ses actions. Ce défaut de subordination, ce goût dominant pour l'indépendance, doit leur être souvent préjudiciable, et nuire à leurs intérêts; mais tel est en général le caractère dominant de l'homme non civilisé, du barbare; toute entreprise qui a l'air de le contrarier, en développe la brutalité.

Comme les Anglais se retiroient au vaisseau, un des matelots avertit le capitaine qu'il avoit acheté des poissons d'un des naturels sans les avoir payés. Cook l'appella, lui jetta un clou

qui lui restoit, qui tomba sur la grêve à ses pieds. Le Zélandais se croyant offensé et attaqué, ramassa une pierre, qu'il lança de toute sa force dans la chaloupe; heureusement elle ne blessa personne. On le rappella une seconde fois, pour lui montrer le clou; il le prit, en riant de sa pétulance, et parut content de la manière dont on en agissoit avec lui. Les naturels étoient alors rassemblés en grand nombre, et les Anglais trop éloignés du vaisseau pour en être secourus; s'ils eussent employé la violence, elle eût pu leur devenir funeste; car il est probable que la plupart de ces naturels avoient eu part au massacre du capitaine Rouwe et de ses compagnons, que les Anglais ignoroient encore.

Quand on considère toutes les occasions qu'ils donnèrent aux naturels de les attaquer, quand ils débarquoient en petit nombre, dans les cantons les plus peuplés, ou en pénétrant dans le pays sans armes, et souvent malgré les habitans, on est porté à croire que l'on peut se fier à eux lorsqu'on ne les provoque point, et que naturellement ils sont hospitaliers et bienfaisans; mais dès qu'ils se croient insultés, la passion de la vengeance les porte aux actions les plus atroces. S'ils en agissent ainsi, les uns à l'égard des autres, que ne feroient-ils pas avec les Européens, si la crainte des armes à feu, la supé-

riorité de leurs connoissances, leur adresse, et les ressources qu'ils en tirent n'étoient pas redoutées de ces sauvages? La manière la plus sûre de vivre avec eux est donc de leur en imposer par tous les moyens, et de se tenir constamment sur ses gardes contre leurs entreprises. Alors le sentiment de leur propre sûreté, et le desir d'obtenir par échange les marchandises dont ils sont si curieux, les empêche de troubler les Européens, s'ils ne tentent rien que les naturels croient opposé à leur liberté, ou au moins de se concerter pour former un plan d'attaque; on doit donc espérer que de l'honnêteté, un traitement doux et humain, leur feront enfin sentir qu'il n'est pas de leur intérêt d'agir hostilement.

Ils conservent le souvenir des étrangers qui les ont visités, et s'ils reviennent à leur île, ils savent les prévenir de politesses. A la seconde relâche des Anglais à la Nouvelle-Zélande, les naturels vinrent d'eux-mêmes leur apporter du poisson; ils en reconnurent plusieurs, auxquels ils firent l'accueil le plus obligeant, en approchant le nez, suivant l'usage; ils étoient conduits par un petit vieillard, très-actif, dont le visage tatoué en bandes le distinguoit de ses compatriotes, moins défigurés que lui. C'est à ce second voyage, que Cook, accompagné d'une

partie de son équipage, visitant les côtes de l'île Nord, s'arrêta à la baie de Motuara, où il fut honnêtement reçu par le chef et la tribu qui l'habitoit, qui paroissoit composée de quatre-vingt-dix ou cent personnes. Il leur offrit des médailles de cuivre doré, d'environ un pouce trois-quarts de diamètre, que le ministère l'avoit chargé de répandre parmi les nouveaux peuples, comme un monument de son expédition. L'un des côtés de la médaille représente la tête du Roi, avec la légende : *Georges III, Roi de la Grande-Bretagne, de France et d'Irlande;* sur le revers, deux vaisseaux de guerre avec ces mots, *la Résolution et l'Aventure;* à l'exergue, *appareillèrent d'Angleterre au mois de mars* 1772. Peut-être ces médailles répandues chez ces peuples sauvages, comme un objet de curiosité, destiné à conserver le souvenir de l'expédition, deviendront-elles un jour un titre de prise de possession, dont se prévaudra le peuple navigateur et commerçant.

L'établissement qu'il projette de faire à la baie de Botanique dans la Nouvelle-Hollande, ayant pris une certaine consistance, le rendra le dominateur de tout l'Archipel nouvellement découvert, sur-tout si la Colonie se maintient en force, et trouve dans la vaste étendue de l'île des bois et des mines de fer qui favorisent les

moyens de réparer les vaisseaux, ou même d'en construire. Ce qui peut rassurer les autres nations commerçantes sur cette entreprise, c'est que le climat ne paroît pas favorable à la multiplication des hommes. Cependant la baie de Botanique où la Colonie doit s'établir, étant située environ le trente-cinquième degré de latitude australe, et tournée au levant, semble offrir une position favorable aux tempéramens des Européens que l'on y transporte (1).

On a vu de ces insulaires, dont la conduite, les mœurs et l'intelligence étoient fort au-dessus de celles du reste de la nation. Un d'eux, nommé Podéro, qui jouissoit d'une considération marquée parmi ses compatriotes, fit présent à Cook d'un des bâtons de commandement que portent les chefs dans leurs expéditions; il en reçut en échange un habit complet, dont il fut très-glorieux. Ce Zélandais étoit très-bien fait de sa personne, il avoit les manières aisées, son teint seul et son tatouage le distinguoient d'un européen. Il parut qu'il sentoit la supériorité de nos connoissances, de nos arts et manufactures, de notre façon de vivre. Il ne témoigna cependant

(1) Voyez à la fin de ce dernier volume une note relative à ce qui vient d'être dit sur l'établissement des Anglais à la Nouvelle-Hollande.

jamais aucun desir de s'embarquer avec eux : on le lui proposa, mais il préféra, sans hésiter, la vie dure et misérable de ses compatriotes, à tous les avantages dont il voyoit jouir les Européens; peut-être encore craignoit-il la vengeance des Anglais, lorsqu'ils seroient informés du massacre de l'équipage du vaisseau l'*Aventure*, qu'il connoissoit sans doute, et auquel peut-être il avoit eu part. Comme il étoit de très-bonne humeur, ainsi qu'un autre des naturels qui l'accompagnoient, on leur demanda si l'*Aventure* avoit relâché sur ces côtes; ils firent entendre clairement, qu'aussitôt après le départ des Anglais, en 1773, ce vaisseau avoit relâché dans cet endroit pendant dix à douze jours, qu'il étoit parti depuis plus de dix mois, et que ni lui ni aucun autre bâtiment n'avoient échoué sur la côte. Cette assurance calma les craintes que l'on avoit sur son naufrage, sans dissiper les soupçons du désastre qui pouvoit lui être arrivé de la part d'autres Indiens du canal.

Toutes les fois qu'on leur fit quelques questions sur ce sujet, ils répondirent constamment qu'ils n'en avoient aucune connoissance. Quelques jours auparavant un des naturels reçut un soufflet, pour en avoir fait mention à quelqu'un de l'équipage; on n'en fut bien assuré que par l'aveu qu'en fit la jeune Gouwannahé, au

matelot anglais, qu'elle aimoit si tendrement, ainsi que nous le raconterons.

Podéro, quoique chef distingué dans sa nation, ne se croyoit pas déshonoré en apportant aux Anglais du poisson, qu'il leur vendoit; il en reçut une jarre, et ce petit présent le combla de la plus grande satisfaction, tant il est vrai que les jouissances les plus simples sont plutôt la source du bonheur que les desirs insatiables de l'ambition. Tel est l'avantage de l'état de la simple nature.

Ce Podéro étoit gai, on l'entendoit souvent chanter sur le rivage, et même à bord des vaisseaux, ainsi que les autres naturels; leur musique paroissoit plus variée que celle des autres insulaires que l'on connoissoit. Ils avoient vu Tupia le Taïtien, lorsqu'il se disposoit à passer en Europe, ils en conservoient la mémoire; et quand ils surent sa mort, ils composèrent un chant funèbre, dont les paroles, d'une simplicité extrême, étoient l'expression de la douleur.....

Parti, mort, hélas! Tupaïa.

Leur goût pour la musique et leur supériorité en ce genre sur toutes les autres nations barbares, paroissoient au capitaine Cook de fortes preuves de la bonté de leur cœur, peut-

être parce que tout ce qui avoit une teinte de mélancolie, lui plaisoit : ils ont, disoit-il, les passions violentes, mais il seroit absurde de supposer qu'ils se livrent sans motif à des excès de barbarie : nous le pensons comme lui, et nous nous sommes déjà expliqués à ce sujet. Cependant leurs chants, leurs danses, leurs instrumens de musique n'annoncent rien de doux ou de tendre.

Dans une circonstance où plusieurs Zélandais de bonne humeur se trouvoient rassemblés sur le vaisseau, ils donnèrent aux Anglais le spectacle d'une *Heiva* ou danse, sur le gaillard d'arrière; s'étant placés de file ils se dépouillèrent de leurs vêtemens extérieurs; l'un d'eux chanta d'une manière grossière, et les autres accompagnoient les gestes qu'il faisoit; ils étendoient les bras et frappoient alternativement du pied contre terre, avec des contorsions phrénétiques; ils répétoient en chant les dernier mots; on y distinguoit aisément une espèce de mesure, mais on ne pouvoit juger s'il y avoit de la rime, la musique étoit très-sauvage et peu variée.

Ces sortes de plaisirs peuvent donner une idée de la constitution physique des Zélandais. Les fibres de ces corps robustes, doivent être d'une roideur, qui les empêchent de céder à des impressions plus douces. Les secousses les

plus fortes sont nécessaires pour ébranler les organes de ces tempéramens grossiers ; elles sont seules capables de faire naître en eux la sensation du plaisir : ils seroient insensibles à une harmonie douce, à des sons touchans, à des spectacles plus réguliers; il leur faut des chants, des gestes, des mouvemens durs et tranchans. Le goût des plaisirs dominans dans les sociétés, est très-propre à faire connoître les dispositions de l'esprit et le caractère des peuples qui les composent.

Leurs instrumens de musique que l'on a vus, n'annoncent rien d'harmonieux ni d'agréable : telle étoit une trompette ou tube de bois d'environ quatre pieds de long et assez droit, de deux pouces de diamètre à l'embouchure, et de cinq à l'autre extrémité; elle produisoit un braiement sauvage, toujours sur la même note : une autre trompette composée de la coquille appellée la conque de Triton (*murex Tritonis*) montée en bois, sculptée et percée à la pointe où s'applique la bouche, avec laquelle ils excitoient en l'air un mugissement horrible. Les Anglais donnèrent le nom de flûte à un troisième instrument aussi sauvage ; c'étoit un tube creux, plus large dans la partie du milieu, où il y avoit une grande ouverture, outre une seconde et une troisième aux deux extrémités.

Cet instrument ainsi que le premier étoit formé par deux demi-cylindres creux, placés si exactement l'un sur l'autre qu'ils composoient un tube parfait. Il est probable que ces instrumens servent dans leurs guerres à donner le signal du combat, et à porter l'effroi dans le cœur de l'ennemi qu'ils attaquent, par des sons effrayans, qui peuvent encore contribuer à soutenir la féroce résolution des assaillans.

Toute cette musique sauvage est en proportion avec le caractère et la forte constitution des Zélandais; l'intrépidité de leur courage est tellement supérieure à tout ce que l'on en a remarqué chez les autres insulaires, qu'aucun d'eux ne leur est comparable à cet égard. On ne voit pas sans étonnement à quel degré de fureur ils s'élèvent dans les harangues qu'ils prononcent, lorsque dans leurs jeux guerriers ils veulent donner le spectacle d'un combat: il est donc tout naturel que leurs organes durs et peu exercés, aiment les sons rudes et assez forts, pour ébranler leurs fibres qui résisteroient aux mouvemens modérés d'une harmonie douce, qui même y seroient insensibles. Ils sont cependant touchés d'un certain ordre, d'une modulation capable d'agir sur leurs sens, et cet ordre ne peut être que fort simple; par-tout les peuples grossiers, ainsi que les barbares et les

sauvages, ne se plaisent qu'aux airs de mouvement, qu'à ceux dont la cadence est si marquée qu'elle ne peut échapper aux oreilles les plus dures.

Ce que l'on a remarqué avec surprise, c'est que leur langage, à quelque différence près, plus dans la prononciation, que dans les mots, est le même que celui des îles de la Société; les Anglais assurent qu'il y a plus de ressemblance et d'analogie entre ces deux langues que l'on n'en rencontre entre celles de quelques provinces d'Angleterre. On peut donc en conclure que l'une de ces îles a été originairement peuplée par l'autre. Mais de la Nouvelle-Zélande à Otahiti, il n'y a pas moins de six cents lieues; une vaste mer les sépare : ont-ils jamais osé entreprendre de traverser cette grande étendue dans leurs pyrogues qui sont les seuls bâtimens qu'ils aient jamais possédés? N'est-il pas probable que toute cette partie de l'océan a été jadis occupée ou par un continent, ou par une quantité d'îles voisines les unes des autres, qui dès-lors avoient des relations plus faciles, et dont la plupart ont été englouties dans quelque révolution dont la mémoire s'est perdue. Les mers orageuses qui séparent la Nouvelle-Zélande du grand Archipel austral, les bas-fonds, les rochers que l'on rencontre de toute

part, sont les tristes et dangereux vestiges de cette révolution qui a fait disparoître ou un grand continent, ou plusieurs îles.

La Nouvelle-Zélande sous un climat déjà rigoureux, a conservé la barbarie d'origine, que des guerres continuelles de tribu à tribu, et d'une île à l'autre, ont augmentée au point que ce que l'on en connoît ne permet d'en regarder les habitans que comme une espèce d'hommes féroces qu'on tâchera inutilement d'humaniser en les civilisant, et qui finiront toujours par assommer et dévorer ensuite ceux qui les caresseront le plus, dès qu'ils ne s'en défieront pas. Les îles de la Société et des Amis, les Nouvelles-Hébrides dans un climat plus heureux, sous un plus beau ciel, jouissent de la température la plus favorable : un sol constamment fertile offre à l'homme qui l'habite, une nourriture agréable et qui ne lui coûte presque aucune peine à se procurer : les mœurs y ont pris une douceur, une gaieté, un goût pour le plaisir répandus dans toutes les classes de la société. Tels sont les avantages que procure une heureuse position sur le globe et une civilisation déjà avancée, tandis que la Nouvelle-Zélande, très-éloignée de toute autre société, conserve sa barbarie d'origine, que des habitudes cruelles ont portée à un point de férocité

rocité dont l'idée révolte tout homme qui sait ce qu'il doit à son semblable. Ils diffèrent encore des Otahitiens dans quelques usages essentiels, et qui semblent tenir à ce qu'exige le climat. Les Zélandais, loin de pratiquer l'espèce de circoncision pratiquée aux îles de la Société, regardent le prépuce comme une partie si nécessaire, qu'ils en attachent l'extrémité avec une ligature pour couvrir le gland et lui conserver toute sa sensibilité. Ils ne connoissent pas l'usage de l'arc et de la flèche, dont les Anglais leur ont donné la première idée, tandis que les Otahitiens sont les archers les plus adroits du monde. Leurs armes principales sont le *patty-etout*, ou espèce d'assommoir, de bois de fer, armé d'os ou de pierre dure; la hache d'arme, du même bois, ou d'une sorte de jaspe, dont le manche est très-long, et des lances ornées de longues houpes de poil de chien; ces armes annoncent qu'ils ne combattent que de corps à corps, et dès-lors de la façon la plus meurtrière. Ils n'ont aucun vaisseau propre à faire bouillir les viandes et les autres nourritures; ils les font cuire dans des trous ou fours creusés en terre, qu'ils échauffent de même qu'on le fait aux îles de la Société : cette conformité d'usages, sur-tout la ressemblance entière du langage, semble prouver que ces insulaires ac-

tuellement si éloignés les uns des autres, n'ont autrefois formé qu'un même peuple; il seroit difficile que deux peuples qui n'auroient pas la même origine, eussent attaché la même idée aux mêmes termes, conformité qu'ils ne peuvent devoir aux suggestions de la nature, ou à celles de la raison.

§. XX.

Police domestique des familles Zélandaises.

Rien ne prouve mieux la dureté du caractère des Zélandais, que l'éducation qu'ils donnent aux enfans mâles; dès qu'ils ont pris assez de force pour marcher seuls, et qu'ils sont en âge de développer leurs volontés, tout leur semble permis; ils ne souffrent pas qu'on leur résiste. Un petit garçon d'environ six ou sept ans demandoit un morceau de pigeon grillé que sa mère tenoit à la main; comme elle ne le lui accorda pas tout de suite, il prit une grosse pierre qu'il lui jetta à la tête. La femme se mit en colère, et courut pour le châtier; mais dès qu'elle lui eut donné le premier coup, son mari vint avec précipitation, la battit impitoyablement, la renversa par terre, la foula aux pieds, parce qu'elle avoit osé punir un enfant dénaturé. Les gens de l'équipage chargés de remplir les futailles

étoient souvent témoins de pareils traits de cruauté, sur-tout de fils qui frappoient leurs mères, tandis que le père la guettoit, pour la battre elle-même, si elle entreprenoit de se défendre ou de châtier son enfant.

Telle est la police domestique des Zélandais, dont la jeune Gouwannahé (dont nous parlerons dans la suite) fit le détail qui suit, au matelot anglais son amant.

Au moment où les garçons peuvent marcher, le père seul en prend soin, et l'éducation des filles est entièrement confiée à la mère. Celle-ci est réputée criminelle, si elle corrige son fils, lorsqu'une fois il a passé sous la protection immédiate de son père; mais elle se fâche à son tour, si le père se mêle de la conduite de ses filles. Dès leur bas-âge les garçons reçoivent les premières instructions de cet art meurtrier qui fait la principale occupation des pères. On apprend aux enfans des deux sexes à pêcher, à faire des hameçons, des lignes. Les armes et les outils se transmettent des pères aux fils, et toutes les armes enlevées aux ennemis dans quelque combat, se donnent aux jeunes gens. Les femmes sont particulièrement employées à la fabrique des étoffes, dont les deux sexes s'habillent, ou qu'ils donnent en échange des pyrogues qui ne se fabriquent pas chez eux.

Nous remarquerons ici, que ce que nous venons de dire sur la manière dont les Zélandais élèvent leurs enfans mâles, peut contribuer à résoudre la question proposée par la classe de philosophie spéculative de l'Académie de Berlin, pour le prix de l'année 1787.

L'Académie demandoit, « quels sont dans l'état de nature, les fondemens et les bornes de l'autorité des parens sur leurs enfans; s'il y avoit de la différence entre les droits du père et ceux de la mère, et jusqu'à quel point les loix pouvoient étendre et limiter cette autorité »?

L'état de la nature ne s'est peut-être nulle part mieux conservé dans sa simplicité d'origine que dans la société grossière que forment entr'elles les différentes tribus qui peuplent la Nouvelle-Zélande. Ces peuples ne sont pas tout-à-fait sauvages; ils ont des usages de convention, quelques arts, une certaine prévoyance pour se fournir de vivres et de vêtemens, ils cultivent quelques fruits, ils vivent dans un état de guerre habituelle qui tôt ou tard les conduira à quelque civilisation, pour peu qu'ils reconnoissent l'abus de s'entre-détruire et que leurs mœurs s'adoucissent.

Or, dans leur état actuel, il semble que l'on peut fixer le terme des liaisons qui unissent l'enfant au père et le retiennent dans sa dépen-

dance, à celui que la nature semble avoir marqué à tous les animaux. Parmi ces peuples l'enfant ne reste attaché à son père qu'aussi longtemps qu'il en a besoin pour sa propre conservation : sitôt que ce besoin cesse, le lien naturel paroît se dissoudre. Il n'y a point d'être plus libre que le petit Zélandais ; il va, vient, sort, rentre, s'éloigne, se rapproche, sans que son père lui demande ce qu'il a fait : lorsqu'il sait se procurer de la nourriture, il est émancipé et n'a plus rien à apprendre. C'est donc la nature qui veille à la conservation de l'espèce, aucune loi n'y influe pour rien : c'est par instinct que le sauvage n'abandonne pas son enfant, et qu'il a pour lui des soins qu'exige la première éducation ; car il faut avouer qu'il n'est jamais embarrassé des moyens de le soigner et de le nourrir pendant les premiers temps de son enfance ; il est alors à la charge de sa mère qui le porte continuellement avec elle.

Mais les tendres soins du père et de la mère n'inspirent point de reconnoissance ; ils n'exigent ni dépendance ni sujétion ; le sauvage homme fait ne croit rien devoir à son père, et celui-ci n'attend rien de son fils. Dès que l'enfant est en état de pourvoir à ses besoins, le père se croit débarrassé des soins qu'il lui devoit, et tous restent dans une indé-

pendance égale. On a cependant observé que les enfans adultes conservent long-temps le souvenir des attentions du père qui a veillé à leur sûreté, et qui a été leur appui tant qu'ils en ont eu besoin ; l'instinct les ramène toujours à la cabane qui les a vu naître, et ils sont long-temps sans s'en éloigner : lors même qu'ils se croient obligés d'en construire une pour loger la famille dont ils se trouvent les chefs, c'est à côté ou dans le voisinage de celle où ils sont nés, qu'ils s'empressent de l'élever ; ils restent unis volontairement ; c'est ainsi que les familles de la Nouvelle-Zélande se sont séparées les unes des autres, et ont formé à mesure qu'elles se sont augmentées des tribus plus ou moins nombreuses, occupées de leur premier avantage commun, de la conservation de leur liberté, dont le sentiment est la base de leur existence. Le sauvage sans réflexion et par le seul instinct naturel, voit donc dans son enfant mâle, un être qui sera bientôt aussi libre et aussi indépendant qu'il croit l'être, qui veillera à sa propre conservation, qui y rapportera ses premiers soins, et qui sera parfaitement son maître, dès qu'il sera en état de juger des moyens les plus propres à y contribuer. Tel est le principe de toute la conduite morale de l'*Homme de la Nature*. Dans cette espèce de société, les hommes seuls

y sont pour quelque chose, et ils jouissent de cette considération tant qu'ils existent; les sauvages ont la plus haute opinion de la prudence et de l'expérience des pères, et de tous les anciens de leurs familles : lorsqu'ils sont réunis dans leurs cabanes, le vieillard raconte les guerres où il s'est trouvé, les dangers qu'il a courus, les piéges qu'il a évités; ainsi se transmet la tradition des faits les plus intéressans, des évènemens remarquables qui ne s'oublient jamais. Les massacres des navigateurs européens à la Nouvelle-Zélande, la vengeance qu'ils en ont tirée, l'avantage que l'on a eu sur eux en les surprenant, sont devenus le secret de la nation, mais que les pères transmettront à leurs enfans, qu'ils garderont avec autant de discrétion que de fidélité, tant qu'ils existeront dans le même état. Il en est de même de l'explication des phénomènes de la nature; si le vieillard, à l'entrée de la cabane, retrace et indique de la main le cours des astres qui brillent au-dessus de sa tête; s'il a été témoin de quelques révolutions qu'il ait cru annoncées par les signes célestes, et que le même évènement se renouvelle, il est censé l'avoir prédit; on l'admire, on écoute ses conseils avec vénération, et il s'attire un respect général : après sa mort, il est regretté, sa cendre est honorée, on

va jusqu'à l'interroger dans les occasions embarrassantes ; et c'est alors que les devins dont nous avons parlé, et qui ont persuadé au peuple qu'ils avoient le don de converser avec les morts, exercent leurs fonctions superstitieuses, et s'emparent de la confiance de la crédule multitude qu'ils trompent ; c'est pour eux un secret qu'ils se gardent bien de révéler. La Bruyere a dit (titre de la société et de la conversation), « qu'il n'y a qu'une naissance honnête ou une bonne éducation qui rende les hommes capables du secret ». Il ne connoissoit pas les naturels des îles australes. De son temps on n'avoit encore aucune idée de l'*Homme de la Nature* et de ses qualités morales.

§. XXI.

Femmes à la Nouvelle-Zélande ; comment traitées ; comparées à celles des autres sociétés barbares ou civilisées.

Le droit du plus fort étant le seul que reconnoissent les sociétés barbares, les femmes n'y sont regardées que comme des esclaves soumises à toutes les fantaisies d'un maître dur et impitoyable ; une épouse n'est pas pour lui une compagne, mais une créature destinée à satisfaire la brutalité de ses desirs, et à lui épargner

la fatigue du travail. Plus une nation est misérable et grossière, plus les femmes y sont traitées durement.

A la Nouvelle-Zélande, elles cultivent la terre, et recueillent les racines qui sont bonnes à manger; elles apprêtent les alimens; préparent la matière des étoffes, qu'elles fabriquent ensuite, ainsi que les vêtemens et les filets pour la pêche. Jamais elles n'ont un moment de repos. Les petits garçons les méprisent, les insultent, les battent, sous les yeux et du consentement de leurs pères. Les Zélandais regardent si bien leurs femmes, comme leurs esclaves, leur propriété, un être, une espèce d'animal dont ils sont absolument les maîtres, que les pères, les maris et les plus proches parens vendoient habituellement les faveurs de ces malheureuses aux gens de l'équipage des vaisseaux anglais. On les voyoit souvent traîner de force ces victimes dans les coins écartés du vaisseau, où ils les abandonnoient à la brutalité des matelots, qui ne rougissoient pas de leur faire violence, quoiqu'elles fussent tremblantes, et qu'elles versassent des torrens de larmes. Peut-être craignoient-elles de donner sur leurs personnes des droits à des nouveaux maîtres, plus impitoyables encore que ceux desquels elles dépendoient. Il est vrai que peu-à-peu elles s'accoutumèrent à ce

commerce, et que le desir de gagner à ce prix quelques marchandises de l'Europe, les rendit plus familières; tant il est vrai que la peine, le travail, la vie la plus dure, n'altèrent pas le fond de la constitution physique, et le goût pour une jouissance aussi conforme au vœu de la nature.

Si ces sauvages défendent à leurs femmes d'avoir commerce avec d'autres hommes, s'ils punissent la transgression de cet ordre, ce n'est pas par des principes de morale ou de modestie; c'est pour exercer leur droit de propriété, et leur autorité sur elles. Dévouées à la brutalité de leurs maris, ces femmes infortunées sont traitées comme des bêtes de charge, elles ne sont jamais libres d'agir d'après leur propre volonté.

Si nous quittons un moment ces insulaires, pour jetter un coup-d'œil sur ce qui se passoit à l'origine de nos sociétés, nous voyons que les femmes n'y étoient guères mieux traitées. Les anciens Germains, les habitans de la Ligurie, de l'Espagne et de la Celtique, chargeoient leurs femmes de l'agriculture et de tous les travaux pénibles, tandis qu'ils se livroient à une entière oisiveté (1). On a reconnu pendant une longue

(1) *Tacit. de moribus Germ., c.* 15., *et Straben, l.* 3.

suite de siècles, des vestiges de ces usages, de ces restes de l'état primitif de la nature dans le genre de vie auquel étoient assujetties, même les femmes des seigneurs. Cette espèce de servitude n'a commencé à finir que sous le règne de François II. C'est proprement à cette époque, que l'on a connu à la cour et dans les plus grandes villes, que le rang où l'on place les femmes dans la société domestique a une extrême influence sur la civilisation. Cependant cette espèce d'esclavage s'est conservé jusqu'à nos jours, même parmi les femmes d'un rang honnête, sur-tout dans les contrées éloignées des grandes villes, foyer de licence et de corruption. On voit encore dans nos petites villes et dans nos campagnes, des chefs de famille respectés, des femmes soumises à leurs époux, des enfans obéissans. Considérez le père de famille dans l'intérieur de sa maison, environné de l'estime, de la confiance et des respects de ses enfans et de ses serviteurs; son épouse après lui tient le premier rang, dont ses vertus la rendent digne. Elle sait respecter son époux, le servir, l'aimer, l'écouter avec confiance, et donner l'exemple de la soumission. Quel ordre règne dans la maison! comme tous les cœurs sont contens et satisfaits! On croit voir se réaliser l'existence de ces familles patriarchales, dont les livres anti-

ques ont embelli l'histoire de leurs jours. Mais pourquoi sommes-nous obligés d'avouer que de telles familles sont maintenant bien rares, et que toutes les vertus civiles et domestiques ont été obligées de céder au libertinage, à l'amour de l'indépendance, à la soif de l'or, à l'ignorance, à l'oubli des devoirs d'homme et de citoyen? Si l'on vouloit bien examiner la différence qui existe entre la liberté illimitée accordée maintenant aux femmes, et l'esclavage auquel elles étoient soumises autrefois, on verroit qu'à peine faisoient-elles partie de la société : les hommes vivoient entr'eux; les femmes concentrées dans l'intérieur de la maison, ne s'occupoient que des soins qu'exige l'économie domestique. Mais depuis vingt à trente ans, on ne retrouve plus de traces de cet état primitif que parmi les habitans de la campagne : les femmes n'y sont plus esclaves, elles vivent sous la protection des loix qui leur garantissent une sorte de liberté dans l'accomplissement de leurs devoirs, dont plusieurs maintenant savent secouer le joug avec une audace révoltante, et sont devenues la honte des mœurs et l'opprobre du sexe. Dans un rang moins élevé, dans nos grandes cités, elles daignent se partager les travaux des hommes; encore faut-il attribuer leurs occupations viriles à la misère, à la nécessité, à l'usage.

.... « La capitale ne voit-elle pas tous les jours les femmes de cet ordre, la hotte pesante sur le dos, le visage rouge, l'œil presque sanglant, devancer l'aurore dans les rues fangeuses, ou sur un pavé, dont la glace crie sous les premiers pas qui la pressent? On souffre pour elles, quoique leur sexe soit étrangement défiguré. Sous leurs vêtemens épais, grossiers et sales, sous la crasse, sous leur peau endurcie, elles conservent encore les formes originelles qui vous font distinguer au bal de l'Opéra, une duchesse sous le masque et le domino : leur sexe n'est point anéanti pour l'œil sensible, et ces malheureuses créatures lui commandent la pitié la plus profonde. Comment les femmes sont-elles réduites parmi nous à un labeur si disproportionné aux forces qu'elles ont reçues de la nature? Le peuple chez qui on les renferme, est-il plus cruel que celui qui les livre à ces travaux impitoyables et renaissans » (1)? Oui, il les prive de leur liberté; il les éloigne autant qu'il est en lui de l'état de nature; il les rend d'autant plus malheureuses, qu'elles ne sont réservées qu'à l'espoir de satisfaire des passions turbulentes, auxquelles la nature ne peut pas suffire. Aucune jouissance ne les dédommage de

(1) Tableau de Paris, tom. 4, art. *Portefaix.*

la privation de leur liberté : l'état d'inertie où elles vivent ne peut que leur donner le plus ardent desir de ces satisfactions, que le despotisme est sans cesse occupé à éloigner d'elles : on ne pourroit les comparer pour l'avilissement, qu'à ces malheureuses créatures, que le besoin ou le libertinage ont déterminées à se rendre les victimes de l'incontinence publique, et à renoncer à tout sentiment d'honnêteté.

Ces femmes laborieuses, dont nous venons de parler, et qui méritent à tant de titres l'estime et la compassion, sont pour le plus grand nombre fidélement attachées à leurs devoirs : leurs mœurs sont régulières, ce sont de bonnes mères de famille, qui savent supporter avec courage et une sorte de dignité, tout ce que leur situation a de pénible; elles jouissent de la confiance et de la tendresse de leurs maris, dont elles partagent l'autorité, ainsi que les travaux.

On n'en peut dire autant des Zélandaises, elles ne sont qu'esclaves; mais leur sort n'est pas plus cruel que celui des femmes de presque tous les peuples barbares. Les bords de l'Orénoque et les côtes de la Californie présentent les mêmes usages. Les Esquimaux, quoique naturellement doux, sont très-indolens, et les femmes parmi eux, sont les plus misérables qu'il y ait sur la terre. On a observé qu'à l'extrémité méridionale

de l'Amérique, les femmes travaillent sans relâche; lors même qu'elles allaitent leurs enfans, on les voit les porter attachés sur leurs épaules, et labourer la terre avec ce fardeau. Dans la terre de Feu, elles sont sans cesse occupées à détacher des rochers les moules, qui sont la nourriture ordinaire de leurs maris. En plusieurs régions de l'Afrique, elles sont forcées aux travaux les plus pénibles. Dans ces différentes contrées, tout est peuple, tout est égal; le droit du plus fort est le seul que l'on reconnoisse : delà l'oppression du sexe le plus foible, qui souvent même n'a pas l'avantage de partager avec des maîtres ingrats et cruels, le produit de ses travaux.

Le droit du plus fort est si bien établi dans l'état de nature, que l'on en a trouvé les femmes en possession dans les îles Mariannes, lors de leur première découverte; par une singularité particulière à quelques-unes de ces îles, leurs anciens habitans étoient plus foibles, plus timides et moins entreprenans que les femmes. Les hommes de cet Archipel étoient noirs, petits, mal-faits; ils étoient infectés pour la plupart d'une maladie de la peau, d'une espèce de lèpre qui paroissoit incurable, malgré l'usage journalier du bain. Les femmes au contraire avoient un teint assez clair, des traits réguliers, un air aisé, quelques graces, le goût du

chant et de la danse. Leur ascendant sur les hommes étoit tel, qu'elles jouissoient dans l'intérieur de leur famille, et dans leur union sociale, d'une puissance illimitée. On n'y pouvoit disposer de rien sans leur aveu; elles décidoient de tout avec la plus grande liberté. Dans aucun cas, même celui d'une infidélité connue, les hommes n'osoient manquer aux égards qu'ils devoient aux femmes; et pour peu qu'elles jugeassent qu'un époux n'avoit pas assez de douceur, de complaisance ou de soumission, un nouveau choix leur étoit permis. Si elles se croyoient trahies, on les voyoit se réunir en grand nombre, coëffées du bonnet de leurs maris, la lance à la main, fondre sur les coupables, les chasser, piller leurs cabanes, couper leurs arbres, et les traiter avec autant de sévérité que de mépris; elles restoient maîtresses de leurs enfans (1).

Mais par-tout, excepté aux îles Mariannes, on a trouvé et l'on a dû trouver la femme soumise à l'homme; et cette exception à la loi générale n'a eu lieu, que parce que dans les îles, il fut un temps où les femmes l'emportoient sur les hommes, non-seulement en intelligence, mais en force de corps. On a peine à concevoir

(1) Hist. générale des voyages, tom. 10, in-4°.

comment

comment ces avantages particuliers ont pu établir la tyrannie du sexe foible, sur le sexe robuste. Car même dans les régions civilisées, où une femme commande à la nation, c'est en général l'homme qui domine la femme. Telle paroît être par-tout la loi de la nature; et personne ne la fait valoir avec plus d'avantage que toutes les nations qui peuplent les îles nouvellement découvertes dans la partie australe de la mer du Sud. On sera peu surpris que les navigateurs aient retrouvé si rarement dans la plupart des femmes de ces îles, ces traits délicats, ces formes agréables, l'air de fraîcheur et de santé, qui constituent essentiellement la beauté, dont la nature semble avoir fait le partage des femmes dans toutes les régions civilisées, pour les dédommager de la délicatesse de leur constitution, et compenser par les agrémens ce qui leur manque de forces.

A la Nouvelle-Zélande, leur taille est communément mince, et il n'y en a qu'un petit nombre dont les traits soient supportables; leurs jambes sont grêles et torses, et leurs genoux fort gros, ce qui vient de l'habitude de s'asseoir les jambes croisées. Leur teint est d'un brun clair, entre la couleur d'olive, et celle du cuivre rougeâtre; le visage rond, les lèvres et le nez épais, sans être applatis; les yeux noirs, assez vifs, et ne

manquant pas d'expression; les cheveux très-noirs : la partie supérieure du corps est mieux proportionnée, et l'ensemble des traits de quelques-unes ne manquoit pas tout-à-fait d'agrémens.

Elles ont l'usage de certaines parures qui, sans doute, ne sont pas sans mérite dans leur société. Plusieurs avoient les joues couvertes de petits trous peints d'un bleu noirâtre; un rouge vif, d'ochre brûlée, délayée dans de l'huile, couvroit leurs joues. Les équipages des vaisseaux qui n'avoient point vu de femmes depuis le Cap de Bonne-Espérance, les trouvèrent fort à leur gré, malgré le dégoût que devoient inspirer leur mal-propreté, la peinture de leurs joues, dont la mauvaise odeur les annonçoit, même de loin, et la vermine dont leurs cheveux et leurs habits étoient couverts, et qu'elles mangeoient de temps à autre. Mais tel est l'ascendant de cette passion brutale, lorsqu'elle a été long-temps contrainte, que des Européens civilisés espéroient trouver dans les bras de ces sales créatures, les douces jouissances de l'amour. Dans les momens d'une violente effervescence, les suites funestes qui résultent de ce commerce, n'étoient pas même capables de produire quelque réflexion utile. Hélas! ces viles créatures, abandonnées à une infame prostitution, présen-

tent-elles des objets plus attrayans à la brutale populace de nos villes les plus policées, qui, dans les ténèbres de la nuit, se dispute au milieu de la fange, des faveurs qui doivent lui devenir si cuisantes ; il faut, pour en juger, en avoir vu les acteurs s'assommer entr'eux pour arriver au but de leurs desirs. Les Zélandaises ne peuvent pas être plus dégoûtantes que la plupart de ces créatures. D'ailleurs, elles se présentoient en si grand nombre, qu'elles suffisoient pour assouvir les brutales passions de tout l'équipage. Les avances furent bien accueillies ; les matelots surtout furent très-satisfaits de la douce humanité des Zélandaises. Leurs faveurs cependant ne dépendoient pas d'elles-mêmes ; avant que de les accorder, elles consultoient les hommes, comme leurs maîtres absolus. Après avoir obtenu leur consentement avec un clou de fiche, une vieille chemise ou quelqu'autre effet de cette valeur, la femme devenoit alors la maitresse de rendre son amant heureux, et d'exiger un autre présent pour elle. Souvent même il s'éleva des querelles à ce sujet ; les femmes tâchoient de s'emparer adroitement de ce qu'on ne leur accordoit pas de bonne grace. Dans les débats, une Zélandaise vola la jaquette d'un matelot, pour la donner à un jeune naturel. Le matelot voulant la lui arracher des mains, reçut plusieurs coups

de poing; il crut d'abord que l'Indien badinoit; mais comme il s'avançoit vers le rivage pour rentrer dans la chaloupe, le Zélandais lui jetta de grosses pierres : le matelot entrant en fureur, descendit à terre, alla saisir l'agresseur, et après un combat à la manière anglaise, il le laissa avec un œil noir et le nez tout ensanglanté. Cependant on remarqua que plusieurs Zélandaises se livrèrent avec répugnance à cette vile prostitution; et sans l'autorité et les menaces des hommes, il est à présumer qu'elles n'auroient pas satisfait les desirs d'une race d'étrangers, qui, sans émotion, entendoient leurs plaintes, et voyoient couler leurs larmes; mais les Zélandais, excités par le profit qu'ils en attendoient, parcouroient le vaisseau, et offroient indifféremment à tout le monde leurs filles et leurs sœurs; ils demandoient seulement des instrumens de fer, qu'ils ne croyoient pas pouvoir acheter à meilleur marché.

Si les femmes de la Nouvelle-Zélande se montrèrent plus réservées la première fois que les Anglais y abordèrent, que celles des îles situées entre les Tropiques; si réellement elles l'étoient davantage, la suite de leur conduite porte à penser que l'on devoit attribuer cette réserve à leur tempérament froid, plutôt qu'à quelque loi qui leur défendît l'incontinence, ou qu'elles

eussent cette délicatesse de sentimens, qui fait chez toutes les nations policées et qui ne sont pas corrompues, un devoir de la pudeur et de la fidélité conjugale. Lors du troisième voyage de Cook, les Anglais rencontrèrent dans l'*Anse de l'Indien*, quelques pauvres familles qui mangeoient des mauvaises racines de fougère, faute d'alimens plus nourrissans ; c'étoit alors la saison de l'hiver. Chaque hutte avoit un feu allumé, dont la fumée enveloppoit entièrement les naturels ; en se tenant couchés par terre, suivant leur habitude, ils en étoient moins incommodés que s'ils eussent été debout. Malgré le désagrément de cette situation, plusieurs des gens de l'équipage partagèrent avec empressement ces mauvais réduits, pour y recevoir les caresses des sales Zélandaises, qui se prêtèrent sans répugnance à leurs desirs. On imaginera peut-être que les seuls matelots étoient pressés par des besoins si vils ; mais la mer semble détruire toute distinction de goût, de rang et de caractère, parmi des gens qui ne se croient obligés à aucune bienséance, et qui se livrent avec impétuosité à ce qu'exige un sens aux dépens de tous les autres. Les femmes des nations qu'ils venoient de visiter aux Nouvelles-Hébrides et à la Calédonie, avoient résisté à leur brutale familiarité, et ils ne furent que

plus ardens à se livrer à des créatures dégoûtantes, dans les cabanes sales et enfumées de la Nouvelle-Zélande.

On conjecture que les gens de l'équipage n'eurent aucun commerce avec les femmes mariées. Tant qu'elles sont filles, elles sont libres, comme dans les autres îles, d'avoir des amans et d'en changer quand bon leur semble; mais le mariage les astreint à la fidélité conjugale la plus rigoureuse. La femme est donc par-tout la propriété la plus chère de l'homme qui l'a épousée, et l'adultère la transgression la plus marquée de la loi de la nature. La continence n'est cependant pas la vertu favorite de la Nouvelle-Zélande, et l'arrivée des Européens ne dut pas dépraver la morale en ce point; mais ses habitans ne se seroient peut-être jamais avilis, jusqu'à faire de la pudeur de leurs filles un objet de commerce, si la vue des outils de fer, l'idée de leur utilité n'avoient créé pour eux de nouveaux besoins : la passion de posséder du fer y devint tout d'un coup aussi forte, que celle de l'or l'est en Europe. O funeste dieu des richesses! ô fatale ambition. . . .

§. XXII.

Suite d'observations sur les usages, mœurs et productions de la Nouvelle-Zélande; réflexions à ce sujet.

Les Zélandais avoient rassemblé avec soin dans une de leurs huttes, tous les effets qu'ils avoient reçus des Anglais, et quelques-uns de leurs meubles les plus utiles. Il paroît que l'un d'eux veilloit sur ce dépôt, et que la défiance qui leur est naturelle les détermina à le changer de place, car dès qu'on l'eut découvert, ils disparurent et emportèrent tout; ils se plaignirent qu'il leur manquoit quelque chose, accusant les matelots de les avoir volés; ils indiquèrent même celui qu'ils croyoient coupable. Le capitaine Cook le fit punir en leur présence, et ils se retirèrent satisfaits, quoiqu'ils n'eussent rien recouvré de ce qu'ils disoient avoir perdu. Ces sauvages voloient avec une sorte d'impunité tout ce qui leur tomboit sous la main, et quand ils étoient surpris, ils n'avoient aucun prétexte de justifier leur conduite. On les auroit autorisés dans leurs vols, si l'on n'eût pas châtié devant eux ceux des Européens qu'ils accusoient du même crime: on les rappelloit ainsi au grand principe de la loi naturelle, qui nous

défend de faire à autrui ce que nous ne voulons pas qui nous soit fait.

Les échanges finis et ayant tiré des Européens ce qu'ils pouvoient espérer de marchandises, les naturels quittèrent les bords du canal, et ils emportèrent dans leurs anciennes demeures tout ce qu'ils avoient reçu en divers temps. Il est vraisemblable qu'ils partagèrent ces richesses avec leurs amis et leurs voisins, et même qu'ils en firent part à leurs ennemis les plus puissans pour entretenir la paix avec eux; car dans les différentes visites que les Anglais eurent occasion de leur faire, ils ne virent chez eux ni clous, ni haches, ni couteaux; peut-être que le prix qu'ils y attachoient, les avoit déterminés à les cacher dans la crainte qu'ils ne leur fussent enlevés. C'est ainsi que dans les grandes Indes, les nationaux qui connoissent tout le prix de l'or, l'enfouissent dès qu'ils l'ont acquis, pour le soustraire aux recherches avides de leurs despotes.

La vue d'une certaine quantité de haches, de clous, de couteaux et d'autres outils de fer rassemblés, exaltoit l'imagination des Zélandais au point que l'on crut observer un jour que, saisis d'étonnement et enflammés de desirs, ils formoient le projet d'aborder le vaisseau, et de risquer leur vie pour s'emparer d'un trésor si

riche. Quand on a fréquenté ces sauvages, que l'on a quelqu'idée de la violence de leurs passions, on est surpris que ces insulaires aient eu dans ces momens assez d'empire sur eux-mêmes pour se contenir, sur-tout si l'on a fait quelqu'attention à leur opiniâtreté à ne se pas désaisir des vols qu'ils avoient faits.

Omaï, ce naturel des îles de la Société, que Cook amena en Angleterre à la suite de son second voyage, et qui en rapporta quantité de quincaillerie; à son retour, acheta pour deux haches et un petit nombre de clous, deux jeunes Zélandais très-forts, l'un âgé de quinze ans, l'autre de dix, qui se crurent très-heureux de s'attacher à un homme qui leur paroissoit si riche, et leurs pères consentirent sans hésiter à les vendre pour ce prix. C'est un fait particulier duquel on ne doit pas conclure que ces insulaires soient portés à vendre leurs enfans aux Européens; idée qui pourroit leur devenir très-pernicieuse, si les navigateurs espéroient de trouver chez ces sauvages à acheter des esclaves qu'ils transporteroient dans leurs colonies, et qui détermineroit la cupidité à établir ce commerce inhumain dans les îles Orientales de la mer du Sud, malgré leur grand éloignement et les difficultés de la navigation.

Il est plus vraisemblable que les Zélandais

sont trop attachés à leur liberté et à leur indépendance, et regardent avec raison leurs enfans, sur-tout les mâles, trop nécessaires à la conservation de leur état, pour les vendre à quelque prix que ce fût; on peut même assurer que jamais les adultes ne deviendront l'objet de ce trafic. Si donc les pères amenoient leurs enfans avec eux sur les vaisseaux, s'ils les présentoient aux officiers, c'étoit dans l'espérance qu'on leur feroit quelque présent. Car ces enfans, dès qu'ils ont quelque raisonnement, ne sont pas moins curieux des effets de l'Europe que leurs pères; ils ont tous un goût naturel pour la parure et pour tout ce qui leur paroît nouveau. Un Zélandais présenta à Cook son fils âgé de neuf à dix ans. La première idée du capitaine fut qu'il vouloit le lui vendre, mais le père n'avoit d'autre intention que d'obtenir pour lui une chemise blanche qui lui fut donnée. L'enfant charmé de ce nouvel ajustement, se promenoit par le vaisseau, se montrant avec complaisance à tous ceux qu'il rencontroit. Un vieux bouc de la provision de l'équipage, le renversa d'un coup de tête; la chemise fut salie, l'enfant n'osoit plus reparoître devant son père; il fit l'histoire la plus lamentable de la méchanceté du grand chien (c'est ainsi qu'ils nomment tous les quadrupèdes, n'en connois-

sant pas d'autres que les chiens), et son chagrin ne se calma, qu'après qu'on eut lavé et fait sécher la chemise. Quelques faits particuliers de l'espèce de ceux que nous venons de citer, ont donné lieu d'avancer que les Zélandais avoient eu le dessein de vendre leurs enfans; mais on se tromperoit beaucoup sur leurs véritables dispositions, si on leur attribuoit des usages qu'ils n'ont jamais eus, et qu'ils ne contracteront pas. Ce peuple a un caractère si fortement prononcé; il offre un si grand contraste avec les autres insulaires, qu'il suffit de les avoir observés avec l'attention qu'y apportèrent les Anglais, dans leurs différentes relâches, pour les peindre tels qu'ils sont. On peut même dire que le commerce des Européens n'a rien changé à leur moralité, et ne l'a pas corrompue. On a cru voir que les familles ou tribus réunies avoient entr'elles les qualités sociales, propres à conserver cette union; mais il n'en étoit pas de même vis-à-vis des étrangers ou de ceux qu'ils regardoient comme ennemis; ils ne connoissoient plus alors aucune des obligations que la loi naturelle impose à tous les hommes envers leurs semblables. Ces insulaires sont un peuple dur et grossier, chez lequel tout est extrême.

Leurs femmes, qui d'abord se montrèrent

avec quelque réserve qui les fit paroître intéressantes, ne tardèrent pas à se livrer à un tel excès de dissolution, qu'elles égalèrent celles des peuplades les plus dissolues, si elles ne les surpassèrent. Elles se crurent affranchies de l'empire tyrannique des hommes, qui avoient commencé par les prostituer eux-mêmes pour le plus vil intérêt, et qui abandonnèrent leurs filles à quiconque vouloit en jouir. Elles se livrèrent sans honte et sans réserve à la débauche : peut-être imaginèrent-elles se faire quelque considération, par le prix qu'elles mettoient à leurs faveurs : elles se vendoient publiquement : les matelots qui les achetoient, furent d'abord très-satisfaits de les avoir à si bon marché, mais elles leur laissèrent des souvenirs cuisans, qui leur firent amèrement regretter de s'être livrés à leurs desirs avec tant de brutalité : ils y gagnèrent des maladies vénériennes bien caractérisées, que l'on est fondé à croire indigènes à la Nouvelle-Zélande, et n'y avoir pas été portées par les Européens. Ce qui le fait penser, c'est que les matelots anglais furent infectés dans la partie australe de la Nouvelle-Zélande, et qu'elle n'a aucune communication avec la partie du nord, qui à la vérité avoit été reconnue dès 1642 par le navigateur Abel Tasman, mais qui n'eut aucun

commerce avec les naturels, et qui ne paroît même pas y avoir pris terre. Le capitaine Cook qui reconnut le pays en 1769 et 1770, venoit de Taïti et des autres îles de la Société, où plusieurs hommes de son équipage avoient contracté des maladies vénériennes; mais la traversée ayant duré deux mois, le chirurgien déclara, au moment que l'on apperçut les côtes de la Nouvelle-Zélande, qu'il n'y avoit plus de malades sur le vaisseau l'*Endéavour*; et pour plus de sûreté, Cook ne permit pas que ceux qui avoient été traités et auxquels on pouvoit soupçonner quelques restes cachés de venin descendissent à terre, il ne souffrit pas non plus que les femmes montassent sur son bord. Il n'étoit pas probable que M. Surville, navigateur français, qui avoit abordé à la Nouvelle-Zélande en 1769, ainsi que les capitaines Marion et du Crozet, qui relâchèrent quelque temps après à la partie la plus septentrionale, et où M. Marion et une partie de son équipage furent surpris, massacrés et dévorés, y eussent porté le mal; il y étoit donc répandu et naturel. On le peut présumer d'après ce que l'on sait de la prostitution générale établie parmi les filles qui se livrent indifféremment au premier venu avant leur mariage : or on a reconnu que presque par-tout les maladies vénériennes

avoient pour origine, le commerce trop libre des femmes (1).

Ce qui peut y contribuer encore, c'est l'horrible coutume des Zélandais de manger leurs ennemis tués dans les combats, usage général dans toutes les îles de la mer du Sud, et que l'on croit être suivi dans plusieurs contrées de l'Amérique. Or, une telle nourriture est capable de porter dans le sang un germe de corruption, auquel l'abus des jouissances de l'amour peut donner plus d'activité et en faciliter le développement.

Si ces conjectures sont fausses, la curiosité, l'active inquiétude, et le desir de découvrir de nouvelles richesses, propres aux peuples navigateurs et commerçans, ont causé un tort irréparable à ces insulaires, en empoisonnant chez eux les sources de la vie, en associant au principe et au moyen de la reproduction l'un des plus terribles fléaux de l'humanité.

---

(1) *Qui se jungit fornicariis erit nequam, putredo et vermes hereditabunt illum.* Eccles. c. 19, v. 3. — Celui qui se joint aux femmes prostituées, perdra toute honte, il sera la pâture de la pourriture et des vers.... Ne peut-on pas conclure delà, que les maladies les plus honteuses ont toujours été la suite du commerce avec les prostituées, et le caractère de ceux qui s'y livrent n'a-t-il pas toujours été le même, dès la plus haute antiquité....

y produit assez d'alimens, puisqu'ils en vendent aux navigateurs qui s'y arrêtent. Dans toute cette partie de la Nouvelle-Zélande, on voit des plantations bien cultivées, régulièrement tenues, enfermées de haies vives, épaisses, et entretenues avec soin; ce qui porte à croire que quelques naturels ont des propriétés particulières, c'est-à-dire, qui appartiennent à une famille : il y règne une aisance dont la partie australe ne donne pas même l'idée. On a ce spectacle dans un district d'environ quatre-vingts lieues; les naturels y sont mieux vêtus, ils paroissent être soumis à un premier chef, qui en a d'autres sous ses ordres, et qui tous, de concert, assurent la sûreté et la tranquillité, d'où naît l'aisance qui y règne; c'est-à-dire, qu'ils président aux expéditions militaires, soit pour attaquer, soit pour éloigner les ennemis; car le dernier des Zélandais ne souffriroit pas que l'on portât la moindre atteinte à sa liberté individuelle, ou à la jouissance du produit de son travail et de son industrie.

On peut encore conjecturer qu'anciennement les naturels de la partie septentrionale étoient moins industrieux; qu'avant l'invention des filets, et la culture des patates, les moyens de se nourrir étoient plus difficiles, mais alors le nombre des habitans étoit moindre; probablement ils

ils vivoient dispersés et errans, comme les naturels de la partie australe : mais quelle que soit leur aisance actuelle, quelques progrès que la civilisation ait faits parmi eux, ils n'ont rien perdu de leurs féroces habitudes, sur-tout avec leurs ennemis ordinaires, et les étrangers qui abordent sur leurs côtes, dont ils croient avoir à se plaindre, ou dont ils redoutent les entreprises.

Comme tous les peuples sauvages, ils aiment la parure; ils montrent une sorte d'industrie et de goût dans la fabrique de leurs armes et les ornemens qu'ils y ajoutent; leurs cabanes sont propres et tenues avec soin; ils aiment les fables, les contes romanesques, les chansons, la danse : les familles y sont plus rassemblées : il n'étoit pas rare de voir les femmes, curieuses de se montrer aux étrangers, assises devant leurs huttes, avec des habillemens neufs et propres; quoique presque toutes, dans l'intention sans doute de se rendre plus agréables, eussent le visage couvert de peintures à huile d'ochre, de suie et d'autres ordures; quelques-unes qui étoient déjà montées à bord des vaisseaux, inspiroient de la confiance aux autres : elles sembloient dire, choisissez celles qui vous plairont le plus. Dans d'autres circonstances, on a vu les hommes mêlés avec les femmes, dont la

plupart dormoient, tandis que les femmes faisoient griller du poisson, ou travailloient à fabriquer des nattes.

On observa une jeune fille occupée à faire chauffer des pierres; dès qu'elles furent assez chaudes, elle les retira du feu et les porta à une vieille femme qui étoit assise dans une cabane voisine. La vieille en fit un tas qu'elle couvrit d'une poignée de céleri, et ensuite d'une natte grossière; elle se tapit elle-même par-dessus, où elle se tint accroupie, comme un lièvre dans son gîte. C'étoit sans doute un remède d'usage parmi les femmes pour guérir quelqu'incommodité contre laquelle la vapeur du céleri peut être un spécifique.

On n'a pas vu de jongleurs ou de médecins chez les Zélandais, quoique les gens de cette espèce soient assez empressés de se faire connoître; il paroît que leur médecine consiste en quelques topiques, qu'ils savent employer à propos, sur-tout pour guérir les blessures qu'ils reçoivent dans leurs combats fréquens, ou par quelques autres accidens. Une nourriture simple et uniforme, composée de poissons, d'herbages, de racines ou de patates, quelquefois de chair de chien, pour les principaux d'entr'eux, alimens qu'ils se contentent de faire cuire sans aucun assaisonnement, ne peut que contribuer à

éloigner mille maladies communes chez les nations civilisées, et qui sont produites par des mets trop recherchés, et plus encore par leur préparation, presque toujours contraire à la santé: l'*Homme de la Nature* ne mange que pour appaiser sa faim : l'homme civilisé, le riche surtout ne s'occupe qu'à réveiller son appétit, et l'habitude de la bonne chère devient la passion la plus contraire à la durée de sa vie, qu'il croit prolonger en satisfaisant ses goûts.

Les idées de religion d'un peuple aussi barbare sont très-bornées. Il reconnoît un Etre suprême, ainsi que quelques divinités inférieures et invisibles; il croit à l'existence des ames de ses amis, après qu'elles sont séparées du corps, et il est probable qu'il leur rend quelque culte. On peut mettre au rang des principales cérémonies religieuses de ces sauvages, les chansons et les danses martiales qui précèdent les combats. Ils en ont encore quelques autres qu'ils pratiquent en certaines occasions : comme quand ils établissent une liaison d'amitié; quand ils font la paix ou qu'ils annoncent la guerre; quand ils jettent leurs morts à la mer; car étant presque toujours errans, sans cesse en guerre les uns contre les autres ou avec leurs voisins, ils n'ont point de cimetières, ni de lieux destinés au culte public; ils craindroient que leurs en-

nemis ne les détruisissent, et ils sont dans l'usage de jetter leurs morts à la mer, ce qui semble ajouter aux preuves que nous avons rapportées de la barbarie de leur caractère, et de la cruauté avec laquelle ils s'entre-détruisent; car nous avons remarqué que des peuplades beaucoup moins considérables, ont des lieux destinés au culte public et à la sépulture des morts; mais on prétend qu'ils portent à la mémoire de leurs amis ou parens défunts des amulettes, d'une pierre néphrétique jaunâtre, sur lesquelles sont gravées en postures grotesques des petites figures humaines ou des colliers faits de leurs dents; les femmes en portent de semblables. Il est plus à présumer que les dents humaines, dont se parent les hommes, ont été tirées des têtes de leurs ennemis qu'ils ont mangées, et que ce sont plutôt des trophées de leur valeur, et des signes de ce que doivent attendre d'eux leurs ennemis vaincus, que des objets de religion. Tous, en général, ont pendu à leur col un sifflet ou petit bâton percé par les deux bouts, qui a deux autres trous dans sa longueur, et qu'ils paroissent conserver avec une sorte de respect.

Ils donnent le nom d'Atuée ou d'oiseau de la Divinité à une espèce de bouvreuil, mais ils ne sont pas aussi attachés à sa conservation, que

les naturels des îles de la Société le sont à celle du Martin pêcheur ou du Héron. On n'a point vu parmi eux de prêtres ou de ministres du culte public; on a seulement su que quand ils doutent de l'issue d'un combat, avant que de s'y engager, certains hommes privilégiés, qui prétendent avoir des conversations avec les morts, portent des paroles de paix, et que s'ils ne sont pas écoutés, ils prononcent des malédictions contre ceux qui refusent de se rendre à leurs raisons; usage très-ancien, et auquel les nations barbares ont toujours été fort attachées. Nous en avons parlé ailleurs, et nous avons cru pouvoir les comparer aux hérauts d'armes, ou féciaux des Romains. Il paroît que ces ministres de paix ont exercé leurs fonctions en semblables circonstances, dès la plus haute antiquité, et que par-tout ils ont été sous la sauvegarde du respect que l'on accordoit à leur ministère; vestige remarquable de l'inclination de l'*Homme de la Nature* à conserver quelque bonté pour son semblable, même son ennemi.

Quoique la plus grande partie des habitans de la Nouvelle-Zélande jouissent des commodités de la vie autant qu'aucuns autres naturels des îles de la mer du Sud, ou des nations sauvages un peu connues, leur société est trop

tumultueuse, les mœurs y sont trop barbares pour qu'il se forme parmi eux des individus assez instruits et assez subtils pour perfectionner leurs idées religieuses, et se faire un mérite de leur doctrine dans ce genre, qui les conduise à jouir de quelques avantages et d'une considération particulière à leur état. Toutes les idées se sont portées du côté de la guerre. Toujours occupés du soin de se défendre ou d'attaquer; les chefs seuls des expéditions sont respectés pour le moment où ils sont en exercice, et on peut dire que leur féroce intrépidité semble les élever au-dessus de la nature. On n'a vu chez eux d'autres monumens publics, que ces Hippa ou forteresses dont nous avons donné la description, et qui servent de retraite à tout un district à l'approche d'un ennemi formidable.

Telle est la vie des sauvages : un homme instruit, né et élevé dans une société civilisée, peut-il en faire l'objet de ses éloges? Elle a cependant paru si heureuse à quelques déclamateurs, revêtus du manteau de la philosophie, qu'ils l'ont regardée comme la manière d'être la plus desirable. Mais avoient-ils vu des sociétés dans cet état de barbarie, d'abrutissement, sans règle de mœurs, cédant à l'impétuosité de leurs passions? Tous leurs beaux raisonnemens n'ont servi qu'à prouver qu'ils regardoient comme

l'existence la plus heureuse, celle où l'on vit dans l'indépendance de toute loi, dans la licence, avec la facilité de satisfaire sans peine et sans gêne toutes les passions animales. Il y a plus; c'est que ceux que l'on a été à portée de suivre dans l'ordre moral de leurs actions, auroient dit, s'ils l'eussent osé, que la vraie liberté de l'homme et son bonheur consistent dans la faculté de s'emparer de tout ce qui lui convient, et d'en jouir comme de sa propriété; mais ils n'auroient pas été de l'humeur des nouveaux Zélandais, de courir sans cesse les hasards des combats; aussi ces philosophes sont des hommes civilisés et non des sauvages barbares et féroces.

§. XXIII.

Considérations générales et particulières sur l'état de la nature et les droits de l'homme.

Arrêtons-nous encore un moment à considérer l'*Homme de la Nature*, ses obligations, ses devoirs, et en quoi il s'en est écarté.

L'état de nature est celui qui est déterminé par des droits purement naturels, et par des obligations qui, imposées à tous les individus, sont l'unique règle de la conduite des hommes dans cet état primitif. Ces obligations naissent avec l'homme, et leur autorité se développant,

préside à l'origine des sociétés, les établit, en laissant tous les membres des sociétés dans une égalité parfaite. L'homme, dans cet état primitif, eût été aussi parfait qu'il soit permis de l'imaginer; mais on ne l'a encore reconnu tel, nulle part : la vie de l'*Homme de la Nature*, du sauvage le plus doux, comme celle de l'homme civilisé, est un mêlange continuel de bonnes et de mauvaises actions (1). Cependant ces défauts ne sont pas assez marqués, pour avoir essentiellement altéré les droits des sociétés primitives.

Tous les hommes naissant égaux, et restant tels dans l'état de nature, leurs droits et leurs obligations sont les mêmes; ils n'ont rien à prétendre les uns des autres qu'ils ne soient obligés au réciproque; c'est une conséquence de l'égalité naturelle : ce que la nature permet à l'un, elle le permet à l'autre; il en est de même de ce qu'elle défend : entre des égaux, tout est égal. Dans cet état, personne ne dépend d'autrui, chacun est naturellement libre et peut déterminer ses actions à son gré. Mais pour qu'il restât

(1) Si ce que l'on a rapporté des naturels des iles Pelew, ou Nouvelles-Carolines, dont nous parlerons dans la suite de ce volume, est exactement vrai; ils sont faits pour donner l'idée la plus touchante de la morale de l'*Homme de la Nature* non corrompu.

dans toute sa pureté, il faudroit que la bienfaisance seule réglât les droits et les actions qui y sont relatives; car quelles horreurs ne résultent pas de ces idées de liberté et d'indépendance mal-entendues par les peuples sauvages qui se sont le moins écartés de l'état primitif. Telle est l'origine de tous ces excès de férocité qui nous ont révoltés, dans les considérations sur les mœurs et usages de la Nouvelle-Zélande.

Cependant c'est peut-être la seule nation connue, où l'égalité se soit conservée dans son entier. Aucune circonstance ne semble y avoir porté d'atteinte; car l'avantage des chefs, des braves auxquels ils ont confiance dans les guerres, n'est que momentané; le combat fini, ils rentrent dans l'état d'égalité. Aucune prérogative ne les distingue, et sur-tout ne passe des pères aux enfans. Il semble que la nature même s'oppose à ces distinctions héréditaires. Dans les états le plus anciennement civilisés, on y voit les descendans des personnages qui ont été les plus illustres dans des siècles reculés, retomber dans l'égalité commune au gros de la nation. Toute la distinction que l'on accorde à la Chine à quelques descendans des anciens souverains, est de permettre, lorsque l'indigence les réduit à faire le métier de portefaix, d'avoir des crochets peints en jaune, qui est la couleur ou la livrée impériale.

« Ce que vous ne voulez pas qui vous soit fait, ne le faites pas aux autres » ; telle est la sanction de la loi naturelle la plus généralement connue; celle qui conserve les sociétés après les avoir formées; mais combien l'*Homme de la Nature* corrompu en a abusé ! Le sauvage barbare, en traitant son ennemi avec la plus grande cruauté, s'attend à en être traité de même, lorsqu'il se trouvera dans les mêmes circonstances : leur férocité semble avoir mis la sanction la plus formelle à cette première loi de la nature. Car quand nous voulons que les autres ne nous fassent pas telle chose, il faut que nous ayons droit de le vouloir, c'est-à-dire, que les autres soient obligés de déférer à notre volonté; mais il faut réciproquement que nous nous abstenions de ce qu'ils ont droit de vouloir que nous ne fassions pas : l'égalité consiste dans l'identité de droit et d'obligation; toutes les prétentions qui se forment en se fondant sur ce droit, ne peuvent être que réciproques.

Mais aucune société, aucune famille, aucune tribu, n'a le droit illimité de faire ce qu'il lui plaît, vis-à-vis d'une autre société, même en lui permettant d'agir de même. Si cela étoit permis, il n'y auroit plus de loi naturelle. C'est ainsi que ses premières notions paroissent tout-à-fait éteintes chez la plupart des nations sauvages et

barbares. Les circonstances qui ont établi des sources d'inimitiés sans cesse renaissantes, établissent entr'elles une inégalité réelle et odieuse. C'est par ces moyens iniques, que l'état de nature par lui-même, si doux, si juste, a été partout changé et altéré par des constitutions nouvelles; très-peu l'ont perfectionné, et d'ordinaire il n'en est résulté que des abus ou des usages préjudiciables.

Dans quelque position que l'on se représente l'homme, l'objet principal de sa destinée est d'arriver au bonheur, en évitant le malheur : le bonheur est l'état où il jouit d'un plaisir vrai et durable; le malheur est l'état contraire : les peines d'esprit et de corps, l'indigence réelle, le mépris ou l'injustice de ses semblables peuvent le produire.

L'*Homme de la Nature* peut-il les éprouver? a-t-on reconnu quelque part qu'il y fût exposé? Il semble donc que le vrai bonheur le plus solide soit son partage, et que le sauvage l'emporte dans les deux objets principaux sur l'homme civilisé. Les premières impressions qu'il reçoit de la nature, sont la conservation et la défense de soi-même. La génération et l'éducation des enfans, la propagation de l'espèce, le maintien de son état : tout cela s'accorde avec le droit naturel, ce

sont les premiers élémens; et l'état de simplicité primitive ne va pas au-delà.

A s'en tenir à l'égalité d'origine des hommes, tout doit être commun entr'eux, et personne n'a droit de rien posséder avec une propriété exclusive. Cet état de nature a embrassé tout le genre humain, et il existe encore parmi les nations qui ne s'en sont point écartées : cette communauté primitive est fondée sur le droit acquis à chaque individu, au moment même où il respire. L'usage nécessaire de toutes choses est indifféremment ouvert et libre à tous; personne n'en peut être exclus; la mesure du besoin est celle du droit. Telle est la morale des différentes peuplades sauvages, où l'on a remarqué que la communauté primitive impose à chacun l'obligation de travailler pour l'utilité commune. Il n'est alors permis à personne de vivre dans l'oisiveté, parce que chacun a ses besoins et ne peut y pourvoir qu'aux dépens de la masse commune, à l'entretien de laquelle il doit contribuer par son travail. Nous avons vu comment les choses nécessaires à la subsistance se partagent entre tous les individus; on n'oublie jamais les besoins des vieillards qui ne peuvent plus agir, et ceux des enfans qui ne peuvent pas encore y pourvoir. Cette obligation générale se remplit exactement, et dès-lors l'état de simpli-

cité primitive, quand même la civilisation y auroit déjà fait quelques progrès, n'est point un état de disette ou de gêne, mais on peut le regarder comme un état d'aisance, de commodité et d'agrément. Si un peu plus de prévoyance et d'industrie mettoient l'*Homme de la Nature* à portée de jouir des bienfaits que sa position sous les climats les plus heureux, dans les régions les plus fertiles, lui présente sans cesse, il n'éprouveroit jamais aucune espèce de besoin comme il lui arrive quelquefois, faute d'avoir usé avec une prudente économie des trésors qu'il a laissé perdre plutôt qu'il n'en a abusé.

Mais comme dans cet état chacun décide de ce qui lui est nécessaire, il peut se servir des choses à son gré. Il a le droit de résister à quiconque voudroit le contrarier dans l'usage qu'il lui convient d'en faire, ou l'empêcheroit d'en jouir, ou porteroit atteinte au droit de sûreté; et la résistance qu'on lui opposeroit en ce cas ne seroit que l'exercice du droit de la défense de soi-même; droit sacré que chacun a le pouvoir d'exercer, comme faisant la base de sa conservation et de sa liberté individuelles.

Tel étoit l'état de l'homme à l'origine des sociétés : mais où s'est-il conservé dans sa pureté ? on en trouve encore des vestiges bien

marqués dans les usages généraux des peuples que nous regardons comme sauvages. C'est ce droit naturel qui est la règle de leur conduite entr'eux dans une même tribu : mais aussi à combien d'excès la grossiéreté et la barbarie ne les portent-elles pas, lorsqu'une peuplade croit devoir employer la force contre une autre pour maintenir l'usage de ces droits primitifs !

Quelque favorable que soit l'idée que l'on peut se former de l'*Homme de la Nature* dans l'état primitif de la société; on ne peut pas dire que la connoissance de la vertu y existe, et qu'elle soit la règle de quelques-unes de ses actions. Dans cet état, l'homme n'envisage le bien et le mal que relativement aux sensations de plaisir et de douleur qu'il éprouve en certaines circonstances : il n'a d'autres principes que celui-ci; éviter tout ce qui est incommode et douloureux, et ne rien omettre pour s'en délivrer. On peut juger des excès auxquels il peut se porter pour s'assurer cette espèce de bonheur qu'il ambitionne. C'est de ce principe que naît la passion féroce de se venger de quiconque fait obstacle à ses desirs ou à ses goûts, de celui même qu'il soupçonne capable d'y attenter.

Il oublie que la loi naturelle défend d'offenser qui que ce soit, même après en avoir été offensé; si l'intérêt du moment ne l'aveugloit

pas sur un sentiment dont la pratique assureroit son vrai bonheur, jamais il ne céderoit à ce desir de vengeance, qui le porte à tous les actes qui peuvent déplaire ou faire tort à ceux desquels il se croit offensé. Il le regarderoit comme une infraction de la loi naturelle, qui ne peut être justifiée. Il n'en jouiroit pas moins du droit de ne pas souffrir qu'un autre entreprît un acte qui pût contribuer à son mal-être; et se conduisant conformément à ce principe, il assureroit par son exemple le droit de sûreté et de liberté communes, et l'exercice de la justice que chacun se doit réciproquement.

Ainsi l'humanité, cette vertu si douce, si propre à resserrer les liens de la société, qui porte l'homme à rendre aux autres tous les bons offices dont il est capable, se développeroit avec l'énergie la plus touchante; elle seroit toujours accompagnée de démonstrations extérieures qui la rendroient agréable. On peut dire qu'elle n'existe proprement que dans l'*Homme de la Nature :* on a vu combien les habitans des différentes îles de la mer du Sud y sont attachés, avec quelle douceur ils se traitent les uns les autres : combien les familles, les tribus y sont unies : les navigateurs européens l'ont reconnu, eux-mêmes en ont éprouvé les effets.

Quoique la conservation du corps soit le pre-

mier, et en quelque sorte le seul objet que l'homme se propose, tant qu'il vit dans l'état de simplicité primitive; qu'il n'ait aucun soin de la perfection de l'ame ou de ses facultés intellectuelles, et que dès-lors il ne remplisse point les obligations de la loi naturelle dans toute leur étendue; cependant on peut dire que tous les vices dont sont infectées les sociétés policées, sont inconnus dans cet état de simplicité. Les sauvages en apparence les plus brutes et les plus barbares, cèdent rarement à quelque cause qui voudroit les priver des bienfaits d'une bienveillance mutuelle, ou qui les empêche de l'exercer; tant qu'ils sont d'accord, ils s'aiment naturellement les uns les autres : on voit que leurs habitudes morales sont bonnes et tendent au bien de la société : dès-lors on peut assurer que le fond de toutes les vertus se trouve dans les sentimens et la conduite de l'*Homme de la Nature*. Lorsqu'il se livre à des idées, à des actions qui y sont contraires, il conçoit le germe du vice; mais quand on a pu parler avec lui le langage de la raison, on a reconnu qu'il sentoit l'obligation d'acquérir une constante et perpétuelle volonté de ne rien faire qui ne fût conforme à la loi naturelle et d'éviter tout ce qui pouvoit la blesser. Telle est la morale des plus heureuses peuplades des îles de la mer du Sud,

de

de cette race d'hommes inconnue jusqu'à nos jours.

Elle n'est pas la même par-tout : d'autres sociétés, telles que celle des Zélandais où la civilisation a faitsi peu de progrès, se sont abandonnées à une férocité, à une barbarie, qui semblent avoir banni loin d'eux l'exercice de la bienveillance. Les passions qui la détruisent ont pris le dessus ; elles semblent même avoir acquis plus de force à mesure que la population s'est augmentée. Aucune autre nation ne se livre avec plus d'inclination à ce que l'état de guerre, où chacun se croit autorisé à poursuivre son droit par la force, a de plus terrible. Fondés sans doute sur ce qu'il est naturel et permis à tous les hommes, toutes les fois qu'on leur refuse ce qui leur est dû, qu'on leur a fait des injures, ou qu'on se dispose à la leur faire, ils ont recours à la force pour revendiquer leurs droits, et s'abandonnent à tous les excès, à toutes les horreurs des guerres les plus cruelles. Comme les différentes peuplades ou tribus sont peu considérables, les combattans ne sont jamais fort nombreux, et la destruction des hommes est moins grande. Mais malheur à tout étranger qui aborde sur leurs côtes, dont ils croient avoir à se défier, dans lequel ils supposent les sentimens hostiles dont ils sont animés ! on ne leur

fait aucune grace, ils sont dévoués à une mort certaine, et leurs corps servent d'alimens à ceux sous les coups desquels ils sont tombés.

Nous citerons à ce sujet un passage remarquable que nous tirons des principes du droit de la nature et des gens, par le célèbre Wolff, liv. I, c. 2, de l'abrégé qu'en a donné M. Formey.

« L'homme a droit, dit le Publiciste Allemand, à toutes les espèces d'alimens qui peuvent le nourrir. Quoique la chair humaine puisse servir d'aliment, le droit naturel n'accorde cependant à personne, la permission de tuer quelqu'un pour se nourrir de sa chair.... Lorsqu'il se trouve des corps humains qui n'ont pas été tués dans l'intention de les manger, comme sur un champ de bataille; le droit naturel commun ne défendroit pas de s'en nourrir, mais cela répugne à la loi naturelle perfectible, en faisant contracter une habitude de férocité dont les conséquences sont horribles.... Toute autre nourriture manquant, on ne peut contester que la chair d'une personne à la mort de laquelle on n'a eu aucune part ne puisse servir d'aliment.....»

Cette maxime morale établie dans un livre aussi sérieux ne peut que surprendre; et si tel est réellement le droit de la nature et des gens, les nou-

veaux Zélandais, les antropophages les plus féroces que l'on ait encore vus, auront pris cet usage horrible dans la nécessité pressante de la faim, ou à la suite de quelque révolution qui auroit enlevé à leurs ancêtres tout moyen de subsistance. Mais, ainsi que nous l'avons vu, cette habitude s'est tellement fortifiée en eux, qu'ils la regardent comme le droit de la victoire. On ne peut expliquer pourquoi tout étranger, tout malheureux que la tempête jette sur leurs côtes, leur paroît un ennemi qu'ils ont le droit d'attaquer et de détruire. Seroit-ce une suite de l'ignorance barbare où ils sont de ce que les hommes se doivent réciproquement ?

On ne peut pas les regarder comme une espèce d'hommes avilie, dégénérée ou corrompue, mais comme la plus terrible et la plus dangereuse pour les autres : les naturels des îles de la Société, quoique plus doux, et déjà civilisés, sont peut-être plus éloignés de la simplicité primitive que les Zélandais. Ceux-ci croiroient plutôt commettre un crime en privant un ennemi vaincu de sa liberté et de son indépendance, qu'en l'assommant pour le dévorer ensuite. Aussi dans leurs guerres ou combats, ils ne firent jamais de prisonniers ; les combattans qui restent sur le champ de bataille sont la proie du vainqueur ; le reste des guerriers se

retire sans être poursuivi. Ces usages font que leurs guerres ne sont pas aussi désastreuses que celles des peuples civilisés : d'abord ils ne prennent jamais les armes pour conquérir.

La loi de nature défend de chasser les habitans d'un pays pour se mettre à leur place : une peuplade étrangère n'a droit que sur la portion de terrein qu'ils ne peuvent occuper et qui dès-lors leur est inutile. Cependant ces sortes de transmigrations ou d'invasions sont toujours regardées parmi ces sauvages, comme des entreprises hostiles, et les nouveaux venus ne s'unissent jamais avec les anciens habitans de façon à ne former qu'une même nation ; ils restent séparés les uns des autres : conduite qui rappelle les premiers momens où les familles réduites à peu d'individus, cherchèrent à former des établissemens sur les terres qu'elles trouvèrent inhabitées, et où ayant peine à se procurer des subsistances, elles regardèrent tous ceux qui s'en approchèrent, comme des êtres incommodes qu'elles étoient intéressées à éloigner : delà les divisions, et l'origine de ces guerres éternelles de peuplade à peuplade.

Cependant il est de la loi de nature de passer d'un pays à un autre, pour y chercher les choses dont l'usage est nécessaire, pourvu que l'on puisse se les procurer, sans les enlever

de force à ceux qui en sont en possession. Comme il n'a jamais été question dans ces sortes d'entreprises que de se procurer des subsistances; une fois importées, elles devenoient communes à tous ceux qui en avoient besoin. C'est ainsi que le produit des chasses qui se font par quelques peuplades sauvages de l'Amérique, est partagé entre tous les individus de ces sociétés; quoique la plus grande partie n'en ait pas eu la peine, le chef n'en est pas moins dans l'usage d'en faire un partage proportionné aux besoins de chaque famille.

Dans cet état de simplicité et d'égalité, personne n'a droit de posséder plus de commodités et d'agrémens de la vie qu'un autre; et même il n'est pas permis, on ne souffre pas que l'on fasse des choses un usage qui tende à en diminuer la quantité, toujours relative à l'exigence commune. C'est ce qui a persuadé à l'*Homme de la Nature*, qu'il n'y a point de possession exclusive, point de propriété personnelle, que tout est à tout le monde, et par conséquent rien à personne : c'est ce qui autorisoit les insulaires à faire ces vols si fréquens, auxquels ils s'abandonnoient, sans autre crainte que d'être surpris et punis en conséquence; crainte dont n'ont jamais paru susceptibles les nouveaux Zélandais.

Cependant il paroît établi, même dans cet état primitif, que lorsqu'une famille ou un particulier s'est approprié, sans causer aucun dommage à la société dont il fait partie, une plantation afin d'en jouir, et qu'il la garde pour son usage, il n'est plus permis de la lui enlever: c'est ainsi que dans l'état de nature, des individus plus prévoyans et plus laborieux que les autres, se sont fait des propriétés particulières, dont cependant la simplicité primitive ne leur accorde que l'usufruit; s'ils l'abandonnent, un autre peut s'en emparer dès qu'ils n'en font pas d'usage. D'ailleurs le produit de ces propriétés particulières ne consistant qu'en fruits ou racines, tourne nécessairement au bien général, et ne peut jamais devenir l'objet de l'ambition ou de l'avarice.

L'*Homme de la Nature* ne desire donc que les commodités de la vie qui le mettent en état de la passer tranquillement et sans peine : il se les procure en contribuant à assurer les moyens d'où résulte le bien-être général et commun de la société dont il fait partie. Il a éprouvé qu'il réussit mieux dans toutes ses entreprises, lorsqu'il est en état de prévenir ou d'éviter les inconvéniens qui peuvent les traverser : aussi ne voit-on personne dans l'état de nature qui ne se croie tenu de se prévaloir des moyens qu'une sage

providence lui offre pour l'aider dans la carrière de ses devoirs : elle est le principe de cette humanité, de cette vertu qui rend les hommes toujours disposés et prompts à se rendre les uns aux autres tous les services que les circonstances exigent, et avec cet empressement, ces démonstrations extérieures qui les rendent agréables et sensibles.

C'est à l'*Homme de la Nature* à apprendre à l'homme civilisé, que sans la liberté et le nécessaire il n'est point d'heureuses jouissances dans la vie, ni pour l'ame, ni pour le corps. En effet, n'avoir pas beaucoup, mais avoir assez, voilà le bonheur. Nous regardons cet état comme le chef-d'œuvre de la philosophie ; et il est naturel à l'homme non corrompu par les passions et la frivolité des desirs. Pourquoi donc dans les sociétés policées, les grands, les riches, tous les favoris de la fortune ne sont-ils pas heureux ? c'est qu'ils ont toujours besoin de plus qu'ils n'ont, et que le succès qui les conduit à l'accomplissement d'un premier desir, leur en fait concevoir un second, qui renouvelle leurs soins et leurs inquiétudes, et fait disparoître le bonheur de la jouissance, qu'ils avoient imaginé devoir leur suffire.

Les sauvages, dit-on, qui n'ont point de loix religieuses, ne redoutent pas l'autorité divine ;

ils ne reconnoissent que la loi de la nature, la loi de l'égalité : si l'un d'entr'eux veut dominer sur l'autre, il faut qu'il soit le plus fort et le plus adroit, sans quoi il est exterminé. Cette assertion n'a que l'apparence de la vérité : les sauvages les plus barbares reconnoissent des chefs dans les circonstances où l'intérêt commun demande qu'ils soient conduits par les plus expérimentés, les plus prudens, et les plus braves d'entr'eux. Mais dès que le besoin ne subsiste plus, ces chefs rentrent d'eux-mêmes dans l'état d'égalité : ils sentent en eux et reconnoissent dans leurs semblables, cette hardiesse innée à l'*Homme de la Nature*, ces sentimens de liberté, d'égalité qui modifient toutes les ames, et semblent leur donner des ailes pour se porter à tous les moyens qui en assurent la conservation.

Sans arrêter nos regards et nos réflexions sur les crimes multipliés auxquels donnent lieu la soif ou plutôt la rage de l'or, la corruption des mœurs, et qui portent la honte et l'infamie dans tous les ordres des sociétés civilisées; qu'y a-t-il de plus contraire aux premières loix de la nature que le suicide? En a-t-on remarqué quelqu'exemple parmi les peuples sauvages? Aucun d'entr'eux n'a encore imaginé qu'il étoit le maître de sa propre vie, et que le meurtre de soi-même

fût permis par la loi naturelle ; et cependant à la honte de la civilisation la plus parfaite, mais la plus corrompue, on a vu dans tous les rangs, dans tous les sexes, les passions furieuses présenter le suicide, comme un moyen offert par la nature même, de se délivrer des maux imaginaires auxquels on se croit en butte.

La raison frémit en se rappellant les scènes d'horreur qu'ont donné dans ces derniers temps des personnages établis pour le maintien des loix, de la vertu, de la modération ! Non, il n'y a aucun cas où un moyen si révoltant puisse devenir licite : le suicide répugne à la nature, il est aussi honteux qu'insensé ; il n'y a que l'aliénation d'esprit, qui puisse lui ôter le caractère d'infamie dont il doit être noté ; et cette aliénation n'est produite que par une aveugle pusillanimité, la corruption des mœurs et l'oubli des devoirs les plus sacrés portés à leur comble. Que l'on réforme les mœurs ; que l'on ait plus de respect pour les droits de l'humanité ; que l'on ne souffre plus ces fortunes insolentes qui ne se font qu'aux dépens des peuples ; que l'on en retranche les moyens infâmes ; que l'on arrête la cupidité ; que le crédit ne la soutienne plus ; et l'on verra renaître la tranquillité, le bon ordre. On en reviendra aux principes de cette équité distributive, qui sans éta-

blir une égalité de fait, sans porter préjudice à la subordination que l'on doit regarder comme la base de toute civilisation, et comme tout-à-fait nécessaire au maintien de la Société, assurera à chaque citoyen une existence tranquille dans son état, en contribuant par son travail au bien général dans lequel il trouvera son avantage particulier.

§. XXIV.

Amours d'un matelot Anglais et d'une jeune Zélandaise; inclination des femmes sauvages pour les Européens; projet d'un gentilhomme Ecossois.

Nous ne quitterons pas la Nouvelle-Zélande, sans nous arrêter un moment à parler des amours d'un jeune matelot du vaisseau *la Découverte*, avec une Zélandaise âgée d'environ quatorze ans; c'est un épisode intéressant du troisième voyage de Cook, que les journaux du temps nous ont appris avoir fourni un article intéressant aux délassemens de l'homme sensible, par M. d'Arnaud. Nous nous contenterons de rapporter le fait d'après le rédacteur du voyage anglais.

Le matelot et la tendre Gouwannahé prirent un attachement très-vif l'un pour l'autre. Dès que le matelot avoit un moment de libre, il se

retiroit auprès d'elle; ils passoient les jours et le plus souvent les nuits à s'entretenir par signes, et quoiqu'ils n'eussent réciproquement aucune connoissance de leur langage, ils se communiquoient leurs pensées les plus secrètes. La Zélandaise n'avoit d'autre volonté que celle de son amant, et le matelot prévenoit les desirs de sa maitresse. Gouwannahé qui trouvoit son amant fort à son gré avec l'habit de matelot, voulut l'embellir davantage, en le parant à la mode de son pays. Il se laissa tatouer ou piquer et peindre à la zélandaise, depuis les pieds jusqu'à la tête. De son côté elle ne négligeoit rien pour se mettre d'une manière agréable : elle avoit de beaux cheveux, elle les arrangeoit le mieux qu'elle pouvoit; elle y plaçoit des fleurs entremêlées de guirlandes. Ces ornemens n'empêchoient pas que sa coëffure ne fût encore sauvage; on y reconnoissoit la grossiéreté des femmes de son pays. Son amant lui donna des peignes, et lui apprit à s'en servir. Il s'amusa ensuite à lui friser les cheveux; cette toilette donna un nouvel éclat à ses charmes; ses yeux naturellement vifs en parurent plus brillans, et sa physionomie plus animée. Bientôt ils furent accoutumés à la différence de leurs teints : ils desirèrent l'un et l'autre de s'exprimer d'une manière plus claire ce qu'ils sentoient, et ils convinrent promptement

ment d'une espèce de langage composé de regards, de gestes, de sons articulés, bien plus énergiques que la parole ; c'étoit l'expression la plus vive et la plus vraie des sentimens du cœur ; ils crurent s'entendre assez pour se demander l'histoire de leur vie. L'amour est toujours accompagné d'un peu de jalousie : la jeune Zélandaise, à qui le matelot paroissoit le plus aimable des mortels, ne manqua pas de l'interroger sur les femmes de son pays, elle le conjuroit de ne la plus quitter, mais de s'établir dans l'île, lui promettant que bientôt il deviendroit un des chefs de la nation. Le matelot feignit de n'en rien croire, disant que les femmes de Zélandais tuoient les hommes, et que s'il se déterminoit à passer ses jours avec elle, il en seroit traité aussi cruellement. Elle tâcha de le dissuader de cette idée, lui promettant que toujours elle l'aimeroit beaucoup. Il lui fit encore entendre qu'il craignoit d'être massacré par les Zélandais ; que plusieurs de ses compatriotes en avoient été tués et mangés, quoiqu'ils n'eussent pas tiré sur eux : elle lui répondit qu'il y avoit long-temps, et que les meurtriers venoient de fort loin. Le matelot vouloit savoir s'il n'y avoit point parmi eux de parens de Gouwannahé : cette question l'embarrassa, parut l'affliger ; en vain l'Anglais fit

des instances pour savoir ce qui en étoit; elle garda un secret entier sur cette circonstance; elle versa des larmes, mais fut discrète. Quoique son amant pût faire pour savoir si elle avoit été présente au massacre des Anglais et à l'horrible festin qui l'avoit suivi, ce ne fut que la crainte de le perdre, qui l'engagea à s'expliquer d'une manière très-enveloppée, sur ce qu'elle avoit vu et su de cette aventure.

Mais elle ne fut pas si réservée sur quantité d'autres coutumes et usages de la Nouvelle-Zélande, dont elle instruisit le matelot anglais avec assez de détails, pour que l'on puisse compter sur la vérité de ses récits, comparés avec ce que l'on en avoit pu apprendre d'ailleurs. La tendre Gouwannahé espéroit que ses complaisances lui conserveroient le jeune européen, qu'elle aimoit de si bonne foi. Il avoit pris, de concert avec elle, toutes les précautions qui devoient favoriser son évasion du vaisseau, au moment où il mettroit à la voile.

On avoit averti le capitaine Cook de prendre garde aux sauvages que l'on soupçonnoit méditer quelque entreprise; et pour les prévenir, lorsque tout fut rembarqué, il donna tout-à-coup l'ordre d'appareiller, sans en avoir prévenu personne, sans doute dans la vue d'empêcher les matelots de courir après les femmes;

ration fut touchante; la pauvre fille versoit un torrent de larmes, elle poussoit des cris lamentables; mais cette scène dura peu; le détachement se hâta d'emmener le déserteur, ne se trouvant pas en sûreté dans un pays où les alarmes données la nuit rassemblent promptement une multitude de sauvages armés, et sont le signal du massacre. La jeune Zélandaise le suivit, et lorsqu'on fut au moment de s'embarquer, on eut peine à l'arracher des bras de son amant: elle parut plongée dans l'affliction la plus extrême; elle déploroit son infortune de la manière la plus attendrissante. Egarée par son désespoir, elle se fit des blessures profondes au visage, aux bras et sur tout le corps. Si l'habitude où sont les sauvages de supporter presque nuds, toutes les vicissitudes des saisons extrêmes, ne donne pas quelque insensibilité à leurs nerfs, elle dut éprouver de cruelles douleurs; quant aux tourmens de son ame, rien ne pouvoit les égaler; il faut se trouver dans la situation d'une jeune fille encore enfant, élève de la simple nature, pour s'en faire une idée.

La passion du matelot parut céder à la force, et il ne fut pas plutôt embarqué sur le canot, qu'il se souvint d'avoir laissé son bagage à terre. On le renvoya sous la garde des soldats de marine au magasin, où il avoit déposé les richesses

et

et les instrumens qui devoient servir de base à son empire : ils n'étoient pas en petit nombre ; outre différentes espèces d'outils, il avoit une boussole de poche, dont il comptoit faire un jour beaucoup d'usage ; on y trouva un fusil qui avoit été enlevé secrétement par Gouwanahé, lorsque ces deux amans infortunés formèrent le dessein de s'unir et de régner ensemble.

Le matelot arrivé à bord de la *Résolution*, y subit un long interrogatoire, dans lequel il avoua tous ses projets de grandeur, et la peine qu'il s'étoit donnée pour les faire réussir. Il dit qu'ayant accompagné M. Clarke dans une excursion autour de la baie, il fut enchanté de la beauté du pays et de la fertilité du sol, et qu'alors il pensa à déserter pour s'y établir : qu'ayant ensuite remarqué l'état florissant des jardins formés à l'île-longue et à Mortuara, cette envie devint plus forte, et qu'il conçut le projet de rassembler les moutons, les chèvres, les cochons et les volailles que M. Cook avoit autrefois laissés sur cette terre ; et que s'il pouvoit trouver une fille de son goût à laquelle il s'uniroit, il en seroit secondé et auroit le bonheur d'introduire dans cette contrée, les arts, la culture de l'Europe, et de civiliser les Zélandais. Il ajouta que cette idée s'étant fortement

emparée de son esprit, elle le poursuivoit sans cesse: que Gouwannahé le remarqua la première fois qu'il descendit sur la côte, qu'elle le suivit aux tentes, où elle lui déclara la première son amour; que cet aveu acheva de lui tourner la tête; que sollicité vivement par la jeune fille, il ne put s'empêcher de la voir souvent; et que s'étant enivré lui-même d'amour, il ne balança plus : que malgré tout ce qu'il avoit à craindre des suites de sa désertion, il avoit pris la ferme résolution de ne plus abandonner sa maîtresse, et qu'il avoit concerté avec elle les moyens de s'enfuir, pour suivre en liberté l'exécution de ses projets.

Le capitaine Cook ayant entendu ces détails, ne fit que rire de l'extravagance romanesque du matelot, et au lieu de le faire juger comme déserteur, il le renvoya à M. Clarke, lui laissant la liberté de le punir. Il fut condamné à recevoir douze coups de fouet; c'est-là qu'aboutirent ses projets de fortune et d'empire. On regrette qu'on ne l'ait pas abandonné au sort qu'il vouloit se former; c'eût été une occasion pour les navigateurs qui aborderoient par la suite à la Nouvelle-Zélande, d'en mieux connoître les naturels, peut-être de trouver plus de ressources avec eux, d'éviter par la suite les surprises, les querelles horribles, toujours terminées par des

massacres, qui n'ont lieu que parce qu'on ne s'entend pas les uns les autres. Si le matelot anglais, aidé des connoissances que lui auroit procuré Gouwannahé, eût exécuté quelques-uns de ses projets, établi quelque industrie parmi les naturels, en leur faisant sentir l'utilité des arts et de la culture de l'Europe, il eût pu se concilier leur bienveillance, et les amener insensiblement à favoriser les nouveaux établissemens qu'il auroit faits. Mais il n'est pas possible d'imaginer qu'il eût jamais obtenu assez de crédit, pour empêcher les guerres sanglantes qu'ils se font sans cesse de peuplade à peuplade.

Ce que l'on n'a pas remarqué sans intérêt, c'est la passion vive et tendre de la jeune Zélandaise pour le matelot anglais : on seroit très-surpris que cette aventure se fût passée dans une région aussi barbare, chez des peuples aussi sauvages que ceux de la Nouvelle-Zélande, si l'on n'avoit éprouvé en d'autres circonstances qu'une femme sauvage qui s'attache à un Européen, se livre à sa passion pour lui, avec une vivacité, une constance, une résolution dont peu de femmes des états civilisés seroient susceptibles; et cette énergie de sentimens semble naître de l'estime qu'elles ont pour les Européens. Une femme sauvage, quelque jeune

qu'elle soit, ne considère dans son état à venir, que le dur esclavage dans lequel elle vivra sous l'empire d'un mari, et l'avilissement qui en est la suite; elle ne voit que férocité et barbarie dans tous les procédés de ses compatriotes. L'Européen se présente sous un tout autre aspect; il a au moins avec elle les apparences de la douceur, de l'humanité, du desir de lui plaire.

On ne lit pas sans étonnement dans l'histoire de la Louisiane (par M. Lepage du Pratz, tom. III, ch. 14 et suivans), tous les mouvemens que se donna une femme *soleil* ou princesse chez les Natchez, pour sauver les Français établis dans ce pays, d'un massacre général projetté par sa nation contr'eux, dont le commandant du poste le plus avancé des Français, ainsi que les officiers et soldats qui étoient sous ses ordres, furent tous la victime, parce que le présomptueux qui étoit à la tête de cet établissement, ne fit aucun cas des avis que cette femme lui fit donner à plusieurs reprises : il ne voulut prendre aucune précaution, pas même faire réparer le fort où il commandoit, et le mettre en état de défense, ne voulant pas, disoit-il, donner lieu aux sauvages de penser qu'il les craignoit; il fut surpris et massacré avec toute sa garnison; et sans les avis de cette

femme dont le chef principal des Français n'eut connoissance que trop tard, aucun d'eux n'eût échappé au massacre projetté. Cette femme déjà âgée, de beaucoup d'esprit, et qui jouissoit d'une considération distinguée, se souvenoit qu'elle avoit aimé dans sa jeunesse un Français dont elle avoit eu un fils, alors à la tête d'une bourgade des Natchez. Cette entreprise de la part des sauvages, fut cause de la destruction totale de cette nation. Nous en avons déjà parlé dans un des paragraphes de cet ouvrage.

On ne peut douter que les femmes sauvages, sur-tout dans leur jeunesse, ne conservent toute l'affection que la nature a imprimée dans le cœur des hommes, les uns pour les autres. Cette tendre bienveillance résulte de l'éducation des filles sauvages qui ne participent pas de bonne heure, ainsi que les garçons, aux résolutions violentes de leurs pères : elle conserve en elles cette disposition à la tendresse, à l'humanité, cette horreur pour l'effusion du sang humain dont les hommes ne sont pas susceptibles. On a plus d'un exemple de l'intérêt que les Européens ont inspiré à des femmes et des filles sauvages, des services qu'elles leur ont rendus, de la générosité avec laquelle elles se sont conduites. Je ne citerai plus à ce sujet

qu'une anecdote rapportée par M. le marquis Chastelux, (tom. II de son voyage dans l'Amérique Septentrionale).

Lorsque les Anglais commencèrent leur établissement en Virginie, sous le règne d'Elisabeth, les sauvages de la contrée appellée Powhatan, avoient pour roi ou chef, un sauvage de même nom, que l'on représente comme un politique profond, mais perfide, qui avoit reculé les bornes de son territoire, et qui étoit redouté de toutes les nations voisines. Les Anglais qui habitoient à James-Town ou dans le voisinage, eurent souvent la guerre avec lui, et firent des traités qui ne furent pas toujours exactement observés. Dans ces circonstances la fille de Powhatan, appellée Pocahunta, fut la protectrice constante des Anglais, et les déroba souvent à la fureur de son père. A l'âge de douze ans, elle couvrit de son corps le capitaine Smith, qui avoit été surpris et arrêté contre le droit des gens en pleine paix. Il étoit au moment d'être cruellement mis à mort par les sauvages, lorsqu'elle déclara que si la condamnation étoit exécutée, elle recevroit les premiers coups dont on voudroit le frapper. Tous les sauvages, y compris les despotes et les tyrans, sont plus sensibles aux pleurs d'un enfant, qu'à la voix de l'humanité. C'est le cri de la nature qui les

frappe dans ces instans. Powhatan ne put résister aux larmes et aux prières de sa fille. Smith obtint la vie, à condition de payer sa rançon, qui devoit consister en fusils, poudre et ustensiles de fer. L'embarras étoit de se les procurer, car il ne devoit être relâché qu'à la vue des effets convenus. Il demanda à Powhatan un de ses sujets, auquel il donna une petite planche à porter à James-Town, et en conséquence le prix de sa rançon se trouva à jour et heure marqués sous l'arbre qu'il indiquoit.

Powhatan ne pouvoit concevoir qu'il y eût un moyen semblable de transmettre sa pensée, et Smith fut désormais regardé comme un grand magicien, pour lequel on ne pouvoit avoir trop de respect. Un peu plus de connoissance des usages des Européens, et plus de relations avec eux, l'eurent bientôt fait revenir de cette grande et importante idée. Quelques années après, il forma le projet de détruire les Anglais qu'il redoutoit : il devoit les surprendre au sein de la paix et les égorger tous. La nuit même que ce complot devoit s'exécuter, la bonne, l'aimable Pocahunta profita de l'obscurité et d'un orage affreux qui retenoit les sauvages dans leurs cabanes ; elle s'échappa de celle de son père, avertit les Anglais de se tenir sur leurs gardes, mais elle les conjura d'épargner sa famille, de paroî-

tre ignorer ce qu'elle leur avoit appris, et de terminer toute querelle par un nouvel accommodement. C'est ainsi que cet ange de paix ne manquoit aucune occasion de rendre des services essentiels aux deux nations, et de prévenir l'effusion du sang humain. Les Anglais, on ne sait par quel motif, mais contre la bonne foi et l'équité, l'enlevèrent à son père : elle pleura beaucoup et long-temps; mais ce fut une consolation pour elle de retrouver le capitaine Smith, qui lui tint lieu de père. On la traita avec respect, on la maria à un colon appellé Roll, qui, bientôt après, la conduisit en Angleterre : c'étoit sous le règne de Jacques Ier. On prétend que ce monarque, pédant et ridicule en tout point, étoit si infatué des prérogatives de la royauté, qu'il trouva mauvais qu'un de ses sujets eût osé épouser la fille d'un roi sauvage. Il n'avoit sans doute aucune idée de l'état de ces souverains sans dignités, sans trônes, sans possession, dont la bravoure féroce fait d'ordinaire tout le mérite et la splendeur. Etoit-ce le chef sauvage qui, dans cette occasion, se trouvoit honoré d'être placé par un monarque Européen à la même hauteur que lui, ou celui que l'orgueil du trône et ses préjugés rabaissoient au niveau du chef des sauvages ?

Le capitaine Smith, qui étoit retourné à Lon-

dres, avant que Pocahunta ne parût en Angleterre, fut fort empressé de la voir lorsqu'elle y arriva; mais il n'osa pas la traiter avec la même familiarité qu'à James-Town. Dès qu'elle l'apperçut, elle vint se jetter dans ses bras en l'appellant son père; mais voyant qu'il ne répondoit pas à ses caresses, qu'il ne lui donnoit plus le doux nom de sa fille, elle détourna la tête, pleura amèrement, et fut long-temps sans que l'on pût obtenir d'elle une seule parole. Smith lui ayant demandé plusieurs fois ce qui pouvoit l'affliger. «.... Quoi! lui dit-elle, n'ai-je pas sauvé tes jours en Amérique? Lorsque j'ai été arrachée du sein de ma famille, et conduite parmi tes frères, ne m'as-tu pas promis de me tenir lieu de père? ne m'as-tu pas dit que si j'allois dans ton pays, tu serois mon père, et que je serois ta fille? tu m'as trompée, et je me trouve ici étrangère, orpheline»!..... Il ne fut pas difficile au capitaine Smith de faire sa paix avec cette charmante créature, qu'il aimoit tendrement; il la présenta aux personnes les plus considérables des deux sexes, mais il n'osa la mener à la cour, dont elle reçut pourtant les bienfaits. Enfin après avoir passé plusieurs années en Angleterre, où elle donna des preuves continuelles de vertu, de piété et d'attachement pour son mari, elle mourut comme elle étoit prête à se rembar-

quer pour l'Amérique. Elle n'avoit qu'un fils, qui s'est marié, et n'a laissé que des filles, celles-ci d'autres filles, dont la descendance féminine conserve les charmes et la bonté du cœur de l'aimable Pocahunta.

Quelques papiers publics annoncèrent, en 1784, qu'un gentilhomme Ecossois, dégoûté du séjour de sa patrie, où tout lui rappelloit continuellement un amour malheureux, avoit vendu ses biens en 1782, fait charger à Glascow deux bâtimens de bétail et de graines de toute espèce, et de toutes les provisions et instrumens nécessaires pour bâtir un fort et établir une colonie à la Nouvelle-Zélande. Ses préparatifs étant achevés, il s'étoit embarqué avec soixante de ses vassaux, déterminés à suivre sa fortune. Son intention étoit de remonter la rivière à laquelle le capitaine Cook a donné le nom de Nouvelle-Tamise, et d'y chercher un abri sûr pour mettre ses navires à couvert. Cet entreprenant navigateur, étant aussi doux que prudent dans sa conduite, comptoit se concilier l'affection des naturels du pays, par les services qu'il seroit à portée de leur rendre. Il espéroit même que s'il parvenoit à réussir dans son projet, il deviendroit bientôt le chef souverain de l'île. Si, contre toute apparence, il échouoit dans cette tentative, il emportoit les matériaux nécessaires à la

construction de bâtimens pour son retour. Il pensoit que le mal-être des Zélandais provient de ce qu'ils ne connoissent pas les ressources de l'agriculture ; mais que s'étant instruit de leur langue, assez pour en être bien entendu, il lui seroit aisé de leur faire concevoir l'utilité qui résulteroit pour eux des travaux qu'ils entreprendroient, et l'agrément des jouissances nouvelles qui en résulteroient pour eux.

Son projet de commencer par se mettre au fait de la langue du pays étoit sage. Souvent les nations ne se brouillent ensemble que faute de s'entendre : les hommes, en général, ne sont pas portés à aimer ceux à qui ils ne peuvent pas facilement communiquer leurs idées et leurs impressions. Non-seulement la vivacité souffre, et l'impatience s'irrite, mais l'amour-propre est offensé, toutes les fois que l'on parle sans être entendu. Or, l'amour-propre n'est nulle part plus exalté que dans le cœur d'un sauvage ; nul être n'est plus porté à l'impatience, et n'est plus prompt à se révolter quand on ne l'entend pas : l'idée de se familiariser avec la langue des Zélandais étoit donc un moyen de succès assez bien vu. L'intention du noble Ecossois étoit d'épouser une des filles du pays, pour s'attacher davantage l'affection des naturels, et leur prouver la droiture de ses intentions, en s'éta-

blissant parmi eux. Comme il emmenoit avec lui des gens de toutes sortes de métiers, il espéroit leur donner du goût pour les arts de l'Europe, et les initier dans leurs pratiques. Cette spéculation étoit sans doute d'une ame honnête, qui espéroit trouver dans des régions éloignées un bonheur qui la fuyoit dans sa propre patrie. Mais c'étoit trop présumer de ses bonnes intentions; et un peu plus de réflexion sur le caractère des peuples sauvages, lui auroit persuadé qu'il n'étoit guères possible de dompter l'orgueil qui les attache à leurs usages barbares, qu'ils regardent comme la sauve-garde de leur indépendance et de leur liberté.

Il est plus difficile de faire concevoir à un sauvage les maximes de la saine raison, et de le faire agir en conséquence, qu'à un enfant plein de fantaisies, auxquelles on a donné quelque consistance, en les satisfaisant. On peut espérer d'asservir celui-ci dans un âge plus avancé, lorsque le temps aura développé sa faculté de raisonner, et que l'exemple et l'instruction l'auront déterminé à ne vouloir, à ne faire que ce qui est honnête; on l'amène à ce point par la crainte d'un châtiment quelconque ou par l'espoir de la récompense. Mais est-il possible de gagner un sauvage par ces moyens? Il ne connoît que sa volonté, il se porte avec impétuosité et dans

toutes les circonstances à la satisfaire. Les nouveaux Zélandais sont à la vue de la quincaillerie de l'Europe, comme nos enfans à qui l'on montre des joujoux : ceux-ci les desirent avec ardeur, mais n'osent y toucher si on le leur défend. Il n'en est pas de même des sauvages, ils sacrifient tout pour les avoir : la loi naturelle n'est pas assez obscurcie par leurs passions, pour ignorer qu'ils se rendent coupables, mais elle ne les empêche pas de voler s'ils n'ont d'autre moyen de se procurer ce qu'ils desirent. Si ceux à qui ces instrumens ont été volés entreprennent de les recouvrer par la force, c'est alors que le sauvage développe toute sa férocité, et qu'il regarde celui qui l'attaque justement, comme un ennemi qui en veut à sa liberté et à sa propriété, dont il aspire à se venger en trempant ses mains dans son sang, en le dévorant s'il est vainqueur.

Il n'en est pas d'un peuple que l'on veut tirer de la barbarie, comme d'une terre qui n'a jamais été cultivée; les travaux de quelques années suffisent d'ordinaire à surmonter les obstacles qui s'opposent aux progrès de la culture : le sol n'a point d'habitudes, point de passions qui gênent l'industrie et la constance du cultivateur; au lieu que quelque soin que l'on prenne pour réformer les mœurs d'un peuple sauvage

et barbare, pour accroître son industrie en l'instruisant des arts de l'Europe, pour lui faire concevoir le bonheur de la civilisation, rarement il est capable de le sentir, de se le procurer, de s'y attacher avec quelque constance. A la première fantaisie, il retourne à ses anciennes habitudes; ou si on l'étourdit en asservissant sa liberté, on détruit en lui le principe de toutes les vertus : si la force est plus active, elle finit par les anéantir.

On a des exemples d'Européens de diverses nations, qui, séduits par la vie libre et indépendante des sauvages, se sont établis avec eux; mais ils n'y ont été soufferts qu'autant qu'ils se sont accoutumés à la manière d'être et de vivre des sauvages, sans prétendre les réformer en rien, ni porter parmi eux d'autres usages que ceux qu'ils trouvoient suivis. Ils ne souffriroient même pas qu'un de leurs semblables vînt jouir parmi eux des talens qu'il auroit acquis dans la société des peuples civilisés et de l'aisance qui en est la suite. Les naturels des îles de la Société où les mœurs sont plus douces, la civilisation plus avancée et la vie plus heureuse que dans la Nouvelle-Zélande, n'ont pas souffert qu'Omaï que le capitaine Cook avoit amené à la suite de son second voyage autour du monde à Londres, et delà ramené à

Otahiti, jouît de l'habitation que les Anglais lui avoient construite dans sa patrie. A peine eurent-ils mis à la voile, que les insulaires vinrent en troupe pendant la nuit, renversèrent la maison, détruisirent les plantations, et probablement tuèrent les bestiaux dont Omaï étoit possesseur, et qui, s'ils eussent multipliés, fussent devenus pour les naturels la source d'une aisance supérieure à celle dont ils jouissent déjà. Il en eût été de même des plantes de l'Europe qui pour la plupart se fussent améliorées dans un sol aussi fertile, et sous un climat aussi heureux; mais ces sauvages, quoiqu'à demi-civilisés, ne supportèrent pas l'idée de voir s'établir parmi eux, un de leurs compatriotes, auquel les connoissances qu'il avoit acquises en Europe, la multitude d'instrumens utiles qu'il possédoit, eussent pu mériter quelques distinctions : ils les arrachèrent avant qu'elles n'eussent pris aucune consistance.

Le Hottentot que les Hollandais avoient élevé avec soin en Europe, fut peut-être plus sage qu'Omaï, en renonçant à tous les avantages qu'il avoit acquis, pour se conformer en tout à la manière de vivre de ses parens, parmi lesquels il crut retrouver la manière d'exister qui pouvoit assurer son bonheur.

§. XXV.

L'île de Pâques et les îles Pelew, ou Nouvelles-Carolines.

La petite nation dont nous allons parler, n'a rien de sauvage ni de barbare; il semble qu'elle ait conservé la bonté, la simplicité, la douceur des premiers enfans de la nature. Cependant elle ne paroît être qu'un reste d'une peuplade autrefois beaucoup plus nombreuse, qui a eu quelque connoissance des arts à leur origine. Par une suite d'évènemens dont il ne reste aucun souvenir, elle est retombée dans une ignorance, un défaut d'industrie qui l'a réduite à s'en tenir aux moyens les plus simples de satisfaire aux premiers besoins de la nature, dont les loix primitives paroissent encore la gouverner; soit qu'elle ne s'en soit jamais écartée, soit que des révolutions désastreuses lui aient fait oublier ou ne lui aient plus permis de conserver quelque civilisation peu avancée sans doute, mais suffisante pour maintenir l'ordre et la tranquillité publique.

Tout porte à penser qu'elle est anciennement établie dans l'île qu'elle habite, et qu'elle doit sa conservation plus à la douceur du climat qu'à la fertilité d'un sol qui paroît avoir été fort

fort dégradé par un de ces mouvemens extraordinaires et violens qui culbutent toute une région, et dont il reste des vestiges si marqués dans presque toutes les îles de la mer du Sud, et plus encore dans l'île de Pâques que dans toutes celles dont nous avons déjà parlé.

§. XXVI.

Les Hollandais font la découverte de l'île de Pâques en 1722.

L'amiral hollandais Roggevin, après avoir doublé la pointe la plus avancée de l'Amérique méridionale, pour aller à la découverte des terres Australes, aborda le 6 avril 1722, à une île fort éloignée du continent de l'Amérique, en naviguant du sud au nord : il lui donna le nom d'île de Pâques, parce qu'il la reconnut le jour de cette fête principale. Il en assigna la position au 28e. degré 30 minutes de latitude australe, et au 139e. de longitude. Le capitaine Cook qui paroît en avoir connu le gissement avec plus de précision, la place dans la mer du Sud par le 27e. degré 5 minutes de latitude australe, et le 109e. degré 46 minutes de longitude occidentale, et croit que c'est la terre vue en 1686 par le capitaine anglais, Davis, que Roggevin crut avoir cherchée inutilement.

Quoi qu'il en soit, si nous nous occupons de cette île, ce n'est pas à raison de l'utilité dont sa découverte peut être aux navigateurs; le mouillage n'étant point sûr et n'ayant point de bois à brûler, ni d'eau douce dont on puisse rafraîchir ses provisions. Mais les hommes qui l'habitent offrant des différences assez remarquables, avec les autres insulaires, et des usages qui leur sont propres; vivant sans loix, sans civilisation, ne connoissant pour ainsi dire, d'autres règles que le simple instinct de la nature, fourniront quelques traits nouveaux au tableau général de l'homme primitif, que nous sommes dans l'habitude de regarder comme sauvage et barbare. D'ailleurs cette île se trouvant sur la route des navigateurs qui aspirent à de nouvelles découvertes en faisant le tour du monde; Roggevin, Cook et M. de la Peyrouse s'y étant arrêtés et en ayant donné chacun une idée relative à leur manière de voir; il ne nous paroît pas inutile de rapporter ce qu'ils en ont dit, et d'examiner les causes de la différence de leurs récits.

La relation de Roggevin donne à l'île de Pâques environ seize lieues de circuit. Dès que son escadre s'en fut approchée, l'un des insulaires vint dans un canot rendre visite aux Hollandais, et ne fit aucune difficulté de monter à

bord (1). Il étoit absolument nud, et on commença par lui donner un morceau de toile pour se couvrir. On lui offrit des grains de corail et quelques autres bagatelles semblables qu'il pendit à son col, avec un poisson sec qu'il y portoit. Son corps étoit piqué ou peint de toutes sortes de figures : sa taille étoit haute; il avoit l'air fort et robuste; la teinte de tout son corps étoit fort brune, et ses oreilles pendantes jusques sur les épaules, avoient été alongées à ce point par le poids des pendans. Sa physionomie étoit heureuse et annonçoit de la gaîté; ce qu'il disoit étoit accompagné de gestes expressifs et agréables. On lui présenta un verre de vin, qu'il prit; mais au lieu de le boire, il le jetta sur ses yeux. On l'habilla ensuite à l'Européenne, et on le coëffa d'un chapeau. Cette parure étrangère l'embarrassa au point qu'il la quitta avec le plus grand empressement; il ne put en mangeant se servir ni de cuiller, ni de fourchettes, pas même de couteau. Après qu'il eut été bien régalé, on ordonna aux musiciens de jouer de divers instrumens, dont les accords lui donnèrent beaucoup de gaîté; et chaque

(1) Hist. des navigations aux terres Australes, in-4°. Paris, 1756, tom. II, l. 4.

fois qu'on le prenoit par la main, il sautoit et témoignoit la plus grande disposition à danser.

On le renvoya chez lui avec les petits présens qu'il avoit reçus, afin que les autres insulaires pussent savoir de quelle manière il avoit été traité. Il parut quitter les Hollandais avec regret; il leva les deux mains au ciel, il tourna les yeux vers l'île, et prononça d'une voix forte les mots *Odorroga, Odorroga.* Il y a apparence que ces cris étoient pour invoquer ses dieux; car on voyoit du bord, une quantité d'idoles dressées sur les côtes. Il eut de la peine à rentrer dans son canot, et il donnoit à entendre qu'il souhaitoit de rester dans le vaisseau, jusqu'à ce qu'on le débarquât dans son île.

Le lendemain l'escadre Hollandaise entra dans un golfe, dans l'intention d'y mouiller : plusieurs milliers d'insulaires se rendirent sur le rivage, pour voir les vaisseaux de plus près; attirés par la rareté du spectacle, et peut-être inquiets de savoir ce que des hommes nouveaux venoient chercher parmi eux : d'autres apportèrent dans les canots des poules et quantité de racines. On fut étonné de voir différentes troupes de ces insulaires courant sur le rivage, allant et revenant avec précipitation, sans ordre, avec toutes les marques de l'inquiétude et de l'effroi : ils allumèrent des feux aux pieds de

leurs idoles, pour y faire des offrandes et implorer leurs secours. Malheureusement ils ne purent prévenir les désastres qu'ils avoient à redouter de la brutalité des navigateurs.

Le lendemain de grand matin on les vit le visage prosterné vers le soleil levant : plusieurs feux étoient allumés, que l'on pouvoit croire être l'holocauste du matin offert à leurs divinités, et peut-être au soleil, qu'ils regardoient comme l'image la plus ressemblante de l'Etre suprême; à en juger par le culte qu'ils paroissoient lui rendre, et dont ces feux allumés étoient l'expression : culte qui a beaucoup de rapport avec l'hommage que les anciens Persans rendoient au soleil, et à celui que l'on a vu depuis établi parmi les Natchez, dans l'Amérique septentrionale.

Ainsi par-tout, même chez les peuples les plus ignorans et les plus bornés, dans les îles les plus éloignées des nations que l'on regarde comme les plus anciennes de la terre, où l'on ne reconnoît ni police, ni loix proprement dites; on trouve des vestiges de religion, de cette lumière divine qui découvre Dieu à l'homme, et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu. Cette idée de Dieu n'est-elle pas le premier, le plus noble sentiment de la nature? Elle est confuse chez les sauvages, parce que leur raison ne paroît pas

encore développée, et cependant elle leur inspire de rendre à l'Etre suprême, dont ils sentent et admirent la puissance, le culte qu'ils imaginent le plus convenable à la nature divine.

Les Hollandais faisoient leurs préparatifs pour la descente, lorsque l'insulaire qu'ils avoient reçu à bord deux jours auparavant, vint une seconde fois accompagné de plusieurs autres qui apportoient quantité de poules et de racines cuites, apprêtées à leur manière. On remarquoit parmi eux un homme tout-à-fait blanc, qui avoit l'air grave, et que l'on prit pour un des prêtres, ou des devins jongleurs de l'île : ses oreilles étoient chargées de gros pendans longs et blancs. Il paroît que c'étoit une députation faite par les habitans de l'île, peut-être plus inquiets que contens de voir ces étrangers formidables les approcher de si près; pressentiment fondé de ce qu'ils avoient à craindre; car dans ce moment même, un des insulaires fut tué dans son canot d'un coup de fusil, sans que le rédacteur de la relation hollandaise en donne la raison. Cet accident malheureux répandit une si grande consternation parmi les naturels, que la plupart se jettèrent à la mer, pour gagner les côtes à la nage, et ceux qui restèrent dans leurs pyrogues s'enfuirent à force de rames.

Enfin l'amiral hollandais fit la descente avec cent cinquante hommes tant soldats que matelots. Les habitans vinrent aussitôt au devant de lui en si grand nombre, que pour avancer, on avoit peine de percer au travers de la foule. Quelques-uns des naturels s'avisèrent, sans doute par curiosité et sans mauvaise intention, car ils étoient sans armes, de toucher celles des Hollandais, et ce geste si simple fut pour eux le signal de la désolation. On fit feu sur eux à bout portant; il y en eut plusieurs de tués, du nombre desquels fut celui qui, le premier, étoit venu au vaisseau voir les Hollandais, et leur avoit témoigné de si bonne grace sa reconnoissance de l'accueil gracieux qu'il en avoit reçu. Quelle dut être la désolation de ces bonnes gens si doux, si paisibles, de se voir traités avec une cruauté dont ils n'avoient pas d'idée! Mais que penser de la barbarie de ces navigateurs furieux, qui, sur le champ, mettent à mort des hommes si doux, si hospitaliers, parce qu'à leur gré ils les approchent de trop près? ce fut leur seul crime; et on les assassina. Combien l'humanité est révoltée, de voir des hommes civilisés, voyageant pour s'instruire et répandre leurs connoissances, se croire autorisés à mettre à mort sur le plus léger soupçon, des hommes, leurs semblables, et cela parce

qu'ils sont nuds, qu'on les traite de sauvages et de barbares, et parce qu'ils n'ont d'autre défense que dans les forces que la nature leur a données, mais que l'on croit redoutables, à raison de leur nombre! Qu'il eût été facile de les écarter sans en venir à cette horrible violence! Les Hollandais, qui ont fait des reproches si vifs aux Espagnols de leurs procédés avec les Américains, ont-ils à leur imputer quelqu'action plus odieuse, que ce cruel assassinat des naturels de l'île de Pâques? et en quel tems le commettent-ils? dans ce siècle, en 1722, lorsque les lumières de la raison, généralement répandues, et les droits de l'humanité si bien établis, sembloient devoir régler la conduite de tous les hommes les uns à l'égard des autres, dans des rencontres imprévues. Les navigateurs se croiroient-ils seuls dispensés d'observer le premier principe du droit des gens?

Quelques momens après ce massacre, les insulaires se rassemblèrent, mais ils ne s'approchèrent plus d'aussi près, et ils se tinrent éloignés de dix pas environ, imaginant qu'à cette distance ils étoient hors de portée de l'effet meurtrier des mousquets. Mais ils étoient dans la consternation; leurs cris et leurs lamentations lugubres étoient l'expression du chagrin le plus profond. Hommes et femmes se présentèrent devant

les Hollandais, tenant à la main des branches de palmier, et une espèce d'étendard rouge et blanc : ils portoient un présent considérable de bananes, de noix de cocos, de cannes à sucre, de racines et de poules; ils se jettèrent à genoux; après avoir planté leurs drapeaux en terre, ils présentèrent les branches de palmier en signe de paix, témoignant par les gestes et les attitudes les plus humbles, combien ils souhaitoient l'amitié des Hollandais. Ils montrèrent même leurs femmes, donnant à entendre que l'on pouvoit disposer d'elles, et emmener dans les vaisseaux celles qui plairoient le plus : ce qu'ils demandoient avec plus d'instance, c'étoit la permission d'enlever les cadavres de leurs frères qui avoient été tués.

On est touché de trouver des sentimens si doux, si pacifiques, si peu de rancune et de disposition à la vengeance, dans un peuple qui venoit de voir tomber ses parens, ses amis sous les coups d'armes qui lui étoient inconnues, mais qui ne lui paroissoient pas moins terribles; au point qu'il ne voyoit d'autre parti à prendre, que de se mettre en quelque sorte à la discrétion de ces formidables étrangers qui abordoient chez lui pour la première fois.

Les Hollandais touchés, à ce qu'ils disent, de ces démonstrations d'humilité et de soumis-

sion si parfaite, n'exercèrent plus de violence contre ces insulaires; ils leur firent même présent d'une pièce de toile peinte longue de 50 à 60 aunes, de grains de corail, et de petits miroirs. Mais de quel droit eux civilisés, et qui plus est chrétiens, pouvoient-ils disposer de la vie et de la mort de ces bons sauvages, et arrêter les efforts de leur curiosité enfantine, en les massacrant à coups de fusil ? Ils ne se souvenoient donc plus de la résistance généreuse que leurs ancêtres avoient opposée aux entreprises tyranniques du duc d'Albe et des Espagnols sur leur liberté, quoique ceux-ci procédassent en vertu de droits apparens, ceux de la souveraineté qu'ils vouloient maintenir.

Suffit-il de s'être exposés aux hasards de la mer et d'en avoir parcouru les plus grands espaces dans l'espérance éloignée de former des branches de commerce et de s'enrichir par des découvertes nouvelles, pour tyranniser injustement les peuples chez lesquels ils aborderoient, s'emparer de leurs possessions et les massacrer, ainsi qu'ils auroient fait des bêtes fauves, dans une contrée déserte? Ces insulaires ne se présentoient-ils pas à eux comme des hommes, en faveur desquels la loi naturelle devoit leur parler, d'autant plus qu'ils ne les virent jamais que désarmés? ils eurent même lieu

de présumer qu'ils mettoient toute leur confiance, en cas d'invasion de la part de quelqu'ennemi, dans leurs idoles, dont les statues étoient en nombre considérable érigées sur les côtes; sentiment religieux qui ne peut que donner une idée favorable du caractère de ces insulaires.

Ces statues étoient toutes de pierre, de figure humaine avec des oreilles très-alongées, la tête ornée de couronnes, et assez bien taillées; ce qui parut surprenant de la part d'un peuple dont l'industrie actuelle étoit si bornée. Chacune de ces statues étoit placée sur une petite élévation pavée de pierres blanches à 20 ou 30 pas à la ronde.

En reconnoissance du présent de toile et de quincaillerie fait par les Hollandais, les naturels leur apportèrent peu de temps après, cinq cents volailles vivantes, semblables aux poules de l'Europe; une quantité considérable de racines rouges et blanches; des patates ou pommes de terre; des cannes à sucre; beaucoup de bananes ou figues d'Inde. C'étoient leurs richesses les plus réelles et les plus nécessaires, qu'ils sacrifioient à leurs assassins, pour se concilier leur bienveillance.

On ne remarqua dans cette île que des oiseaux en grand nombre et de différentes espèces; ce-

pendant les naturels en voyant les porcs qui étoient sur les vaisseaux, parurent les connoître, et peut-être en élèvent-ils dans l'intérieur de l'île.

Ces insulaires sont en général bien faits, d'une taille mince et haute; leur teint est très-brun: on en voit qui sont presque noirs, d'autres tout-à-fait blancs; plusieurs d'un teint rougeâtre et cuivré comme s'ils étoient brûlés du soleil. Peut-être que ces différences viennent des couleurs dont ils se peignent, et qui sont affectées à certains états. Leurs oreilles pendent jusques sur les épaules, et plusieurs y portent de grosses boules blanches qui servent de pendans et sans doute de parures. Tous sont tatoués, c'est-à-dire, qu'ils ont gravées sur le corps différentes figures d'oiseaux, de poissons, de fleurs: ils sont très-légers à la course, et tous en général ont la physionomie douce, agréable, modeste; le traitement qu'ils avoient éprouvé de la part des Hollandais les avoit rendus timides et craintifs au point que quand ils apportoient quelques provisions, soit poules, soit fruits ou racines, ils les jettoient aux pieds des navigateurs, et se retiroient avec précipitation, ce qui annonçoit en eux autant de timidité que de désintéressement.

Les femmes sont presque toutes peintes d'un

rouge très-vif, et qui sembloit aux Hollandais d'une couleur plus belle que le fard dont usent les femmes de l'Europe ; celles-ci, plutôt nues qu'habillées, se couvrent quand elles en ont besoin de pièces d'étoffes ou de nattes assez fines, rouges ou blanches, et portent des petits chapeaux tissus de pailles ou de roseaux. Elles ne parurent point sauvages ; souvent elles vinrent s'asseoir familièrement auprès des gens de l'équipage, quittant devant eux leurs vêtemens, les agaçant par leurs ris et leurs gestes. Celles qui restoient dans les huttes les appelloient lorsqu'ils passoient, leur faisoient signe de venir les joindre. Le rédacteur du voyage ne dit pas comment les flegmatiques Hollandais répondirent à ces galantes agaceries.

Les huttes des insulaires, que les Européens visitèrent, leur parurent de quarante à soixante pieds de long, très-étroites pour cette dimension, et n'ayant que huit à dix pieds de largeur. Elles étoient construites de perches réunies par un enduit de terre limoneuse, et couvertes de feuilles de palmiers et de bananiers. On n'y voyoit d'autres meubles que des nattes rouges et blanches, fabriquées de la même manière que celles des îles de la Société, mais plus fines et douces au toucher comme une étoffe de soie, quelques jarres de grosse terre,

que sans doute ils fabriquent pour leur usage. Cette industrie, ainsi que la multitude de leurs idoles, et leurs coutumes nationales, annoncent une origine différente de celle des îles Australes. L'île de Pâques n'est-elle que le reste d'une terre autrefois plus vaste, ou a-t-elle été peuplée par quelque colonie originaire de l'Amérique méridionale, quoique ses habitans ne ressemblent en rien, par leurs coutumes, leur taille, leur manière de se peindre, et la douceur de leurs mœurs aux nations américaines ?

Le sol en parut très-fertile; tout ce que les Hollandais virent de l'intérieur de l'île étoit en bon état de culture. Les terres, divisées par grands carrés, séparés les uns des autres, donnoient l'idée de possessions particulières d'autant plus agréables à voir, que c'étoit le moment de la maturité de la récolte, et que les arbres chargés de fruits, offroient le spectacle de la plus heureuse abondance.

On ne s'apperçut pas qu'il y eût aucune différence de rang ou d'état parmi les insulaires, ils se fréquentoient et se parloient tous familièrement sans égards marqués. Les plus âgés portoient des coëffures ou bonnets de plumes choisies qui avoient quelque ressemblance avec les plumes d'autruche, et un bâton à la main. On remarqua que dans chaque hutte ou famille, le

plus ancien commandoit, et que ses ordres étoient suivis, ce qui fait remonter la civilisation de ces insulaires aux premiers temps de la société, et aux loix primitives de la nature. Absolument isolés, et à une très-grande distance de toutes les autres îles qui s'élèvent dans cette mer immense, il paroît que le seul échec qu'ils eussent éprouvé, au moins depuis un temps immémorial, fut de la part des Hollandais, que l'on peut dire les avoir traités avec la plus grande barbarie, sans qu'ils l'eussent mérité par aucun mauvais procédé.

Ce que l'on observa de plus remarquable dans leur société, ce fut le nombre d'insulaires qui s'occupoient du service des idoles, avec tout l'extérieur de la dévotion et du zèle; eux seuls paroissoient distingués des autres, tant par leurs gros pendans d'oreilles, qu'ils ne quittoient jamais, que par leur tête entièrement rasée et couverte d'un bonnet de plumes blanches et noires. N'est-ce pas ce culte public qui, plus que tout autre motif, avoit conservé depuis son origine, jusqu'à ce temps, leur société dans cet état de douceur et de paix que l'on y remarqua? La religion, cette perfection de la raison, élevée au-dessus d'elle-même, a par-tout des effets que ne peuvent produire ni les loix civiles et politiques, qui n'ont d'action que sur

l'extérieur, ni la raison naturelle, que les passions corrompent si aisément. Ces peuples sont trop simples, pour que l'orgueil de la philosophie entreprenne chez eux de remplacer une cause première aussi sublime.

§. XXVII.

Les Anglais abordent à l'île de Pâques ; état où ils la trouvent.

Il s'en faut beaucoup que l'île de Pâques se soit présentée aux Anglais, qui l'ont visitée en 1774, sous le même aspect que la virent les Hollandais. Alors elle étoit très-peuplée, fertile; les plantations y étoient multipliées et bien tenues : les naturels étoient bons, simples, doux, hospitaliers ; et cinquante ans après, les Anglais qui paroissent l'avoir parcourue dans son entier, disent que sa surface montueuse paroît avoir été formée ou bouleversée par quelque volcan très-actif : les roches en sont noires et brûlées, et se montrent avec les tristes apparences de la stérilité ; le sol en est par-tout pierreux ; et on ne trouve pas dans l'île plus de vingt espèces de plantes différentes, dont la plus grande partie ne croîtroit pas sans culture.

Ainsi depuis environ cinquante ans, cette île, qui a conservé la même étendue qu'elle avoit en 1722,

1722, a souffert quelque grande révolution, qui a détruit les principes de fécondité de son sol, a fait périr la plupart des naturels que les Hollandais virent en si grand nombre, et qui, au rapport des Anglais, n'étoit guères que de sept à huit cents, le nombre des femmes étant infiniment au-dessous. On peut cependant croire que la crainte ou la défiance engagèrent la plus grande partie à se cacher.

La race même des hommes en paroît abâtardie : ce n'est plus cette belle espèce d'hommes avec laquelle traita l'amiral Roggevin : les naturels parurent en général foibles et petits, les plus grands d'entr'eux n'ayant pas cinq pieds et demi de hauteur, et très-peu s'élevant à cette taille. Quoique d'une mince conformation, ils ont l'air d'être robustes et actifs : ils sont tatoués comme les naturels des îles de la Société, des Amis et de la Nouvelle-Zélande : ces piqûres leur couvrent tout le corps ordinairement nud, à l'exception d'une pagne qui les couvre de la ceinture jusqu'au milieu des cuisses ; c'est ainsi qu'ils se présentent d'ordinaire, quoique l'on en ait vu plusieurs habillés et porter différentes pièces d'étoffes de leur pays, dont une leur couvre le devant du corps dans toute sa hauteur, une autre leur enveloppe les reins et remonte jusqu'au-dessus de l'estomac, et une troi-

sième pendant sur leurs épaules, forment leur habillement le plus complet. Ces sortes d'étoffes sont fabriquées avec l'écorce de mûrier nain dont on voit quelques buissons épars dans l'île. Pour se garantir la tête de l'ardeur du soleil, ils la couvrent de cerceaux faits d'écorces d'arbres ou de plantes tressées qu'ils garnissent de plumes de différentes couleurs : quelques-uns portent des chapeaux de nattes assez proprement travaillés. Ils ont conservé la mode des oreilles alongées au point qu'elles touchent les épaules, et percées de trous à y passer aisément la main. Leurs cheveux sont communément noirs ; les hommes les coupent ainsi que leur barbe : les femmes les portent longs et relevés au sommet de la tête.

Les traits des deux sexes sont maigres, sans avoir rien de sauvage, quoique le soleil ardent auquel est exposé leur pays aride et découvert, ait resserré leur front, et contracté vers les yeux les muscles du visage. Le nez sans être trop large, est applati entre les yeux : les lèvres sont fortes, quoiqu'elles n'aient pas l'épaisseur de celles des nègres d'Afrique.

Les femmes se font sur le visage des piqûres semblables à des mouches ; peu satisfaites d'un teint brun, clair et uni qu'elles tiennent de la nature, elles se peignent toute la face avec une

craie rougeâtre, sur laquelle elles appliquent une couleur orangée qu'elles relèvent avec des rayures de chaux blanche de coquilles : c'est pour elles le comble de l'élégance. On voit que cette toilette exige des soins de leur part : sont-ils habituels, ou pris pour plaire aux navigateurs ?

Les Anglais qui avoient fait différens séjours dans les îles Australes, trouvèrent que le langage de l'île de Pâques avoit beaucoup de rapport avec celui des îles de la Société : ce qui annonceroit une origine commune, quelqu'éloignées qu'elles soient les unes des autres ; et l'île de Pâques peut être comme elles un reste de ce continent Austral que l'on a soupçonné, et que l'on n'a travaillé à découvrir que lorsqu'il n'existoit plus.

Les naturels de cette île ne paroissent pas avoir rien perdu de la vivacité et de l'activité que l'on avoit d'abord remarquées en eux. Une physionomie assez heureuse et un maintien qui n'est pas désagréable n'annoncent rien de sauvage ni de barbare; ils montrent de l'inclination pour les étrangers et tous les sentimens de l'hospitalité, mais les Anglais les ont trouvés au moins aussi portés au vol que les habitans des autres îles. C'est encore un changement qui s'est fait dans leur moralité, depuis que les Hollan-

dais les visitèrent, en 1722; car ils furent alors de la plus grande fidélité dans le peu de commerce que l'on fit avec eux : ils marquèrent même plus de désintéressement que l'on ne devoit en attendre. Il est probable que la terreur dont les pénétra l'effet des armes à feu qu'ils ne connoissoient point, les tint dans le plus grand respect et la crainte de déplaire à des étrangers qui commencèrent par les traiter si cruellement.

Les Anglais n'apperçurent que dix ou douze cabanes dans toute l'étendue de l'île, dont la construction annonce la misère de ceux qui les habitent. Des pierres d'environ un pied de longueur, de niveau avec la surface du terrein, et formant deux lignes courbes servent de fondement à l'édifice. Un espace de six pieds au milieu, et d'un pied seulement aux deux extrémités, sépare les deux lignes. Dans chacune de ces pierres de fondation sont des trous destinés à recevoir des pieux : ceux du milieu ont six pieds de haut, les autres diminuent par degrés jusqu'à deux pieds : ils convergent tous au sommet, et sont attachés par des cordes à des pièces de traverse qui les réunissent et en forment un angle très-aïgu par le haut : des petits bâtons entrelacés revêtus de nattes ou de feuilles de cannes à sucre, appuyés sur chacune des ran-

gées de pieux servent de couverture. A un des côtés est un trou de dix-huit pouces à deux pieds de haut, qui est la porte de la hutte. Les naturels ne peuvent y passer qu'en se traînant à quatre pattes, ni se tenir droits dans aucune partie de la hutte, excepté au point précis du milieu. Ils occupent ces cases pendant la nuit, et il y en a si peu qu'ils doivent y être entassés, à moins qu'elles ne soient destinées qu'aux principaux de la nation, et que le peuple ne couche à l'air dans les environs.

On présume que dans la mauvaise saison, ils se retirent dans des cavernes formées par des roches calcinées, et des effets de fermentation, tels que l'on en voit dans les courans de lave autour des volcans de l'Etna ou du Vésuve. C'est là sans doute qu'à l'arrivée des Anglais, ils avoient caché ce qu'ils avoient de plus précieux, leurs femmes et leurs enfans, car ils ne permirent pas aux Anglais d'y entrer.

Autour des cabanes étoient des plantations de bananiers et de cannes à sucre en assez bon état. Les bananiers croissoient dans des trous d'un pied de profondeur, précaution utile pour retenir les eaux de pluie et les conserver plus long-temps autour de la plante dans ces terreins secs et brûlés. Les cannes à sucre cultivées avec le même soin, jettent des tiges de neuf à dix

pieds de haut, dont le jus est abondant et très-doux. Un insulaire auquel les Anglais demandèrent à boire, leur offrit de ce jus, ce qui fait croire que souvent ils manquent d'eau douce.

On remarqua vers l'extrémité centrale de l'île un puits ou espèce de citerne peu profonde, dont l'eau étoit sale, mais parfaitement douce, parce qu'elle se trouvoit au-dessus du niveau de la mer. Les naturels n'y vont jamais boire sans se laver ensuite, fussent-ils cent. Le premier arrivant saute au milieu du creux, boit et se lave tout le corps; un autre prend ensuite sa place et fait la même chose : usage qui n'est ni propre ni ragoûtant, mais que la coutume et sans doute la nécessité rendent agréable à ceux qui le pratiquent. Nous avons vu ailleurs, combien la plupart de ces insulaires sont peu susceptibles, même dans l'apprêt de leurs subsistances, d'aucunes recherches de propreté.

Cette petite nation, qui paroissoit si florissante et si nombreuse, lorsque Roggevin la visita, qui étoit si pacifique qu'aucun de ses individus ne se présenta armé, a certainement éprouvé depuis ce temps des révolutions qui l'ont ainsi dépeuplée. Le sol n'en est plus le même : au lieu de ces plantations disposées en si bel ordre, et qui produisoient tant de fruits et de racines, de cette quantité de volailles qu'il

nourrissoient; les terres cultivées telles que les virent les Anglais, ne sont presque rien en comparaison de l'espace qui reste en friche, qui, à la vérité, ne paroît pas trop susceptible de culture dans son état actuel. Une partie du sol de l'île n'est plus couverte que de matières volcaniques, de pierres brisées qui ont subi l'action du feu, et qui ressemblent à celles que rejettent les volcans connus, et qui sont encore en activité. On ne peut donc imaginer d'autre cause de l'état de pauvreté et de misère où cette île est réduite, que l'explosion d'un volcan qui, jointe à l'irruption des eaux de la mer occasionnée par les violentes secousses de la terre, en a bouleversé toute la surface, changé la nature du sol, et fait périr la plupart des naturels; ceux qui restent n'étant sans doute que les descendans de ceux qui ont échappé au désastre général.

Quelque pacifiques qu'ils paroissent, les Anglais en ont vu plusieurs armés de courtes massues de bois, de piques ou bâtons noueux d'environ six pieds de long, armés à l'une des extrémités d'un morceau de caillou, de haches d'armes ou d'assommoirs; ce qui étonne d'autant plus que l'on ne voit pas quels peuvent être leurs ennemis, n'ayant point de voisins, et se trouvant à une très-grande distance de toute île habitée. Pourroit-on soupçonner qu'ils

près la grande révolution qui a changé la face de l'île, et détruit les principes de fécondité que les Hollandais y admirèrent, ne trouvant plus qu'à peine les moyens de subsister, ils s'armèrent les uns contre les autres et s'entre-détruisirent? C'est la cause pour laquelle les peuples sauvages et barbares de l'Amérique sont toujours en guerre, jusqu'à ce que la nation la plus foible soit anéantie par la plus forte, ou qu'elles se soient incorporées de façon à n'avoir plus qu'un même intérêt. Ou la visite des Hollandais, les meurtres qu'ils y avoient commis auroient-ils engagé les naturels à se mettre en défense contre les navigateurs étrangers, qui feroient dans la suite des descentes dans leur île?

Lorsque les Anglais y abordèrent, ils n'avoient pas oublié l'effet terrible des armes à feu : le premier naturel qui monta sur le vaisseau, demanda avec inquiétude, si on ne le tueroit pas comme ennemi; et ils ne laissèrent pas de se montrer hospitaliers et bienfaisans. Ils apportèrent des plantains, des patates, des ignames et des cannes à sucre; mais dans leurs échanges, ils ne présentèrent point de poules : ces volailles si abondantes au commencement du siècle, auroient-elles entièrement péri lors du désastre général de l'île?

Dans une autre circonstance ils donnèrent une preuve non-équivoque de leur inclination à obliger; une troupe d'Anglais arriva très-lasse d'une course qu'elle venoit de faire, auprès de dix ou douze insulaires rassemblés autour d'un petit feu, où ils faisoient griller des patates; ils lui offrirent amicalement une partie de ce qui devoit faire leur repas frugal. Cette générosité ne pouvoit paroître qu'admirable, dans un pays si pauvre où l'on trouve à peine de quoi satisfaire les besoins les plus urgens. En pareil cas, les peuples civilisés manquent souvent de commisération pour leurs semblables.

Mais si ces naturels ont conservé cette disposition que la nature a imprimée dans le cœur de tous les hommes, d'aimer son semblable et de le servir quand l'occasion s'en présente, disposition qui est si touchante dans le récit que font les Hollandais de leur conduite honnête et généreuse; ils sont devenus depuis les voleurs les plus hardis et presque aussi trompeurs que les Chinois dans les échanges. Les Anglais avoient peine à garder leurs chapeaux sur leurs têtes, et les naturels leur en enlevèrent plusieurs : il leur étoit comme impossible de conserver quelque chose dans leurs poches, pas même ce qu'ils avoient acheté; car les naturels guettoient toutes les occasions de s'emparer de ce qui leur

appartenoit, de sorte qu'après avoir vendu deux ou trois fois les mêmes fruits, ou les mêmes curiosités, leur adresse venoit encore à bout de les enlever des vaisseaux et de les transporter à terre. Dans le commerce qui se faisoit sur le rivage, ils apportoient des paniers remplis en apparence de bananes et d'autres fruits, dont le fond étoit garni de pierres ou d'herbes inutiles. Ils enlevèrent plus d'une fois les chapeaux de ceux qui faisoient des observations dans l'île; ils s'enfuyoient si légérement à travers des tas de pierres et de scories coupantes, qu'il n'étoit pas possible de les poursuivre; et les Anglais furent assez sages pour ne les pas arrêter à coups de fusil, dont ils étoient armés. Modération vraiment admirable, et qu'ils ne pratiquèrent pas dans mille autres occasions, où leur vengeance fut si odieuse et si cruelle. Il est probable que la misère et le petit nombre de ces insulaires excita plus leur compassion que leur ressentiment.

On prétend que ces Indiens se volent réciproquement, et que ceux qui ont des plantations un peu considérables, sont obligés de les garder avec soin pour en éloigner les voleurs, qui selon toute apparence restent impunis. C'est probablement ce qui les a déterminés à s'armer les uns contre les autres, et dès-lors à s'entre-

détruire. Dans les temps d'abondance, lorsque l'île étoit généralement fertile, ils n'étoient pas obligés de prendre ces précautions : un sol d'une fécondité inépuisable fournissoit des subsistances plus que suffisantes pour nourrir tous les insulaires, et alors ils étoient honnêtes : c'est donc la misère qui les a rendus voleurs, et la persuasion où est l'*Homme de la Nature brute* qu'il a droit à tout ; car ils ne sont pas méchans.

Quand on considère l'état d'indigence où ils sont tous réduits, on est étonné qu'ils vendent des provisions dont la culture doit leur coûter beaucoup de peine et de travail : la mauvaise qualité du sol, la privation d'animaux domestiques, de bateaux et d'ustensiles propres à la pêche, rendent leurs subsistances difficiles et précaires. Il est vrai que l'on a remarqué qu'ils sont d'une adresse singulière à la nage, et que le poisson qu'ils apperçoivent leur échappe rarement ; mais quelles peines ne doivent-ils pas se donner, et combien leurs pêches seroient plus aisées et plus riches, s'ils avoient l'usage des filets, des hameçons et des lignes!

Le desir de posséder des joujoux inutiles et quelques curiosités qu'on leur présentoit, donnant à leurs desirs une force irrésistible, les empêchoit de réfléchir sur les besoins qu'ils couroient risque d'éprouver en se défaisant de leurs

denrées. Tel est le caractère de l'*Homme de la Nature*, il a la vivacité des desirs, et le peu de réflexion de l'enfance : il est persuadé qu'il a droit sur tout ce qui lui plaît, et il sait le voler adroitement, quand il ne peut se le procurer de gré à gré, n'imaginant d'autre mal que celui d'être surpris.

Nous avons déjà remarqué que les Anglais virent si peu d'habitans à l'île de Pâques, qu'ils n'en ont pas porté la population à plus de sept ou huit cents hommes. Le nombre des femmes qu'ils virent à différentes reprises ne fut que d'une trentaine, et on présume que les autres, ainsi que leurs enfans, étoient cachés dans ces grandes cavernes dont l'île est remplie, et dont les insulaires ne permirent pas l'entrée aux Européens. Il est même vraisemblable que ce peu de femmes étoient des prostituées, à en juger par leur conduite. Leurs traits étoient doux et agréables, et leurs manières prévenantes : elles étoient coëffées de grands chapeaux pointus, qui les distinguoient des autres, et paroissoient les annoncer pour ce qu'elles étoient. Deux de ces femmes vinrent au vaisseau et trafiquèrent de leurs charmes avec une impudence extrême : l'ardeur insatiable de leurs desirs et le succès de leurs agaceries au milieu d'un équipage malade étoient surprenans. Celles qui restèrent à terre

[redacted]

moderne bien plus précieux. C'est une race charmante de jolies filles et femmes les plus aimables du monde. Une pagne leur ceint les reins, cache ce qu'il faut cacher, et laisse tout le haut du corps à découvert. C'est par une centaine de ces jolies sauvages que nous fûmes reçus à terre ».

Pareille rencontre dut enchanter de jeunes marins, qui, privés depuis si long-temps de la société des femmes, se trouvèrent accueillis par une troupe de créatures si douces, si humaines, parées des seules graces de la nature et si disposées à répondre à leurs transports amoureux. L'instinct naturel leur faisoit-il deviner que c'étoient des Français? Il paroît que depuis dix ans quelques navigateurs européens, autres que les Anglais de Cook (peut-être des Espagnols), leur avoient donné des leçons, puisqu'elles se montrèrent si aimables aux jeunes officiers des vaisseaux de M. de la Peyrouse : sans doute que la relation du voyage de ce chef d'escadre, nous donnera quelques détails nouveaux sur l'île de Pâques, au moins aussi circonstanciés que ceux du capitaine Cook, auxquels nous nous en tiendrons en attendant que nous soyons mieux instruits.

§. XXVIII.

Observations sur le gouvernement et les statues ou monumens publics de l'île de Pâques.

Il est constaté tant par la relation de Roggevin, que par celle de Cook, que ces peuples, lorsqu'ils furent reconnus en 1722, avoient des chefs; que le plus ancien des gouvernemens, celui des pères sur les enfans, y étoit en vigueur dans chaque tribu ou famille; mais que la population s'y étant augmentée, la nation se choisit des chefs qui avoient une sorte d'inspection sur elle, et furent spécialement chargés de veiller à ce qu'aucun père de famille, aucun particulier ne commit quelqu'attentat contre les premiers droits de la nature, la vie, la liberté, le bonheur et les moyens d'y arriver, qui conviennent à chacun. Cette sorte de gouvernement établi pour assurer ces droits, ne tenoit son autorité que de ceux qui l'avoient formé. Le chef représentoit, jugeoit sans doute quand les circonstances l'exigeoient, mais son rang ne le tiroit point de l'égalité; aussi les naturels n'avoient-ils pour lui que des attentions qui n'exigeoient d'eux aucune gêne : il paroissoit à la tête de la nation quand elle étoit assemblée.

Cette nation que, dans ces derniers temps, on a vu pauvre et désolée par les plus grands fléaux de la nature, conservoit cette même forme de civilisation lorsque Cook aborda à l'île de Pâques. Le chef ou le roi étoit alors un homme robuste et bien fait, d'une physionomie ouverte; il avoit le visage peint et le corps tatoué; un vêtement un peu meilleur que celui des autres et un grand chapeau orné de longues plumes noires. Il aborda les officiers; il étendit les bras, ayant les deux mains fermées qu'il éleva au-dessus de sa tête; il les ouvrit ensuite le plus qu'il lui fut possible, et les laissa tomber peu-à-peu sur ses côtes. Un de ceux qui l'accompagnoient lui remit un pavillon blanc, symbole de ses intentions pacifiques, qu'il remit tout de suite à un autre qui le porta devant lui le reste du jour: il fit comprendre aux Anglais qu'il étoit roi ou chef de toute l'île. On ne remarqua point qu'aucun insulaire eût pour lui des égards ou un respect marqué. Dans une contrée aussi pauvre, un chef ne peut guères s'approprier des honneurs, sans empiéter sur les droits naturels des membres de sa société, et sans s'exposer au danger d'être destitué d'un rang où il n'est placé que pour veiller au bon ordre.

Dans toute société naissante qui ne connoît que les droits les plus simples de la nature, on doit

doit être fort jaloux de conserver l'égalité qui assûre la liberté commune, la première des prérogatives de l'homme. Ces insulaires sont tout au plus chargés de pourvoir à la subsistance de leur chef, lorsqu'il est occupé des intérêts communs : en toute autre circonstance, il y veille lui-même, ainsi que nous l'avons vu établi dans les différentes îles de la mer du Sud, quoique la population y soit beaucoup plus nombreuse, les richesses du sol plus abondantes, l'industrie plus grande, et les ressources plus multipliées. Les chefs ou rois ne jouissent d'aucune prérogative qui leur permette d'exiger rien des naturels qui porte le moindre préjudice à leur liberté ou à leurs jouissances habituelles : ce qui le fait au moins penser pour l'île de Pâques, c'est que le chef ne paroissant pas approuver que les Anglais pénétrassent dans l'intérieur des terres, essaya de les retenir sur le rivage ; mais voyant qu'ils étoient déterminés à aller plus avant, il cessa de s'y opposer, et les suivit, sans cependant leur permettre de voir ce que les habitans jugèrent à propos de tenir caché.

Quant aux statues ou monumens élevés dans toutes les parties de l'île, que l'on apperçoit d'assez loin en mer, et que les Hollandais prirent pour les idoles de la nation, elles existoient, et probablement existent encore dans le même état;

il est singulier qu'elles n'aient pas été renversées dans la révolution qui a changé la face de cette île. Quelques-unes de ces statues gigantesques sont placées en groupes sur des plate-formes de maçonnerie ; d'autres sont seules et enfoncées en terre à peu de profondeur ; celles-ci sont beaucoup plus grosses que les autres : l'une d'elles qui étoit tombée, avoit près de vingt-sept pieds de long, et plus de huit de large au-dessus de la poitrine ou des épaules ; elle étoit moins volumineuse qu'une autre qui étoit debout, et dont l'ombre après deux heures, suffit pour mettre à l'abri des rayons du soleil, toute une troupe composée de près de trente personnes.

Les statues sont presque toutes érigées sur des plate-formes de trente à quarante pieds de longueur, sur douze à seize de largeur, et de trois à douze d'élévation, en raison de l'inégalité du terrein : elles sont construites à l'extérieur de pierres de taille fort larges, et la main-d'œuvre n'en est pas inférieure à celle de la plus belle maçonnerie d'Angleterre. On n'y a employé aucun ciment, cependant les joints en sont très-serrés, et les pierres adroitement emmortaisées les unes dans les autres. Les côtés de la plate-forme ne sont pas perpendiculaires ; ils inclinent un peu vers l'intérieur, comme les parapets que l'on élève en Europe, et qui doivent

résister à la poussée des terres. On voit qu'elles ont été construites pour servir de bases aux statues qui ne sont formées que jusqu'à mi-corps, le bas se terminant par un tronc informe. L'exécution quoique grossière n'en est pas mauvaise; les traits du visage, le nez, le menton, sont assez bien formés : les oreilles sont d'une longueur disproportionnée, ce qui prouve que ces insulaires les ont toujours eu aussi alongées qu'ils les portent encore. On a peine à reconnoître dans le reste du corps la ressemblance humaine. Ces statues sont coëffées d'un cylindre énorme de pierre, de cinq pieds de diamètre et d'autant de hauteur, placé perpendiculairement : ce bonnet ou chapiteau est assez semblable à celui que portent d'anciennes statues de divinités égyptiennes, dont les oreilles ne sont pas moins alongées, et qui, de même que celles de l'île de Pâques, ne sont formées que par le haut du corps, le reste se terminant par une masse ou gaîne relative au volume du buste. Quel rapport les Egyptiens peuvent-ils jamais avoir eu avec ces insulaires ?

Quoiqu'il n'ait pas paru aux Anglais qu'ils rendissent aucun culte à ces statues, ainsi que les Hollandais disent qu'ils le pratiquoient en 1722; ils conservent encore pour elles une certaine vénération, et ils paroissoient mécontens

que les Anglais marchassent sur la partie pavée des plate-formes, et qu'ils montassent sur les piédestaux des statues pour en examiner l'ouvrage et la qualité des pierres; moins peut-être par respect pour leur antiquité, que parce que les environs servent aujourd'hui de cimetières, tant aux chefs qu'au peuple; les Anglais ayant remarqué des ossemens humains autour de ces statues, entr'autres le cadavre d'un homme mort nouvellement; ce qui sans doute est la cause du respect qu'ils conservent pour ces monumens: les lieux destinés à la sépulture des morts sont généralement respectés par tous les insulaires de la mer du Sud, et par tous les peuples sauvages et même barbares, qui, ne connoissant que les loix primitives de la nature, ont senti l'avantage de former entr'eux quelque société.

On a peine à concevoir comment les naturels de l'île de Pâques qui n'ont jamais connu l'emploi des forces méchaniques, ont pu élever et placer au-dessus de ces statues les énormes cylindres qui les terminent, à moins qu'ils n'aient eu la même industrie que les Péruviens, qui, pour construire les grands édifices dont on voit encore les restes à Cusco et dans d'autres villes de leur ancien empire, formoient autour des buttes de terre et de pierres qu'ils augmentoient à me-

sure que les constructions s'exhaussoient, et sur lesquelles ils rouloient à force de bras, des pierres énormes pour construire des palais spacieux et les couvrir en plate-formes, n'ayant point l'art de la construction des voûtes.

Ce que l'on peut dire de ces monumens singuliers de l'île de Pâques, qui lui sont tellement propres, que l'on n'a rien vu qui leur ressemblât dans toutes les autres îles; c'est qu'étant fort au-dessus des forces actuelles de ses habitans, ils sont vraisemblablement les ouvrages d'un temps plus fortuné, où ce peuple plus nombreux, plus riche des dons de la nature et plus industrieux, avoit assez de loisir pour s'occuper à flatter la vanité de ses chefs, en perpétuant leurs noms par des monumens durables : son état devoit être alors très-florissant. Cette île conservoit encore dans sa population les richesses de son sol, environné des vestiges de sa première splendeur, la simplicité de ses mœurs et de ses usages primitifs. Au commencement de ce siècle, les volailles domestiques y abondoient; elle avoit des pyrogues pour la pêche et d'autres embarcations : il ne lui reste plus aucun de ces avantages; sa terre aride ne se présente plus que sous le triste aspect de la stérilité.

Ce que l'on peut donc rassembler de connoissances sur cette île, se borne à savoir que lors-

qu'elle fut découverte en 1722, elle jouissoit encore de tous les avantages de son heureuse position, d'une population assez nombreuse pour son étendue, et qu'elle avoit en abondance différentes espèces de bonnes subsistances. Les Espagnols en 1770 estimèrent le nombre des habitans à trois mille : en 1774, les Anglais ne le faisoient monter qu'à sept à huit cents, parmi lesquels ils ne comptoient pas plus de cinquante femmes. On attribue cette dépopulation à l'effet d'un tremblement de terre subit et violent qui aura eu lieu pendant la nuit, entre 1770 et 1774, lorsque le plus grand nombre des habitans étoient rassemblés dans leurs huttes, qu'ils étoient alors dans l'habitude de creuser en partie dans la terre et de revêtir de murailles sèches. Tous n'auront pas été accablés sous la chûte de leurs habitations, mais le plus grand nombre y sera resté, et c'est sans doute ce qui a déterminé les survivans à donner à leurs huttes la forme légère et resserrée qu'on leur a vue en 1774. Dans cette circonstance la mer a pu inonder les parties basses de l'île, noyer ceux qui les habitoient, emporter au large toutes leurs embarcations, en même temps que le mouvement convulsif de la terre et l'éruption des feux souterrains culbutant le sol, en ont détruit les bois dont on construisoit les pyrogues, puis-

qu'il n'y reste plus d'arbres propres à cet usage.

Les Anglais prétendent qu'il n'y avoit point de femmes cachées dans les habitations, qu'on ne les empêcha point de paroître, ce peuple n'étant pas d'un caractère jaloux. Suivant leur calcul, le peu de femmes qui restoient, devoit se prostituer à plusieurs maris, puisqu'ils n'en comptoient qu'une pour seize ou dix-sept hommes; et elles étoient tellement habituées à cette débauche, qu'elles ne refusèrent pas de se livrer à une foule de matelots dans la même heure; d'où l'on devoit conclure que cette île se dépeupleroit promptement, parce que ces cinquante femmes ne devoient produire que peu d'enfans, ainsi qu'il arrive à toutes les malheureuses qui se livrent à une incontinence effrénée. Mais si le rapport des officiers français est véritable, la population en moins de dix ans a considérablement augmenté, et il seroit vraisemblable que les Anglais n'avoient pas vu toutes les femmes et les enfans.

Nous terminerons cet article par quelques réflexions sur le luxe des mausolées antiques dont les statues ou monumens de l'île de Pâques nous rappellent l'idée. Doit-on regarder les pyramides d'Egypte, ces vastes et étonnantes constructions, comme élevées par l'orgueil des Pharaons?

Les princes les plus despotiques furent-ils jamais assez insensés pour bâtir des palais qu'ils croyoient habiter après leur mort? non; un sentiment plus impérieux; l'inquiétude sur un avenir obscur; l'espérance de ce qui leur arriveroit après le court espace de cette vie, les détermina eux et leurs semblables à se préparer de magnifiques tombeaux. Leur religion leur apprenoit qu'aussi long-temps que leurs corps seroient préservés de la corruption, leurs ames ne s'en éloigneroient point, et qu'après trois mille ans elles les ranimeroient de nouveau; ces édifices, ainsi que le soin que les Egyptiens prenoient d'embaumer les corps pour les conserver le plus long-temps possible, sont la preuve la plus convaincante qu'ils croyoient l'ame immortelle.

Les rois, les riches et les grands, malgré l'opposition qu'ils rencontrent quelquefois, se trouvent bien dans ce monde : la nature leur sourit sans cesse et semble tout produire pour eux sans effort; l'industrie, les forces, les biens même des hommes sont à leurs ordres : s'ils avoient la croyance des Egyptiens, que n'entreprendroient-ils pas pour assurer leur retour sur la terre! Insensiblement toute la surface du globe se trouveroit couverte de monumens; ce seroit là l'immortalité à laquelle prétendroient les puissans de la terre : ils croiroient échapper ainsi à la

mort qui les menace, à la destruction qui les environne, au néant qui les attend.

Les premiers habitans de l'île de Pâques avoient-ils porté leurs vues aussi loin ? étoient-ils assez attachés à leur existence pour prétendre la perpétuer en quelque sorte par ce moyen ? non ; l'*Homme de la Nature* ne s'est jamais livré à cette espèce d'orgueil, et l'habitant de l'île de Pâques est vraiment ce fils de la Nature. Cependant ces monumens singuliers qui subsistent encore et auxquels ils sont attachés, laissent des doutes sur leur ancienne civilisation, sur leur industrie. Il est permis de penser que les révolutions qu'ils ont éprouvées et qui ont été suivies du désordre et de la confusion, les ont ramenés peut-être malgré eux à l'égalité et à la simplicité primitives. Ainsi peut-être dans l'ordre moral, les excès du luxe, la dépravation des mœurs et le mépris des loix, sont-ils parmi les nations civilisées les premières causes des révolutions qui les ramènent quelquefois à l'état primitif, à une sorte d'égalité, à un ordre simple qui, remettant chaque chose à sa place, assurent les droits de l'humanité, de la justice et de la raison ; mais qui bien plus souvent excitent une fermentation funeste, développent les orages politiques, arment les sujets contre les chefs, les chefs contre les sujets, et livrent les

Etats aux intrigans, aux ambitieux, aux brigands de toute espèce, qui bientôt changent les palais en ruines, dépeuplent les campagnes, incendient les villes, portent en tous lieux la mort et la destruction, jusqu'au moment terrible où le temps porte le dernier coup de sa faulx meurtrière, et grave ces mots terribles en traits ineffaçables : *cet empire n'est plus.*

§. XXIX.

Isles Pelew ou Palaos, et Nouvelles-Carolines.

L'*Homme de la Nature* ne s'est encore montré nulle part sous un aspect aussi avantageux que dans les îles Pelew, nouvellement découvertes par les Anglais. Les naturels de ces îles, soumis aux seules loix primitives de la nature qu'ils ont conservées dans toute leur pureté, sans mélange d'aucuns usages qui aient pu les corrompre, forment par leur réunion la société la plus heureuse et la plus respectable que l'on puisse imaginer dans l'état de nature.

La découverte de ces îles est un de ces évènemens fortuits, destinés à nous donner une connoissance qui nous manquoit de l'*Homme de la Nature*, tel qu'on n'osoit se le représenter, parce qu'on n'avoit encore aucun modèle d'après lequel on pût s'en former une juste idée. On ne le concevoit que comme sauvage et barbare, et il se

présente ici comme l'être le plus heureux et le meilleur, vivant sous le gouvernement le plus doux et peut-être le plus parfait, où chacun jouit de la liberté et de l'indépendance, dans une société régie par des chefs ou souverains, dont la prérogative se borne à veiller au bien général auquel chaque individu contribue par son travail et sa docilité.

Au mois d'août 1783, le paquebot anglais l'*Antelope*, commandé par le capitaine Wilson, fit naufrage sur ces côtes fortunées; sa position par le 7e. degré de latitude *Nord* et le 135e. degré de longitude *Est* de Londres. Il y a cependant lieu de croire que ces îles avoient déjà été reconnues par les Espagnols établis dans les Philippines, qui les nommèrent *Palos* ou *Palaos*, à cause de la quantité de palmiers qui y croissent et qui de loin ressemblent à des mats de vaisseaux: ils les virent, mais ils n'y abordèrent point.

On put s'en former une idée: en 1696, un bâtiment de ces îles *Palaos*, monté par vingt-neuf de leurs habitans, fut jetté à l'île de *Samal* la plus méridionale des Philippines, par le vent d'*est* qui le porta à plus de trois cents lieues du port d'où il étoit sorti. Tous les efforts des insulaires n'ayant pu les rapprocher de leur terre, ils errèrent au gré des vents qui regnent sur ces

mers depuis le mois de décembre jusqu'au mois de mai, pendant soixante et dix jours, avec si peu de provisions qu'ils souffrirent long-temps de la faim et de la soif. Enfin ils se trouvèrent à la vue de l'île de *Samal* dont un des habitans, jugeant à la forme de leur bâtiment qu'ils étoient étrangers, les exhorta par signes à passer par le canal qu'il leur montroit, pour éviter les bancs de sable et les écueils sur lesquels ils étoient près d'échouer. Il paroît que ces infortunés navigateurs n'avoient jamais vu d'autres hommes que leurs compatriotes; car effrayés à la vue de celui qui les appelloit, ils s'enfuirent tous sur un bateau vide qu'ils traînoient à leur suite, et s'efforcèrent inutilement de gagner la haute mer, le vent d'*est* les repoussant toujours sur le rivage : enfin le charitable habitant des Philippines les ayant rejoints, les sauva malgré eux en les conduisant au port où ils prirent terre. Les habitans de *Samal* qui étoient chrétiens, à ce que dit le P. *Leclain*, missionnaire jésuite, auteur de la relation de cet évènement rapporté dans l'histoire générale des voyages, *in*-4°, tom. X, page 427, les reçurent avec humanité et leur présentèrent des nourritures. Ils mangèrent avidement des cocos; mais lorsqu'on mit devant eux du riz cuit à l'eau, ils l'admirèrent sans y toucher, prenant les grains pour des vermisseaux;

de grosses racines furent plus convenables à leur appétit, et ils en mangèrent avec plaisir. On fit venir deux femmes qui avoient été autrefois jettées par les vents sur la même plage et que l'on conjecturoit être de leur pays. Ils se reconnurent à leur langage, pleurèrent de joie, et on sut que de trente-cinq qu'ils étoient à leur départ, la faim et les incommodités d'une longue navigation en avoient fait périr cinq; un sixième mourut peu après leur arrivée.

On apprit d'eux que leurs îles sont au nombre de trente-deux, dont trois ne sont habitées que par des oiseaux; mais les autres sont extrêmement peuplées : elles doivent s'étendre beaucoup plus au nord que ne le disent les Anglais, si quelques-unes sont au douzième degré de latitude, et probablement ils n'ont donné la hauteur que de celle où ils ont abordé. Quand on leur demanda si la population de ces îles étoit considérable, ils montroient des tas de sable pour en exprimer l'innombrable quantité. Parmi ces naufragés, il se trouvoit un des principaux seigneurs ou chefs du pays, qui avoit épousé une fille du roi : quoiqu'ils fussent presque nus, la plupart avoient un air de grandeur et des manières qui marquoient la distinction de leur naissance. Le chef avoit tout le corps tatoué; les autres hommes l'étoient aussi, mais les figures

étoient moins étendues et moins marquées; les femmes et les jeunes gens n'en portoient aucune.

Leur langue n'a rien de semblable à celle des Philippines ni à celle des îles Mariannes, entre lesquelles les îles Pelew ou les Nouvelles-Carolines sont situées; ce qui prouve qu'elles sont habitées par une race d'hommes dont l'origine est différente de celle des autres îles plus anciennement connues. Hommes et femmes n'avoient d'autre vêtement qu'une espèce de ceinture qui leur couvroit les reins et les cuisses, et qui se replioit plusieurs fois autour du corps. La principale des femmes avoit des brasselets et des colliers d'écaille de tortue et d'une matière qui ressembloit à l'ambre-gris, mais moins transparente; ils furent étonnés et même effrayés de voir des vaches et d'entendre un chien aboyer. Il paroît qu'ils n'ont aucun quadrupède dans leurs îles, mais seulement des volailles dont ils se nourrissent sans en manger les œufs. On ne s'apperçut pas qu'ils rendissent aucun culte à la Divinité ni qu'ils eussent aucune idole pour objet de leurs adorations et de leurs vœux. Leur vie parut toute animale; ils mangeoient peu et seulement lorsqu'ils avoient faim, sans avoir d'heures réglées pour leurs repas. Leur civilité ou marque de respect consistoit, suivant qu'ils étoient assis ou debout, à prendre le pied ou la main

le celui auquel ils vouloient faire honneur, à le baiser et à s'en frotter doucement le visage. Ils n'avoient d'autres outils avec eux que quelques scies d'écaille qu'ils aiguisoient en les frottant sur des pierres. Leur étonnement fut extrême en voyant un bâtiment que les Espagnols faisoient construire, et la multitude des outils de charpentier que l'on y employoit. Ils ne connoissoient aucuns métaux, et le missionnaire leur ayant donné à chacun un morceau de fer, ils le regardèrent comme si précieux que, dans la crainte de le perdre, ils le mettoient sous leur tête pendant la nuit. Sans doute que la vue des outils des Européens leur avoit fait concevoir l'avantage qu'ils pouvoient tirer du fer. Ils n'avoient d'autres armes que des lances et des traits armés d'ossemens humains. L'homme civilisé ne voit qu'avec peine les débris du corps de son semblable, employés à fabriquer des armes qui doivent servir contre lui et lui donner la mort. D'où ces bons insulaires tiroient-ils ces os? étoit-ce de leurs morts ou de leurs ennemis vaincus?

Ils paroissoient d'un naturel pacifique, et leurs querelles les plus vives se terminoient par quelques coups de poing; encore les violences étoient-elles rares; car à la première apparence de colère, les amis s'entremettoient pour appaiser le différend: ils ne paroissent cependant ni stupides

ni pesans ; ils montroient de la vivacité. Hommes et femmes laissoient croître leurs cheveux ; lorsqu'ils vouloient paroître avec quelqu'avantage, ils se peignoient le corps d'une couleur jaune dont ils ont le secret.

On peut conjecturer que ces îles sont d'un abord difficile, environnées d'écueils et de brisans ; jusqu'à présent on n'y est arrivé qu'à la suite des hasards des tempêtes. On ne dit pas si ceux qui furent jettés aux Philippines, retournèrent jamais dans leur patrie. On n'avoit donc fait encore qu'appercevoir ces îles, qui furent nommées Carolines, du nom de Charles II, roi d'Espagne. Les missionnaires Espagnols, secondés du gouvernement des Philippines, firent encore quelques tentatives en 1710 et en 1711 pour arriver aux *Palaos* et y former un établissement, mais inutilement ; les vaisseaux ne purent y aborder, et furent brisés par les tempêtes et naufragés sur les écueils qui les environnent, de sorte que tout ce qui regarde l'intérieur de ces îles a été inconnu jusqu'au naufrage de Wilson.

Son bâtiment ayant été brisé sur les écueils, il ne perdit pas un moment avec son équipage composé de trente hommes, à en rassembler ce qu'il put et à former un radeau à l'aide duquel ils gagnèrent le rivage. Ils furent reçus par les naturels avec la plus grande humanité : non-

seulement

seulement on leur rendit tout ce qui se trouva sur les canots échappés au naufrage, mais on leur fournit constamment et sans qu'ils le demandassent, toutes les denrées nécessaires à leur subsistance, telles que l'île les produit, dont les principales sont l'igname, le coco, la canne à sucre et du poisson en abondance : la boisson ordinaire est l'eau, quelquefois adoucie avec le jus de canne à sucre.

Un heureux hasard mit promptement les Anglais en état de traiter avec les naturels : un Malais qui quelque temps auparavant avoit été jetté sur cette île, avoit appris leur langage, et il se trouva qu'un des hommes de l'équipage de l'*Antelope*, originaire du Bengale, parloit la langue malaïe, ce qui établit une prompte correspondance de part et d'autre, mit les Anglais à portée d'obtenir tout ce qui leur étoit nécessaire, et de s'instruire des usages, des mœurs, et de toutes les qualités aimables et intéressantes de ces insulaires. Pendant plus de trois mois qu'ils passèrent avec eux, ils se montrèrent constamment justes, généreux, gais, affables jusqu'à la politesse, et d'une sobriété remarquable. Ce fut pendant ce long séjour que les Anglais parvinrent, à l'aide des outils que le charpentier avoit heureusement sauvés du naufrage, par un travail constant, et plus encore par la bienveil-

lance et le secours des naturels, à construire des débris du paquebot naufragé, un navire sur lequel ils partirent pour la Chine, d'où ils revinrent en Angleterre.

Ce que les Anglais ont vu et éprouvé de la part de cette nation; ce qu'ils en racontent avec les sentimens de la plus juste reconnoissance; ce qu'ils ont admiré, ne peut que donner l'idée la plus favorable de l'*Homme de la Nature* encore soumis à ses loix primitives, qu'aucun usage étranger n'a altérées.

Tous ces insulaires sont d'une couleur olivâtre, et absolument nuds : ils ont la peau lisse et brillante, effet de l'huile de cocos dont ils s'oignent tout le corps : leur taille est médiocre et bien proportionnée : leur démarche a quelque chose de grave et de majestueux, ce qui leur donne un air singulier. A peu de distance des malléoles jusqu'au milieu des cuisses, ils se peignent d'un brun foncé et si bien appliqué, que la couleur semble être naturelle à cette partie de leur corps. Leurs cheveux très-longs et d'un beau noir, sont simplement roulés par derrière et relevés avec élégance. Il n'y avoit parmi eux que le plus jeune des deux frères du roi qui eût de la barbe : on observa que la coutume presque générale étoit de se l'arracher jusqu'à la racine, et que le petit nombre de ceux qui la laissoient

croître, la tenoient propre et la soignoient avec attention.

Chaque chef tenoit à la main une corbeille pleine de bétel avec un bambou bien poli, marqueté à chaque bout, dans lequel ils portent le chinam ou corail brûlé et réduit en chaux, qu'ils en font sortir par une des extrémités en le secouant sur le bétel avant que de le mâcher, pour le rendre plus sain et plus agréable au goût. Ils ont les dents noires, et cette noirceur, contrastant avec le rouge de leur salive produit par le bétel, rend leur bouche fort dégoûtante; au moins c'est ainsi que les Anglais ont vu cet usage des naturels des îles Pelew. Il leur vient des Indes-Orientales où il est si bien établi, que les seigneurs ne sortent jamais sans faire porter avec eux leur eau et leur bétel, qui d'ordinaire est renfermé dans une boëte de lacque rouge ou noir.

Le bétel est composé des feuilles de l'arbuste rampant de ce nom, espèce de liane qui serpente autour des jeunes arbres : cette feuille qui ressemble assez à celle de notre laurier franc, est de forme oblongue, pointue à son extrémité, plus large à son pédicule. La manière de mâcher le bétel, est d'en prendre deux ou trois feuilles sur l'une desquelles on étend gros comme un pois de chaux de coquille ou de chinam; on

les plie et on y ajoute le quart d'une noix d'Arèque ; on mâche le tout ensemble, avec l'attention de ne point avaler le suc que l'on en exprime. Cette préparation rougit la salive, la langue et les lèvres, rend à la longue les dents noires, laisse dans la bouche une odeur agréable, fortifie l'estomac, aide à la digestion, est même un restaurant pour ceux qui en font un usage habituel, ce qui peut contribuer à la sobriété remarquable de nos insulaires. Cet usage leur vient-il des Indes-Orientales? en ce cas, ils en sont originaires : mais comment ont-ils conservé cette pureté de mœurs, cette civilisation douce, cette bienveillance mutuelle; en un mot toutes ces qualités qui, leur étant communes, ont servi à former et maintiennent la société la plus raisonnable, où les lois de la justice distributive, celles de la nature dans leur pureté primitive, assurent le bonheur de toute la nation dans le sein d'une paix constante?

Ou ces îles ont fait partie d'un plus grand continent, et peut-être de celui de l'Asie-Orientale; ou elles ont paru au-dessus des eaux à la suite de quelques-unes des grandes révolutions auxquelles toutes ces parties du globe terrestre paroissent avoir été exposées. Il faudroit connoître ces régions, les avoir examinées assez de temps

et avec assez d'attention, pour former à ce sujet quelques conjectures vraisemblables. Nous nous bornons à croire qu'elles ont été peuplées par quelques familles peu nombreuses, sorties des Philippines ou du continent de l'Asie, que les hasards de la mer ont forcées de s'y établir, leur ôtant tout moyen d'en sortir pour regagner leurs premières habitations : elles y apportèrent avec elles quelque industrie qui leur servit à tirer sans peine d'un sol fertile par lui-même, et dans la température la plus douce, les ressources nécessaires pour leur subsistance, et que la nature leur offroit de toute part. Ces familles se rapprochant, se réunirent pour ne former qu'une seule société, soumise aux loix des chefs des familles, les premières et les plus respectables de toutes. On peut conjecturer encore que ces premiers insulaires avoient vécu sous quelque gouvernement où les mœurs publiques étoient respectées ; où l'égalité étoit parfaite, la propriété générale ; où chacun devoit contribuer de son industrie et de ses talens au bien commun de la nation ; où les femmes libres et répandues dans la société jouissoient de la confiance, de la considération, de l'estime publique ; phénomène remarquable dans les mœurs et les coutumes orientales : c'est sur ces principes qu'ont dû se former toutes les sociétés ; et ce que

l'on ne peut trop admirer, c'est qu'ils aient conservé toute leur énergie dans les îles Pelew, dont la simplicité qui y règne fait remonter la civilisation à des temps déjà fort anciens, antérieurs peut-être à l'établissement du despotisme oriental.

L'habitude où sont les naturels d'aller nuds, n'a rien de sauvage ni de barbare sous un climat aussi doux; ces îles s'étendant du cinquième au douzième degré de latitude *Nord*. Leur premier soin fut de se procurer des nourritures, le besoin de se couvrir ne les pressant point; n'ayant aucun luxe, d'autres idées de distinction que celles que méritoient les qualités utiles au bien général, ils sont restés nuds, mais couverts du voile de leur innocence, disons même de celui de la vertu, que les passions n'ont encore osé déchirer. Voilà ce que l'on est porté à en penser d'après ce que les Anglais nous en apprennent et dont nous allons parler.

Le caractère général des habitans s'annonce de la manière la plus estimable. Remplis d'une bienveillance naturelle, ils ne cessèrent jamais, pendant le séjour des Anglais parmi eux, de leur en donner les preuves les plus touchantes; et tandis que leur libéralité satisfaisoit les cœurs, leur vertu étonnoit l'esprit. Les Anglais eurent aussi plusieurs occasions d'observer que cette

urbanité régnoit dans tous les rapports que les naturels avoient entr'eux. L'attention et la tendresse qu'ils témoignoient aux femmes étoient dignes de remarque. Les hommes étoient doux et honnêtes les uns avec les autres; jamais on ne les entendit se dire des choses désagréables: les uns étoient occupés à leurs plantations ou à couper du bois, à faire des haches ou des cordes; ceux-ci à bâtir des huttes, ceux-là à faire des filets ou des hameçons pour la pêche: d'autres faisoient des dards ou des lances, travailloient des rames pour les bateaux, les ustensiles pour le ménage et la préparation du chinam. Les principaux artisans étoient appellés Takalbis; on comprenoit dans cette classe ceux qui construisoient les canots et les enjolivoient, ainsi que les ouvriers en écaille de tortue ou en poterie. Chacun vivoit de son travail; la nécessité leur imposant ce devoir: on ne voyoit chez eux ni fainéans ni paresseux, pas même parmi les chefs; ceux-ci au contraire excitoient leurs inférieurs au travail et à l'activité par leur exemple. Le roi lui-même étoit le meilleur fabriquant de haches de toute l'île, et il se mettoit habituellement à l'ouvrage toutes les fois qu'il étoit débarrassé d'affaires importantes. Les femmes partageoient la tâche commune; elles travailloient dans les plantations d'ignames, et elles

avoient le soin d'arracher les herbes qui croissoient entre les pierres des chaussées pavées. Elles fabriquoient les nattes et les paniers, veilloient aux soins de l'intérieur de la famille : le tatouage ou l'art de piquer le corps et d'y graver différentes figures étoit confié à leur adresse. Ainsi chacun a ses occupations et ses devoirs marqués ; et rien n'est plus propre à maintenir la paix, le bonheur et l'aisance d'une nation. Quelle est la première cause du désordre qui s'établit dans la plupart des sociétés les mieux policées ? n'est-ce pas lorsque le rapport de ceux qui travaillent à ceux qui ne font rien va toujours en diminuant : à la longue les bras de ceux qui s'occupent ne pouvant plus suppléer à l'inaction de ceux qui sont oisifs, tombent dans le découragement, parce que les oisifs se regardant comme au-dessus d'eux, les méprisent : dès lors les ouvriers tâchent de les imiter, et les uns et les autres ne peuvent que rendre la condition de la fainéantise onéreuse à elle-même et insensiblement misérable. Delà naît la corruption des mœurs dont l'habitude du travail les préserve : l'individu qui s'occupe constamment à remplir ses devoirs conserve sa vertu. C'est ce que l'on a remarqué sur-tout dans les femmes des îles Pelew. Leurs manières sont caressantes et n'ont jamais rien qui offense la pudeur : elles ne se

permettoient en général aucune habitude avec les Anglais, et n'opposoient que les sentimens et l'air de la modestie la plus vraie, aux libertés indécentes que quelques-uns vouloient prendre avec elles. Elles ne montrèrent jamais d'humeur, mais une noble fierté, toujours l'attribut et l'expression de l'honnêteté; elle part du cœur : on ne peut pas en dire autant de cet orgueil dédaigneux, qui, dans tous les états, est le partage des sots à prétention.

La polygamie orientale paroît être permise dans ces îles : un mari peut avoir plusieurs femmes; mais comme elles ne sont ni surveillées ni enfermées, qu'elles sont libres et qu'elles s'occupent habituellement à divers ouvrages; il n'y a point de jalousie ni de division entr'elles : sous l'empire des mœurs publiques toujours respectées, leurs maris sont parfaitement tranquilles sur leur conduite: elle est au-dessus de tout soupçon : ils ont plusieurs femmes, et ils vivent avec elles et non avec d'autres : ils les aiment parce que leur inclination, leur amour-propre, loin d'être exclusif, ne se porte qu'à aimer leurs semblables, à plus forte raison des femmes avec lesquelles ils partagent leur existence.

Quel spectacle consolant pour des malheureux naufragés, de se trouver au milieu d'un peuple

auquel ils n'osent d'abord se fier, le croyant sauvage et barbare, et de le trouver, de le reconnoître par l'expérience pour celui qui a le plus d'attention, le plus de respect pour l'humanité et l'infortune; dont la candeur et la décence répondent à sa fidélité aux loix de la nature; rendant au souverain Etre un culte aussi pur qu'il est simple! Un cœur droit et sincère n'est-il pas le plus agréable, le plus beau des temples que la nature lui puisse élever? Le plus digne hommage que l'homme soit capable de lui rendre, n'est-il pas d'être vertueux? «Aussi, disent ces bons insulaires..... Méchans hommes restent et pourrissent en terre, et bonnes gens vont au ciel et y deviennent très-beaux.»... Telle est l'expression de la vertu la plus simple et la religion primitive de la nature: la peine du crime est l'anéantissement total de celui qui s'y est livré, et l'immortalité est la récompense de la vertu.

Ces sentimens sont la règle de toutes les actions de ces Indiens: leur conduite avec les Anglais, n'étoit point une hospitalité d'ostentation, exercée autant par vanité que par bienfaisance. Séparés comme ils le sont du reste du monde, ils n'imaginoient pas qu'il existât d'autres hommes que leurs compatriotes: il s'en présente une nouvelle race; ils la voient dans la détresse, et

ils s'empressent de partager avec ces inconnus tout ce qu'ils possèdent, de les aider de leur industrie, de les secourir de tout ce qui peut faciliter les moyens de retourner dans leur patrie. Ils admirèrent l'intelligence des ouvriers Anglais ; ils sentirent d'abord combien ils étoient loin de leur civilisation et des arts de l'Europe, quoiqu'ils se fussent élevés autant qu'il est possible à l'homme dans l'état de nature, au-dessus de l'inertie d'une stupide ignorance. Mais le peu de temps que mirent les Anglais à construire le navire sur lequel ils s'embarquèrent, les étonna, exalta leur imagination au point que le roi ne crut pouvoir rien faire de plus avantageux à son peuple et de plus glorieux à son règne, que de confier au capitaine Wilson, son fils aîné, jeune prince de la plus grande espérance, pour qu'il allât s'instruire en Angleterre, de ces arts qui à son gré mettent l'Européen si fort au-dessus du sauvage ; qui le rendent si adroit, si hardi, si intrépide, maître en quelque sorte des hasards du sort et de la fureur des élémens ; et il prend ce parti dans l'espoir d'améliorer la condition de ses sujets et d'augmenter leur bonheur.

Rien n'est plus touchant que la séparation du roi Abba-Rhalle et de son fils Lée-Boo. Le roi fait à une corde autant de nœuds qu'il s'écoulera de mois entre le départ de son fils et *son*

auquel ils n'osent d'abord se fier, le croyant sauvage et barbare, et de le trouver, de le reconnoître par l'expérience pour celui qui a le plus d'attention, le plus de respect pour l'humanité et l'infortune; dont la candeur et la décence répondent à sa fidélité aux loix de la nature; rendant au souverain Etre un culte aussi pur qu'il est simple! Un cœur droit et sincère n'est-il pas le plus agréable, le plus beau des temples que la nature lui puisse élever? Le plus digne hommage que l'homme soit capable de lui rendre, n'est-il pas d'être vertueux? «Aussi, disent ces bons insulaires..... Méchans hommes restent et pourrissent en terre, et bonnes gens vont au ciel et y deviennent très-beaux.»... Telle est l'expression de la vertu la plus simple et la religion primitive de la nature: la peine du crime est l'anéantissement total de celui qui s'y est livré, et l'immortalité est la récompense de la vertu.

Ces sentimens sont la règle de toutes les actions de ces Indiens: leur conduite avec les Anglais, n'étoit point une hospitalité d'ostentation, exercée autant par vanité que par bienfaisance. Séparés comme ils le sont du reste du monde, ils n'imaginoient pas qu'il existât d'autres hommes que leurs compatriotes: il s'en présente une nouvelle race; ils la voient dans la détresse, et

ils s'empressent de partager avec ces inconnus tout ce qu'ils possèdent, de les aider de leur industrie, de les secourir de tout ce qui peut faciliter les moyens de retourner dans leur patrie. Ils admirèrent l'intelligence des ouvriers Anglais ; ils sentirent d'abord combien ils étoient loin de leur civilisation et des arts de l'Europe, quoiqu'ils se fussent élevés autant qu'il est possible à l'homme dans l'état de nature, au-dessus de l'inertie d'une stupide ignorance. Mais le peu de temps que mirent les Anglais à construire le navire sur lequel ils s'embarquèrent, les étonna, exalta leur imagination au point que le roi ne crut pouvoir rien faire de plus avantageux à son peuple et de plus glorieux à son règne, que de confier au capitaine Wilson, son fils aîné, jeune prince de la plus grande espérance, pour qu'il allât s'instruire en Angleterre, de ces arts qui à son gré mettent l'Européen si fort au-dessus du sauvage ; qui le rendent si adroit, si hardi, si intrépide, maître en quelque sorte des hasards du sort et de la fureur des élémens ; et il prend ce parti dans l'espoir d'améliorer la condition de ses sujets et d'augmenter leur bonheur.

Rien n'est plus touchant que la séparation du roi Abba-Rhalle et de son fils Lée-Boo. Le roi fait à une corde autant de nœuds qu'il s'écoulera de mois entre le départ de son fils et son

retour; il le comble de bénédictions avant qu'il ne s'embarque; il reste immobile sur le rivage, et suit des yeux aussi long-temps qu'il lui est possible, le vaisseau qui emporte le jeune prince, l'espérance de la patrie, et son futur bienfaiteur; mais il ne le reverra plus, il doit mourir de la petite-vérole, après cinq mois de séjour à Londres. Le bon Abba-Rhalle éprouva-t-il ce dont il étoit persuadé, ainsi que ses sujets le croient tous, que le sentiment franchit les distances; qu'un magnétisme invisible agit sans relâche du père au fils, du fils au père, de l'époux à l'épouse; qui les avertit réciproquement des douleurs qu'ils peuvent souffrir, quelle que soit la distance qui les sépare? Superstition douce qui tient à l'amour sincère qu'ils ont les uns pour les autres.....

Ce jeune prince se faisoit généralement aimer et estimer à Londres : il joignoit à un esprit actif et pénétrant, les manières les plus affables. Avant que de mourir, il chargea un insulaire qui l'avoit accompagné, de témoigner au Roi son père, combien il étoit reconnoissant des bons traitemens qu'il avoit reçus du capitaine Wilson et de sa mère; de lui dire que les Anglais étoient de bonnes gens, et qu'il mouroit avec le regret de ne lui avoir pas communiqué tout ce qu'il en avoit appris de choses utiles et avantageuses. On ne lit pas sans attendrissement, que lorsqu'il

rencontroit un vieillard demandant l'aumône, il se hâtoit de dire à ceux qui l'accompagnoient: « Faut donner, pauvre vieux homme, non capable de travailler »..... Tel est le sentiment intime de la nature non corrompue; aussi chez tous les peuples qui vivent sous ses loix, on ne voit point de pauvres, point de mendians; le premier soin des chefs est d'assurer la subsistance des vieillards, des enfans, de tous ceux que l'âge, la maladie, la foiblesse, ou quelqu'autre accident empêchent d'y pourvoir.

Ce que l'on a remarqué chez les insulaires, et que l'on ne peut trop admirer, c'est que le gouvernement y est despotique, mais sans ombre de tyrannie : le pouvoir du despote ne semble consister qu'à veiller au bonheur général, à celui de tous les sujets, dont il est vraiment le père. Le droit d'aînesse est reconnu dans les familles particulières; il leur rappelle les premiers temps de leur association, où le chef de chacune des familles leur donnoit des loix. Quant au souverain, c'est toujours l'aîné de la ligne directe qui succède au trône, et le frère règne avant le fils du roi défunt; sans doute parce qu'étant plus âgé, il est plus capable de régner et de conduire sagement la nation : c'est ainsi qu'ils préviennent les inconvéniens des minorités souvent si orageuses chez les nations civilisées. On ne vit jamais chez

ces peuples heureux, l'ambition d'un seul faire l'infortune publique. Le bonheur, le pouvoir, la fortune ou ce qui la représente, ne sont pas le partage spécial de la famille régnante, ou de l'administration établie sous son nom et par son autorité; ils n'existent là que comme le résultat de tous les bonheurs partiels, de l'aisance dont jouissent individuellement tous les membres et collectivement les familles qu'ils composent; ensorte que le bonheur général, formé de tous les bonheurs particuliers, circule sans interruption des membres aux chefs, et de la tête aux diverses parties du corps. C'est ainsi que se maintient la plus heureuse égalité, dans une subordination qui l'assure; sur-tout, lorsqu'une police bien réglée, des sentimens religieux, un attachement réel, conservent la douceur des mœurs qui forment le caractère général d'une nation.

Dans ces sortes de républiques, il n'y a point de familles que l'on puisse dire être plus riches que les autres, ainsi que nous l'avons déjà remarqué aux îles de la Société et à celles des Amis : si l'équilibre des jouissances venoit à s'y rompre, bientôt le désordre s'y introduiroit. N'éprouve-t-on pas que dans les états civilisés, les fortunes immenses, bien loin d'y être utiles, en précipitent la dissolution. Si on jette les yeux sur le livre d'or de l'ancienne république de

Venise, on voit que si la subdivision des familles occasionnoit le partage des fortunes, elle annonçoit en même temps une fécondité, la base de la puissance de l'état, de la prospérité des familles et du bonheur général de la république.

Ce que l'on connoît donc de la moralité des naturels des îles Pelew; ce que l'on en a pu observer avec une admiration respectueuse, c'est que leurs années s'écoulent dans les occupations d'une industrie patiente et vraiment utile : leurs dispositions enjouées autorisent à supposer qu'ils ne connoissent ni l'inquiétude, ni l'ennui; c'est parmi eux que l'on a reconnu la réalité de cette philosophie, ou plutôt de cette raison douce et paisible, qui ne s'intéresse aux évènemens de la vie, qu'autant qu'il le faut pour affecter doucement l'ame, sans jamais la troubler. Etrangers à ces passions qu'excite l'ambition, que l'affluence des richesses éveille, leur bonheur semble fondé sur la base la plus solide; ils jouissent paisiblement de ce que la Providence leur accorde; jamais ils ne forment de desirs qu'ils ne puissent satisfaire. Quelle nation civilisée nous offrira un tableau de mœurs aussi intéressantes? Ils s'occupent tous, ils connoissent le prix du temps et ne l'emploient qu'utilement : les erreurs, les défauts d'une conduite opposée ne nous montrent-ils pas à chaque pas, parmi nos désœuvrés, tantôt un

grand nombre d'êtres inutiles et méprisables ; tantôt des esprits plus audacieux, toujours occupés à calculer leur intérêt personnel sur le produit de l'injustice et de la rapine, et à violer en secret, et même ouvertement, s'ils l'osent, les droits les plus sacrés de la société ?

On est séduit par l'idée que l'on se fait de ce bon peuple des îles Pelew ; on se plaît à le considérer comme le seul que l'on connoisse sur le globe, qui ait encore l'innocence primitive en partage, conservée par les soins d'un gouvernement le plus doux et le plus équitable, par un roi ou plutôt par le père de la nation. Mais qu'il soit en garde contre l'abord des étrangers, surtout des Européens, si fiers de leurs connoissances et de leurs idées philosophiques ; bientôt sa simplicité se laisseroit entraîner par le desir de les imiter, d'accroître son industrie ; bientôt les usages de l'Europe et ses défauts, dont ils sont encore si loin, s'y établiroient..... N'est-ce pas une faveur de la Providence, qu'elle n'ait pas permis le retour du jeune prince, qui paroissoit si enchanté des connoissances nouvelles qu'il avoit acquises en Angleterre ?

D'ailleurs, la position de ces îles, la difficulté d'y aborder est un rempart élevé par la nature même contre toute invasion étrangère ; contre les troubles, les désordres, la corruption qui pourroient en être les suites. Cependant

Cependant on équipoit à Portsmouth, au mois de juillet 1788, la frégate *l'Ariel*, dont la destination étoit pour les îles Pelew. Sans doute que l'intention des Anglais fut d'essayer s'il étoit possible d'y faire quelque établissement, après avoir trouvé des moyens plus faciles d'y aborder que ceux qui en ont procuré la connoissance et qui n'ont été que la suite des naufrages faits sur ces côtes. Peut-être comptent-ils encore tirer quelque avantage du séjour qu'y aura fait le matelot de l'équipage de *l'Antelope*, qui, malgré les instances de ses camarades, et les représentations du capitaine, y est resté séduit par la beauté du climat, la vie douce que l'on y mène, et la liberté dont on y jouit. Ce jeune homme, âgé de vingt ans, d'un caractère singulier, plein de courage et de franchise, qualités par-tout estimables, n'avoit formé aucun attachement particulier dans l'île; c'est par goût qu'il a voulu y rester, et on ne doit pas être inquiet sur son sort s'il perd tout desir de retourner dans sa patrie. Les Anglais paroissent seulement regretter que, ne sachant ni lire ni écrire, il ne pourra leur donner que peu d'éclaircissemens sur ces îles : supposé encore qu'il ne sente pas combien ils pourroient devenir préjudiciables aux naturels. En ce cas, il n'en fera probablement rien, si son caractère décidé et réfléchi

le porte à comparer les agrémens de l'égalité et d'une douce liberté, aux durs travaux de l'espèce de servitude où il a passé les premières années de sa vie.

§ XXX.

Les îles Sandwich ou Owhye et Mawhée; position de ces îles; première idée de leurs habitans et de leur commerce.

Après avoir parcouru un espace de plus de mille lieues, et essuyé de violentes tempêtes dans les mers orageuses qui s'étendent du tropique du Capricorne à celui du Cancer, l'escadre du capitaine Cook arriva en janvier 1778, à un petit Archipel, auquel il donna le nom d'îles *Sandwich*, et qui n'avoient été qu'apperçues par les navigateurs qui avoient couru ces mers dans l'espérance de découvrir les terres Australes; cette cinquième partie du monde, que l'on supposoit exister dans ces beaux climats, et si favorisée des avantages de la nature, que l'on se persuadoit que l'ancien monde n'avoit rien qui fût digne de lui être comparé.

Ces îles sont situées du 24e. au 25e. degré de latitude Nord, et au 199e. degré de longitude orientale. L'aspect en parut charmant à des marins fatigués d'une longue et périlleuse traverse,

qui soupiroient après une bonne relâche : elles sont aussi belles et aussi fertiles que les îles de la Société et des Amis, d'où ils étoient partis pour aller reconnoître les côtes les plus septentrionales de la mer Pacifique.

Dès que les vaisseaux anglais parurent à la vue de ces îles, quoiqu'ils fussent encore à deux lieues du rivage, ils furent environnés de canots montés par des Indiens, qui leur apportoient des cochons et des fruits de leurs îles, et qui se montrèrent aussi francs dans le commerce que généreux dans l'exercice de l'hospitalité. Ils commencèrent par échanger leurs denrées, au prix le plus bas qu'il plut aux Anglais de fixer. Dès que les chaloupes eurent atteint la côte, il s'éleva une querelle de peu de conséquence; mais comme les Européens et les insulaires ne s'entendoient point; que ceux-ci étoient en très-grand nombre sur les bâtimens, et que l'on pouvoit craindre quelques entreprises de leur part, leurs mœurs n'étant point encore connues; la suite de cette première querelle coûta la vie à un Indien. Les Anglais prétendent qu'ils furent les agresseurs, et qu'ils jettoient des pierres aux gens de l'équipage, pour les empêcher de prendre terre; ce qui paroissoit d'autant plus probable, que les Anglais avoient rencontré la même résistance dans la plupart des îles où ils avoient relâché.

L'officier-commandant ordonna de tirer un coup de fusil par-dessus leur tête, comptant que le bruit de l'explosion leur en imposeroit; mais loin d'en être effrayés, ils en devinrent plus insolens, et pour les contenir un des lieutenans des vaisseaux tua un des plus mutins. Ce moyen, quoique affreux, prévint le carnage que l'on craignoit; les naturels se dispersèrent sur le champ et emportèrent le mort. Il parut, par le premier essai, qu'ils n'avoient aucune idée de l'effet des armes à feu : mais il y a toute apparence que cette façon de les corriger leur avoit inspiré un desir violent de se venger, qu'ils surent déguiser pendant cette première relâche.

On eut bientôt trouvé un bon mouillage; et dès que les vaisseaux furent amarrés, les insulaires revinrent en très-grand nombre sur leurs pyrogues chargées de cochons, de plantains, de bananes, et de racines que les Anglais achetèrent pour des cloux, des grains de verre et autres bagatelles semblables. On permit aux matelots de faire toutes les emplettes qu'ils voudroient; mais Cook leur défendit, sous les peines les plus sévères, d'acheter les faveurs du beau sexe : ordre qui excita un murmure général, car les matelots en arrivant à terre, ne pensoient qu'à se procurer des femmes.

Ces îles reconnues parurent aussi belles et

aussi fertiles que celles des Amis et de la Société. La canne à sucre, peu commune aux îles de la Société, paroît indigène à celles-ci, et y croître sans culture. Il y a aussi plus de cochons, de chiens, de canards et de volailles; mais les plantations n'y sont pas arrangées avec autant d'agrémens, et ne sont pas cultivées avec autant de soin; sans doute, parce que les naturels ont d'autres denrées de consommation plus abondantes et meilleures, et que la pêche leur fournit davantage.

Les huttes ou maisons parurent mieux construites et plus chaudes que celles des îles de la Société; elles sont en forme de tentes, et couvertes depuis le sommet jusqu'à terre. Les Anglais attribuent cette précaution à la température, qui est plus froide dans ces îles que dans celles qui forment le grand Archipel, d'où ils étoient partis deux mois auparavant: mais y ayant relâché dans le mois de janvier, saison où le soleil est au tropique du Capricorne, et dès-lors au plus grand éloignement du tropique du Cancer, il n'est pas étonnant que le froid leur ait paru plus sensible qu'aux îles de la Société.

Ce que l'on doit d'abord remarquer, c'est que ces îles ressemblent presque en tout aux terres situées entre l'équateur et le tropique du Capri-

corne : elles forment de même un groupe, dont les parties sont assez rapprochées les unes des autres : les mœurs, les usages, les fabriques, l'industrie des naturels sont à-peu-près les mêmes : cependant elles sont assez éloignées pour qu'il soit difficile de supposer qu'elles aient jamais eu aucune communication; car des îles de la Société ou des Amis, jusqu'à ce petit Archipel, on n'apperçoit d'autre terre que le rocher ou banc de sable que les navigateurs ont nommé l'île *des Tortues*, à un degré ou deux de l'équateur dans la latitude Nord. Ce rapport des habitans des îles situées des deux côtés des tropiques, fait présumer que les îles dispersées dans cette partie du globe ne formoient jadis qu'un seul continent.

Les naturels des îles Sandwich, après la petite querelle qui s'éleva au débarquement, et qui finit d'une manière si tragique pour eux, se montrèrent bons, serviables, aussi hospitaliers que ceux des îles *des Amis*, échangeant leurs denrées au prix le plus bas, sur-tout ne montrant aucune inclination pour le vol, qui rendoit si incommodes les peuplades situées de l'autre côté de la ligne. Les hommes y sont d'une structure moyenne; leur teint est fort rembruni : ils se tatouent beaucoup moins que les naturels de Taïti ; ils arrangent leurs che-

veux d'une façon singulière; ils les nouent et en forment derrière la tête un triangle, qui ressemble à la crinière d'un cheval nattée; plusieurs les portent plus longs, et en font différentes queues qui descendent jusqu'à la ceinture; ces queues semblent être des marques de distinction. Ils n'ont à l'ordinaire d'autre vêtement qu'une pagne.

Les femmes sont en général d'une figure séduisante; la forme de leur visage est ovale, leurs yeux noirs et vifs, les dents blanches, les traits fins, le sourire gracieux; leur manière de s'ajuster est beaucoup plus agréable que celle des hommes : elles forment une seule touffe de leurs cheveux, qu'elles ornent avec beaucoup de soin de guirlandes de fleurs, entremêlées de plumes, dont les rouges sont les plus recherchées : leurs oreilles sont percées de grands trous, qu'elles garnissent de pendeloques de coquillages de diverses couleurs, qui produisent un joli effet; elles portent presque toutes des colliers et des bracelets, qu'elles regardent comme leur principale parure : dès qu'elles eurent reçu des grains de verre, elles en ornèrent leurs bras et leur cou.

On fabrique dans cette île des étoffes et des nattes de plusieurs espèces, et l'industrie y est portée plus loin qu'aux îles de la Société. Ces

étoffes sont de différentes couleurs; quelques-unes sont ornées à l'extrémité de franges, comme les tapis de l'Europe; d'autres ressemblent aux toiles de coton peintes : ils ont même des espèces de moules pour y imprimer différentes couleurs et des dessins variés, semblables à ceux dont on se sert en Europe et aux Indes-Orientales pour le même usage ; ils fabriquent aussi d'autres ouvrages qui annoncent de l'adresse et de l'imagination. Ce que l'on a remarqué de plus agréable en ce genre, sont les mantelets dont se parent les chefs dans les occasions où ils doivent représenter, et sans doute lorsqu'ils marchent au combat ; ils sont courts et de la forme de ceux que portent les Européennes ; ils sont composés de très-belles plumes disposées en raies, les unes au-dessus des autres ; celles du bas sont les plus longues, elles diminuent ensuite avec la largeur du mantelet, qui est terminé dans le haut par un réseau. Une parure aussi galante conviendroit mieux aux jolies femmes de cette île qu'à des hommes ; mais il paroît qu'elles y ont aussi peu de considération que chez tous les peuples, dont la civilisation ne s'est pas élevée au-dessus de celle qu'ils doivent aux loix primitives de la nature.

Ces insulaires échangèrent volontiers leurs denrées et étoffes contre la quincaillerie des An-

glais : les verres à boire, les coupes de fayance, les miroirs, les grains de verre et les boutons parurent leur plaire davantage que les ciseaux, les haches, les couteaux et les autres outils de fer qu'on leur présentoit : ils n'en connoissoient pas encore l'utilité, et dans une position aussi heureuse que la leur, jouissant en abondance de tous les bienfaits de la nature, on ne doit pas s'étonner que ces naturels préférassent des objets de luxe et de parure, à des outils dont l'usage auroit facilité leurs travaux ordinaires, et diminué de beaucoup la peine qu'ils sont obligés d'y mettre. Mais ils ont les inclinations et le goût des enfans, qui ne s'attachent qu'à ce qui brille à leurs yeux, sans réfléchir à ce qui peut leur être véritablement utile.

§. XXXI.

Première idée des mœurs et du gouvernement de ces îles.

L'escadre de Cook ne resta dans ces parages que le temps nécessaire pour y prendre les rafraîchissemens dont elle avoit besoin, et donner quelque repos aux équipages. Elle en partit au mois de février 1778, pour se porter au Nord, et reconnoître s'il existoit un passage dans la grande mer du Sud, soit par le Nord-Ouest de

l'Amérique, soit par l'Est-Nord-Est de l'Asie, en doublant le Cap le plus oriental de cette partie du monde. Elle revint à la vue de cet Archipel au mois de décembre de la même année, après avoir poussé sa navigation et étendu ses recherches jusqu'au-delà du 71e. degré de latitude boréale.

Les difficultés que *Cook* éprouva pour aborder à *Owhye*, les tempêtes et les coups de vent presque continuels dont il fut battu pendant près de six semaines à la vue de cette île, dans une saison où les mers sont ordinairement tranquilles sous cette latitude, et où il ne put relâcher qu'au mois de janvier 1779, sembloient l'éloigner de cette terre, où il devoit peu de temps après terminer sa carrière par la mort la plus tragique. Enfin les tempêtes se calmèrent, et il fit son débarquement. Quand les vaisseaux furent amarrés, le fils d'*Orono*, chef souverain de l'île, s'approcha des Anglais, leur fit des présens et leur marqua le terrein qu'ils demandoient pour débarquer les munitions et y dresser des tentes; les chefs offrirent des maisons vuides, voisines du camp marqué, pour y loger les malades.

L'empressement des naturels pour obtenir des quincailleries d'Europe étoit si vif, que, quoique déjà mal intentionnés contre les navigateurs

(ainsi que nous l'avons remarqué dans un de nos §. précédens), ils s'empressèrent d'apporter des provisions; ils étoient en assez grand nombre, hommes et femmes : lorsque la nuit approcha, les hommes se retirèrent, mais il resta beaucoup de femmes qui couchèrent à bord, contre le gré des capitaines; car Cook, en arrivant, avoit résolu de défendre de nouveau aux gens de l'équipage toute liaison avec les femmes de l'île. Mais ayant bientôt reconnu que cette défense arrêteroit tout autre commerce, et qu'il ne seroit pas possible de se procurer les denrées dont on avoit besoin, si les femmes ne venoient pas au marché, il ferma les yeux sur cette fréquentation, qu'il n'étoit pas dans son caractère d'approuver.

Les chefs du pays se montrèrent civils et obligeans dans toutes les occasions; si quelques-uns des insulaires se conduisoient mal à l'égard des Anglais, ils venoient eux-mêmes les en instruire, et ils ne faisoient aucune difficulté de livrer les coupables. Le bois à brûler manquoit à l'équipage, et ils offrirent généreusement une palissade qui environnoit un Morai à l'extrémité de leur bourgade. Etoit-ce hospitalité ou crainte qui les déterminoit à agir ainsi, ou quelque sentiment d'estime? C'est sur quoi on ne peut porter un jugement décidé. Il paroit que le roi et les chefs estimoient Cook et le redoutoient;

mais que le peuple ne pensoit pas de même et avoit formé le projet de forcer ces redoutables étrangers à s'éloigner, et même de les mettre à mort, si l'on trouvoit l'occasion favorable.

La sévérité de Cook à l'égard des Indiens, souvent désapprouvée, même par les officiers de son escadre, ne se démentoit en aucune circonstance; mais il ne laissoit impunie aucune faute, même légère, commise par les gens de son bord. Si un soldat de marine, ou un matelot étoit accusé d'avoir outragé ou volé un insulaire, il examinoit les preuves sur lesquelles l'accusation étoit fondée, et s'il les trouvoit concluantes, il ordonnoit de châtier le coupable sous les yeux des habitans du pays. Cette justice impartiale les étonna, et ils conçurent une si haute idée de sa sagesse et de son pouvoir, que nous verrons les chefs principaux de la nation lui rendre les mêmes honneurs qu'à leur *Ethua* ou bon Esprit.

Dans l'état de nature, où chaque individu jouit d'une liberté entière de sa personne et de ses actions; où le vol, une insulte légère n'ont rien à redouter de la sévérité des loix; où les princes et les chefs n'osent punir que les crimes qui tendent au plus grand dommage de la société; où le criminel n'a qu'à s'éloigner, pour que son forfait soit oublié; ces peuples devoient

se faire l'idée la plus formidable de la puissance du capitaine Cook, à laquelle ils voyoient les Anglais se soumettre avec une docilité dont ils n'étoient pas susceptibles : il paroît que malgré les honneurs extraordinaires qu'ils lui rendirent, ils le craignoient encore plus qu'ils ne le respectoient.

Quatre jours après le débarquement, on apperçut plusieurs pyrogues venant du Sud-Est, dont les équipages étoient armés et revêtus de l'habit de guerre, ce qui fit croire qu'ils méditoient une attaque; quoique le fils du roi, qui avoit reçu les Anglais, les assurât que c'étoit une division des guerriers qui avoient suivi son père dans une expédition contre le roi de Mawhée, et qui revenoient triomphans. Malgré cette assurance, ils crurent devoir se tenir sur leurs gardes; ils n'étoient même pas sans inquiétude; les femmes qui étoient sur le vaisseau, leur faisant entendre que le projet des naturels étoit de les surprendre et de les tuer.

En effet, le lendemain plus de quatre mille Indiens environnèrent les vaisseaux avec leurs pyrogues; leurs mouvemens incertains, le peu d'ordre qu'ils observoient, annonçoient des intentions hostiles. Cook ordonna de tirer pardessus leurs têtes deux coups de canon chargés de boulets. Moins de trois minutes après, on

vit des vaisseaux plus de mille insulaires qui s'enfuyoient à la nage; l'explosion les avoit tellement effrayés qu'ils n'osèrent regagner le rivage sur les embarcations; il n'en resta pas une près des vaisseaux. Cependant plusieurs femmes restèrent à bord, mais elles ne voulurent pas monter sur les ponts, soit qu'elles craignissent d'être apperçues des naturels, ou que le bruit de l'artillerie les eût effrayées.

De ce moment tout commerce fut interrompu avec les naturels, et il n'y eut pas moyen d'obtenir d'eux des provisions; ce qui détermina le commandant à aller trouver les chefs, et les prier de faire porter des vivres au marché qui se tenoit à l'endroit du débarquement. Pour les y engager, il leur fit quelques petits présens, mais en même temps il les menaça de ravager le pays, si on ne fournissoit pas aux équipages les denrées dont ils avoient besoin. Ces remontrances du capitaine produisirent l'effet qu'il en attendoit, et le lendemain les Anglais achetèrent soixante gros cochons et une quantité considérable de fruits et d'autres végétaux.

On est toujours surpris de la conduite altière de Cook avec ces insulaires, de la présomption qu'il avoit en ses forces, et de la terreur qu'elles impriment. Ses vaisseaux avoient été au moment d'être assaillis la veille par plus de quatre mille

hommes; le bruit de deux coups de canon les avoit fait fuir et dispersés, comme une volée de timides oiseaux; et le lendemain avec une foible escorte, il veut les contraindre par ses menaces à faire ce qu'il exige d'eux, et ne craint pas de les pousser à bout, de les forcer à développer leurs forces et à se venger. C'est cette confiance présomptueuse qui peu après les mit au désespoir et les força à le massacrer.

Quelques jours après, on vit le roi arriver de l'île de *Mawhée*, suivi de plus de cent cinquante grosses pyrogues : il montoit une très-belle embarcation, aux extrémités de laquelle on voyoit deux figures d'hommes d'une taille gigantesque, couvertes de manteaux de plumes rouges, noires, vertes et jaunes. Ces idoles appellées *E-ah-tua*, sont regardées comme les dieux des combats, et jamais ces peuples n'entreprennent d'expéditions militaires sans les avoir avec eux : la flotte passa devant les vaisseaux, et ne parut pas y faire attention.

Les guerriers, après avoir débarqué et tiré leurs pyrogues sur la grève, se mirent en ligne, et conduits par le roi qui marchoit à leur tête, ils s'avancèrent vers un de leurs temples peu éloigné du camp des Anglais. Dès qu'ils remarquèrent les branches d'arbres qui marquoient les limites du terrein qui leur avoit été accordé,

ils en firent le tour, portant au premier rang les idoles que l'on avoit vues sur la pyrogue du chef, et ils arrivèrent au Moraï où ils placèrent leurs divinités, au pied desquelles ils déposèrent leurs armes.

Cette cérémonie religieuse et militaire étant finie, le roi, accompagné de dix des chefs, vint à bord de *la Résolution* : lorsqu'il fut entré dans le vaisseau, il se prosterna, et appliquant ses lèvres sur le pont, pour donner à Cook une marque de son respect et de son dévouement, tous les gens de sa suite firent la même chose; il prononça une harangue, dont il ne fut pas possible de comprendre un seul mot; après laquelle il offrit au commandant en chef trois gros cochons, qui lui présenta à son tour un collier de grains de verre de plusieurs couleurs, deux miroirs, un grand verre à boire, des cloux et d'autres bagatelles qui le charmèrent au point, qu'il dépêcha sur-le-champ un messager, qui revint avec plusieurs gros cochons, des noix de cocos, du fruit à pain, des bananes et des cannes à sucre.

Le roi ayant passé une heure sur le pont à contempler la structure du vaisseau, fut conduit dans la grande chambre; on lui offrit du vin qu'il refusa, et il ne voulut rien manger qu'un morceau de fruit à pain. Il paroissoit enchanté

chanté de tout ce qu'il voyoit, et il ne retourna à terre que le soir. Avant que de partir, il fit entendre qu'il avoit six mille combattans toujours prêts à marcher contre ses ennemis, et il ne disoit rien de trop, à en juger par le nombre des guerriers qui montoient les deux divisions de la flotte que l'on avoit vue rentrer dans l'île.

Ce prince d'environ six pieds de haut avoit une taille bien prise, quoiqu'un peu épaisse; il étoit tatoué sur plusieurs parties de son corps, comme les autres guerriers : sa peau étoit écailleuse, ses cheveux gris et très-courts : un mantelet qui couvroit ses épaules, un chapeau de plumes et une pagne composoient tout son vêtement. On ne peut assurer si les expéditions militaires de ces peuples sont toujours terminées par des combats sanglans, que l'on peut conjecturer être souvent prévenus par la soumission volontaire de ceux qui sont les moins forts; c'est ce que donne lieu de penser la bonté de leur caractère, et le bonheur qu'ils ont de vivre dans des climats aussi fertiles; car ils ne prennent pas les armes pour conquérir, mais seulement pour se venger de quelques insultes.

On ne peut assigner une autre cause aux querelles qui naissent entre les différentes peuplades de ces îles; et si l'état de guerre n'y étoit habituel, on retrouveroit parmi ces insulaires

la réalité de cette félicité primordiale à laquelle les plus belles et les plus sages institutions des nations civilisées n'ont encore pu s'élever. L'âge d'or, cet âge où l'or ne régnoit pas, s'il a dû jamais exister dans quelque région du monde, parmi des hommes réunis en société, c'est dans ces îles heureuses, dont la situation et le climat offrent par-tout le sol le plus fertile, la température la plus favorable; où chaque individu se procure tous les besoins de la vie par un travail facile et modéré; où l'égalité conserve presque tous ses droits d'origine; où il n'y a point de richesses fictives; où la soif de l'or et des dignités n'a jamais fait naître ces passions turbulentes qui, dans les sociétés les plus instruites, les mieux civilisées, répandent des germes de division, d'intérêt personnel, et laissent se multiplier avec trop de succès, les fausseté, les trahisons; de manière que le bonheur, la tranquillité, ne sont que des situations imaginaires auxquelles tous les hommes prétendent, et où presqu'aucuns n'arrivent, parce que ceux qui envahissent et ceux qui sont dépouillés sont également à plaindre.

Qu'est-ce qu'un Roi dans ces îles? qu'y sont les grands? les protecteurs de la nation, chargés de veiller à sa tranquillité et à son bien-être, de repousser les injures qui lui sont faites; telle

est l'essence de leur dignité, la base de leur distinction, la source de la confiance et du respect dont ils jouissent. En sont-ils plus riches? aucun d'eux n'a jamais pensé à rien accumuler, à se prévaloir de sa puissance en aucune autre circonstance que celles où le bien public le demande: les chefs et leurs familles, vêtus comme le gros de la nation, nourris des mêmes alimens, n'exigent des peuples ni services, ni contributions. Tel est le bonheur de ces peuples, qui vivent encore sous les loix primitives de la nature dans ces îles fortunées, et que leur éloignement des grandes sociétés conservera dans la même tranquillité, s'ils sont assez sages pour ne pas souffrir que des nations étrangères viennent établir chez eux leurs usages et leurs loix.

§. XXXII.

Honneurs rendus à Cook; vols faits par les naturels; ils se soulèvent; relation de la mort de Cook; massacre des Indiens.

Le lendemain de la visite que le Roi avoit faite aux capitaines et officiers des vaisseaux, ils descendirent à terre pour aller la lui rendre; ils en furent accueillis de la manière la plus respectueuse. Le prince leur donna à dîner, et après le repas, il revêtit Cook d'un manteau pa-

reil à celui dont ils couvrent le simulacre du grand *Ea-Thu-a-Nuhé* ou Divinité principale. Il le conduisit avec sa suite, dans cet équipage, au Moraï : lorsqu'ils y furent arrivés, il lui mit sur la tête une guirlande de feuilles de bananiers, et le fit asseoir sur une espèce de trône. Un prêtre revêtu d'un habit de différentes couleurs, vint adresser à Cook un long discours, à la fin duquel il entonna un cantique, que les naturels, qui étoient présens, chantèrent en chœur. Le chant fini, tous les insulaires se prosternèrent aux pieds de Cook, et le Roi lui dit par signes.... « Ce Moraï vous appartient, et vous serez désormais notre *Ea-Thu-a-Nuhé.* »

Cette cérémonie ou espèce d'apothéose est surprenante, et prouve combien cette nation avoit conçu une grande idée de Cook, qu'il devoit principalement au bruit du canon et à l'effet des armes à feu. Un des chefs fit entendre aux officiers, leur montrant le soleil, qu'il croyoit que le voyage qu'ils venoient de faire, avoit été pour se rendre dans la région de cet astre, et qu'il souhaitoit de les y suivre à leur prochain embarquement : on peut juger par-là des chimères que se forment ceux dont l'imagination vive veut deviner des effets qui leur sont inconnus.

Le commun des insulaires ne pensoit pas de

même; il ne voyoit les Anglais que comme des hôtes redoutables dont la puissance lui étoit odieuse. A la suite de cette visite et de la cérémonie qui la termina, un des chefs du pays reçut du Roi l'ordre d'accompagner Cook jusqu'au rivage; de le recevoir toutes les fois qu'il descendroit à terre et de le conduire au Moraï que les matelots appellèrent l'autel de Cook. Dès que les insulaires le virent passer, ils gardèrent un profond silence, et ils se tinrent la face contre terre jusqu'à ce qu'il fût assez loin d'eux. Les honneurs qu'il venoit de recevoir le faisoient sans doute regarder comme un homme divin; mais la nation ne conserva pas longtemps ces sentimens respectueux.

On voit dans l'intérieur de l'île une montagne fort élevée dont le sommet est couvert de neige, phénomène si rare dans les régions situées entre les tropiques, que plusieurs officiers et observateurs des deux vaisseaux, formèrent le projet d'aller la visiter. Le Roi y consentit, et vingt chefs demandèrent à leur servir de guides. Après avoir marché deux jours et autant de nuits par un pays sauvage, ils revinrent sans avoir satisfait leur curiosité. La difficulté des chemins et l'éloignement où ils s'en trouvoient encore les avoient rebutés; ce qui prouve que cette île est fort étendue. Dans leur

route ils furent insultés à diverses reprises par la populace, sans en éprouver aucune violence; mais les insulaires tiroient la langue, tordoient la bouche, et faisoient tous les gestes méprisans qu'ils emploient lorsqu'ils défient leurs ennemis. Avoient-ils tort de ne pas aimer une race d'hommes qui n'avoit paru chez eux que pour les épouvanter par sa puissance et par des instrumens inconnus qui lançoient la désolation et la mort sans pouvoir les éviter?

Cependant, et sans doute par ordre du roi et des chefs, ils continuèrent d'apporter des provisions de toute espèce en si grande abondance, que les vaisseaux en étoient surchargés. Dans ces entrefaites un aide-canonnier mourut; il avoit demandé au commandant d'être enterré dans le Moraï du Roi, ce qui fut accordé par ce prince. Le lendemain après-midi, on descendit son corps en terre, et on le transporta au lieu de sa sépulture. Les Indiens creusèrent une fosse de quatre pieds de profondeur, qu'ils tapissèrent de feuilles vertes; et lorsque l'on y eut déposé le cadavre, les chefs des naturels qui assistoient au convoi, mirent dans la fosse deux cochons, du fruit à pain, des plantains et des bananes; ils y en auroient mis davantage, si Cook n'eût ordonné de la couvrir et d'y élever une espèce de monument à la mémoire du défunt, sur lequel

on grava son nom, *Guillaume Watman*, celui de sa nation et le jour de sa mort; ce qui, dans l'usage des navigateurs Anglais qui entreprennent des découvertes, pourroit leur servir un jour de titre de possession. Le lendemain les insulaires roulèrent de grandes pierres sur la fosse, qu'ils arrangèrent en plate-forme; ils y placèrent deux autres cochons, des plantains, des bananes, des noix de cocos et du fruit à pain, ce qu'ils possédoient de plus précieux : coutume qui tient à celle des Indes-Orientales; et qui, en même temps qu'elle donne lieu de conjecturer que cette nation en est originaire, marque l'heureuse abondance qui règne dans ces îles.

Il n'y avoit encore que quinze jours que les Anglais y avoient abordé, et déjà ils y étoient traités avec autant de respect que les princes et les chefs, car il est vraisemblable qu'ils rendirent à l'aide-canonnier les mêmes honneurs qu'à leurs chefs après leur mort. Mais au profit de qui tournèrent les offrandes déposées sur la sépulture? sans doute que ces peuples ont des ministres de religion qui ont au moins droit à cette espèce d'héritage que leur laissent les morts. L'intrépide Cook ne prévoyoit pas que moins de quinze jours après cette cérémonie, il périroit par la main de ces mêmes insulaires

qui lui marquoient tant de respect, et que son corps ne jouiroit pas même des honneurs de la sépulture. La générosité de ce bon peuple, la douceur de ses mœurs, le persuadoient qu'il pouvoit exercer sur lui l'empire le plus absolu.

Au moment que les capitaines et leur suite reprenoient la route du vaisseau, après les funérailles de Watman, le Roi offrit au capitaine Clarke douze gros cochons, et assez de fruits à pain, de cannes à sucre, de noix de cocos et de patates pour en charger trois bateaux; il fit un présent semblable à Cook. Pareils procédés devoient pénétrer les Anglais de la plus juste reconnoissance; dans aucune autre de leurs relâches ils n'avoient vu l'hospitalité exercée avec autant de noblesse. Le lendemain le Roi suivi de vingt chefs vint à bord inviter les capitaines et les officiers des deux vaisseaux à assister à un *heiva* ou spectacle que la famille royale devoit jouer le soir. La mauvaise santé du capitaine Clarke l'empêcha de s'y rendre, mais Cook et les autres officiers acceptèrent l'invitation. Le Roi et les vingt chefs dînèrent à bord du vaisseau *la Résolution* : on leur donna un concert pendant le repas, et ils furent si enchantés de la musique, qu'ils ne laissèrent pas un moment de repos aux musiciens. Après le repas, les pinasses des deux vaisseaux pavoisées, por-

tant flammes et pavillons, ramenèrent les Indiens à terre, les officiers les accompagnèrent, témoignant par les honneurs qu'ils rendoient au roi et à ses sujets leur reconnoissance de la manière dont ils étoient accueillis et traités. Plus de deux cents pyrogues les attendoient au rivage, ainsi qu'un grand nombre de chefs disposés à les recevoir et à les accompagner. Le peuple qui s'y trouvoit en grand nombre, garda le plus profond silence pendant le débarquement. Les chefs conduisirent les officiers à l'endroit où devoit se jouer le *heiva*. Ce spectacle amusa peu les Anglais; les acteurs étoient très-inférieurs à ceux des îles de la Société : les chants qui terminèrent la pièce en furent la seule partie qui leur parût supportable. Les jeunes princesses, les chefs principaux et le Roi lui-même chantèrent en chœur. On voit que ces bonnes gens mettoient tout en œuvre pour amuser leurs hôtes, et que dans les spectacles ordinaires destinés à l'amusement de la nation, le Roi, sa famille et les chefs ne dédaignoient pas de jouer leurs rôles; ce qui donne une idée intéressante de l'union qui règne entre tous les états.

A la fin de l'*heiva*, Cook demanda au Roi la permission de faire tirer des feux d'artifice : il lui dit que les naturels ne devoient point s'effrayer de ce spectacle nouveau pour eux, qui

n'avoit rien de dangereux, quelque surprise qu'il dût leur causer. Dès que la première fusée s'éleva dans les airs, les Indiens effrayés s'enfuirent à la hâte : ils allèrent se cacher au fond de leurs bourgades, et par-tout où ils crurent trouver un asyle contre ces feux si redoutables pour eux. Les spectateurs étoient au nombre de trois à quatre mille, et en moins de dix minutes il n'en resta pas cinquante. Cook eut même beaucoup de peine à retenir le Roi et les gens de sa suite. Lorsque la seconde fusée partit, des lamentations douloureuses se firent entendre au loin et de tous les côtés; et au moment où les petards éclatèrent, le Roi et les chefs voulurent absolument se retirer. Ce début leur inspira une si grande terreur, que les Anglais ne jugèrent pas à propos de faire tirer le reste du feu : ils prirent congé de la famille royale et retournèrent à bord. Ce que l'on raconte ici de l'effroi que répandit parmi les insulaires ce spectacle nouveau, est d'autant plus croyable, que j'ai été témoin d'un évènement tout-à-fait semblable en 1779. Dans la Bresse Chalonnoise, un seigneur, à la suite d'une fête, fit tirer un feu d'artifice dans les jardins de son château; ce spectacle annoncé avoit attiré non-seulement tous les bourgeois des environs, mais encore une quantité de gens de la campagne, qui aux premières

fusées se précipitèrent dans les bois voisins, se couchèrent la face contre terre, plusieurs même risquèrent de se tuer en fuyant, tant leur effroi fut grand.

Le Roi ayant appris que les Anglais se disposoient à appareiller au premier vent favorable, se rendit aux vaisseaux pour faire ses adieux. Il leur avoit conseillé de relâcher en passant à l'île de Mawhée, où ils trouveroient un bon port et de l'eau excellente pour la fourniture des vaisseaux. Le peuple, probablement celui qui habitoit dans le voisinage du havre, et qui avoit le plus de commerce avec les navigateurs, instruit de leur prochain départ, fit paroître les plus grands regrets; les femmes sur-tout poussoient des cris lamentables. Le Roi, qui n'avoit pas cru l'embarquement si prompt, et qui n'avoit pas fait ses adieux au capitaine Clarke, revint bientôt à bord de *la Découverte* avec son fils, faisant amener à sa suite dix gros cochons, grand nombre de volailles et de petites tortues, et beaucoup de fruits et de racines. Parmi les personnes distinguées qui l'accompagnoient, se trouvoit un vieux prêtre, qui avoit témoigné à Clarke un attachement singulier, duquel il avoit reçu beaucoup de petits présens. Comme la nuit approchoit lorsque le prince atteignit les vaisseaux, il resta peu de temps à bord, lais-

sant le vieillard et quelques filles, auxquelles il permit de naviguer jusqu'à une île voisine.

Une tempête violente qui survint ne permit pas à l'escadre de passer à l'île de Mawhée; on fut obligé de revenir quatre jours après au premier mouillage. Pendant que tout le monde étoit occupé à la manœuvre, le vieux prêtre qui couchoit dans la grande chambre, à bord de *la Découverte*, se jetta à la mer sans être apperçu, emportant avec lui une pièce d'étoffe de soie qui appartenoit au capitaine; il gagna la terre à la nage. Le lendemain les Anglais apperçurent une grosse pyrogue entr'eux et la côte, ils mirent en panne pour l'attendre, et bientôt ils reconnurent le Roi et plusieurs des chefs. Il ramenoit le prêtre qui avoit volé la pièce d'étoffe de soie, et il le livra au capitaine pieds et mains liés; mais il pria en même temps qu'on lui fît grace.

Clarke pardonna au voleur; le Roi le délia et le mit en liberté. Il dit qu'ayant vu cette pièce d'étoffe entre les mains du prêtre, il avoit soupçonné le vol, et avoit tout de suite ordonné qu'on l'arrêtât, étant fort aise de trouver l'occasion de prouver aux Anglais son amitié. En vain le capitaine pressa le Roi d'accepter cette étoffe, il la refusa honnêtement, fit ses adieux, ainsi que les chefs, et retourna à terre. Ce procédé

équitable et honnête donna la meilleure idée de ce Roi, bien digne de commander à une nation dont il étoit plutôt le père que le maître; et Cook, après une pareille preuve de ses sentimens, auroit dû le traiter avec des égards et plus de respect qu'il ne le fit, lorsqu'il se porta à des extrémités, qui forcèrent les naturels à tirer la vengeance la plus signalée de ses entreprises audacieuses sur la personne même de ce prince.

Le lendemain les vaisseaux rentrèrent au port; la tempête les avoit fort maltraités. Les naturels amis des navigateurs, apportèrent tout de suite des provisions qu'ils jettèrent de leurs pyrogues à bord, sans attendre aucuns présens en retour ou en échange. Le Roi, son fils, plusieurs des chefs vinrent encore faire visite aux commandans, leur témoignant le plaisir qu'ils avoient de les revoir. Mais cette bonne intelligence ne fut pas de durée : à peine les vaisseaux étoient-ils à l'ancre, que l'on apperçut le soir une grosse pyrogue, qui portoit environ soixante guerriers armés : on jugea qu'elle n'avoit pas de bonnes intentions, et M. Clarke ayant observé les mouvemens des insulaires, ordonna de tirer le canon, et à tous les gens de l'équipage de se placer à leur poste : ils s'en retournèrent sans commettre de violence. Bientôt après on vit du vaisseau un corps nombreux d'Indiens qui rassembloient

des pierres au sommet d'une colline, et les mettoient en tas; ils se dispersèrent dès que le jour cessa; mais on avoit apperçu la nation en mouvement, et des feux allumés sur la côte pendant toute la nuit. Les naturels se rassemblèrent le matin, ils rouloient des pierres du haut de la colline vers la mer; on supposa qu'ils projettoient de les lancer contre les vaisseaux, quoiqu'ils en fussent trop éloignés pour les atteindre. Le capitaine Clarke, qui se crut insulté, ordonna de pointer le canon : on fit jouer l'artillerie, et dix minutes après, il ne restoit pas un seul naturel dans les environs. Il y en eut quelques-uns de tués, car l'après-midi du même jour, le Roi vint sur le vaisseau *la Résolution*, et se plaignit amèrement à Cook du meurtre de deux insulaires, disant qu'ils avoient jetté des pierres sans intention d'attaquer les Anglais. Il parut assez tranquille, et il s'amusa long-temps à voir travailler les serruriers. En partant, il pria le capitaine de lui faire fabriquer un *Pa-ha-ive*, espèce de grand poignard, qui lui serviroit dans les combats de corps à corps; on promit de lui en donner un. N'avoit-il pas déjà le projet de l'employer contre Cook lui-même, s'il lui en fournissoit l'occasion?

Dès ce moment les insulaires se livrèrent aux violences les plus marquées : ils volèrent tout

ce qui leur tomba sous les mains; on tira sur eux, et les coups de fusil les irritèrent encore plus. L'un d'eux qui avoit pris à la forge des tenailles et un ciseau de fer, et qui s'enfuyoit à la nage, fut intercepté. Cook, soutenu de quelques soldats de marine qui se trouvoient à terre, essaya de le saisir au moment où il débarquoit; mais les naturels s'étant apperçus de son dessein, se précipitèrent en grand nombre sur le rivage, et le voleur se sauva dans la foule. Les bateaux qui le poursuivoient furent attaqués; les Indiens s'emparèrent des rames qu'ils brisèrent, et forcèrent le détachement à se retirer.

Cook qui n'auroit pu rassembler alors qu'un petit nombre de soldats de marine, ne jugea pas à propos d'en venir à la force ouverte; il se contenta d'envoyer le maître de l'équipage du vaisseau *la Découverte*, auprès du fils du Roi, qui dès l'origine de la dispute avoit paru s'intéresser pour les Anglais : l'envoyé étoit chargé de raconter les faits et de demander qu'on livrât le coupable. Le jeune prince, au lieu d'écouter ces remontrances, parut très-froid; ses gens se jettèrent sur le député et le maltraitèrent; il s'échappa cependant et vint rendre compte de sa commission.

La position des Anglais devenoit plus critique d'heure en heure : les dispositions des in-

sulaires à leur égard étoient tout-à-fait changées ; ils se montroient plus entreprenans et dès-lors plus incommodes et plus à craindre. On les vit, le 14 février 1779, se rassembler en foule : ils poussoient des cris lamentables, et marchoient lentement au bruit du tambour qui battoit à peine un coup par minute : on supposa qu'ils enterroient les Indiens qui avoient été tués la veille. Ils ne se portèrent ce jour là à aucune violence ; mais les femmes qui se trouvoient à bord avertirent que leur dessein étoit d'attaquer les vaisseaux à la première occasion favorable. Il est à remarquer que dans toutes les entreprises projettées par les sauvages contre les Européens, les femmes les en ont constamment avertis, et se sont intéressées à leur conservation, sans que pour cela elles en aient été mieux récompensées.

Le 15 au matin, les naturels volèrent la chaloupe : le conseil fut assemblé, et les officiers des deux vaisseaux décidèrent que l'on s'assureroit de la personne du Roi, et qu'on le tiendroit prisonnier, jusqu'à ce que la chaloupe fût rendue. On a peine à concevoir comment les Anglais osèrent prendre une résolution aussi téméraire, au milieu d'une nation nombreuse qu'ils voyoient généralement soulevée contr'eux, et qui, bien que désarmée, n'avoit qu'à les environner,

vironner, pour les mettre hors de combat et les exterminer. Ces considérations, si elles leur vinrent à l'esprit, n'empêchèrent pas Cook de descendre le matin dans l'île, à la tête de vingt soldats de marine couverts par l'artillerie des deux vaisseaux. Il dut s'appercevoir que les guerriers du pays, quoiqu'encore sans armes, avoient pris leurs habits de combat, et que les chefs rangeoient les insulaires en bataille. Ces préparatifs ne l'effrayèrent point; il s'avança vers le logement du roi, suivi du lieutenant des soldats de marine, d'un sergent et de dix hommes. Il trouva le prince assis à terre, environné de douze chefs qui se levèrent très-agités. Cook prit avec le roi le langage de la douceur: il l'assura que l'on ne vouloit exercer aucune violence ni contre lui, ni contre aucun autre des insulaires que ceux qui avoient enlevé la chaloupe : il expliqua que le bateau étoit absolument nécessaire pour le service du vaisseau, et entretenir la communication avec la côte. Il le pria de donner des ordres pour qu'elle lui fût rendue et lui dit ensuite : vous m'accompagnerez au vaisseau, que vous pourrez regarder comme votre propre logement, vous y demeurerez jusqu'à ce qu'on ait ramené la chaloupe; c'est le moyen d'arrêter les insultes des naturels et leurs vols; ils enlèvent dans nos

tentes et sur nos bords, tout ce qu'ils trouvent; ce qu'il n'est plus possible de souffrir.

Le roi gagné par ces raisons consentoit à suivre Cook : on vit les chefs disposés à s'échapper les uns après les autres, on les retint : ces pourparlers emportèrent une demi - heure avant que le roi se mit en marche : une multitude innombrable d'insulaires s'étoient rassemblés, les soldats eurent peine à traverser la foule, ils furent insultés, et le chemin ne devint libre qu'après que Cook eut ordonné au lieutenant des soldats de marine d'ouvrir un passage et de percer à coups de bayonnette ceux qui voudroient s'y opposer. On avoit remarqué un des chefs armé d'un poignard d'acier, à demi-caché sous sa natte, que l'on soupçonnoit avoir dessein d'assassiner le capitaine ou le lieutenant. Celui-ci vouloit faire feu sur lui, Cook l'en empêcha ; le sauvage s'approchant toujours, l'officier fut contraint de le bourrer avec son fusil, ce qui l'obligea de se retirer. Un autre Indien s'étant jetté sur le fusil du sergent qu'il vouloit lui arracher, le lieutenant le prévint et le renversa d'un coup de son fusil. Le tumulte augmenta, les Indiens devenoient plus entreprenans, et Cook vit trop tard, que si on vouloit emmener leur Roi malgré eux, il en coûteroit trop de sang à ces [redacted]

étoit sur le point de donner ordre de se rembarquer, quand il reçut un coup de pierre, auquel il riposta par un coup de pistolet. L'Indien couvert d'une natte épaisse, ne sentit point la balle : il branla son dard, menaçant d'en percer Cook, qui ne voulant pas le tuer, se contenta de le culbuter d'un coup de crosse : il se plaignoit aux Indiens de leurs emportemens, ne songeoit plus qu'à se tenir sur la défensive, et à favoriser la retraite de sa petite troupe, serrée de près par une foule d'Indiens. Un des fils du Roi qui se trouvoit sur la pinasse, avoit été remis à terre sur sa demande, au premier coup de fusil qui l'avoit alarmé. Si on l'eût retenu, peut-être que l'intérêt de sa vie eût servi de frein aux naturels. Un d'eux caché derrière un double canot, lançoit son dard sur Cook, qui fit feu sur lui ; le coup porta sur un autre ; un sergent tira sur le premier, après en avoir reçu l'ordre, et le coucha sur la place.

L'impétuosité des assaillans parut un peu ralentie ; ils sembloient prêts à prendre la fuite ; mais poussés par ceux de derrière, ils revinrent à la charge, et firent voler une grêle de pierres sur les matelots, qui, sans attendre d'ordre, répondirent par un feu de mousqueterie, suivi à l'instant de celui des canots. On entendit Cook en témoigner sa surprise ; il fit signe aux soldats

des canots de cesser, et de s'approcher pour recueillir les soldats et matelots qui étoient à terre. L'officier qui montoit la pinasse, serra le rivage d'aussi près qu'il put sans échouer, malgré la grêle de pierres qui tomboit sur l'équipage; mais le lieutenant chargé de la principale chaloupe de débarquement, s'éloigna dans le moment même que le salut de Cook paroissoit dépendre de la promptitude des efforts des matelots; cette méprise décida de son sort, et ôta tout espoir de lui sauver la vie. Il ne resta plus que la pinasse pour recueillir les soldats et les gens de l'équipage, qui bientôt fut remplie au point, qu'ils ne pouvoient plus faire usage de leurs armes, ni porter aucun secours au malheureux commandant. Il ne lui restoit plus de ressources que de la part des canots; et quand les matelots eurent fait feu, les Indiens se jettèrent sur les gens de l'équipage, les poussèrent dans l'eau, où il y en eut quatre de tués; ainsi Cook resta absolument seul sur le rocher, cherchant à parer de sa main gauche les coups de pierre dont il étoit assailli, faisant toujours signe à la pinasse de le secourir. On vit derrière lui un Indien qui le suivoit à pas timides, paroissant encore le redouter, s'arrêtant, comme incertain s'il le poursuivroit; enfin, il s'avança à l'improviste, lui asséna sur la tête un coup

de massue et se retira précipitamment. Le coup parut l'avoir étourdi, il chancela quelques pas, tomba sur une main et sur son genou, laissant échapper son fusil. Comme il se relevoit, un autre Indien le frappa entre les épaules d'une dague de fer, alors il tomba dans une fondrière, où il avoit de l'eau jusqu'aux genoux; une foule de sauvages se jettant sur lui, essaya de lui tenir la tête plongée dans l'eau pour l'étouffer; s'étant débattu vigoureusement, il parvint à soulever sa tête hors de l'eau, tournant encore ses regards vers la pinasse, implorant son secours; quoiqu'elle ne fût qu'à cinq ou six verges de distance, les matelots entassés l'un sur l'autre et en désordre, ne purent le sauver. Saisi de nouveau par les Indiens, il fut plongé plus profondément dans l'eau : il réussit pourtant encore à s'en retirer; épuisé par ses efforts, il tâchoit de regagner le rocher et de s'y soutenir, quand un sauvage le frappa d'un coup de massue qui le fit tomber sans mouvement. Alors les Indiens le traînèrent sur le rocher, où ils parurent prendre un plaisir féroce à exercer mille cruautés sur son corps : ils s'arrachoient l'un l'autre le poignard, pour avoir l'horrible satisfaction de percer la victime qui avoit succombé à leur rage.

N'est-on pas pénétré d'horreur au récit d'une

mort aussi cruelle et des circonstances qui l'accompagnèrent? Quel courage dans Cook! son intrépidité ne l'abandonna qu'avec la vie; ses derniers momens furent affreux, lorsqu'il se vit à la merci d'une foule de sauvages furieux, et en quelque sorte abandonné des siens; car on ne sait que penser du désordre qui se mit dans les équipages des embarcations; ils ne semblèrent occupés que du soin de se soustraire à la fureur des sauvages: si quelque chose peut ajouter à la honte et à l'indignation éprouvées en cette occasion, c'est que les tristes restes de Cook aient été abandonnés, tandis qu'on auroit pu les recueillir. A la fin de ce fatal évènement le rivage étoit entièrement nettoyé d'Indiens qui avoient cédé au feu de la chaloupe et des canots ainsi que de l'artillerie des vaisseaux qui firent un massacre épouvantable des naturels, ceux qui restoient s'étant cachés dans leurs habitations: il semble qu'on auroit pu retirer le corps de Cook: on prétend qu'il y eut des réclamations à ce sujet et des informations faites contre le lieutenant, mais qui ont été sans suites: le capitaine Clarke ayant détruit avant sa mort tout ce qui avoit été écrit à ce sujet.

Mais les sauvages n'en emportèrent pas moins en triomphe le cadavre de Cook; abandonnant ceux du caporal et des trois soldats de marine

qu'ils avoient assommés ; ainsi termina sa carrière ce navigateur célèbre, après avoir échappé à tous les dangers de la mer, et mille fois affronté la mort, dans le cours de ses trois voyages autour du monde, les plus mémorables qui aient encore été entrepris. Mais comment put-il se persuader qu'il braveroit les efforts de toute une nation nombreuse soulevée contre lui, qui ne cherchant que des prétextes pour l'attaquer, en trouvoit un bien actif, en s'opposant à ce que son roi fût emmené prisonnier ? Les égards distingués que l'on avoit d'abord eus pour lui ; les honneurs qu'on lui avoit prodigués l'avoient aveuglé au point qu'il ne put se persuader que ces barbares oseroient jamais entreprendre quelque chose contre sa personne : c'étoit un parti désespéré dont il fut la victime, quoiqu'ils ne s'y portassent qu'en tremblant. S'il eût été accompagné seulement de deux ou trois Européens armés, et qui eussent fait bonne contenance, les Indiens n'auroient pas osé le frapper.

Les Anglais se trouvoient alors dans une position très-critique, le vaisseau *la Résolution* étoit démâté, et se trouvoit en quelque sorte à la merci des insulaires ; il falloit ramener le mât, les tentes, toutes les provisions qui étoient à terre, et se précautionner contre les nouvelles entreprises de gens très-irrités, et d'autant plus

à craindre, que le massacre de Cook les rendoit plus hardis. Le capitaine Clarke, devenu commandant en chef, descendit sous le feu de son artillerie, et prit poste à un Moraï situé sur une colline, où les naturels ne pouvoient aborder, sans s'exposer à une mort presque certaine. Ils firent cependant une attaque qui dura près de trois heures, où ils perdirent plus de trente hommes. Les Anglais n'éprouvèrent dans cette occasion d'autre dommage que quelques blessures de pierres lancées avec des frondes, et ils rembarquèrent tout ce qui étoit à terre.

Lorsqu'ils furent dans les bateaux, les naturels se montrèrent sur le rivage, chargés et ridiculement affublés des dépouilles des morts; un entr'autres tenoit le coutelas de Cook, qu'il agitoit au-dessus de sa tête par bravade; mais ils jugèrent à propos de dissimuler leur ressentiment, et de réserver la vengeance à un temps plus favorable. Ils avoient besoin d'eau, les voiles et les agrès étoient délabrés, le radoub des vaisseaux devoit prendre du temps; ils se tinrent donc sur la défensive, jusqu'au moment où ils seroient en état de mettre à la voile.

A l'entrée de la nuit on apperçut une pyrogue montée par huit ou neuf insulaires qui venoient du Nord-Ouest : quand ils furent assez près, on vit l'un d'eux portant sur sa tête le

chapeau de Cook, qui frottant ses mains l'une contre l'autre, les appliquoit ensuite aux différentes parties de son corps. Ce qui venoit de se passer, fit prendre ces signes pour un défi; mais enfin on reconnut qu'il ne vouloit qu'exprimer sa satisfaction d'apporter quelque chose que l'on seroit bien aise de recevoir. Dans le premier moment de la méprise, on lui avoit tiré un coup de fusil qui l'avoit blessé à la jambe : malgré cette violence la pyrogue se rendit à l'arrière du vaisseau, et comme les Indiens crioient de toute leur force *tutée*, *tutée* (nom qu'ils avoient donné à Cook), Clarke ordonna de les recevoir à bord. Celui qui avoit été blessé montra un morceau de chair enveloppé avec soin dans une pièce d'étoffe, et il assura que c'étoit le reste d'une des cuisses de Cook, qu'il avoit vu dépecer son corps, et qu'il n'en avoit pu sauver que cette partie, les guerriers faisant un festin du reste. On remit cet honnête insulaire entre les mains du chirurgien pour panser sa blessure. On le questionna pendant l'opération sur ce que l'on avoit fait du corps de Cook : il fit entendre qu'on l'avoit divisé, que les chefs l'avoient partagé entr'eux, et que suivant toute apparence il n'en restoit plus rien : on ne put rien apprendre sur le corps des soldats de marine, il ne savoit pas ce que ses compatriotes en avoient fait. On mit

dans une boëte le morceau de chair qu'il avoit apporté, et on la jetta à la mer avec beaucoup d'appareil.

Le lendemain, les Anglais remorquèrent les vaisseaux près de terre, pour couvrir les chaloupes qui alloient faire de l'eau, quoiqu'elle fût saumâtre; ils craignoient que les habitans des îles voisines ne refusassent de les recevoir; ils remplirent toutes leurs futailles.

Les naturels étoient toujours en mouvement, pendant qu'on remorquoit les vaisseaux; ils s'assemblèrent en foule, et ils déployèrent un pavillon noir, ce que l'on prit pour un signal de guerre; mais on sut bientôt qu'ils le portoient lorsqu'ils enterroient leurs morts, et c'étoit pour cela qu'ils s'étoient assemblés. Après ce qui s'étoit passé l'avant-veille, tout alarmoit les vaisseaux; ils tirèrent sur les Indiens; le second fils du roi fut tué, et une femme eut le bras emporté par un boulet de canon : cette vigoureuse défense parut faire une impression profonde sur eux; ils laissèrent les Anglais en repos le reste de la journée et le lendemain. Mais le 19 février, ils renouvellèrent leurs attaques. Une grêle de pierres dont quelques-unes pesoient plus d'une livre, tomba sur ceux qui remplissoient les futailles. Un Indien sortit seul d'une mauvaise hutte, placée au milieu de la colline, et dès

u'il eut jetté sa pierre il se retira : son habitation fut remarquée.

Le commandant vit que l'on ne pouvoit plus ien attendre des voies de la douceur, il résolut le porter le fer et le feu dans l'ile de façon à y épandre la terreur. A deux heures de l'après-aidi, tous les officiers, soldats et matelots en tat de faire le service, prirent les armes : un létachement alla mettre le feu à la bourgade lu sud-est; les naturels effrayés quittèrent leurs abitations, et au moment où ils s'enfuyoient, leux autres détachemens tombèrent sur eux à coups de fusil et de bayonnette; on ne fit quartier à personne; il y en eut un grand nombre de massacrés. Les flammes consumèrent outes les maisons de cette bourgade, dont les abitans se retirèrent dans celles qui étoient de autre côté du havre. On n'oublia pas dans cette évastation le lâche Indien qui avoit lancé la ernière pierre et qui avoit décidé le commanant à ce parti violent. Dès qu'il vit les soldats 'approcher, il sortit de sa hutte, et roula une ierre énorme qui blessa dangereusement un es matelots : on lui tira trois coups de fusil, et omme il respiroit encore on lui passa une ayonnette à travers le corps. Les Anglais se inrent à leurs vaisseaux chargés de dépouilles s rapportèrent des armes de toute espèce

après, un chef nommé *Anua*, que l'on croyoit n'avoir pris aucune part au soulèvement de la nation, s'approcha des vaisseaux, portant un pavillon blanc; il étoit suivi d'environ trois cents insulaires qui tenoient des rameaux verds; ils s'avançoient sur le rivage en chantant et en dansant: lorsqu'Anua vit que les Anglais arboroient aussi le pavillon blanc, il se rendit à bord accompagné de trois autres chefs : il présenta des bananes, des noix de cocos et des fruits à pain. Il ne voulut recevoir aucun présent en échange: il témoigna le plus grand regret de la mort de Cook, et pour prouver son chagrin, il promit de rassembler ses os et de les rapporter aux pieds du capitaine Clarke ; c'est la plus grande preuve de soumission que les sauvages puissent donner au vainqueur : son offre fut acceptée, et l'on promit d'oublier, à cette condition, tous les maux que les naturels avoient faits. On lui redemanda la chaloupe, et il dit qu'elle avoit été mise en pièces et brûlée, pour en détacher les ferremens.

Le lendemain matin, le même chef revint avec une suite encore plus nombreuse, rapportant tous les ossemens de Cook, excepté ceux de l'épine du dos et des pieds, qu'il promit de chercher, et qu'il apporta deux jours après. Pour cimenter la paix, il offrit plusieurs cochons, que

a accepta. En examinant la tête, on jugea
e les Indiens avoient enlevé le périerâne ; le
vant du visage n'étoit plus reconnoissable ; il
toit encore un peu de chair sur une main qui
oit été découpée et salée. Anua dit qu'il n'a-
it rien trouvé de plus, que les guerriers
oient mangé le reste dans un festin : il étoit
nc douteux que le morceau de cuisse rap-
rté quelques jours auparavant par un naturel,
: un reste de celles de Cook, et ne fût pas plu-
: de celles d'un des soldats de marine qui
oient été tués ; il avoit imaginé cette ruse dans
vue de se procurer quelque présent ; car le
ef Anua reçut ceux qu'on lui fit avec beau-
up de satisfaction.

Les ossemens de Cook ainsi rassemblés furent
acés dans une bierre, et au moment où on
s enterra, l'artillerie fit trois décharges dont
s naturels furent très-épouvantés : ce qui aug-
enta leur frayeur, c'est qu'une des pièces se
ouva chargée par mégarde ou à dessein d'un
oulet de quatre, qui ne causa aucun dom-
age, mais qui fit penser aux insulaires, que
s assurances de paix faites par les Anglais
oient peu sincères ; d'ailleurs il étoit difficile
e contenir les matelots, lorsqu'un habitant de
lle tomboit en leur pouvoir. Comme cette pe-
te guerre se faisoit sans bruit, elle n'empêcha

pas les naturels d'apporter quantité de provisions, plus même que les vaisseaux ne purent en consommer ou en embarquer; ils furent contraints d'en refuser. Avant qu'ils ne missent à la voile, les naturels qui avoient conservé quelque affection pour eux les vinrent voir. Le plus jeune des fils du Roi, jeune homme de quatorze ans, que Cook avoit paru beaucoup aimer, se rendit à bord, et témoigna ses regrets de ce qui étoit arrivé; il pleura beaucoup, et fit entendre que ses deux frères avoient été tués, et que son père s'étoit enfui dans une île voisine. On lui fit plusieurs présens, qui parurent le consoler, et il s'en retourna plus gai qu'il n'étoit venu. A la suite de ces différentes entrevues, l'escadre anglaise quitta le havre d'O-whye, le 23 février 1779, et visita quelques-unes des autres îles de ce petit Archipel, où elle trouva les mêmes mœurs et les mêmes usages, ainsi que nous l'avons déjà dit dans quelques paragraphes du tome II.

---

§. XXXIV.

§. XXXIV.

Bonté caractéristique de ces insulaires; ce qu'ils pouvoient espérer d'un commerce avec les Européens; ce qui leur en reste; ce que l'on doit à la mémoire de Cook.

La conduite des naturels des îles Sandwich avec les Anglais lorsqu'ils y abordèrent en 1778, et à leur retour à la fin de la même année; leur désintéressement, la franchise qu'ils mirent dans leur commerce; leur attachement à la justice, prouvé par les honneurs extraordinaires qu'ils rendirent à Cook, par la seule considération de son équité sévère et inflexible, rendent ces peuples les plus intéressans de tous ceux dont ce navigateur célèbre nous a procuré la connoissance. Ils vivoient d'habitude dans la tranquillité la plus heureuse, sans intrigues, sans passions, sans desirs inquiétans, sous le gouvernement le plus favorable et le plus doux. A la manière dont se conduisoient les Rois et les chefs, on doit juger qu'ils n'avoient été établis que pour veiller à la sûreté et à la tranquillité communes. Le mot de richesses, ce qu'il signifie parmi nous, les desirs qu'il fait naître dans toutes les classes de la société, leur étoient absolument étrangers (1). La

(1) Dans ces deux sociétés formées par la nature, on

prééminence des princes et des grands; le bien-être qui y est par-tout attaché : la jouissance des plaisirs simples de la nature, sont satisfaits à si peu de frais, que la nation n'est jamais embarrassée pour y contribuer, elle ne croit pas même y être obligée; et les princes n'ont jamais imaginé de pouvoir rien exiger d'elle pour augmenter la somme de leurs jouissances, et les prérogatives de leur état. De quelles distinctions jouissent donc les chefs de ces petites nations? peut-être de se nourrir des meilleurs fruits que la nature offre indifféremment à tous ceux qui habitent ces îles fortunées; peut-être encore dans l'usage où sont quelques naturels, attachés à leurs personnes, de cultiver leurs plantations, d'avoir soin de leurs basses cours, de leur apporter ce que la pêche fournit de plus beau et de meilleur. Que peuvent faire de moins les membres d'une société réunie sous les loix de la nature, pour des chefs qui veillent à la sûreté commune, que de leur assurer les moyens de subsister sans inquiétude: d'autant plus qu'ils n'exigent rien, que jamais ils ne font aucune entreprise sur la liberté ou la propriété des indi-

---

n'entendit jamais la voix de l'égoïsme et de l'intérêt, qui disent toujours, *apporte, apporte*.... Prov. ch. 30, v. 15.

vidus, qui dès-lors jouissent de l'existence la plus heureuse ?

Leur industrie est portée assez loin pour satisfaire à tous leurs besoins, même à un certain goût pour la parure : les Anglais trouvèrent à y échanger contre leur quincaillerie, du sel, des cordages, des étoffes du pays, un grand nombre d'armes à leur usage, des instrumens de pêche, des mantelets de plumes, des bonnets, des masques, des filets, des instrumens de musique, des bracelets, des pendans d'oreilles, des ustensiles de ménage, des bois gravés avec lesquels ils peignent leurs étoffes; enfin tout ce qui étoit nouveau pour eux et qui pouvoit être en Europe un objet de curiosité; ce qui annonçoit dans ces sociétés l'emploi le plus parfait du temps, des hommes et des choses, et pour résultat nécessaire, l'ordre le plus heureux.

Mais leurs relâches dans ces îles ont-elles été de quelque avantage pour les naturels, et n'ont-elles pas été un malheur plus grand pour eux, que la mort de Cook ne le fut pour les Anglais, que la curiosité, le desir des nouvelles découvertes, les vues ultérieures d'un commerce plus étendu et des richesses qui devoient en résulter, avoient portés à entreprendre les voyages les plus hasardeux, à travers des mers inconnues ?

Des peuples isolés, vivant dans une heureuse abondance, dans une douce société régie par les loix simples de la nature, pouvoient espérer, au premier abord, quelqu'utilité des connoissances que leur communiqueroient des hommes nouveaux, aussi industrieux qu'entreprenans. Mais de quel déluge de maux la communication instantanée avec les Européens n'a-t-elle pas été suivie, si ce qu'en écrit un officier de l'escadre de M. de la Peyrouse est vrai ?... Elle toucha à l'île de Mawhée, l'une des Sandwich..... « Cook y a passé, dit-il, et y a laissé des traces bien cruelles de son passage. J'ose assurer qu'il n'y a pas un être dans ces îles, qui ne soit couvert des symptômes de la maladie vénérienne. Aussi nous ne nous sommes arrêtés que trois ou quatre heures dans cette île, emportant, à la vérité, une collection complette d'habillemens, de curiosités du pays, et beaucoup de patates »....

S'il n'y a rien d'exagéré dans ce rapport, dans quel état doit se trouver cette malheureuse peuplade, infectée de cette maladie cruelle qui tarit dans sa source l'espérance des générations futures, qui se perpétue par la voie la plus séduisante, celle du plus doux penchant de la nature? Le ravage que les canons et la mousqueterie des vaisseaux anglais causèrent dans

cette île pour venger la mort que Cook s'étoit attirée, ne fut que le malheur du moment; la peste que les équipages des vaisseaux y ont répandue, subsistera peut-être jusqu'à la destruction entière de la nation, à moins que les nourritures simples et saines, la douceur de la température et le calme des passions ne diminuent l'activité du poison, et n'en réduisent insensiblement les effets à peu de chose : mais la race n'en sera-t-elle pas affoiblie, et le mal ne se propagera-t-il pas dans tout cet Archipel, dont les naturels communiquent sans précautions et sans défiance les uns avec les autres?

Telle est donc la cupidité, telles sont les mœurs et les prétentions de l'Européen trop entreprenant, que la raison et les vrais intérêts de l'humanité présentent comme sages et prudentes. La politique de la Chine et du Japon, qui défend aux étrangers de pénétrer dans l'intérieur de leur empire, et ne permet d'autres relations avec eux que celles du commerce, est bien préférable. Cette politique, il est vrai, nuit aux progrès des connoissances, à l'étendue du commerce; mais n'assure-t-elle pas la tranquillité des nations isolées, qui vivent heureuses sous les climats fortunés où elles se trouvent, sans autres principes de civilisation que les loix les plus simples de la nature, qui réunissent les hommes pour se sou-

tenir, s'aimer et s'entr'aider les uns les autres? Combien de nations, en imitant cette politique, se seroient soustraites aux germes de destruction que les navigateurs étrangers y ont répandus; à des goûts frivoles, inutiles à leur bien-être, auxquels elles se sont livrées, séduites par l'amour de la nouveauté et la curiosité inquiète de l'enfance, qui peuvent devenir une cause de divisions, la source de ces passions actives qui leur étoient inconnues, et qui troubleront leurs mœurs simples, innocentes, et la tranquillité de leur première existence!

Il est vrai que tous ces insulaires (soit qu'on les regarde comme nations primitives, ou comme descendans d'un peuple plus considérable qui habitoit le vaste continent Austral, que l'on croit avoir été détruit par une éruption violente de feux souterrains, accompagnée des mouvemens impétueux des eaux de la mer, qui y causèrent un tel désastre, qu'il n'en est resté que ces groupes d'îles dispersés de loin en loin dans la mer du Sud); il est vrai que ces insulaires se sont tous opposés à ce que les navigateurs européens missent le pied sur leurs terres, et que ceux qui les ont le plus fréquentés les redoutent plus qu'ils ne les aiment; mais que pouvoit leur résistance contre le terrible effet du canon et des autres armes à feu, dont le

bruit seul les pénétroit d'une terreur, qui les troubloit au point de ne plus sentir les avantages de leurs forces naturelles, et sur-tout de leur nombre? Les nouveaux Zélandais, les plus féroces et les plus braves de tous ces insulaires, se sont rendus redoutables; et les avantages qu'ils ont eus sur les équipages de plusieurs vaisseaux de différentes nations, qu'ils ont détruits en partie, les ont mis au-dessus de la terreur que leur avoient d'abord imprimé les armes à feu. Si les naturels d'*O-whye*, poussés à bout par le sévère Cook, l'ont immolé à leur vengeance en accablant son escorte par leur nombre, ce ne fut point par férocité, ni par représailles de la cruelle rigueur avec laquelle il les avoit traités, ce fut pour tirer leur Roi des mains du capitaine anglais, qui l'emmenoit prisonnier malgré eux; ce fut le moment du désespoir qui les enhardit à ce meurtre; circonstance qui les rend intéressans, et ne peut que donner une bonne idée de leur caractère national. A quoi pensoit Cook? le génie de Cromwel lui avoit-il apparu, lorsqu'il prétendit rendre le Roi responsable d'un vol fait par quelques particuliers inconnus, et publier que si on ne ramenoit la chaloupe, ce prince en répondroit sur sa tête? Cette entreprise inouie, contre tout droit de la nature et des gens, dans une terre étrangère,

où il avoit été reçu avec tant d'attention et de bontés, où il avoit été comblé d'honneurs et de présens, où les naturels lui avoient prodigué toutes les denrées produites dans ce pays, et si utiles à la conservation de ses équipages fatigués, fait voir d'un œil sec *Cook* expirant sous les coups des vengeurs de leur Roi, pour les jours duquel ils croyoient avoir tout à craindre.

On doit cependant rendre à la mémoire de ce célèbre navigateur la justice qui lui est due. Les savans de toutes les nations de l'Europe, instruits par le compte qu'il a rendu de ses découvertes, dont les uns étoient persuadés de l'existence du continent Austral, les autres indécis sur ce point de géographie, savent enfin que cette cinquième partie du monde n'existe plus, quoiqu'il soit vraisemblable que les îles nouvellement reconnues en sont les restes échappés à un désastre général. On ne connoissoit qu'imparfaitement l'étendue de la mer Pacifique, tant au Sud qu'au Nord; il l'a parcourue dans toutes ses parties avec une intelligence, un courage, une exactitude qui ne laissent plus rien à desirer. Il a déterminé la position de la côte occidentale de l'Amérique, de manière à la fixer irrévocablement sur nos cartes; et il a démontré que le passage dans la mer du Sud, que l'on cherchoit depuis long-temps,

à si grands frais, n'existe pas, ou du moins qu'il est impraticable. Ces travaux sont la matière du plus bel éloge, et feront passer avec honneur le nom de Cook à la postérité : il n'en a pas joui, et l'on n'en doit accuser que son caractère altier et entreprenant. Comment un Anglais, qui se croyoit né libre, a-t-il osé attenter constamment sur la liberté et l'indépendance de l'*Homme de la Nature*, et n'a-t-il pas craint de trouver dans ses entreprises trop hardies, une fin prématurée et funeste ? Ses succès précédens; la terreur que le canon répandoit par-tout, l'avoient persuadé que rien ne devoit lui résister, et il a fini par être la victime de sa présomption. Il faut espérer que si d'autres navigateurs s'arrêtent aux îles Sandwich, ils se conduiront avec moins de hauteur; ils respecteront le droit des gens, et n'irriteront pas des naturels qui se souviendront de la manière dont les Anglais se sont vengés.

§. XXXV.

Quelques notions sur la vie et les mœurs des sauvages de l'Amérique septentrionale.

Après avoir parcouru toutes les contrées où l'*Homme de la Nature* n'a pu échapper aux recherches d'un sage observateur, nous nous

occuperons encore des mœurs de quelques grandes peuplades de l'Amérique, parce qu'elles offrent dans leur manière d'exister des singularités bien dignes d'exciter la curiosité, et qu'elles sont une des parties du grand tableau que nous présente l'histoire morale et physique des sauvages.

Les diverses relations que nous ont laissé les voyageurs qui ont fréquenté les peuples de l'Amérique, datent du 15me. siècle la découverte des régions du nouveau-monde. Les savans qui méditèrent l'histoire des peuples qui l'habitent, discutèrent long-temps, et furent loin d'être d'accord sur la question de savoir comment, en quel temps, et par où cette partie du monde avoit commencé de se peupler; si les anciens l'avoient connue; enfin, quels peuples de l'ancien monde avoient passé dans le nouveau?

L'opinion de ceux qui veulent que les anciens connoissoient l'Amérique, nous paroît la plus fondée. Platon (*de l'île Atlantide*) et Diodore de Sicile, en attribuent la découverte aux Phéniciens. Ceux-ci, disent ces deux écrivains, par l'étendue de leur commerce, fondèrent plusieurs colonies en Afrique, sur les côtes de la Méditerranée, dans la Grèce et dans les Espagnes: ensuite les Tyrrhéniens (*Tyr*), dans leurs longs voyages, apperçurent souvent des côtes incon-

nues à leurs pilotes qui n'osoient y aborder.

Quoiqu'il soit difficile de ne pas se tromper dans les notions qu'on peut avoir sur l'origine de ces peuples, on peut néanmoins avancer que l'Amérique a été peuplée par les terres les plus orientales de la Tartarie.

Parmi les diverses et bizarres coutumes des peuples sauvages de l'Amérique, on ne doit point passer sous silence celles des Caraïbes et des Galibis. Chez ces peuples, les hommes ont coutume de se mettre au lit quand leurs femmes sont accouchées et de s'y faire servir par elles-mêmes; et même de s'y faire rendre tous les devoirs qu'on rend aux accouchées par-tout ailleurs.

Chez les Illinois, les hommes s'habillent en femmes: les Sioux, les sauvages de la Louisiane, de la Floride, et dans le Jucatan, ont adopté la même habitude: les femmes d'un certain pays, tel que les Caraïbes, ne mangent jamais avec leurs maris et ne les nomment jamais par leur nom; elles les servent comme esclaves et ont une langue différente. Plusieurs écrivains assurent que la cause est, qu'ayant vaincu leurs ennemis dans une irruption qu'ils firent dans leur pays, ils tuèrent tous les hommes et ne se réservèrent que les femmes et les filles dont ils manquoient alors. Telle est, assure-t-on, la

cause de la diversité qui existe dans leur langage.

Les Esquimaux qui habitent le 52me. degré de latitude *Nord*, jusqu'au 60me. degré, entre la baie de Hudson et le détroit de Belle-Isle, sont grands et bien faits : ils ont les cheveux crépus.

Leur nom paroît formé d'*eskimautsec*, terme de langue abénaquise, qui signifie *ceux qui mangent crud;* effectivement ils mangent le poisson crud et tout sanglant.

Si nous aimions les récits fabuleux et les aventures extraordinaires, nous pourrions parler d'une race de Géans, de Pigmées, et renouveller ainsi les contes d'Hérodote et les fables de quelques nouveaux Gulliver; mais amis de la vérité, nous peindrons les sauvages de l'Amérique avec ces couleurs qui leur conviennent, et nous les offrirons tels qu'ils sont et qu'ils se sont montrés aux regards des voyageurs.

On pensoit encore en France en 1392, que les sauvages étoient nuds et couverts de poils comme les bêtes; témoin cette fameuse mascarade du temps de Charles VI, où périrent plusieurs seigneurs de sa cour, et où le prince pensa périr lui-même par un étrange accident. Ils s'étoient déguisés en sauvages, et pour ce déguisement ils s'étoient revêtus de peaux de bêtes dont les poils

[redacted]

étoient collés avec de la poix : par la maladresse ou l'imprudence de l'un d'eux qui s'approcha trop près d'un flambeau, le feu prit à cette sorte d'habillement avec une telle rapidité, que plusieurs furent brûlés sans qu'on pût parvenir à l'étouffer, et périrent ainsi dans des souffrances inouies.

Les sauvages de l'Amérique sont plus robustes que les Européens. La plupart sont cruels, vindicatifs ; cependant ceux du Pérou et du Mexique peuvent paroître policés et civilisés en comparaison. Les *Caraïbes*, les *Iroquois* et généralement tous les sauvages, soit qu'ils adorent un dieu bienfaisant ou qu'ils soient prosternés aux pieds des autels des divinités terribles, offrent en sacrifice les dons de la nature. Ce sont les cuisses d'un chevreuil, d'un ours ou de quelque bête fauve, qu'ils jettent dans le feu, après les avoir arrosées de graisse, priant le soleil d'accepter cette offrande, d'éclairer leurs pas, de les conduire et [illegible] leurs ennemis [illegible] de leur faire avoir [illegible] reuses. Ils accompagnent [illegible] et de métaphore [illegible] gout de l'antiquité [illegible]

Les festins et [illegible] dans les solennités [illegible]

sique et leurs instrumens, ils ont une espèce de tambour qui répond au *tympanum* des prêtres de la déesse de Phrygie. Ils ont aussi une machine sphérique assez semblable au rhomboïde, *figure de géométrie.* Dans leur tambour ils mettent des petites pierres ou cailloux pour faire plus de bruit; ils ne le battent point comme on fait en Europe, mais ils l'agitent et le tournent en tout sens pour faire bruire les petits cailloux qu'il renferme; ils en frappent la terre tantôt du bord tantôt du plat.

Les Brésiliens font leur rhombe d'un certain fruit qu'ils nomment *maraca*, de la grosseur d'un œuf d'autruche; ils percent l'écorce de ce fruit lorsqu'il est sec, et le remplissent de petites pierres ou bien de grains de leur bled d'Inde; ils en bouchent les ouvertures en passant au travers un bâton d'un pied et demi de long, qui leur sert à le tenir et à l'agiter; enfin ils l'ornent de plusieurs belles plumes de diverses couleurs. Ce peuple regardant le *maraca* ou *tamaraca* comme une espèce de divinité, ils l'honorent d'un culte religieux: chaque ménage a le sien à qui il offre constamment des offrandes; semblable au respect religieux qu'avoient les anciens pour le sistre d'*Isis*, pour la lyre d'Apollon, pour le rhombe de la déesse de Phrygie.

Dans le premier volume de cet ouvrage, nous

avons parlé de tout ce qui a rapport au culte des peuples des deux parties de l'Amérique; nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit, et nous nous occuperons de la form du gouvernement de quelques nations du continent occidental.

Chaque nation a sa forme de gouvernement. Chez certains peuples, on voit l'état monarchique dans sa perfection : leur respect pour leur roi est sans bornes; la soumission à ses moindres desseins entière et absolue.

Au Mexique et au Pérou, les souverains étoient respectés jusqu'à l'adoration : l'état oligarchique et aristocratique est aussi répandu dans l'Amérique.

Chez les Iroquois tous les villages se gouvernent par eux-mêmes; quand il s'agit d'affaires générales qui intéressent toute la nation, ces peuples se réunissent alors, forment un conseil où se rendent les députés de chaque village.

Chacun de ces villages est distingué par trois familles, la famille du loup, celle de l'ours et celle de la tortue. Chaque famille a son chef, ses *agoianders*, ses guerriers et ses anciens. Lorsqu'ils sont réunis, ils forment le corps du village et l'état de leur République. Elles sont absolument ce qu'étoient autrefois les tribus. La dignité du chef est perpétuelle et héréditaire dans

sa cabane ; elle se transmet aux enfans de ses tantes, de ses sœurs ou de ses nièces du côté maternel. Dès que l'arbre est tombé, il faut, disent-ils, le relever : la matrone en confère avec ceux de la tribu à qui elle fait agréer celui qu'elle a choisi pour lui succéder. Si l'élu est encore jeune, on lui donne un tuteur, comme on fait dans les états monarchiques pendant les minorités ; le pouvoir de ces chefs ne semble avoir rien d'absolu, et il ne paroît pas qu'ils aient aucune voie de correction pour se faire obéir en cas de résistance. Ils commandent avec autorité, leur commandement a force de prières, et l'obéissance qu'on leur rend paroît entièrement libre.

C'est sur-tout dans les affaires publiques que leur dignité se soutient : les conseils s'assemblent par leurs ordres ; ils se tiennent dans leurs cabanes ; toutes les affaires se traitent en leur nom ; ils président à toute sorte d'assemblées et ont une part considérable dans les festins.

De peur qu'ils ne deviennent trop absolus, on leur donne des adjoints qui partagent avec eux leur souveraineté. Ces adjoints ou *agoianders* sont à-peu-près comme les Ephores à Lacédémone et les Cosmes dans l'île de Crète (dans leur origine).

Le Chef est nommé *Agoiander-Goa*, pour marquer sa prééminence : il y en a un dans chaque tribu ;

tribu ; les femmes le choisissent, et le sont même quelquefois elles-mêmes. Leur emploi est de veiller aux intérêts de la nation, d'avoir l'œil au trésor public, de pourvoir à son entretien et à l'usage qu'on en fait.

Après les *Agoiunders*, vient le sénat composé des vieillards ou des anciens nommés dans leur langue *Agokstenha* ; leur nombre n'est pas déterminé. Chacun a droit d'entrer au conseil pour donner son suffrage lorsqu'il a atteint cet âge de maturité auquel on attribue la prudence et la science des affaires.

Le quatrième corps est celui des *Agoskeurhagetes* ou des guerriers, composé des jeunes gens en état de porter les armes ; les chefs des tribus sont à leur tête, et ils reconnoissent pour chefs de guerre ceux qui s'y sont distingués par leur valeur, leur conduite, leur service, ou bien par quelque action d'éclat. Ils n'ont pas besoin de magistrats subalternes ; leurs chefs et leur sénat leur suffisent.

Aucun n'est exclus du sénat lorsque son âge lui en donne l'entrée. On ne peut refuser de faire l'éloge de leur forme de gouvernement, puisqu'il les rend heureux et libres : ils sont par-là à l'abri des intrigues et des brigues pour entrer dans des charges dont par-tout ailleurs le peuple est si souvent la victime.

Les femmes sont toujours les premières qui délibèrent sur les affaires particulières ou communes. Elles tiennent leur conseil à part ; et en conséquence de leur détermination elles donnent avis aux chefs, des matières qui se traitent afin qu'ils en délibèrent à leur tour. Les chefs, sur ces avis, font assembler les anciens de leur tribu, et si la chose intéresse le bien commun, tous se réunissent dans le conseil général de la nation.

Les guerriers ont aussi leur conseil à part pour les affaires de leur compétence ; mais tous les conseils particuliers sont subordonnés à celui des anciens qui est le conseil supérieur. Ce conseil a des séances secrètes et publiques ; les premières sont pour délibérer de leurs différens intérêts, et les secondes pour déclarer publiquement ce qui a été résolu, ou pour toutes les affaires de la nation qui demandent de la solemnité, comme lorsqu'il faut envoyer ou recevoir des ambassadeurs, leur répondre, « chanter la » guerre, pleurer les morts et faire festin, etc. »

On se rend ordinairement au conseil à l'entrée de la nuit. Leur sénat ne ressemble certainement pas à celui de la République Romaine avant les Césars ; mais il peut avoir quelque ressemblance avec celui de Rome, lorsqu'on alloit retirer de la charrue les *Cin-*

cinnatus pour les faire consuls et dictateurs.

C'est une troupe de crasseux assis sur leur derrière, accroupis comme des singes, ayant leurs genoux auprès de leurs oreilles, ou couchés le dos ou le ventre à l'air, qui tous, la pipe à la bouche, traitent des affaires de l'état avec autant de gravité que peut le faire la *Junte* d'Espagne, ou les membres les plus distingués et les mieux instruits des cabinets les plus célèbres de l'Europe. Il n'y a que les vieux ou anciens qui parlent à ces conseils : les autres sont tranquilles spectateurs et écoutent avec la plus sérieuse attention.

Voici en peu de mots leur manière de délibérer : chacun des opinans reprend la proposition en peu de mots et finit ainsi ; « voilà ma pensée touchant le sujet qui nous occupe »; à quoi ceux de l'assemblée répondent *hoo* ou *etho* (voilà qui est bien), n'importe qu'il ait bien ou mal dit. Jamais ils ne coupent la parole à celui qui parle ; ils s'écoutent tranquillement ; ils ont en général plus de sang-froid, moins de passions, et se portent avec ardeur pour le bien public.

On doit attribuer à cette manière de délibérer leur supériorité sur les autres nations, cette politique qu'ils ont acquise, et cette neutralité tranquille qu'ils ont toujours su entretenir entre les Anglais et les Français.

Il existe cependant chez eux un abus bien

commun par-tout ailleurs; les chefs ont presque toujours des orateurs qui leur sont dévoués, et dont l'éloquence ou le crédit leur sont vendus; c'est sur-tout dans les conseils publics et les actions ou cérémonies solemnelles qu'ils savent s'en servir habilement.

Les Iroquois comme les Lacédémoniens veulent un discours vif et concis. Leur style est tout figuré et métaphorique : ils ont dans le langage quelque chose de *mimique :* ils parlent autant du geste que de la voix, et représentent les choses si naturellement qu'elles semblent se passer sous les yeux des auditeurs : l'orateur a autour de lui un ou deux souffleurs, ce qui se fait cependant avec décence et sans qu'on s'en apperçoive durant son discours; il a soin de l'interrompre souvent pour demander à l'assemblée s'il a bien énoncé les choses de la manière qu'on doit les entendre, et on lui répond par un *etho* d'approbation. Après son rapport fait, le *Nio-hen* (un cri du consentement) se fait entendre : c'est une espèce de formule pour demander si tout le monde est content.

Les femmes ont aussi leurs orateurs. Quelquefois c'est un homme qui parle comme si c'étoit une femme, et qui en soutient le personnage; mais cela ne se fait guères que dans les ambassades, ou dans les assemblées générales de la nation.

Les hommes naissent par-tout les mêmes et avec les mêmes vices ou vertus : les affaires qui se traitent chez eux sont à-peu-près les mêmes qu'en Europe. Il y en a de civiles, de criminelles et de police, et d'autres qui sont proprement affaires d'état, comme de faire la guerre, d'envoyer des ambassadeurs.

Ils n'ont ni procureurs ni avocats ; toutes leurs querelles sont vuidées par l'arbitrage.

Le respect humain est aussi un grand mobile de leurs actions ; chacun regarde les autres comme maîtres de faire ce que bon leur semble, et les laisse se conduire à leur goût. Jamais ils ne se mettent en colère ; ils croiroient déroger à leur caractère d'homme ; mais une excuse assez communément reçue est l'ivresse.

Dans leurs familles, quoiqu'ils s'aiment beaucoup entr'eux, cependant si quelqu'un d'eux les déshonore et les rend odieux dans le village par des actions indignes, ils ne tardent pas à s'en défaire, pour se garantir de la haine générale et publique. Ils avoient, il n'y a pas long-temps, et conservent même encore l'habitude de tuer leurs vieillards lorsque l'âge les rend tout-à-fait inutiles. C'étoit une loi générale chez certains peuples de l'antiquité, comme les *Aynaniens*, les *Tybareniens*, les *Massagètes*, etc.

Les *Algonquins* et les autres nations errantes

sont bien plus sujettes à cette inhumanité, parce qu'étant toujours en voyage, l'incommodité de ces vieillards qu'il faut porter et nourrir, devient alors plus sensible.

Toutes les affaires se traitent chez eux par des branches et des colliers de porcelaine qui leur tiennent lieu de paroles, d'écriture et de contrats. Cette porcelaine est bien différente de celles de la Chine et du Japon. Celle-ci est tirée de certains coquillages de mer connus sous le nom de porcelaines. On les trouve sur les côtes de la Virginie, de la Nouvelle-Angleterre, où les sauvages, habitans de ces bords, les mettoient en œuvre et en faisoient un grand commerce avant l'arrivée des Européens. Aujourd'hui elle est beaucoup plus rare. Ces coquillages de mer sont la *concha venerea* ou *cytiserea* des anciens.

Les sauvages n'ont rien de plus précieux: ce sont leurs bijoux, leur richesse, leurs pierreries et même une espèce de monnoie. Il y en a de deux sortes; l'une blanche, et c'est la plus commune, et l'autre violette et tirant sur le noir; celle-ci est la plus estimée. La porcelaine qui sert pour les affaires d'état est travaillée en petits cylindres de la longueur d'un quart de pouce et gros à proportion. On les distribue en branches et en colliers.

Le fisc ou trésor public consiste dans ces sortes

de colliers qui leur tiennent lieu de contrats, d'actes publics, d'annales ou archives. Outre ces colliers, on porte encore dans le trésor public des pelleteries, du bled d'Inde, des viandes fraîches ou fumées.

Si dans les festins qu'ils répètent souvent ils ne peuvent venir à bout de manger tout, il faut absolument jetter dans le feu ce qui reste, os et viande, en sorte qu'il n'en reste rien. Tous ces peuples barbares font un dieu de leur ventre : ils mangent comme des gloutons, et il n'est pas concevable où ils peuvent mettre tout ce qu'ils mangent. Le père Brebant rapporte qu'il avoit vu chez les Hurons trois de ces festins, dans l'un desquels il y avoit dans les chaudières trente cerfs; dans l'autre, vingt cerfs et quatre ours; et dans la troisième, cinquante poissons qui valoient bien nos plus grands brochets, et à-peu-près cent vingt autres de nos plus beaux saumons.

Lorsqu'il se donne un de ces repas, pendant que la compagnie des convives se forme, celui qui fait festin chante soul comme celui qui, chez les anciens, chantoit la *théogonie*. Cette musique dure environ une demi-heure et finit lorsque tout le monde est rendu. Alors l'orateur invité, ouvre la séance; il commence par nommer l'auteur du festin, le sujet pour lequel il le fait; il entre de suite dans le détail bien circonstancié

de tout ce qui est dans les chaudières : à chaque chose citée, tout le chœur répond *ho ! hi !* signe d'approbation. Les meilleurs morceaux se donnent par préférence à ceux qu'on veut distinguer ; de même qu'autrefois Agamemnon fit servir à Ajax une pièce choisie du rable d'un bœuf, pour lui faire honneur et récompenser la valeur qu'il avoit montrée en combattant contre Hector.

Après le festin viennent les danses et les divertissemens. Une espèce particulière dans laquelle ils excellent, est celle des pantomimes ; ils savent si bien exprimer et nuancer toutes les diverses sensations qu'ils éprouvent, que le spectateur saisit tout de suite l'action qu'ils représentent.

Chez quelques peuples de l'Amérique septentrionale, les festins les plus joyeux et les plus desirés, sont ceux qu'ils font, lorsqu'après une longue absence ou une guerre qu'ils ont eu à soutenir contre des nations aguerries ou rivales, ils reviennent dans leurs villages en triomphe, traînant à leur suite des malheureux prisonniers qu'ils ont faits dans leurs expéditions : ils en conservent ordinairement un certain nombre, après s'être débarrassés en route de ceux qui pouvoient, ou leur paroître dangereux ou leur devenir inutiles par les maladies ou les bles-

sures : à leur arrivée, tous les habitans des villages viennent au-devant d'eux à une certaine distance, et se réjouissent lorsqu'ils voient beaucoup de prisonniers : les parens et amis de ceux qui ont succombé dans les combats, sont les premiers à témoigner leur joie de voir que les mânes de ceux qu'ils regrettoient vont être appaisés par le sacrifice de ceux contre lesquels ils ont combattu : ils ont part au partage de ces prisonniers en proportion égale de leurs parens ou amis qui ont succombé ; les esclaves sont alors tourmentés et livrés à toute l'ignominie et la cruauté qu'il plaît à leur maître de leur faire éprouver ; et quand ils ont donné le signal de leur supplice, l'esclave entonne sa chanson de mort : on le lie à un poteau ; le plus ordinairement on le fait brûler à petit feu, et ces féroces cannibales le coupent par morceaux et le dévorent avec une avidité et une joie incroyables. Les danses succèdent à ces festins abominables et durent quelquefois douze à quinze jours entiers : les femmes même sont les premières à participer aux souffrances qu'on leur fait endurer ; ce sont elles qui sont chargées du soin de laver les corps des esclaves qu'on a fait mourir, et de les faire cuire dans les chaudières : l'ami ou le parent du guerrier qui a eu le malheur de succomber, a ordinairement en partage deux ou trois esclaves,

selon la considération et le mérite du guerrier qui a perdu la vie; c'est lui qui ordonne le supplice, dépèce lui-même le corps de l'esclave, et en donne à ses amis et à ceux de sa cabane, comme de la viande de boucher. O spectacle infame et digne de la colère céleste! mais plutôt plaignons leur erreur et leur ignorance, et sur-tout gardons-nous d'aller, à l'exemple des Espagnols et de ceux qui les premiers abordèrent dans ces contrées, d'en faire de vastes déserts, de vouloir les ramener à des principes d'humanité et de bonté en les assassinant nous-mêmes et en nous faisant leurs bourreaux! Autant la barbarie doit révolter l'homme civilisé, autant celui-ci doit avoir horreur des moyens qu'on a employés pour les ramener à des sentimens plus humains; il faut aussi rendre justice au zèle et au courage des missionnaires qui ont osé leur prêcher la tolérance, l'amitié, la confiance, la douceur des principes de religion, et les préparer à la connoissance d'un Etre suprême et miséricordieux: regrettons ceux aussi qui ont péri victimes de leur zèle et de leur dévouement.

Pendant les festins, on chante, on fait souvent des distributions de tabac et d'autres choses à ceux qui sont invités, et ils finissent aussi souvent par celle qui se fait de *la saganité*, qui est absolument le vrai *jus nigrum* des Lacédémoniens.

Il est libre de la manger dans la cabane du festin ou de l'emporter chez soi. Ces fêtes se terminent par des danses (1).

Quoiqu'en traitant du gouvernement, nous n'ayons parlé que des nations Iroquoise et Huronne, nous pouvons dire cependant que nous avons dépeint en même temps celui de toutes les autres nations sauvages de l'Amérique, quant à ce qu'il y a d'essentiel et de principal. Car bien qu'il paroisse y avoir une grande différence entre l'état monarchique et l'olygarchique, c'est pourtant par-tout le même esprit de gouvernement, le même génie pour les affaires, la même méthode pour les traiter, le même usage pour les assemblées secrètes et solemnelles, le même caractère dans leurs festins, dans leurs danses et leurs divertissemens.

Chez tous ces peuples, les chefs les plus absolus sont regardés comme les pères et les conservateurs de la patrie; chaque nation étant peu nombreuse, l'union s'entretient par des assemblées de religion et de politique: la communauté d'existence, de biens et de commerce, ne contribue pas peu à remplir le but que se sont proposé les législateurs, qui fut de lier le

(1) Voyez ce que nous avons dit de la danse des sauvages, tom. II, §. III, pag. 12.

cœur des peuples qui leur sont soumis, et de les engager eux-mêmes à serrer plus étroitement les nœuds qui les unissent les uns aux autres, et qui rendent la société plus douce et plus aimable.

Les nations de l'Amérique, partagées en différens carbets, sous plusieurs pères de famille, réunies sous un chef général, ressemblent assez aux nations Lacédémonienne et Crétoise.

Les carbets sont de grandes halles. Tous les hommes y habitent ensemble, séparément des femmes et des enfans qui ont leurs cases particulières : le père de famille, semblable au magistrat établi par Lycurgue, y harangue tous les matins la jeunesse, et veille sur elle et sur tous les exercices de ces jeunes gens dont la vie n'est pas moins dure que celle des jeunes Spartiates.

Ces carbets se réunissent pour les affaires générales qui ne se traitent jamais sans un grand festin qui a tout l'air d'avoir été originairement un sacrifice ; car les motifs de ces festins sont: la naissance d'un enfant, des diverses initiations dont nous avons parlé pour la pénitence que fait un mari après les couches de sa femme; pour un enfant à qui on coupe les cheveux et à qui l'on donne un nom ; pour les filles et pour les garçons qui entrent dans l'adolescence; pour

mettre un jeune homme dans l'ordre des guerriers, un guerrier dans celui des capitaines; pour installer un chef général; pour faire un devin; mettre une pyrogue neuve à la mer; pour commencer de nouveaux champs; pour les semences et les récoltes des fruits; pour déterminer le temps d'une pêche; pour délibérer sur une expédition de guerre; pour faire mourir solemnellement un esclave; pour les mariages; pour la guérison d'une maladie; pour consulter les devins et invoquer les esprits; pour pleurer les morts, etc. etc.

Ces festins seroient bien nommés *andreia*, car ce sont les femmes qui en ont la direction, sans que jamais elles y mangent dans le carbet avec les hommes, n'ayant d'autre soin que celui de les servir; tandis que celui qui fait le festin, n'osant pas y toucher par respect, fait sentinelle à l'entrée du carbet, un *bouton* ou massue à la main, comme si ce jour de fête étoit pour lui un jour de jeûne.

La musique et la danse des Américains ont quelque chose qui révolte d'abord par leur barbarie, et dont on ne peut se former une idée juste sans en avoir vu le spectacle. On s'y accoutume néanmoins peu-à-peu. Pour eux ils aiment ces sortes de fêtes à la fureur, ils les font durer des journées et des nuits entières, et leur

hé, *hé* font tant de bruit qu'ils font trembler tout le village.

Les nations sauvages de l'Amérique ne sont pas nombreuses et ne multiplient pas beaucoup. Les femmes, quoique d'un tempérament fort et robuste, n'y ont pas cette fécondité qu'on voit ailleurs et sur-tout dans le nord de l'Europe, d'où sont venues ces inondations de barbares qui l'ont ravagée en divers temps et qui ont renversé l'empire romain.

Les femmes enceintes se ménagent peu pendant leur grossesse; elles travaillent à l'ordinaire; et plus elles approchent de leur terme, plus elles fatiguent : elles vont aux champs, portent de lourds fardeaux sans difficulté, et prétendent que ces exercices violens facilitent leurs couches et rendent leurs enfans plus robustes. On ne peut nier qu'il n'y ait quelque chose de surprenant dans la facilité qu'elles ont à les mettre au monde. Elles se font aider par quelqu'autre de leur cabane sans qu'il y ait pour cela des personnes chargées de cet emploi. Si elles sont surprises seules en revenant des champs, elles se rendent ce devoir à elles-mêmes, lavent leurs enfans dans la première eau froide qu'elles trouvent, retournent à leur cabane sans paroître y songer, et dès le même jour elles sont en état de reprendre leurs exercices ordinaires.

C'étoit autrefois une chose commune aux femmes des Celtes, des Ibériens, des Scythes et des peuples de Thrace. *Possidonius* écrit qu'un certain *Charmolaüs de Marseille* ayant gagé plusieurs ouvriers, hommes et femmes, pour défricher des terres, il s'en trouva une qui, étant surprise des douleurs de l'enfantement, ne fit que s'écarter tant soit peu, et après s'être délivrée, elle revint sur le champ à son travail pour ne pas perdre sa journée. Mais le maître ayant apperçu qu'elle travailloit foiblement et en ayant appris le sujet, la paya et la renvoya. Alors cette femme fut laver son enfant, l'enveloppa dans quelques hardes et l'emporta chez elle, sans qu'elle ni son enfant en fussent aucunement incommodés.

Nous allons dire un mot des diverses occupations auxquelles se livrent les hommes dans l'intérieur de leur ménage. Leurs occupations les plus pénibles sont de dresser les palissades de leurs forts; de faire ou de réparer leurs cabanes; de préparer les peaux dont ils font leurs vêtemens; de travailler à quelques petits meubles domestiques; de mettre en état leurs petits équipages de guerre, de chasse ou de pêche; enfin, de s'orner et de s'occuper de leur parure.

Les sauvages choisissent assez bien l'emplacement de leurs villages. Ils les établissent, au-

tant qu'ils peuvent, au milieu des meilleures terres, sur quelque petite éminence qui leur procure une vue étendue, et au bord de quelque ruisseau qui serpente à l'entour et présente comme un fossé creusé par la nature, qui, secondé des fortifications de l'art, offre un site capable de se défendre. Ils ménagent au centre de leur village une place assez grande pour y tenir leurs assemblées. Les cabanes y sont serrées les unes contre les autres; leurs rues ne sont nullement alignées, chacun bâtissant où le sol lui paroît le plus propre et le plus avantageux.

Les sauvages de l'une et l'autre Amérique se fortifient à-peu-près de la même manière. Les anciens auteurs nous peignent les premiers hommes comme n'ayant pour toute retraite que les troncs des rochers ou les creux des arbres. Peu différens de ces premiers hommes, les peuples du nord de l'Amérique et ceux du sud qui habitent dans les pays sujets à être noyés par de fréquentes inondations, mènent une vie aussi triste et aussi misérable.

Les Esquimaux, les sauvages du détroit de Davis, de la Nouvelle-Zemble et les Californiens se retirent dans des cavernes que la nature leur a préparées, ou en bâtissent d'artificielles dans lesquelles ils passent un hiver fort

long

long sans presqu'en sortir; assez semblables aux bêtes qui se creusent des tanières, au lieu qu'en plein été, ils couchent à l'air sous les arbres ou tout au plus sous quelqu'abri fait de peaux de loup marin. Il faut qu'ils soient bien endurcis et bien faits aux injures de l'air pour pouvoir vivre de la sorte dans des climats aussi rigoureux.

Sur les bords de l'*Orénoque*, du fleuve des *Amazones* et en quelques autres endroits, on voit des villages en l'air au milieu des palus et des marécages. Il s'élève dans ces pays sujets aux inondations, des palmes d'une hauteur prodigieuse, qui croissent fort près les unes des autres. C'est sur ces palmes que les naturels du pays construisent leurs habitations. Ils lient ces arbres l'un à l'autre par des poutres transversales, et bâtissent sur ce plancher élevé de vingt à trente pieds de terre, des demeures qui semblent plutôt être faites pour des vautours que pour des hommes. Il est difficile de se figurer avec quelle adresse les femmes, même chargées de leurs enfans et de leur bagage domestique, montent par des troncs grossièrement taillés dans ces espèces de nids. Ce n'est pas seulement contre les inondations que ces peuples prétendent se garantir par des asyles aussi extraordinaires; ils cherchent aussi par ce moyen

à se mettre à couvert des surprises des crocodiles et des tigres, et contre l'incommodité des améringoins ou cousins qui ne peuvent s'élever aussi haut et leur deviendroient insupportables sans cette précaution.

Les conquérans de la Nouvelle-Espagne trouvèrent des nations nombreuses logées de cette sorte, qui furent très-difficiles à dompter et leur firent périr beaucoup de monde. Il y a encore en Afrique vers les côtes de Guinée, un des anciens peuples atlantiques nommé les *Vétères*, dont les villages sont aussi bâtis en l'air sur des pilotis au milieu des eaux.

Les nations errantes, comme les Algonquins, n'étant pas long-temps dans un même endroit, se contentent de faire des huttes extrêmement basses, où, pêle-mêle avec le grand nombre de chiens qu'ils nourrissent, ils sont dans le centre de la malpropreté et de l'incommodité.

Les maisons des premiers Egyptiens, selon *Diodore de Sicile*, étoient bâties de cannes et de roseaux. *Pline* dit la même chose des peuples Hyperboréens. Les cannes, les roseaux, les bois et les feuilles de palmiste et de latanier, les écorces d'orme et de bouleau sont aussi aujourd'hui la matière de celles des sauvages.

Des Carbets des Caraïbes.

Le Carbet ou case commune a environ 60 à 80 pieds de longueur; il est composé de grandes fourches hautes de 18 à 20 pieds. Ils posent sur ces fourches un latanier ou un autre arbre fort droit qui sert de faite, sur lequel ils ajustent des chevrons qui touchent terre des deux côtés. Ils le couvrent de feuilles de latanier, de roseaux, de cannes, de joncs, ou d'autres herbes qu'ils savent enlacer les unes dans les autres si proprement qu'ils y sont bien à couvert des pluies et autres injures du temps. Mais comme ces Carbets ne reçoivent de jour que par la porte qui est ordinairement si basse qu'on n'y peut guères entrer sans se baisser, il y fait toujours fort obscur, et on y doit être très-incommodé des feux que chacun a soin d'entretenir sous son hamac. Les cases particulières sont de la même forme que les Carbets.

Les cabanes des Barbares sont faites en forme de berceau [illegible] que celles des Caraïbes.

Ce n'est pas [illegible] Iroquois le nom [illegible] eux en effet [illegible] logés le plus [illegible]

en dire autant des Hurons et de quelques autres peuples leurs voisins qui ont adopté la même manière de se loger.

Le long des feux, dans chaque cabane, règne de chaque côté une espèce d'estrade de 12 à 13 pieds de longueur sur cinq ou six de profondeur et autant à-peu-près de haut. Ces estrades fermées de toute part leur servent de lit et de siège pour s'asseoir ; ils étendent sur l'écorce qui en fait le plancher, des nattes de jonc et des peaux de fourrure. Sur cette couche qui n'est guères propre à entretenir la mollesse ou la fainéantise, ils s'étendent sans autre façon, enveloppés dans les mêmes couvertures qu'ils portent sur eux durant le jour. Le fond de cette estrade est élevé à un pied de terre pour n'être pas incommodés de l'humidité.

Les sauvages méridionaux se servent, au lieu de ces estrades, de lits suspendus qu'on nomme hamacs et qui sont un tissu de coton ou de fil d'écorce travaillé fort proprement. Ils les attachent aux principaux piliers de leurs Carbets ou bien à des arbres lorsqu'ils sont en voyage. On y est couché très-commodément.

Dans les froids communs et ordinaires chez les Iroquois, leurs cabanes sont assez chaudes; mais quand le vent du nord-ouest souffle, je ne sais pas comment ils peuvent le supporter. Il

fait alors un de ces temps rigoureux du Canada qui durent sept à huit jours à faire fendre les pierres. Les maisons des Lacédémoniens n'étoient sans doute ni plus magnifiques ni plus commodes, leur législateur ayant ordonné de ne les faire que de bois, et de n'employer que la hache pour la construction de tout l'ouvrage, et tout au plus que la scie pour en faire les portes. Il avoit appréhendé une certaine émulation qui pouvoit donner entrée au luxe et à la magnificence, et qui les eût fait sortir de cet état de médiocrité et d'égalité qu'il avoit jugé seul capable de maintenir la république dans cette situation florissante, d'où sortent bientôt les empires qui semblent les mieux affermis, lorsque les sujets veulent franchir les bornes d'une modestie et d'une frugalité raisonnable.

En Europe, en Asie, en Afrique, plusieurs nations n'ont point eu absolument d'autre vêtement que les fourrures pendant plusieurs siècles. Tacite rapporte que les Germains n'avoient point d'autre vêtement; Hérodote l'assure des Africains; Varron des Gaules et des Sardes; Virgile des peuples de Scythie et de Thrace; Arrien de ceux de l'Inde; et Diodore de Sicile le rapporte aussi des Egyptiens.

Les peuples de Lybie paroissent être les pre-

miers qui aient mis en usage l'art de rendre les peaux flexibles et maniables. Les Carthaginois avoient appris des Phéniciens l'art de préparer les cuirs, et l'on prétend que c'est par les uns et les autres que s'est perpétué l'art de faire de beaux maroquins qui nous viennent d'Afrique et du Levant, et qui font aujourd'hui en Europe une grande branche de commerce. Le plus grand commerce de l'Assyrie se faisoit de ces sortes de peaux.

Les habillemens des sauvages moins septentrionaux et ceux des Iroquois consistent en plusieurs pièces qui sont le brayer, une sorte de tunique, les bas ou mitasses, les souliers et la robe.

Le brayer est le seul nécessaire et qu'ils ne quittent point.

Ce brayer que les Iroquois nomment *gunaré*, est pour les hommes une peau large d'un pied et longue de 3 ou 4. Ils la font passer entre les cuisses; elle se replie avec une petite corde de boyau qui la ceint sur les hanches, d'où elle retombe par devant et par derrière de la longueur d'un pied ou environ. Les Iroquoises et les Huronnes, ainsi que les Lacédémoniennes, n'ont qu'une espèce de jupe ceinte sur les reins et qui ceint au-dessus du genou. Elles ne la font pas descendre plus bas pour n'être pas

embarrassées quand elles travaillent à la terre. Les bas ou mitasses se font d'une peau repliée et cousue qui s'étreint dans le même sens que la jambe. Leurs souliers sont faits d'une peau simple, sans talon et sans semelle de cuir fort.

Quelques-uns les font monter à mi-jambe pour être moins incommodés des neiges. La robe est une espèce de couverture en quarré, longue d'une brasse en un sens, sur une brasse et-demie de l'autre. Les sauvages s'enveloppent dans ces robes qu'ils portent d'une manière négligée. Dans les mauvais temps ils les font passer sur leur tête qui, hors de cela, est toujours nue comme celles des anciens Romains. Avant l'arrivée des Européens, tous leurs vêtemens étoient de cuir. Les étoffes et les toiles leur étoient absolument inconnues, et ne sont pas encore en usage chez les nations éloignées qui ne peuvent pas jouir de notre commerce.

Les sauvages ont hérité et conservé de leurs pères l'art de faire des peintures caustiques sur la peau des chevreuils et des autres animaux; ils ont encore appris celui de se faire de magnifiques broderies sur la chair vive, et de se composer une espèce d'habit qui leur coûte un peu cher à la vérité, mais qui a cela d'avantageux qu'il dure aussi long-temps qu'eux; le travail en est le même que celui qui se fait sur les

cuirs. On crayonne d'abord sur la chair le dessin des figures qu'on veut graver ; on parcourt ensuite toutes ces lignes en piquant avec des aiguilles la chair jusqu'au vif, de manière que le sang en sorte. Ensuite on insinue dans la piqûre du *minium* ou charbon pilé, ou telle autre couleur qu'on veut appliquer. L'opération n'en est pas bien douloureuse dans le moment qu'on la fait, car après les premières piqûres les chairs sont comme endormies, d'ailleurs les ouvriers de ces sortes de tapisseries travaillent avec tant d'adresse et de promptitude qu'ils ne donnent presque pas le temps de sentir. Mais après qu'on a insinué les couleurs, les plaies s'irritent par cette espèce de venin, les chairs s'enflent, la fièvre survient et dure quelques jours. Il y auroit peut-être même du danger pour la vie si l'on faisoit l'ouvrage dans son entier, surtout lorsqu'il doit être fort chargé, et s'ils ne prenoient des temps doux et tempérés pour éviter les inconvéniens qui pourroient en résulter dans les grandes chaleurs.

Les cruelles incisions qui sont en usage chez les Américains méridionaux deviennent des peintures ineffaçables : les plaies qu'ont fait les dents d'acouty dont ils se servent pour cet effet, ne se ferment jamais sans laisser une cicatrice qui devient bleuâtre à cause des cendres cor-

rosives des courges sauvages et autres drogues qu'ils y insèrent.

Parmi les sauvages septentrionaux, quelques-uns ont plus de goût pour ces peintures caustiques que d'autres. Elles sont plus communes à la Virginie, à la Floride et vers la Louisiane, que chez celles qui sont plus au nord.

Les huiles dont les sauvages se graissent, les rendent extrêmement puans et crasseux : ce sont des huiles simples d'animaux, de poissons ou de plantes qui ont presque toutes des odeurs fortes et qui rancissent aisément ; mais ces huiles leur sont absolument nécessaires, et ils sont mangés de vermine quand elles leur manquent. Tous leurs autres ornemens consistent en des couronnes, des colliers, en bandes de porcelaines taillées en rond, en noyaux, en canons ou en fer de flèches, en divers ouvrages de plumes travaillés en poil d'élan, de bœuf sauvage et de porc-épic.

Occupations des femmes.

Les femmes des sauvages, semblables aux Amazones, aux femmes des peuples de Thrace, de Scythie et des autres peuples barbares, travaillent aux champs. Le grain qu'elles sèment, c'est le maïs connu sous le nom de bled d'Inde, de bled d'Espagne et de bled de Turquie, lequel est le fondement de la nourriture de pres-

que toutes les nations sédentaires d'un bout de l'Amérique à l'autre.

Le millet dont vivoient les Sarmates et les Méotiens étoit le même que cultivoient les Amazones leurs épouses. *Apollonius de Rhodes*, dit en parlant des *Chalybes* qui étoient au voisinage des Amazones, qu'ils n'avoient point l'usage du labour, ni aucune manière de semer et faire croître la plante *qui a le goût du miel :* qu'ils n'avoient pas non plus de troupeaux, mais qu'ils achetoient de leurs voisins ce qui leur étoit nécessaire et dont ils faisoient des échanges avec du fer qu'ils savoient très-bien mettre en œuvre.

Dans le Canada, dès que les neiges sont fondues, les femmes des sauvages commencent leur travail. On n'y sème point l'automne parce que le *maïs* est du nombre des semences qu'on appelle d'été, *œstiva*. A la Floride et dans les pays plus méridionaux, on sème le maïs, et on le recueille deux fois l'année. La première façon qu'on donne aux champs, c'est de ramasser le chaume et de le brûler. On remue ensuite la terre pour la disposer à recevoir le grain qu'on y doit jetter. On ne s'y sert point de la charrue; il leur suffit d'un morceau de bois recourbé attaché à un long manche, et il leur sert à sarcler la terre et à la remuer légèrement.

On ne range point les champs qu'on doit ensemencer par sillons selon la coutume de l'Europe, mais bien par petites mottes de trois pieds de diamètre. On fait un trou dans chacune de ces mottes et on y met un grain de bled d'Inde qu'on a soin de recouvrir. Toutes les femmes d'un village s'unissent ensemble pour le gros travail, elles passent d'un champ à un autre lorsqu'elles ont fini et s'entr'aident mutuellement. Elles sèment souvent des fèves à côté de leurs bleds d'Inde, qui leur servent en quelque sorte d'appui comme l'orme à la vigne. On y sème aussi des tournesols, des citrouilles et des melons d'eau. Elles tiennent leurs champs fort propres et arrachent avec soin les herbes parasites.

Au temps de la moisson, on cueille le bled d'Inde qu'on arrache avec les feuilles qui environnent l'épi et qui en forment le calice.

Les femmes sauvages font dans leurs champs des espèces de greniers souterrains, pour y mettre leurs citrouilles et autres fruits qu'elles ne pourroient autrement garantir des rigueurs de l'hiver. Ce sont de grands trous en terre de cinq ou six pieds de profondeur, nattés en dedans avec des écorces et couverts de terre par dessus. Les fruits s'y conservent parfaitement bien sans être atteints par la gelée dont les neiges qui les couvrent les garantissent.

Pour ce qui est du bled, loin de l'ensevelir, on l'expose à l'air sur de grandes perches et au dehors des cabanes. A la Floride, on le serre dans des greniers publics, où on le laisse jusqu'à ce qu'on le distribue d'une manière proportionnée au besoin de chaque famille et au nombre des personnes qui la composent.

Les sauvages mangent tous les matins une espèce de bouillie qu'ils appellent *saganité*; les Iroquois la nomment *onnontara*. Tous les matins les femmes la font bouillir. Les nations errantes n'avoient autrefois que des chaudières de bois, dont le transport étoit plus aisé. Elles y faisoient cuire les viandes, en jettant dans l'eau plusieurs cailloux ardens qui échauffoient cette eau peu-à-peu, et la faisoient bouillir suffisamment pour des gens qui s'accommodent assez de viandes à demi-crues.

L'appétit seul règle leurs heures de repas.

Les peuples de l'Amérique ont tous le cœur haut, l'air fier et noble; ils font consister leur gloire dans leur courage, et leur réputation ne s'établit que par les preuves fréquentes qu'ils ont données d'une intrépide fermeté. Ils peuvent céder à quelques autres nations les avantages de l'esprit et du corps, la vivacité dans la conversation, la douceur dans la physionomie,

l'adresse en divers exercices, la légéreté à la course; mais ils ne le cèdent à qui que ce soit pour la bravoure: ils passent incontestablement pour les plus braves soldats et les plus déterminés (1). La guerre est principalement pour les Iroquois et les Hurons un exercice nécessaire; car outre les motifs ordinaires qu'on a de déclarer la guerre à des voisins incommodes, ou qui leur donnent de l'ombrage, ou qui leur en fournissent des raisons légitimes, elle leur est encore comme indispensable par une de leurs loix fondamentales.

Les guerriers n'attendent pas toujours qu'on les sollicite de marcher au combat; le desir d'acquérir de la gloire les presse encore plus que le devoir et l'usage. La guerre peut être regardée comme particulière quand elle se fait par de petits partis; mais ils ne s'y opposent pas quand ils voient que l'intérêt de la nation n'y est pas lui-même opposé; au contraire, ils voient avec plaisir que leur jeunesse s'exerce et s'entretient dans cet esprit guerrier qui fait leur sûreté en les rendant formidables à leurs ennemis.

Ces petits partis ne sont composés d'ordinaire que de sept ou huit personnes d'un village; mais

(1) Lisez un article inséré dans le Ier. volume, relatif à la manière dont on admet un jeune homme chez les guerriers, parmi les Caraïbes et les sauvages des Antilles.

ce nombre grossit assez souvent par ceux des autres villages ou des nations alliées qui se joignent à eux. On peut les comparer en quelque sorte aux Argonautes qui, pour leur célèbre entreprise, composèrent une armée qui n'étoit pas plus nombreuse qu'une compagnie ordinaire d'infanterie.

La guerre qu'ils se font entre voisins, est ordinairement plus motivée. La jalousie qui règne entre tous ces peuples, fait qu'ils ne tardent pas long-temps à avoir des sujets légitimes d'une rupture.

Le conseil ne se détermine point à la guerre sans en avoir médité long-temps le dessein, et sans avoir pesé toutes les raisons pour et contre. Toutes les assemblées roulent sur cette matière: on y met en délibération les suites qui en résulteront, les mesures qu'on peut prendre, et on ne néglige aucune précaution. Ils n'omettent rien en particulier pour s'assurer de leurs alliés et de leurs voisins; ils envoient chez tous des ambassades secrètes pour les engager à embrasser leur cause ou pour les obliger à garder la neutralité.

Lorsque la paix est rompue, on lève publiquement la hache; on l'envoie porter solemnellement, selon la coutume, aux nations alliées et on chante la guerre dans tous les villages. La terreur du nom Iroquois est tellement répandue, que chaque peuple voisin tremble pour soi, et

ne sort de ses inquiétudes que lorsqu'il a vu sur qui le coup doit frapper.

La guerre ayant été établie par la nécessité de se mettre à l'abri de l'injustice, de repousser la force par la force, fut aussi consacrée par toutes les religions. Elle avoit de tout temps ses loix universellement reçues, qu'on observoit scrupuleusement, afin qu'elle ne violât pas le droit des gens qu'elle devoit maintenir. D'après ce principe, on voit que dans l'antiquité on ne commençoit point une guerre sans l'avoir déclarée dans les formes. Les Romains en particulier observoient rigoureusement cette formalité. Lorsqu'ils prétendoient avoir été lésés par quelqu'un de leurs voisins, ils envoyoient quatre hérauts demander la satisfaction qui leur étoit due. Ces hérauts, la tête couronnée de bandelettes de laine, alloient exposer les prétentions du peuple romain, et si, après un temps marqué, on ne faisoit pas droit à leurs demandes, ils retournoient jusques sur les limites des peuples leurs ennemis. Là, le chef d'entr'eux qu'on appelloit *pater patratus*, qui seul avoit le droit de déclarer la guerre, jettoit, en présence de témoins, sur la terre ennemie, une lance armée de fer, ou seulement un bois de lance, teint couleur de sang et brûlé par le bout; après quoi il étoit permis de commencer les hostilités.

A la Floride, la manière de déclarer la guerre est d'aller planter sur les terres des ennemis, dans l'endroit le plus exposé, des flèches au sommet desquelles on attache des flocons de coton ou de laine. Plusieurs autres peuples de l'Amérique septentrionale, au lieu de flèches, mettent un casse-tête peint de noir et de rouge; mais cette manière de déclarer la guerre dans les formes, est rare parmi eux. Peu scrupuleux sur la justice de leur cause, ils le sont aujourd'hui encore moins d'observer les formalités, ne pensant qu'à accabler leurs ennemis; ils ne visent aussi qu'à les surprendre et à tomber sur eux à l'improviste.

L'animosité des deux nations ennemies n'est pas toujours si vive que l'une et l'autre s'arment pour s'entredétruire et chercher leur ruine totale. On en a vu de rivales comme Rome et Carthage, se modérer dans leur victoire; cesser de regarder leurs ennemis comme tels, après la victoire; épargner les vaincus : il s'est même trouvé des occasions où la guerre étoit un concert de politique pour tenir leur jeunesse alerte, et mettre leur valeur à l'épreuve.

Un chef de sauvages fit un jour solliciter le chef d'une nation neutre de permettre que leurs jeunes gens allassent faire la guerre les uns contre les autres, et se harceler par de petites escarmouches.

mouches. Celui-ci intimidé par ce qui venoit d'arriver aux Hurons ses voisins, dont le sang fumoit encore et dont la défaite entière étoit toute récente, dit qu'il n'y pouvoit consentir. L'Iroquois qui vouloit toujours en venir à son but, lui fit demander avec qui il vouloit donc que leurs jeunes gens *fissent la partie.* Enfin, soit que le chef se rendît ou qu'il y fût forcé par quelques escarmouches, la petite guerre commença; mais dès les premières rencontres, le propre neveu du chef des Iroquois fut fait prisonnier et traîné dans une cabane où on le condamna au feu. Le chef Iroquois irrité contre le chef ennemi, déclara la guerre tout de bon, et elle ne finit que par l'entière destruction de la nation neutre.

La nation Iroquoise, selon des rapports assez fidèles, n'est pas en état de fournir beaucoup au-delà de 3,000 combattans. Cependant l'Iroquois seul cause de la jalousie aux nations les plus reculées, depuis l'embouchure du fleuve Saint-Laurent et les côtes de la mer Océane, jusqu'aux bords du Mississipi. Ceci ne paroîtra point surprenant à ceux qui ont quelque connoissance de l'Amérique et des barbares qui l'habitent: ces peuplades occupent des pays immenses couverts de sombres forêts ou de prairies incultes, et elles sont dans un si grand éloignement les unes des

autres, qu'il faut quelquefois faire deux ou trois cents lieues avant que de rencontrer aucune trace d'ame vivante. Aussi un voyage de sept ou huit cents lieues est-il compté comme une promenade.

Les Gaules, les Espagnes, la Germanie, l'Italie même et les autres parties de l'Europe, étoient jadis des régions hérissées de forêts que la nature y avoit entretenues, et de montagnes couvertes de neige, où l'art n'avoit pas encore travaillé pour y pratiquer des routes et des sentiers.

Lorsque la hache est levée chez les sauvages, les chefs se hâtent d'assembler leur monde. La guerre se chante dans une cabane de conseil où tout le monde se réunit, et c'est le chef de guerre qui fait le festin. Les guerriers viennent dans cette assemblée, peints d'une manière affreuse et propre à inspirer la terreur, et parés de leurs armes. Le chef ensuite invoque le dieu de la guerre : elle se chante presque toutes les nuits. On fait alors les provisions de bouche. Tel guerrier avant de sortir du village, est dépouillé plus de vingt fois avant que de sortir, parce qu'il n'en est aucun qui ne tienne à considération d'avoir quelque chose qui lui ait appartenu.

Une pareille conduite paroît empruntée des Chinois. Leur empressement à bien recevoir leurs magistrats, est sans exemple et digne de ce bon peuple. Lorsqu'un chef ou magistrat

qui a fait le bonheur des sujets dans une ville ou une province, vient à passer par une autre, tous les habitans vont alors sur les grands chemins, depuis la porte de la ville par où il doit passer, jusqu'à deux ou trois lieues aux environs ; on voit par-tout des tables d'un beau vernis, couvertes de confitures, de liqueurs et de thé (1). Chacun l'arrête malgré lui au passage, et l'oblige de s'asseoir, de manger et de boire de ce qui est sur la table. Ce qu'il y a de plus plaisant, c'est que tout le monde veut avoir quelque chose qui lui appartienne. Les uns lui prennent ses bottes, son bonnet, les autres son surtout, mais ils lui en donnent un autre; et il arrive qu'avant de sortir de cette foule ; il chausse quelquefois trente paires de bottes différentes.

Glaucus et Diomède, sur le point de combattre l'un contre l'autre, ayant reconnu les liaisons que leurs pères avoient contractées par les droits de l'hospitalité, renouvellent leur ancienne alliance, et veulent se donner des marques de leur estime réciproque ; ils changent d'armes mutuellement sur le champ de bataille, avant que d'aller ailleurs signaler leur courage sur des ennemis qui ne les touchassent pas de si près.

---

(1) Mémoires de M. le comte N. M. de la Chine, tom. II.

Le jour du départ, tous les guerriers s'assemblent dans la cabane du chef de parti. Les femmes vont alors, chargées de provisions, les attendre à une certaine distance hors du village. Lorsqu'ils y sont arrivés, ils se dépouillent de toutes leurs parures et s'équipent en voyageurs, remettant à leurs femmes tout ce qui ne leur est pas nécessaire et se chargeant le moins qu'ils peuvent.

Leurs armes offensives et défensives sont encore les mêmes à - peu - près dont on s'est servi par-tout dans les premiers temps; savoir, l'arc et la flèche dont on attribue l'invention aux Crétois, le javelot, le casse-tête ou la masse d'armes, le bouclier, la cuirasse et le casque.

Leurs arcs faits de bois de cèdre rouge, sont droits et à-peu-près de leur hauteur; leurs flèches sont faites de roseaux et armées de plumes de gros oiseaux; et au lieu de fer, ils y appliquent des os ou des pierres tranchantes taillées à plusieurs crans pour rendre leurs plaies plus dangereuses. La plupart des nations Caraïbes les empoisonnent, de sorte que leur moindre blessure est mortelle.

Le casse - tête ou masse d'armes, tient lieu d'épée, de massue; il est de racine d'arbre d'un bois fort dur, de la longueur de deux pieds, équarri sur les côtés, et élargi ou arrondi de l'extrémité, de la grosseur du poing.

Leurs boucliers et leurs cuirasses sont des tissus d'osier ou d'écorce, couverts d'une ou plusieurs peaux.

Depuis que les Européens ont commercé avec les sauvages, des fusils, de la poudre et des balles, ceux qui sont à portée d'en avoir, ont abandonné leurs autres armes, sur-tout les défensives qui, n'étant pas capables de les garantir d'une balle de mousquet, ne serviroient qu'à les embarrasser.

Les peuples du Chili ont des frondes et les manient fort adroitement.

Je me plais à comparer la superbe expédition des Argonautes avec un parti de sauvages de l'Amérique. En effet, leur fameux navire *Argo* qui avoit pour ancre une pierre attachée à une corde faite de racine de laurier, à qui le poids d'Hercule seul sert de lest, que les Argonautes portent sur leurs épaules dans les sables de la Lybie pendant douze jours et douze nuits, n'a rien qui le distingue avec une pyrogue ou une petite chaloupe.

La plupart des voyages des sauvages se font par eau à cause de la commodité des lacs et des rivières qui coupent tellement l'une et l'autre Amérique, qu'il n'est presque point d'endroit où les eaux ne se distribuent. Les fleuves de l'Eu-

rope ne sont rien en comparaison de ceux du Nouveau-Monde. Dans l'Amérique méridionale le fleuve des Amazones, l'Orénoque, la rivière de la Plata, sont de véritables mers par leur prodigieuse largeur et l'étendue de leur cours. Dans l'Amérique septentrionale, il y a des lacs d'eau douce qui ont des flux et reflux, et dont quelques-uns ont jusqu'à cinq cents lieues de tour. Presque tous ces lacs communiquent ensemble, et quand on est arrivé à la hauteur des terres en remontant le grand fleuve Saint-Laurent, on trouve de grandes rivières qui coulent dans le Mississipi qui, se dirigeant vers le *Nord* et le *Sud*, semble partager l'Amérique septentrionale en deux parties égales, pour recevoir dans son sein quantité de rivières qui s'y rendent de ses deux bords, et dont il va porter le tribut à la mer en se jettant dans le golfe du Mexique.

La situation des Iroquois est encore plus avantageuse que celle des autres peuples de la partie orientale; car ayant d'un côté le fleuve Saint-Laurent, dans leur voisinage la fameuse cataracte de *Niagara*, et de l'autre l'*Ohio* ou la belle rivière qui se jette dans le Mississipi, ils sont à portée d'aller par-tout au Levant et au Couchant en suivant le cours de ces deux rivières.

Sans remonter aux temps obscurs de l'anti-

quité, il est certain que pendant long-temps on ne s'est servi dans les trois parties du monde connu, que des moyens dont on se sert aujourd'hui dans l'Amérique pour naviguer, c'est-à-dire, de pyrogues et de canots.

Les pyrogues étoient et sont encore aujourd'hui des arbres creusés : c'est par eux, dit Virgile, que la navigation a commencé.

Tunc almos primùm fluvii sensere cavatos.

Les Caraïbes et les autres sauvages méridionaux qui habitent les bords de la mer, se servent de longues pyrogues qui peuvent porter jusqu'à soixante personnes. Elles sont assez bonnes pour ranger les côtes, et résistent assez facilement à la vague ; mais dans les rivières du Canada ou dans les voyages de long cours de l'Amérique méridionale, elles ne valent rien.

Les canots d'écorce, au contraire, sont très-commodes pour les grands voyages à cause de leur légèreté. Les canots d'écorce de bouleau sont le chef-d'œuvre de l'industrie des sauvages. Rien de plus admirable que ces machines fragiles avec lesquelles cependant on porte des poids immenses et l'on va par-tout avec rapidité.

Les Iroquois ne travaillent point leurs canots, mais ils les achètent des autres nations, ou en font à leur place d'écorce d'orme.

Les sauts et les cascades qui se rencontrent sur plusieurs rivières, sont formés par la hauteur des terres qui, à proportion qu'on remonte vers la source des fleuves et des rivières, vont toujours en s'élevant. En certains endroits elles s'élèvent d'une manière surprenante, comme aux cataractes du Nil ou bien à la chûte de Niagara, qui est d'une hauteur prodigieuse, et où le fleuve Saint-Laurent qui a une demi-lieue de large en ce pays là, tombe à-peu-près comme dans un gouffre avec un bruit effroyable.

Ceux qui ne sont pas accoutumés à ces sortes de navigations, frémissent à l'idée seule qu'on puisse se commettre dans des passages si dangereux à la mer, sur de si frêles bâtimens. Cependant les sauvages et les Français-Canadiens sont si habiles à se garantir des rochers dont ces fleuves sont remplis, qu'ils n'y pensent seulement pas.

Quant à la manière de se laisser couler des montagnes en temps de neige et dans l'hiver, *Strabon* nous dépeint cet usage qui s'observe encore au Mont-Cénis et dans les Alpes; c'est ce qu'on appelle *la ramasse*, espèce de traineau avec un petit siège sur le fond pour la commodité du voyageur. Les habitans des pays, habiles à conduire ces sortes de voitures, les dirigent avec les mains par le moyen du traîneau même, et ils arrêtent leur course comme ils veu-

lent, lorsqu'elle est trop impétueuse. Rien n'est plus rapide et plus agréable que cette manière de descendre.

Les guerriers dans leur route marchent à petites journées ; ils vont avec peu de précaution sur les terres ennemies. Tandis que quelques-uns conduisent les canots, ou traînent les équipages, ils s'enfoncent dans les terres pour chasser chemin faisant. Ces chasseurs prennent diverses routes et s'écartent les uns des autres en suivant diverses directions du vent, pour ne pas se rencontrer sur la même proie. Le soir ils se rendent au lieu destiné pour la couchée, et pas un ne s'égare.

Rien n'est plus admirable que cet instinct des sauvages. C'est une qualité qui semble née avec eux. Un enfant s'oriente naturellement, comme on pourroit le faire avec une boussole. Dans les forêts les plus épaisses, et dans les temps les plus sombres, ils ne perdent point, comme on dit, leur étoile. Ils vont droit où ils veulent aller, quoique dans des pays impratiqués, et où il n'y a point de route marquée. A leur retour ils ont tout observé, et ils tracent grossièrement sur des écorces ou sur le sable des cartes exactes, et auxquelles il ne manque que la distinction des degrés.

Ils comptent ordinairement par les nuits, à la

manière des Numides et de plusieurs peuples de l'antiquité, plutôt que par les jours; par les mois lunaires, plutôt que par ceux du soleil, ainsi que le pratiquoient particulièrement les Juifs. Cependant cette manière de compter est subordonnée au cours du soleil, qui sert à régler leurs années, partagées en quatre saisons, comme les nôtres, et sous-divisées en douze mois.

Ils ont une tradition que le monde devoit périr à la fin des siècles, semblable à celle qu'avoient les peuples du Pérou : lorsque l'année séculaire finissoit, ils éteignoient le feu sacré de leurs temples, celui de leurs maisons particulières, et brisoient tous les vases qui servoient à leur nourriture, comme s'ils leur devenoient inutiles, et que le monde dût tomber cette nuit là même dans le chaos. Dans cette persuasion, ils passent toute cette nuit dans les ténèbres, entre la crainte et l'espérance. Mais dès qu'ils voient l'aurore revenir leur annoncer le retour du soleil, on entend de toute part retentir mille acclamations de joie; on allume de tous côtés de nouveaux feux dans les temples et les maisons, et on rend graces à Dieu, de ce que sa bouté leur a rendu la lumière et leur accorde encore un nouveau siècle.

A Lacédémone, c'étoit une superstition, et peut-être aussi de quelques autres peuples de

l'antiquité, de ne point livrer bataille qu'au déclin de la lune. Je n'assure pas que les sauvages aient la même superstition ; mais il est certain que lorsque diverses nations doivent se réunir en corps d'armée pour quelqu'entreprise, le signal de leur rendez-vous est le retour d'une pleine lune, désigné depuis longtemps entr'eux pour le rendez-vous ; ils s'y trouvent tous à point nommé : les astres servent en quelque sorte à diriger leur route et la conduite de leurs entreprises.

Le campement des sauvages est bientôt fait : ils renversent leurs canots sur le côté pour se garantir du vent, ou bien ils plantent quelques branches de feuillage sur la grêve et en étendent d'autres sous leurs nattes.

Quelques-uns portent avec eux des écorces de bouleau roulées comme nos cartes géographiques, avec lesquelles ils ont bientôt fait et dressé une espèce de tente. Les plus jeunes de la troupe allument le feu, font bouillir la chaudière et sont chargés de faire le ménage. Ils ont une façon particulière d'allumer le feu. Les sauvages *Montanais* et *Algonquins* battent deux pierres de cuir ensemble sur une cuisse d'aigle séchée avec son duvet qui prend feu aisément et tient lieu de mèche ; au lieu d'allumettes ils ont un morceau de bois pourri et bien sec qui brûle incessam-

ment jusqu'à ce qu'il soit consumé; dès qu'il a pris, ils le mettent dans l'écorce de cèdre pulvérisé et soufflent doucement jusqu'à ce qu'elle soit enflammée.

Les Iroquois, les Hurons et les autres peuples de l'Amérique méridionale ne tirent point le feu des veines du caillou, mais en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Ce sont ordinairement deux morceaux de bois de cèdre sec et léger; ils font un trou à l'un de ces bois et y insèrent l'autre qu'ils agitent et tournent avec tant de promptitude que le feu en sort peu de temps après.

La manière dont les sauvages font la guerre est redoutable à tous leurs ennemis. Tout leur art ne tend qu'à les surprendre. Le succès de leurs entreprises dépend du secret et du soin qu'ils prennent de couvrir leurs marches; ils mettent tout en œuvre pour surprendre les divers partis qui sont en campagne, et pour n'être pas surpris eux-mêmes.

A chaque campement ils envoient leurs explorateurs pour battre l'estrade et connoître le terrein. Ceux-ci ont des signaux auxquels ils ne se trompent guères; le premier est l'odeur de la fumée; on peut être assuré qu'ils ont le sentiment aussi fin que l'est celui d'un chien de chasse accoutumé à suivre les traces de sa

proie. Le second signal est celui des vestiges des personnes qui ont passé dans un endroit. Du premier coup-d'œil ils savent sans se tromper de quelle nation, de quel sexe, de quelle taille, sont les personnes dont ils voient les traces, et combien à-peu-près il y a de temps que ces marques sont imprimées.

Les anciens avoient cette science des vestiges, et s'en servoient avec avantage de la même manière que ces sauvages. Apollonius de Rhodes nous en donne un exemple dans les Argonautes.

Ceux-ci avoient abandonné Hercule qui s'étoit égaré pour courir après Hylas que les Nymphes lui avoient ravi. Ayant appris ensuite qu'il avoit paru dans la Lybie depuis peu de jours et qu'il ne devoit pas être éloigné, ils envoyèrent plusieurs individus de leur troupe, dans divers endroits, pour demander de ses nouvelles; « parce que, ajoute *Apollonius*, il n'étoit plus possible de le suivre en courant sur ses traces, les vents qui avoient soufflé pendant quelques nuits ayant troublé tous les vestiges et transporté les sables de côté et d'autre; » et c'est ce qui arrive encore aujourd'hui en ce pays-là où des caravanes entières sont quelquefois ensevelies sous des montagnes de sables dans les déserts de l'Afrique.

Dans leur route, les sauvages marchent à la file les uns des autres, et les derniers couvrent

les traces de leurs pas avec des feuilles; s'ils trouvent quelque ruisseau, ils marchent quelque temps dans l'eau pour dépayser ceux qui pourroient les suivre. Enfin quand ils approchent du terme, ils ne marchent plus que la nuit et se reposent une grande partie du jour. Malgré toutes ces précautions, néanmoins ils sont fort souvent surpris, parce qu'ils manquent à la plus essentielle, qui est de poser des sentinelles pendant la nuit; ils se reposent sur leurs explorateurs et dorment tous ensemble comme en pays de sûreté; et c'est lorsqu'ils sont profondément endormis qu'on leur donne l'assaut, qu'on les assomme, ou qu'on les fait esclaves.

Cette guerre de surprise que se font les sauvages, semblable à celle des Parthes qui fatiguèrent si long-temps les Romains, ne vient point d'un principe de lâcheté, mais plutôt de l'envie qu'ils ont de rendre leur victoire plus complette et de perdre peu des leurs.

J'ai lu, dans un manuscrit d'un ancien Missionnaire, une relation d'un combat livré entre les Iroquois et les Algonquins, dont il fut témoin oculaire.

Dès que les deux partis se furent apperçus, ils jettèrent de grands cris et se préparèrent au combat. Les Iroquois venus en canots débarquèrent, rangèrent leurs canots sur le rivage

pour pouvoir se rembarquer en cas de besoin, et ayant abattu du bois avec leurs haches, ils se barricadèrent fort bien. Les autres de leur côté se mirent à la portée d'un trait de flèche des barricades de leurs ennemis, serrèrent leurs canots au large les uns contre les autres, les attachèrent avec des piquets et se mirent en état de se battre.

Dès que tout fut prêt, ils détachèrent deux hérauts pour offrir le combat aux Iroquois qui l'acceptèrent avec transport; mais pour le lendemain seulement, attendu qu'ils vouloient attendre le retour du soleil pour éclairer leurs belles actions; cette réponse fut agréée de part et d'autre; et la nuit se passa à chanter des chansons de mort selon la coutume. Le jour venu, les Iroquois sortirent de leurs forts au nombre environ de deux cents hommes en ordre de bataille; ils avoient trois chefs à leur tête qui portoient trois grands panaches pour se faire remarquer dans l'action. Ceux du parti contraire se rangèrent dans le même ordre et commencèrent à décocher une grêle de flèches. Mais deux des chefs Iroquois ayant été tués et le troisième blessé, ce désavantage les déconcerta; ils cessèrent de disputer leur victoire, qu'ils auroient peut-être remportée sans le découragement que leur inspira la mort de leurs chefs. Ils abandonnèrent

le champ de bataille et se sauvèrent dans les bois où leurs ennemis les poursuivirent, en tuèrent plusieurs et firent beaucoup de prisonniers.

Le siège des places où ils trouvent de la résistance est une preuve qu'ils ont des règles de l'art militaire : les feintes, les fausses attaques, les sorties vigoureuses et imprévues, les embûches, les surprises, tout est mis en usage tour-à-tour de part et d'autre; mais il n'est guères de siège qui dure, les palissades n'étant que de bois et les cabanes d'écorce. Les assiégés ont beau garnir leurs remparts de pierres, de poutres et les entourer d'eau, ceux-ci portent la désolation chez eux par des flèches enflammées dont un petit nombre suffit, si le vent les favorise, pour réduire le village en cendres. Ils en approchent sans crainte avec des mantelets faits de planches qu'ils portent devant eux, et à la faveur desquels ils vont jusqu'au pied de la palissade qu'ils sapent avec la hache ou avec le feu; ou bien ils font une contre-palissade qui leur sert de bouclier et d'échelle, leur donne le moyen de franchir les retranchemens ennemis et de s'en rendre maîtres.

Il est impossible de peindre la scène qui se passe dans un village surpris ou forcé. Le vainqueur barbouillé de rouge et de noir court partout

tout en chantant son triomphe et insultant aux vaincus par d'horribles cris. Tout ce qui tombe sous sa main est immolé à sa fureur; il met tout à feu et à sang; sa fureur ne s'arrête que par la lassitude, et alors elle devient industrieuse pour être plus cruelle envers les malheureux qui ont le triste sort de tomber vifs entre ses mains. Les vaincus n'ignorant pas les supplices qu'ils ont à endurer de la part des vainqueurs, animés par l'esprit de vengeance et de désespoir, font des prodiges de valeur; tout dans leurs mains devient une arme; ils cherchent la mort dans leur courage et celui de leurs ennemis, et ne cèdent enfin que lorsqu'accablés par le nombre ou par l'excès de la fatigue, ils se trouvent dans l'impossibilité de continuer leur résistance.

Comme les vainqueurs ne pourroient conserver un grand nombre de prisonniers, ils savent discerner ceux qu'ils veulent incorporer parmi eux. Aussi les vieillards, les chefs et les notables parmi les guerriers dont ils pourroient avoir quelque chose à craindre s'ils leur échappoient; les enfans d'un âge trop tendre, les infirmes qui seroient trop à charge dans leur route, sont les premiers qu'ils immolent à leur fureur et à leur prudence : ils en brûlent plusieurs avant que de sortir des villages; et ensuite tous les blessés, les autres jours de leur marche, lorsqu'ils

peuvent se retirer sans crainte d'être poursuivis.

Tous les guerriers coupent la tête de ceux qu'ils ont tués et surpris à l'écart, et ils enlèvent la chevelure qu'ils portent en triomphe.

Les Scythes et d'autres peuples barbares s'étoient rendus célèbres par leur férocité. Un Scythe, dit Hérodote, boit du sang du premier prisonnier qu'il fait, et il présente au roi la tête de tous ceux qu'il a tués dans le combat; car en portant une tête, il a droit au butin auquel il ne peut prétendre sans cette condition. Il enlève ensuite la chevelure, et plus il a de ces sortes de dépouilles, plus il est considéré; il y en a un grand nombre qui écorchent les hommes entiers; ils en font sécher la peau sur des chevalets, et les font servir ensuite de housses qu'ils mettent sur leurs chevaux. D'autres font des tasses du crâne de leurs ennemis. Quelques sauvages de l'Amérique enlèvent la chevelure de leur ennemi vivant.

Lorsque les guerriers approchent de leur village ou de celui de leurs alliés, ils font alte et envoient annoncer leur victoire et leur retour, et attendent qu'on vienne au devant d'eux. Celui qui a cette commission commence auprès du village à entonner le cri de mort en criant *kohe!* qu'il répète autant de fois qu'il y a de personnes de leur troupe mortes dans le combat ou pendant leur voyage; le cri s'entend de fort loin, sur-tout pendant la nuit. Aussitôt on sort de tou-

tes les cabanes du village. Cependant l'envoyé continue sa route jusqu'à ce qu'il soit arrivé au milieu du village où tout le monde le suit; alors il fait à l'un des anciens le récit de leur voyage, et dit le nom de ceux qu'ils ont perdus. Après cela chacun se retire chez soi. Alors les anciens et les parens des guerriers députent au devant d'eux pour les féliciter sur leur heureux retour, et leur portent des rafraîchissemens.

Nous terminerons ce paragraphe en disant un mot de leurs ambassades. Le droit des gens est beaucoup plus respecté parmi les nations les plus élevées qui habitent vers la Louisiane, le long des bords du Mississipi, et qui ont l'usage du calumet de paix, que chez les Iroquois, ou chez les autres sauvages qui habitent les environs de *Quebec* et les bords du fleuve *S. Laurent*. Rien ne ressemble plus au caducée de Mercure que le calumet de paix. Il est le symbôle de la paix ou de la guerre. Quant à leur commerce, il a cela de commun avec celui des anciens, qu'il est un pur échange de denrées contre denrées.

Nous n'entrerons point dans le détail de leurs chasses et de leurs pêches, de leur manière de boucaner les viandes, de les faire sécher au feu ou au soleil; ce sont des choses trop connues et trop usées pour trouver place dans cet ouvrage, et nous terminerons ici l'histoire de l'*Homme de la Nature*.

§. XXXVI.

Conclusion de cette histoire.

Un tableau raccourci des mœurs et des usages des différentes nations dont nous avons parlé jusqu'à présent, nous paroît la conclusion la plus naturelle de cette histoire.

Si l'on réfléchit sur les coutumes des différentes îles situées entre les tropiques, ou à peu de distance de ces beaux climats, on voit combien les connoissances de l'esprit humain, abandonnées aux seules impulsions de la nature, sont peu susceptibles de progrès : dès qu'il s'est livré à une uniformité habituelle de bonheur ou de misère, il semble qu'il soit incapable de se développer et de porter ses vues sur une manière d'être plus heureuse et mieux réglée.

L'établissement civil et social des îles de la mer du Sud, de celles que nous avons désignées sous le nom de grand Archipel Oriental, paroît si ancien, il a été si long-temps ignoré de toutes les autres nations, que l'on est porté à croire, ainsi que *Burnet* l'a avancé dans sa Théorie de la terre, que ces îles sont les débris d'un très-grand continent qui tenoit à l'Asie, et fut submergé dans une de ces violentes révolutions qui ont changé la face du globe terrestre,

dans plusieurs de ses parties considérables; phénomène qui peut remonter à une très-haute antiquité.

Depuis deux siècles qu'elles ont été découvertes, elles sont restées au même état où on les a vues pour la première fois. La facilité dont jouissent tous les naturels des îles situées entre les tropiques, de se procurer tout ce qui est nécessaire à leur subsistance; la beauté du climat, la douceur de la température, l'égalité des saisons; une sorte de civilisation douce, réglée par des usages qui conviennent aux différentes peuplades, qui assurent leur tranquillité, leur liberté et leur bonheur, ont formé leur carac- [illegible] national, l'insouciance, l'attachement à [illegible] nciennes habitudes, le goût pour ces [illegible] simples [illegible] toutes les classes de ces [illegible] ouisse[illegible] ent, parce qu'elles peu- [illegible] es se [illegible], et que la distinction [illegible] n'es[illegible] tacle à ce qu'elles se [illegible] n se porte à la cul- [illegible] s; à la pêche, dont [illegible] est possible, à ren- [illegible] lance relative aux [illegible] de toute la peu- [illegible] de possessions par- [illegible] c'est la nation en [illegible] ent à ce que cha-

que individu ne manque de rien ; ainsi tous sont également heureux et contens, d'autant plus qu'ils s'aiment tous. Cette sorte d'industrie, ces sentimens soutenus et encouragés dans ces îles en conservent la population, qui cependant pourroit y être plus nombreuse, si leurs habitans tiroient un meilleur parti de leurs terreins; s'ils s'occupoient à les mettre tous en valeur; mais l'intérieur de presque toutes les grandes îles est désert et inculte : on s'y établit de préférence dans le voisinage de la mer, pour être plus à portée de la pêche.

Les richesses inépuisables de la mer sont la ressource de toutes les nations sauvages, ou encore sous la loi de nature; et l'industrie pour se les procurer, n'est nulle part aussi bien conduite que sous les climats les plus doux et les plus fertiles. A mesure que l'on s'éloigne des tropiques en se rapprochant des poles, on ne trouve plus que des hommes féroces, grossiers, d'une ignorance qui approche de la stupidité, vivant dans la plus profonde misère, en comparaison des heureuses nations favorisées, sous le plus beau ciel, de tous les dons de la nature. Nous ne répéterons pas ici ce que nous avons dit plus haut des malheureux habitans de la terre de Feu, ainsi que de ceux des îles, ou plutôt des rochers qui les avoisinent, et qui terminent du

côté du pole Austral le continent de l'Amérique au 54e. degré de latitude. Nous avons parlé des sauvages que l'on rencontre sur les côtes orientales et occidentales de l'Amérique : nous n'ajouterons rien à ce que nous avons déjà dit.

Les Russes découvrirent il y a quelques années plusieurs îles jusqu'alors inconnues, au Nord-Est du globe terrestre; ils ne parlent que de six, auxquelles ils ont donné le nom d'*Anades*, situées du 60e. au 67e. degré de latitude septentrionale, à l'extrémité du détroit qui sépare l'ancien continent du nouveau ; quelques-unes sont fort grandes et ont jusqu'à trois cents verstes, ou cent lieues de circonférence. Quoique très-voisines les unes des autres, elles n'ont presque aucune communication. Les habitans des unes connoissent à peine l'existence des habitans des autres : ils se ressemblent cependant beaucoup; même barbarie, ignorance, stupidité, mœurs, manière de vivre ou âpreté d'instinct. Ils logent sous des *jurtes* couvertes et entourées de mousses et de gazons, et ils restent tapis comme des blaireaux dans ces obscures habitations. A moins du froid le plus rigoureux, qui est souvent excessif, ils ne font aucun usage du feu, tant ils sont endurcis à la rigueur de ce climat. Ils sont même légèrement couverts; tout leur vêtement est une veste ou camelée de

peaux d'oiseaux de mer, sur-tout de canards noirs, grossièrement cousues avec des boyaux de vache marine : ils vivent de poissons crus, et quand la pêche n'a pas été heureuse, de crabes et de coquillages. Les femmes ont l'air un peu moins grossier et sont vêtues de peaux de castor. Ils creusent au milieu de leurs cabanes des fosses qu'ils remplissent d'herbes sèches, où ils passent les nuits et même les journées entières quand la rigueur du temps ne leur permet pas de sortir. A leur stupidité profonde et habituelle, on est tenté de croire qu'ils sont totalement privés de la faculté de réfléchir : ils n'ont aucune idée abstraite, aucune notion de l'ame, ni d'une vie à venir; toutes leurs pensées sont pour le présent très-bornées; en un mot, sans les besoins physiques qui leur donnent quelque activité, sans les impulsions d'un caractère brutal et féroce, on les prendroit pour des animaux à figure humaine, et il y auroit entr'eux et les *Pongos* (grand singe appellé l'Homme des bois) bien peu de différence.

La plus grande de ces îles, aux environs de laquelle la pêche est très-abondante, est habitée par un peuple nombreux, dur, méchant, cruel envers les étrangers: insociables même entr'eux, ils n'ont ni chef, ni maître; ils détestent toute autorité. Des flèches, des arcs, des lances armées

d'os de rennes acérés, des poignards aussi d'os, des haches de pierres noires, dures et tranchantes, sont les armes de ces insulaires, d'autant plus formidables qu'ils ne connoissent ni le danger, ni la pitié : ils massacrent leurs ennemis, ou tout autre étranger qui tombe entre leurs mains. Les voyageurs Russes furent au moment d'en faire une cruelle expérience : c'est avec peine qu'ils parvinrent à se garantir des attaques de ces barbares antropophages. Ils aiment à se parer, et cette parure consiste à se peindre la face en rouge, à se percer la lèvre inférieure, où ils passent des petits os de rennes ou des arêtes de poissons : ces îles, situées près du détroit du Nord qui sépare l'Asie de l'Amérique, et fort voisines de ces deux grands continens, ne manquent pas de différens quadrupèdes, tels que *rennes*, *ours*, *renards*, *loups cerviers* et *castors*, puisque leurs femmes s'habillent de leurs peaux. On ne sait pas s'ils font commerce de fourrures; il y a si peu de temps que ces insulaires sont connus, et il est si difficile de se porter à une latitude aussi avancée, qu'il n'y a pas grande apparence qu'on puisse communiquer avec eux : sans aucune civilisation, ils n'ont d'autre souci que de satisfaire leurs besoins physiques, et on les croit aussi adroits à la chasse qu'à la pêche. Leurs canots sont de peaux

de chiens marins, montées sur quelques pièces d'un bois flexible, gouvernées par un, deux ou trois pêcheurs au plus ; on les voit braver les vents et les tempêtes dans ces foibles esquifs : ils ont aussi des embarcations assez grandes pour contenir huit ou neuf personnes, et construites de même. Excellens nageurs, ils vivent autant sur mer que sur terre ; ils ne craignent pas d'être renversés de leurs canots : on les voit même se jetter à la mer par plaisir, et faire de longs trajets avec la plus grande légéreté. C'est en général l'habitude et le goût de tous les insulaires, quelle que soit leur position sur le globe.

Après les détails où nous sommes entrés sur les modifications variées, sous lesquelles on a pu observer les mœurs de l'*Homme de la Nature*; à quelle cause générale doit-on rapporter les différences que l'on a remarquées dans ses inclinations, sa manière de vivre, ses qualités plus ou moins sociales, son industrie ? au climat. On est assez généralement d'accord, qu'il faut lui rapporter la figure, la couleur, le tempérament et les mœurs des nations. Il domine sur les êtres par la température, et sur les idées par le caractère qu'il communique. La diversité des climats ne peut donc qu'influer beaucoup sur le physique et sur le moral des

hommes : il est donc utile d'observer de quelle manière le soleil éclaire et échauffe un lieu, l'état, la force et la direction des vents; la quantité et la qualité des eaux, soit de fontaines ou de rivières, qui servent à la boisson, aux bains, qui y croupissent et forment des marais ; quelle est la nature du sol et de ses productions ? C'est de ces causes réunies que dérivent les tempéramens que l'on appelle *locaux ;* c'est d'elles que la santé et les effets qui en résultent, reçoivent une disposition uniforme ; et les maladies les plus communes dans chaque pays, une modification générale.

Cette manière de considérer l'action du climat n'est pas nouvelle. « Pourquoi, demande Platon (livre 2 des loix), se sert-on avec avantage de loix contraires pour gouverner les diverses nations ? c'est parce que tel pays forme les hommes meilleurs, et tel autre les rend plus imparfaits ; ceux-ci boivent de l'eau douce, ceux-là en boivent de l'amère ; les uns prennent une nourriture légère, les autres ne consomment que des alimens d'une forte digestion : les premiers auront une humeur agréable et facile ; les derniers, par la raison contraire, seront enclins à la colère, et toujours prêts à commettre des actes de férocité »....

La qualité naturelle du climat n'est point sou-

mise à la variation des temps : les habitudes générales des hommes peuvent changer ; mais l'instabilité, ce vice destructeur, n'étend son empire ni sur le ciel qui le domine, ni sur le sol qui le soutient ; on ne corrige que difficilement les effets de ces causes premières, et c'est avec une facilité singulière que l'on obéit aux impressions qu'elles font sentir. Ainsi on peut regarder l'influence des climats comme une cause aussi nécessaire dans son action, qu'aveugle dans son principe, sur-tout si des loix religieuses ou civiles ne viennent pas la tempérer ou la perfectionner, avant qu'elle n'ait totalement subjugué les peuples qui lui sont soumis, qu'elle ne les ait accoutumés à préférer certaine manière d'être à toute autre, telle, par exemple, que l'habitude de s'en tenir aux productions que présente un sol naturellement fertile; habitude qui entretient les nations dans l'inertie et l'ignorance, et ne leur permet de rien imaginer pour se perfectionner. Car telle est la manière d'être de l'*Homme de la Nature*, qui n'a que des principes imparfaits de civilisation, du sauvage : ou il reste dans l'inaction, ou s'il forme quelques desirs, il ose tout entreprendre pour se satisfaire ; son courage le porte à la fureur ; sa prudence devient fourberie, crainte ou pusillanimité : ou il donne tout, ou il refuse

tout. Sa sévérité est dure; ses agrémens sont licencieux; tous ses goûts sont excessifs; en un mot, rien de si bizarre dans ses appétits que l'homme sauvage, et de si fougueux dans ses passions, parce que sa volonté ne connoît point de loix, et ne souffre pas qu'on lui résiste.

On a encore assez généralement observé que les hommes sont physiquement et moralement meilleurs, en raison inverse des qualités du sol qu'ils cultivent. Dans les contrées où règne l'abondance, les habitans se glorifient en quelque sorte de leur inutilité : le luxe auquel chaque pays peut fournir, y devient bientôt dominant. Dans les lieux où la disette feroit sentir ses cruels effets, sans un travail continuel, soutenu d'une exacte économie, la paresse doit être mise au rang des vices les plus opposés au bien commun. Tel est l'effet bizarre de cette inégalité des dons de la nature dans les différentes parties de la terre, quoique les besoins de tous les hommes soient à-peu-près les mêmes : c'est ainsi que les propriétés du sol étant bien connues, on réussit plus sûrement à reconnoître les qualités morales des êtres qu'il alimente. L'espèce d'opulence naturelle dont jouissent les habitans des îles de la Société, des Amis, des Nouvelles-Carolines, a formé leurs mœurs douces et sociables; leur bienfaisance les uns à l'é-

gard des autres répond à celle de la nature ; les nouveaux Calédoniens moins riches, sont plus sévères, plus sages, plus honnêtes : les nouveaux Zélandais sont plus cruels et moins sociables; ce qui tient moins au climat qu'aux guerres cruelles que se font continuellement les habitans des parties Nord et Sud de cette grande terre.

On observe encore que les naturels des plages venteuses sont communément d'une humeur plus inégale, d'un caractère plus féroce que ceux qui vivent sous un ciel calme et tranquille: il est difficile, dans l'état de nature, que l'ame puisse goûter les douceurs de la paix, tandis que le corps qu'elle anime, est sans cesse interrompu dans ses fonctions par le combat des élémens qui l'environnent; c'est ce que l'on a pu remarquer en comparant les habitans de l'île de Pâques, la plupart de ceux des Nouvelles-Hébrides, ceux de l'Archipel du Nord, et d'autres insulaires.

Quant aux nations barbares des grands continens, celles sur-tout qui sont situées aux deux extrémités de l'Amérique, elles sont restées dans l'état primitif de la nature brute et grossière, celui où plusieurs familles rassemblées composent une société naissante, qui n'est occupée que des premiers besoins, qui n'a pas porté ses

idées au-delà, qui est encore subjuguée par le soin unique d'y fournir. La plupart des régions qu'elles habitent sont sous des climats rigoureux dont l'inégale température ne leur permet pas de compter sur les riches et utiles productions de la nature qu'offrent les terreins situés entre les tropiques : les naturels ne trouvent leur subsistance, et même leurs vêtemens, que dans la chasse et la pêche, qui les obligent à des travaux continuels, à une vie ambulante ; qui ne permet pas l'établissement des propriétés locales et particulières.

Tous ces peuples ne se ressemblent cependant pas ; il subsiste certainement des différences plus ou moins sensibles entre les originaires du Levant, et ceux qui respirent l'air plus épais de l'Occident : le spectacle général de la nature présente par-tout cette vérité. L'homme en tant qu'animal, étant assujetti aux loix communes à tous les êtres qui végètent, il s'ensuit que partout où il se trouve une diversité positive entre ces mêmes êtres, il doit s'en trouver une à-peu-près semblable entre les hommes. On n'en doutera plus, si l'on compare les naturels de l'Amérique à ceux de l'Europe, de l'Asie et des états policés de l'Afrique ; on y remarque la même différence entre les hommes qu'entre les animaux : ceux de l'Amérique sont tellement dégé-

nérés, que, quoique de la même espèce, ils ne sont comparables ni pour la force, ni pour la taille, à ceux de l'ancien continent. C'est cette foiblesse de constitution, et le besoin toujours renaissant de pourvoir à sa subsistance qui a retenu l'homme dans l'état d'abrutissement où il est resté : il ne s'est pas reproduit, comme il auroit fait sous des climats plus favorables; aussi trouve-t-on sur le continent de l'Amérique peu de nations nombreuses; et comme elles sont dans un état de guerre continuelle, les unes contre les autres, la population y diminue sensiblement, bien loin de s'augmenter.

Telles ont été toutes les sociétés à leur commencement. Si nous avions des mémoires exacts sur l'origine des nations les mieux policées, de celles qui jouent un si grand rôle dans les intérêts politiques de l'Europe, nous les verrions encore barbares et peu nombreuses, fixer leurs habitations dans les terreins qui leur sembloient les plus fertiles en productions naturelles; préférer la proximité des bois à cause de la chasse, ou des terres découvertes et arrosées de ruisseaux pour faciliter la nourriture et la proximité de leurs bestiaux: ils vivoient, comme font encore les hordes errantes des Tartares, de lait et du produit de leurs chasses, car très-peu connoissoient l'usage des grains; et ces peuplades ne pouvoient

pouvoient être fort nombreuses, leur subsistance exigeant une vaste étendue de terrein; au lieu que l'agriculture rend utile à l'humanité chaque partie de la terre, et tire d'une possession circonscrite la plus grande quantité possible de productions, dès qu'elle est protégée par un gouvernement équitable et puissant. Quel étoit en général l'état de l'Europe il y a dix ou douze siècles? Etoit-elle plus heureuse qu'elle ne l'est de nos jours? la confusion de l'anarchie tenant lieu de règles et de loix, des nations féroces, des gouvernemens sans principes, le feu des discordes civiles toujours prêt à s'allumer. Les peuples perpétuellement armés les uns contre les autres, étoient-ils plus sociables, plus humains? Les obligations mutuelles et les loix de la société étoient-elles mieux connues, plus respectées, quand les citoyens d'un même état étoient habituellement occupés à s'entredétruire; quand les campagnes incultes étoient arrosées du sang de leurs cultivateurs; quand la féodalité exerçoit sa tyrannie sur une foule d'esclaves tout-à-fait avilis? Les peuples asservis par des despotes acharnés les uns contre les autres, soumis à leurs caprices, forcés d'être les instrumens de leurs vengeances ambitieuses, se trouvoient-ils plus heureux que sous des gouvernemens que leur intérêt porte à être justes et

bienfaisans? La brutalité des mœurs dans ces temps d'ignorance et de barbarie, souvent accompagnée de la plus extrême licence, valoit-elle mieux que le voile d'aménité qui couvre les défauts, les vices, la corruption de nos sociétés? Ils ne s'entredévoroient pas, parce que, comme la plupart des insulaires dont nous avons parlé, ils ne craignoient pas que de nouveaux habitans vinssent s'emparer de la terre où ils étoient établis, que les subsistances ne leur manquoient pas, et qu'ils conservoient quelque respect pour les opinions religieuses dont ils étoient pénétrés en naissant; mais les opinions dégénérées en superstitions, ne les rendoient que plus cruels les uns à l'égard des autres. Ne portoient-ils pas la fureur des guerres aux excès les plus révoltans? N'a-t-on pas vu ces pirates établis dans la Dalmatie, sur les côtes de la mer Adriatique, tremper leur pain dans le sang d'un commandant Vénitien, en dévorer le cœur? et cela en Europe, à la fin du seizième siècle, tant la passion de la vengeance est terrible dans les ames grossières et barbares! Ne frémissons-nous pas encore au récit des horreurs auxquelles s'abandonnent les peuples barbares contre lesquels des grandes puissances arment les hommes soumis à leur domination, pour les éloigner de leurs frontières, leur enlever des provinces dont ils

se croyoient les légitimes possesseurs? et cependant aucune de ces nations ne jouit de la liberté et de l'indépendance de l'*Homme de la Nature*; toutes sont esclaves, quoique sous différens titres.

Combien plus estimable et plus heureux est l'insulaire soumis aux seules loix primitives de la nature! son premier intérêt est celui de la liberté et de l'indépendance: toutes les fois qu'il est question de se défendre, il s'y porte avec intrépidité, avec sang-froid et gaîté; il vole au combat; et son expédition finie, il vient tranquillement reprendre son train de vie ordinaire, dans le sein de l'égalité. Sa civilisation n'est pas assez avancée, pour que les passions de l'avarice et de l'ambition entrent pour quelque chose dans les motifs qui le déterminent. Fier de lui-même, sans mépriser ses semblables; son ame douce, d'une énergie trop rare parmi les hommes subjugués par la civilisation, met le plus grand prix à sa liberté; il est fort, il est adroit, mais il ne connoît point l'orgueil; il n'a point de termes pour exprimer ce vice de nos sociétés. Tous les hommes sont ses frères; c'est ainsi qu'il les nomme; il aime et protège celui qui est moins fort, moins adroit que lui, il lui rend service; il dédaigne seulement l'homme sans courage, parce qu'il ne le voit plus comme son sembla-

ble. Mais comme cet amour de la gloire n'est animé par aucune émulation, que même le chef le plus accrédité ne s'est jamais occupé de ce que la postérité penseroit de lui ; l'*Homme de la Nature* s'en tenant à la seule activité qu'exigent ses besoins physiques et les moyens de les satisfaire, ne cherche point à acquérir des connoissances inutiles ; le sommeil de l'ignorance a pour lui des charmes. Comparé à l'homme civilisé, il végète plutôt qu'il ne vit, parce que sans ambition, sans intrigue, sans aucun de ces défauts si funestes à la tranquillité et au bonheur des sociétés policées, il n'a jamais eu l'idée d'enlever à son voisin le fruit de son industrie particulière, ou de le lui disputer ; tout lui paroît à sa place, parce qu'il est content de son sort. Qu'il est heureux de n'avoir pas à redouter les traits empoisonnés de la calomnie, ou les effets de l'intrigue et de la perfidie ! il n'est pas capable d'en concevoir les funestes avantages. Toutes ses passions sont douces : l'amour même, ce besoin si attrayant et si délicieux que la nature semble avoir toujours voulu vendre à l'homme au prix de quelques tourmens jaloux, n'altéra jamais la paix de son ame : il aime et jouit sans trouble et sans inquiétude : père, époux, il connoît la tendre amitié et remplit tous les devoirs que prescrivent ces doux sentimens, jusqu'au

moment où il cesse d'exister. Tel est le sort heureux de l'*Homme de la Nature* (1), qui ne s'est pas écarté de la simplicité de ses loix primitives, et qui, même réuni en société, cède constamment aux impulsions de ce penchant qu'il en a reçu, et qui le porte vers ce qui est bon, juste et honnête. La vérité de ce beau moral inné, dont on a si long-temps contesté la réalité, existoit donc chez des nations qui nous étoient inconnues, et dont la découverte nous apprend que, bien loin d'être conduites par un instinct aveugle et invariable, elles tiennent à l'amour de la vertu, au respect pour l'ordre auquel elles sont soumises, non-seulement par leurs dispositions naturelles, mais encore par la persuasion intime où elles sont de l'existence d'un Etre suprême, auteur de tout bien, qui leur accorde sans cesse ses bienfaits, et qu'elles ne méritent qu'en se conformant à l'ordre général établi par sa providence conservatrice.

(1) Cet *Homme de la Nature*, nous l'avons réellement rencontré dans les mers du *Sud*, et nous l'avons opposé à l'homme sauvage dont nous avons parlé dans les deux premiers volumes.

FIN.

Note relative à l'établissement des Anglais à Botany-Bay.

Les Anglais actuellement occupés à l'établissement de la colonie de Botany-Bay, nous ont appris depuis peu, que le climat de cette contrée leur a paru exposé à de fortes intempéries et à de violens orages : les tremblemens de terre y sont fréquens : ils en ont ressenti trois en très-peu de temps. Le sol en est sec et léger, et paroît si peu fertile, qu'il ne produit pas assez de bonne herbe pour la nourriture du bétail, que l'on a le projet d'y élever. On y avoit transporté un taureau, trois vaches et un veau, qui se sont perdus dans les bois, à l'exception d'une vache que l'on gardoit à vue, parce qu'elle étoit pleine et prête à mettre bas. De quatre beliers, et vingt-six brebis, il n'en restoit que six; tous étoient morts faute de nourriture. La bonne herbe est rare et claire; dans les endroits où elle abonde, elle est grossière et âcre. Les cochons, à cinq près, tués par le tonnerre, paroissent devoir y réussir, ainsi que les poules. Les chevaux sont restés en bon état, parce qu'on les a nourris à l'écurie, et qu'on les fait travailler. On n'y a point trouvé de ruisseau

d'eau douce qui pût en fournir assez pour l'entretien de cette colonie ; on n'en a découvert que quelques petits filets qui en donnent d'une bonne qualité, mais il est possible de trouver sous terre des sources plus abondantes.

Nous avons parlé plus haut des naturels, comme d'une nation grossière, cruelle et presque stupide, que les Anglais apprivoiseront difficilement. Ceux voisins de la baie de Botanique ont déjà tué trois matelots qui s'étoient écartés dans les bois, mais ne les ont pas mangés ; on a retrouvé leurs cadavres entiers. La plupart des graines apportées de l'Europe, du Cap de Bonne-Espérance et de Rio-Janeiro n'y ont pas réussi. On espéroit quelque récolte d'un petit terrein défriché par les nouveaux Colons, semé en froment, ris et orge. Les grosses raves et les turneps donnoient plus d'espérance de succès dans ce terrein, qui probablement conviendra aussi aux pommes de terre ; mais il paroît que les arbres n'y produisent aucuns de ces excellens fruits, qui sont si communs et si utiles dans toutes les autres îles de la mer du Sud. Un des Anglais transportés, et condamné à être pendu, pour vol commis dans la colonie, s'étoit échappé et caché dans les bois : après y avoir erré pendant quelques jours sans trouver ni fruits ni herbes qu'il pût manger, il revint

mourant de faim, et fut pendu tout de suite par ordre du gouverneur. Il n'y a pas même d'apparence que les nouveaux Colons, quelque mécontens qu'ils soient de leur sort, tentent de s'établir avec les naturels, qui ne les souffriroient pas ; et s'accoutumeroient-ils à leur genre de vie? Leur principale nourriture est de poisson qu'ils mangent crud, ainsi que la viande, qu'ils tirent principalement du Kangouroo, quadrupède gros comme un mouton, dont les jambes de devant très-resserrées n'ont que 8 pouces de haut, et celles de derrière 22, ce qui fait qu'il ne marche que par sauts et par bonds ; et deux autres petites espèces grosses comme le lapin. Cependant les naturels ne prennent leurs repas qu'assis autour des feux qu'ils allument, sans doute pour tempérer la fraîcheur de l'air, qui leur est sensible, parce qu'ils sont absolument nuds. Ils sont de taille assez haute, mais mal proportionnée, et encore plus mal sur leurs jambes; ce qui vient, à ce que l'on croit, de l'habitude où ils sont de se tenir sur une jambe, le pied de l'autre appuyé sur le genou. De temps en temps ils changent la position de la jambe, comme pour se délasser : leur teint est couleur de cuivre, leurs traits grossiers et mal formés; le nez ouvert et épaté; les lèvres grandes et épaisses; les yeux ronds et gros : ils portent des

barbes touffues, leurs cheveux sont courts et crépus; ils y attachent des dents de poissons et des morceaux de coquilles qu'ils y collent avec une gomme qu'ils tirent de quelques-uns de leurs arbres; c'est ainsi que par-tout l'homme le plus stupide montre un goût décidé pour la parure; les plus distingués portent un os qui traverse le cartilage du nez, percé à ce dessein; mais très-peu ont droit à cette hideuse parure. On a remarqué plusieurs femmes auxquelles il manquoit deux phalanges du petit doigt: étoit-ce une marque d'infamie ou d'honneur? c'est ce que l'on ne sait pas encore, de même que pourquoi il manque une dent du devant de la bouche à plusieurs de ces insulaires. Hommes et femmes sont très-adroits à la pêche, pour laquelle ils se servent de lignes et d'hameçons, ou de dards d'un bois dur avec lesquels ils percent les gros poissons qu'ils manquent rarement. Leurs canots sont d'écorce d'arbres; leurs armes sont de longues lances d'un bois dur, qu'ils dardent avec assez d'adresse pour tuer quelquefois des oiseaux; des boucliers d'écorce d'arbres, et des haches de pierre pour couper le bois; leurs huttes sont de branchages, couverts de broussailles; ils préfèrent les cavernes ou les bancs de roche sous lesquels ils se retirent et qu'ils garnissent de bruyères et d'herbes sèches pour se coucher.

Quelque hideuses que soient leurs femmes, ils en paroissent jaloux, et ne les ont point abandonnées à la discrétion des Anglais : elles n'ont jamais paru qu'avec beaucoup d'hommes qui les entouroient et qu'elles suivoient ; plusieurs portoient leurs enfans sur le dos. Ils reçurent avec empressement les colliers de grains de verre, les morceaux d'étoffes, et les mouchoirs que le commandant leur fit distribuer ; mais peu après on les trouva répandus dans les bois, où ils les avoient jettés. Ce peuple si grossier n'a aucune apparence de police sociale ou religieuse : on a seulement remarqué son respect pour un gros oiseau noir qui ressemble au corbeau. Un officier se disposant à en tirer un, le naturel qui le vit, se précipita entre lui et l'oiseau, pour le parer du coup, quoiqu'il ne doutât pas qu'il risquoit sa vie si le fusil partoit.

Quelque peu avantageuse que paroisse cette terre, les Anglais n'ont pas laissé que de prendre toutes les mesures nécessaires pour y établir solidement leur colonie : ils ont déjà mis à profit une terre glaise propre à faire des briques, qu'ils emploient dans leurs constructions : ils ont envoyé à l'île de Norfolk, un lieutenant, deux bas-officiers, neuf hommes et six femmes pour y faire un établissement. Cette île, que sans doute ils connoissent, est peut-être inhabitée : sa situa-

tion au 26 ou 27e. degré de latitude Australe, entre la Nouvelle-Zélande et la Nouvelle-Calédonie, à peu de distance de la Nouvelle-Hollande, annonce le projet formé de se rendre les maîtres dans toutes ces mers, et de se rapprocher des établissemens espagnols aux îles Philippines, peut-être même de s'en emparer, et par ce moyen de devenir dominans dans toutes ces mers et aux Indes Orientales, si les puissances maritimes ne s'unissent pas entr'elles pour arrêter leurs entreprises. Le projet est hardi, d'autant plus qu'ils ne peuvent arriver à ces colonies qu'après avoir doublé le Cap de Horn ou traversé le détroit de Magellan, pour gagner le Cap de Bonne-Espérance, et en tirer les subsistances nécessaires à leurs Colons et aux troupes nationales qu'ils y transporteront : mais les Zélandais permettront-ils jamais qu'ils forment quelque établissement dans leur île ? La Nouvelle-Calédonie n'est pas assez fertile pour qu'ils en tirent autre chose que des bois de construction : au reste, on peut espérer que jamais ces colonies ne deviendront assez puissantes pour réduire sous la domination Anglaise les naturels des îles Orientales, si jaloux de leur indépendance, si heureux sous l'espèce de gouvernement qui les régit, et qui veille à la liberté commune. On peut conjectu-

rer que ces entreprises sont des suites des projets formés par le capitaine Cook dans ses trois voyages, et qui n'auront pas le succès qu'il pouvoit en prévoir.

TABLE

DES PARAGRAPHES

Contenus dans le Tome troisième.

PARAGRAPHE PREMIER. *Isles nommées par les Anglais les Nouvelles-Hébrides; Isles principales de ce grouppe; attention qu'elles méritent.* Page 1

§. II. *Isle de Tanna, et son volcan; fertilité; usages de ses habitans.* 6

§. III. *Idée du caractère, des mœurs et des usages des naturels de Tanna.* 15

§. IV. *Précautions et défiance des naturels; sont antropophages; leur caractère sérieux; île d'Irromanga.* 27

§. V. *Description de l'île de Mallicolo; caractère et inclinations de ses habitans.* 36

§. VI. *Suite de la description des Nouvelles-Hébrides.* 45

§. VII. *Première idée des naturels de cette île et de leur caractère.* 57

§. VIII. *Mœurs et usages de la Nouvelle-Calédonie; comment les femmes y sont traitées.* 65

§. IX. *Subsistances ; ressources et tranquillité d'ame des naturels.* Page 76
§. X. *Maladies ; sépultures et suite d'observations sur les mœurs et usages de la Nouvelle-Calédonie.* 83
§. XI. *Simplicité de la vie de l'*Homme de la Nature, *et ce qu'elle a d'heureux ; île des Pins ; restes du continent Austral.* 95
§. XII. *Idée générale des naturels des îles Marquises.* 102
§. XIII. *Isles basses ou rochers, toutes habitées ; caractère des naturels et leur industrie.* 111
§. XIV. *Isles des sauvages ; remarque sur d'autres îles et la moralité de leurs habitans.* 119
§. XV. *Isles de la Nouvelle-Zélande ; considérations sur les procédés disparates de l'*Homme de la Nature, *et leurs causes.* 128
§. XVI. *Caractères différens et entreprises des insulaires de plusieurs districts.* 137
§. XVII. *Autres détails sur le caractère et les entreprises des Zélandais ; forteresses ou places de défense.* 150
§. XVIII. *Nouvelles observations faites dans d'autres voyages à la Nouvelle-Zélande.* 162
§. XIX. *Suite de la description des usages,*

figure et caractère des Zélandais, et de quelques peuples plus remarquables; musique, chants et instrumens. Page 173

§. XX. *Police domestique des familles Zélandaises.* 194

§. XXI. *Femmes à la Nouvelle-Zélande; comment traitées; comparées à celles des autres sociétés barbares ou civilisées.* 200

§. XXII. *Suite d'observations sur les usages, mœurs et productions de la Nouvelle-Zélande; réflexions à ce sujet.* 215

§. XXIII. *Considérations générales et particulières sur l'état de la nature et les droits de l'homme.* 231

§. XXIV. *Amours d'un matelot Anglais et d'une jeune Zélandaise; inclination des femmes sauvages pour les Européens; projet d'un gentilhomme Ecossois.* 250

§. XXV. *L'île de Pâques et les îles Pelew, ou Nouvelles-Carolines.* 272

§. XXVI. *Les Hollandais font la découverte de l'île de Pâques en* 1722. 273

§. XXVII. *Les Anglais abordent à l'île de Pâques; état où ils la trouvent.* 288

§. XXVIII. *Observations sur le gouvernement et les statues ou monumens publics de l'île de Pâques.* 305

§. XXIX. *Isles Pelew ou Palaos, et Nouvelles-Carolines.* Page 314

§. XXX. *Les îles Sandwich ou Owhye et Mawhée; position de ces îles; première idée de leurs habitans et de leur commerce.* 338

§. XXXI. *Première idée des mœurs et du gouvernement de ces îles.* 345

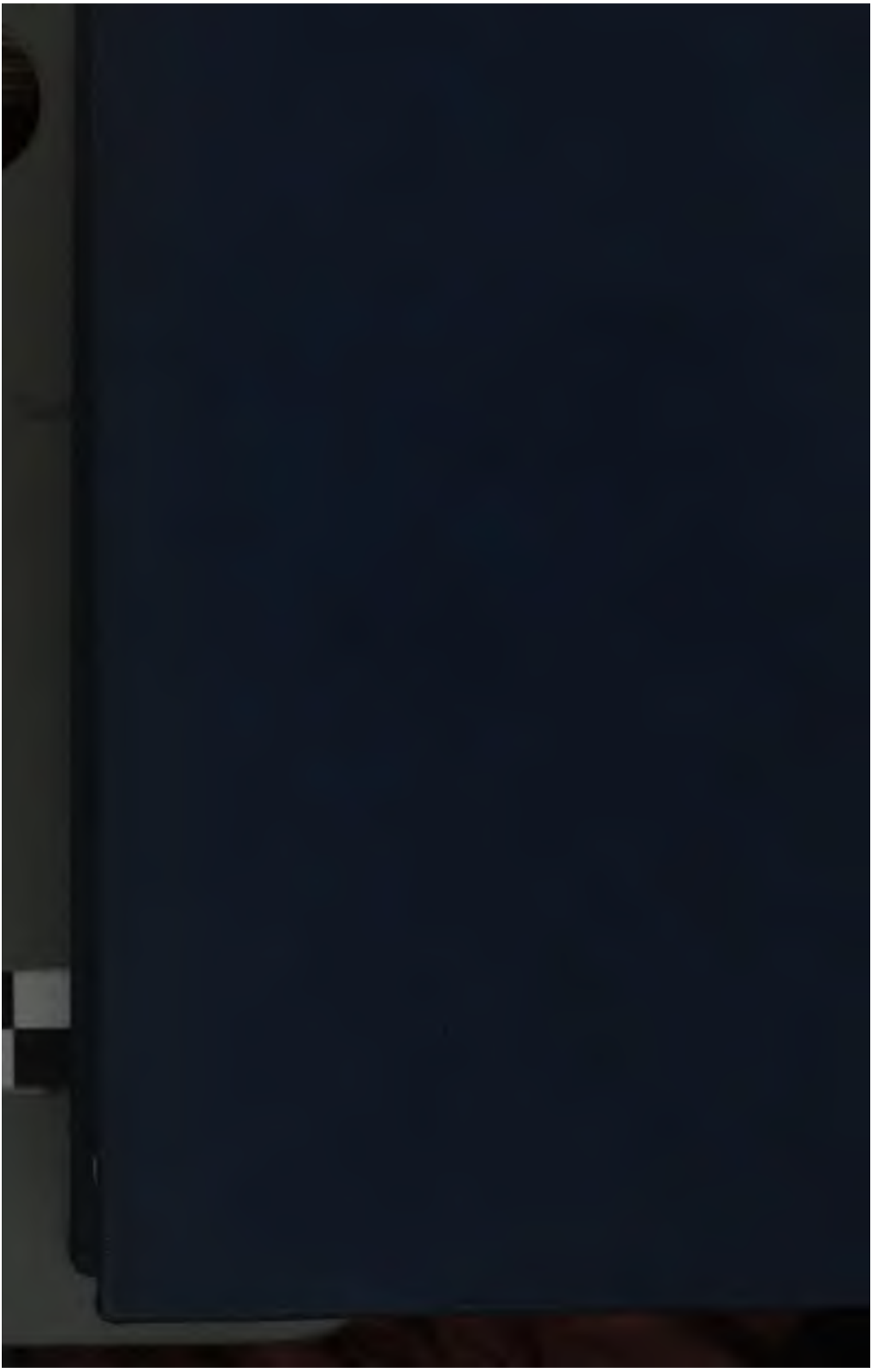
§. XXXII. *Honneurs rendus à Cook; vols faits par les naturels; ils se soulèvent; relation de la mort de Cook; massacre des Indiens.* 355

§. XXXIII. *Suite des observations sur la conduite des insulaires avec les Anglais.* 380

§. XXXIV. *Bonté caractéristique de ces insulaires; ce qu'ils pouvoient espérer d'un commerce avec les Européens; ce qui leur en reste; ce que l'on doit à la mémoire de Cook.* 385

§. XXXV. *Quelques notions sur la vie et les mœurs des sauvages de l'Amérique septentrionale.* 393

§. XXXVI. *Conclusion de cet ouvrage.* 452

Note relative à l'établissement des Anglais à Botany-Bay. 470

Fin de la Table du troisième et dernier Volume.